BnF

gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

La guerre au XXe siècle. L'invasion noire / par le capitaine Danrit ; éd. ill. par Paul de Sémant

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Driant, Émile-Cyprien (1855-1916). La guerre au XXe siècle. L'invasion noire / par le capitaine Danrit ; éd. ill. par Paul de Sémant. 1913.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

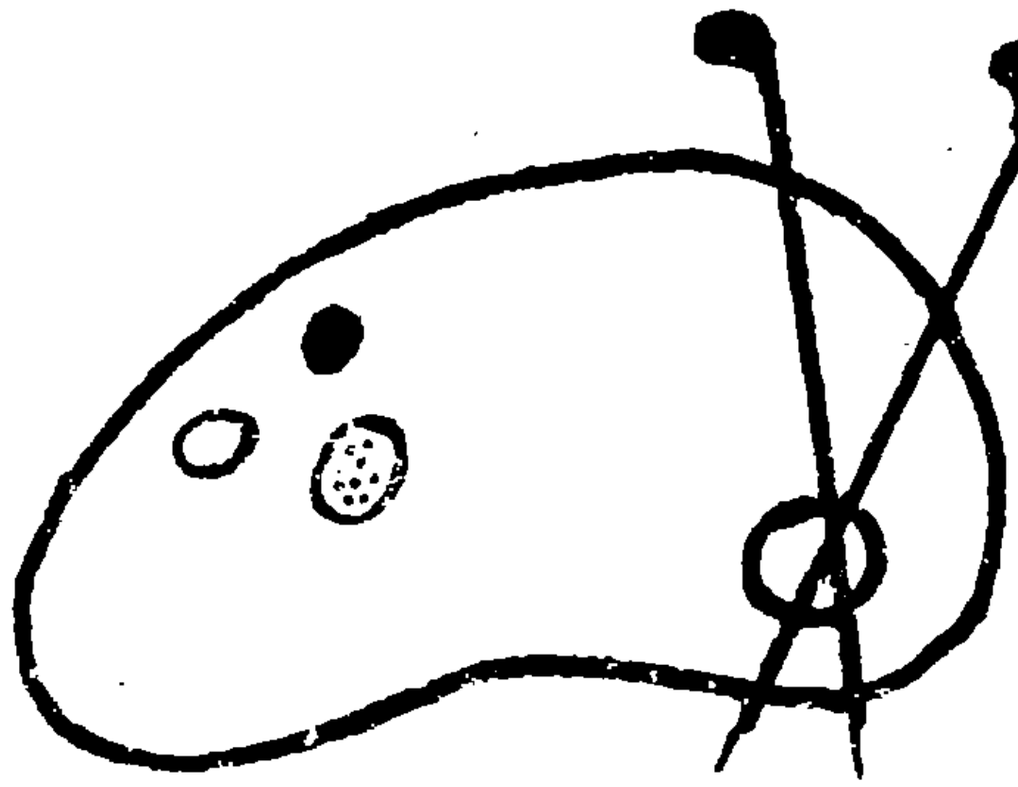
*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

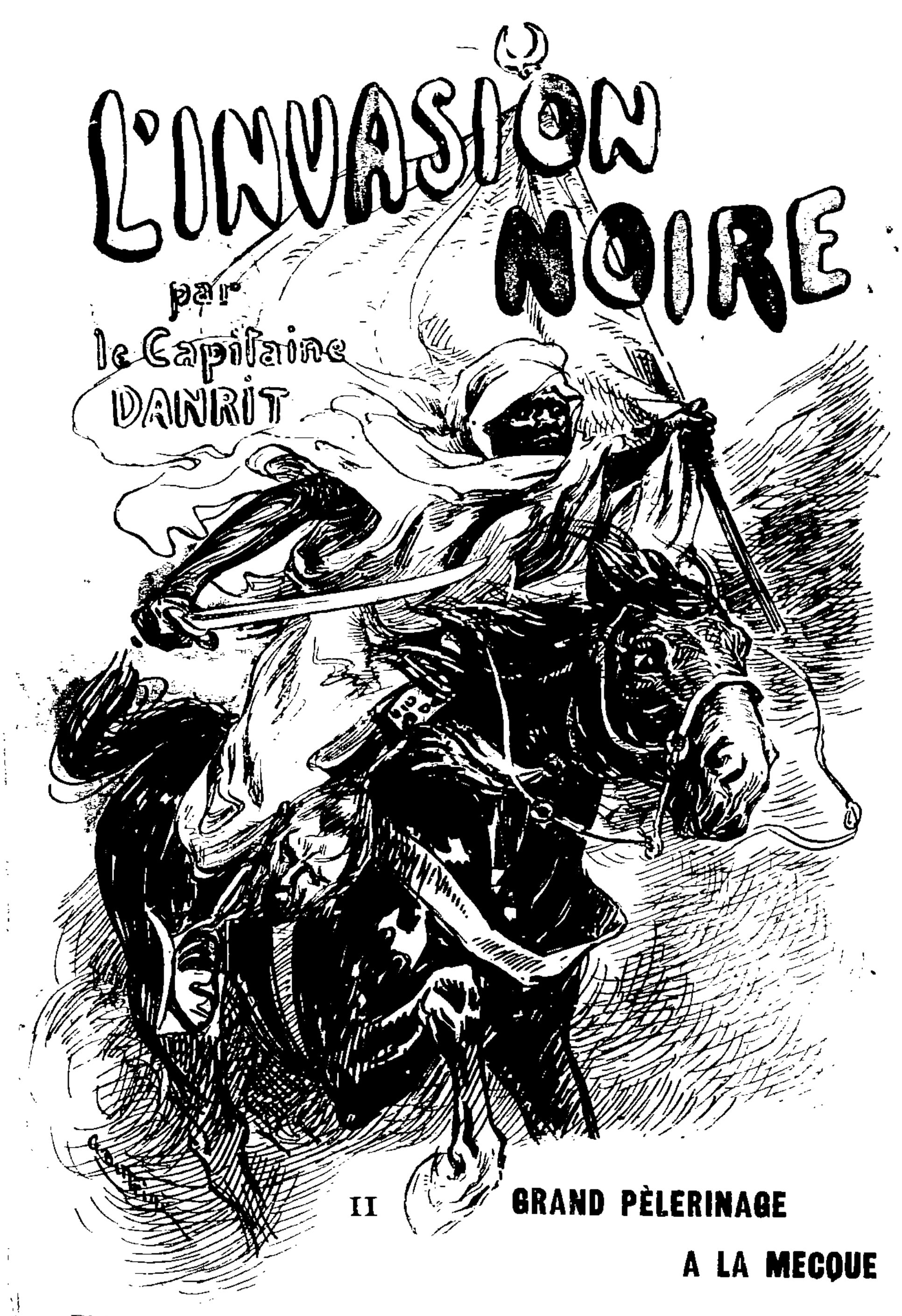
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



Couvertures supérieure et inférieure
en couleur

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



II GRAND PÈLERINAGE A LA MECQUE

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR, 26, Rue Racine, PARIS.

A LA MÊME LIBRAIRIE

PUBLICATIONS RÉCENTES

Collection de romans in-18 à 3 fr. 50 le volume.

AICARD (Jean). Maurin des Maures . . . . . 1 vol.
— L'Illustre Maurin . . . . . 1 vol.
BERTHAUT (Léon). Honneur et Patrie . . . . . 1 vol.
BRUNEAU (Gal). Récits tragiques de la Vie africaine. . . . . 1 vol.
CORRARD (Pierre). Les Chercheurs d'Idéals. . . . . 1 vol.
DANRIT (Capitaine). Alerte ! . . . . . Illustré. 1 vol.
— — L'Invasion jaune . . . . . Illustré. 3 vol.
— — Ordre du Tzar . . . . . Illustré. 1 vol.
— — Robinsons de l'Air . . . . . Illustré. 1 vol.
— — Robinsons Sous-Marins . . . . . Illustré. 1 vol.
— — L'Aviateur du Pacifique . . . . . Illustré. 1 vol.
— — Evasion d'Empereur . . . . . Illustré. 1 vol.
DAUDET (Lucien-Alphonse). Le Prince des Cravates . . . . . 1 vol.
FISCHER (Max et Alex). Le Duel de Lolotte . . . . . 1 vol.
GORON (F.). Les Chauffeurs de l'an VIII . . . . . 1 vol.
GYP Le Grand Coup . . . . . 1 vol.
— La Ginguette . . . . . 1 vol.
— L'Amoureux de Lina . . . . . 1 vol.
— La Chasse de Blanche. . . . . 1 vol.
— La Bassinoire . . . . . 1 vol.
— L'Age du Toc . . . . . 1 vol.
— Cloclo . . . . . 1 vol.
— Les Froussards . . . . . 1 vol.
— Un Ménage dernier cri . . . . . 1 vol.
— Un Mariage chic . . . . . 1 vol.
HARAUCOURT (Edmond). Dieudonat . . . . . 1 vol.
HEADON HILL. Juste crime . . . . . 1 vol.
LAVEDAN (Henri). Le Vieux Marcheur . . . . . 1 vol.
— — Baignoire 9. . . . . 1 vol.
— — Viveurs . . . . . 1 vol.
— — Les Marionnettes . . . . . 1 vol.
— — Le Nouveau Jeu . . . . . 1 vol.
— — Catherine . . . . . 1 vol.
LE COFFIC (Charles). Ventôse . . . . . 1 vol.
LETAINTURIER-FRADIN. La Camargo. . . . . 1 vol.
L'HEUREUX (Marcel). La Jeunesse de Philippe Grandier. . . . . 1 vol.
MAEL (Pierre). L'Enigme du Transtévère . . . . . 1 vol.
— — César Borgia . . . . . 1 vol.
MALOT (Mme Hector). Eve de France . . . . . 1 vol.
MAUZENS (F.). Panajon, Canaille et Cie. . . . . 1 vol.
— La Fille du Milliardaire . . . . . 1 vol.
MEUNIER (Mme Stanislas). La Princesse ennuyée. . . . . 1 vol.
PELADAN. Les Amants de Pise . . . . . 1 vol.
RENARD (Jules). Poil-de-Carotte . . . . . Illustré. 1 vol.
— — Histoires naturelles . . . . . Illustré. 1 vol.
SALES (Pierre). Coqueluche Ier. . . . . 1 vol.
SIENKIEWICZ (Henryk). L'Eternelle victime. . . . . Illustré. 1 vol.
— — Quo Vadis. . . . . Illustré. 1 vol.
— — Suivons-Le . . . . . Illustré. 1 vol.
— — Madame Elzen. . . . . Illustré. 1 vol.
— — Bartek le vainqueur . . . . . Illustré. 1 vol.
THEURIET (André). Mon Oncle Flo . . . . . 1 vol.
TOUDOUZE (Gustave). Le Rebouton . . . . . Illustré. 1 vol.
VAUDERE (Jane de la). La Sorcière d'Echatane . . . . . 1 vol.
— — La Porte de Félicité. . . . . Illustré. 1 vol.
— — L'Amazone du roi de Siam . . . . . 1 vol.
— — Le Lysière de Kama, roman hindou. . . . . 1 vol.
VEBER (Pierre) et WILLY. Une Passade . . . . . Illustré. 1 vol.

7398. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. — 2-13.

L'INVASION NOIRE

4115.

II

8 y.
60371.

Ouvrages du Capitaine DANRIT (Commandt DRIANT).

LA GUERRE DE DEMAIN — Dessins et couvertures en couleurs de P. de SÉMANT
Ouvrage couronné par l'Académie française.

I. — **La Guerre de forteresse** . . . . . 2 vol.
II. — **La Guerre en rase campagne** . . . . . 2 vol.
III. — **La Guerre en ballon** . . . . . 2 vol.

DANRIT et **de PARDIELLAN** :

IV. — **Le Journal de guerre du lieutenant Von Piefke**. . . . . 2 vol.
(Contre-partie de la **Guerre de forteresse** racontée par un officier allemand).
Collection in-18 jésus à **3 fr. 50** le vol.

LA GUERRE FATALE (France-Angleterre) - Illustrée par L. COUTURIER

I. — **A Bizerte.** — 1 vol. relié toile, tranches dorées. . . **8** fr.
II. — **En Sous-Marin.** — 1 vol. relié toile, tranches dorées. . . **8** fr.
III. — **En Angleterre.** — 1 vol. relié toile, tranches dorées. . . **8** fr.
Les trois parties en un seul vol., relié . . . . . **20** fr.
Le même ouvrage dans la collection in-18 jésus à **3** fr. **50** le vol.

L'INVASION NOIRE — Illustrée par P. de SÉMANT.

I. — **Mobilisation africaine**. . . . . 1 vol.
II. — **Concentration : pèlerinage à La Mecque** . . . . . 1 vol.
III. — **A travers l'Europe** . . . . . 1 vol.
IV. — **Autour de Paris** . . . . . 1 vol.
Chaque partie ou vol. grand in-8° jésus, broché. . **4** fr.
Le même ouvrage (en 3 vol.) dans la collection in-18 jésus à **3** fr. **50** le vol.

L'INVASION JAUNE — Illustrée par G. DUTRIAC.

I. — **La Mobilisation sino-japonaise**. — 1 vol. gr. in-8°, relié. **7** fr. **50**
II. — **A travers l'Europe**. — 1 vol. grand in-8°, relié. . . . . **9** fr. **50**
Les deux parties en 1 vol. relié . . . . . **15** fr. »
Le même ouvrage en 3 vol. in-18 jésus à **3** fr. **50** le vol.
I. — **La Mobilisation sino-japonaise** . . . . . 1 vol
II. — **Haine de jaunes** . . . . . 1 vol.
III. — **A travers l'Europe** . . . . . 1 vol.

SÉRIE NOUVELLE DE VOLUMES D'ÉTRENNES

Volumes grand in-8°. — **Illustrations de G. DUTRIAC.**
Prix broché : **10** fr. — Relié toile, plaques et tranches dorées : **12** fr.

ROBINSONS SOUS-MARINS — *Cour. par l'Ac. franç.* . 1 vol.
ROBINSONS DE L'AIR. . . . . 1 vol.
L'AVIATEUR DU PACIFIQUE . . . . . 1 vol.
ALERTE . . . . . 1 vol.
Les quatre ouvrages qui précèdent ont paru également en vol. in-18 à **3** fr. **50**
AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR. . . . . 1 vol.
ROBINSONS SOUTERRAINS . . . . . 1 vol.

CETTE DERNIÈRE SÉRIE EST COMPLÉTÉE PAR :

ORDRE DU TZAR — 1 vol. in-18 . . . . . **3** fr. **50**
ÉVASION D'EMPEREUR — 1 vol. in-18 . . . . . **3** fr. **50**

LA GUERRE AU VINGTIÈME SIÈCLE

DÉPOT LÉGAL
N° 749

L'INVASION NOIRE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

PAR

LE CAPITAINE DANRIT

Édition illustrée par Paul de SÉMANT

TOME DEUXIÈME

LE GRAND PÈLERINAGE A LA MECQUE

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous les pays.

DEUXIÈME PARTIE

LE GRAND PÈLERINAGE A LA MECQUE

CHAPITRE PREMIER

Saladin triomphe. — Un coup d'œil sur le champ de bataille. — Lest humain. — Bédouaram et Ilmiden. — Cadavres gênants. — Souvenirs de la mission Flatters. — Une fortune dans le sable. — Au-dessus du Tchad. — Son partage entre les puissances. — Le massacre des Ouled-Slimans. — Une pêche miraculeuse. — A la recherche d'Atougha. — Au-dessus du Dahomey. — L'agonie d'un poste français. — Une dépêche.

Après l'effroyable assassinat qu'il venait de commettre, succédant à l'hécatombe de la nuit, Saladin avait poussé un cri de triomphe.

Le ballon était à lui maintenant!

Il avait entre les mains l'instrument le plus merveilleux qu'il pût désirer pour ses projets futurs.

Il s'assura qu'il avait toujours sur lui le précieux papier

obtenu à la mosquée de Mohammed-ech-Chérif, qui lui donnait crédit auprès du Sultan; puis il embrassa du regard l'immensité du Sahara qui s'étendait sous ses pieds et de là reporta ses yeux sur la nacelle.

Quatre cadavres s'y étalaient, et près de Descamps, qui n'était pas mort sur le coup de la balle qu'il avait reçue à bout portant, le plus vieux Targui, son coutelas à la main, venait de se pencher; un râle d'agonie s'était fait entendre, puis le Berbère s'était accroupi, satisfait d'avoir achevé son œuvre.

Un instant le misérable considéra ses victimes, non pas que l'ombre d'un remords vînt se mêler à sa victoire, mais ces cadavres étaient gênants, et d'autre part il ne savait comment s'en débarrasser, car il se rappelait le bond prodigieux qu'il avait fait dans l'atmosphère lorsque le *Tzar* avait été tout à l'heure délesté de trois de ses passagers.

S'il ne s'était pas suspendu à la corde de la soupape pendant les quelques minutes de la course vertigineuse fournie par l'aérostat dans les profondeurs de l'éther, quelle hauteur n'eût-il pas atteinte?

Maintenant le ballon s'était équilibré : Saladin regarda le baromètre : il marquait 3.700 mètres.

De cette hauteur, sa vue embrassait un rayon de 220 kilomètres; s'il eût eu le temps de contempler à ses pieds cette Algérie qu'il avait jadis parcourue dans tous les sens avec le 1er régiment étranger, il eût reconnu des régions entières, de Géryville jusqu'à Biskra, de Tiaret à Gardaïa.

Par-dessus la bande épaisse de l'Atlas, il eût distingué la région des Hauts-Plateaux et des Steppes, et les grands Chotts qui s'y étalent, réfléchissant au loin, sur leur surface laiteuse, les rayons du soleil, maintenant très haut.

Soudain, un souvenir lui revint, qui fit passer une ombre sur son triomphe et lui mit une sueur aux tempes.

Le plus détesté des passagers, le plus dangereux aussi, ce Guy de Brantane qu'il haïssait, qui l'avait traité avec tant de mépris, celui-là n'était pas mort!

Saladin s'était pourtant bien promis de ne pas l'oublier : mais dans l'enfièvrement de la lutte, il n'avait plus songé qu'à rompre l'échelle de corde qui retenait l'aérostat captif... Puis le ballon s'était enfui si vite!

Pourtant, c'eût été si facile! Ah! il ne l'eût pas manqué celui-là!

Il se pencha, regarda au-dessous de lui; mais la terre était loin : il ne distinguait que des taches.

Il tira de nouveau la corde de la soupape jusqu'à ce que le baromètre marquât 1.200 mètres, jeta un coup d'œil sur la boussole, s'orienta et s'aperçut qu'un courant supérieur l'avait amené à quelques kilomètres dans le Nord.

Il mit alors la *masselotte* en mouvement, et, après quelques tâtonnements, arriva à donner au ballon l'inclinaison voulue vers le Sud et à déterminer sa descente.

Alors le *Tzar* reprit la série de ses louvoiements et l'interprète, tout au maniement des poulies de renvoi, avait oublié la terre, lorsqu'une exclamation du plus jeune des Touaregs attira de nouveau ses regards.

Il saisit la lorgnette, examina un instant avec attention un groupe d'hommes qui se détachait à ce moment sur le sable, à 1.000 mètres au-dessous de lui, puis se releva avec un sourire de satisfaction.

Les regrets devenaient inutiles : les Touaregs avaient accompli son œuvre bien mieux qu'il ne l'eût fait lui-même, et le beau boulevardier avait dû, entre leurs mains, passer un vilain quart d'heure : car, à l'endroit où avait eu lieu le drame de tout à l'heure, et qu'il reconnaissait parfaitement, une vingtaine des terribles pillards sahariens étaient rassemblés, attirés par les coups de feu, et se démenant comme des démons autour de trois corps étendus. Ce que Saladin ne pouvait voir de si haut, c'est que Guy de Brantane n'était pas parmi eux, c'est qu'il n'y avait là que le pauvre petit lieutenant de chasseurs d'Afrique et ses deux victimes.

Ce qu'il n'avait pas vu surtout, car il l'eût certainement poursuivi et tué à coups de carabine, c'était le cavalier qui, grâce aux jambes d'acier de Bon-Garçon, fuyait, sauvé, dans la direction de Laghouat.

Un instant l'interprète eut l'idée de descendre, de voir le tableau de plus près : mais que lui importait maintenant? Il était bien certain de ne plus laisser derrière lui aucun témoin de son crime, et sans s'arrêter à cette avant-garde, il piqua droit vers l'armée noire.

Sa satisfaction était plus grande au fur et à mesure qu'il avançait; le ballon lui obéissait comme un coursier docile ; les quelques inquiétudes qu'il avait conçues relativement à sa direction s'évanouissaient : seul et manœuvrant avec prudence, il arriverait à être le maître de sa marche, et l'ombre qu'il projetait sur le sol lui montrait, en grossissant à vue d'œil, la rapidité de sa course.

Quelques instants après il arrivait au-dessus du champ de bataille de la nuit et arrêtait l'aérostat à 1.000 mètres au-dessus de l'immense charnier.

Le spectacle était saisissant.

Le camp français tout entier se développait encore au milieu de la plaine, dans l'ordre qu'il occupait lorsque tous ses soldats étaient debout; les lignes des combattants étaient nettement marquées par des monceaux de cadavres apparaissant d'en haut comme des taupinières très rapprochées et laissant voir, au milieu des carrés, des chevaux étendus et les officiers tués près de leurs chevaux.

Au centre du camp c'était un fourmillement.

Les Noirs, par centaines, étaient occupés à faire l'inventaire du convoi; ils ne pillaient pas, car les chefs veillaient ; les ballots d'effets, les caisses de biscuits et de conserves, les sacs de légumes secs et de café étaient emportés vers le Sud, où déjà se dirigeaient de longues colonnes, semblables à des tronçons de serpents.

Saladin comprit que les vainqueurs retournaient à l'oued qui leur avait servi de lieu de concentration, parce que là ils retrouveraient l'eau.

Dans toutes les directions, des chameaux, des mulets échappés erraient à l'aventure.

Les canons apparaissaient noyés au milieu des cadavres et autour d'eux des grappes humaines s'agitaient; les pièces et les affûts étaient traînés hors du charnier, les caissons chargés à dos d'homme, et tout ce matériel s'ébranlait peu à peu dans la même direction.

On sentait qu'une volonté unique dirigeait tout cela.

Les Noirs ne dédaignaient pas les armes de leurs adversaires et allaient se renforcer avec leurs dépouilles, car de longues files circulaient portant des brassées de fusils.

Un grand nombre d'entre eux, harassés par le combat de

la nuit, s'étaient étendus sur le sable, insouciants du soleil de plomb qui dardait sur leurs têtes ses rayons perpendiculaires, et d'en haut on les confondait avec les morts.

Mais c'était à l'enlèvement des cadavres surtout qu'était occupée la plus grande partie des combattants de la veille; déjà plusieurs morceaux de corps avaient été tirés à l'écart, et chaque tribu, suivant ses usages, allait, sinon leur donner la sépulture, du moins leur faire les funérailles prescrites par Mahomet.

Et de cet immense cimetière surchauffé une odeur cadavérique montait déjà.

Saladin était depuis quelque temps absorbé par ce spectacle, lorsque l'un des Touaregs le tira par le pan de son vêtement.

— Quand vas-tu nous ramener à nos frères? demanda-t-il.

— Tes frères? répondit l'interprète. Où sont-ils?

L'indigène montra l'Orient, et un instant Saladin crut qu'il avait affaire à deux de ces farouches habitants du Tibesti qui reçurent si mal Nachtigal, et qui parlent l'idiome tamahacq.

Mais après une nouvelle question, il apprit qu'ils appartenaient à cette fraction des Aouellimiden dont le terrain de parcours s'étend entre le Niger et le Tchad.

— Attends! fit-il d'un ton d'autorité; je t'ai promis de te ramener à tes frères, c'est vrai, mais d'ici là vous m'avez promis obéissance aveugle : je suis votre maître comme le Sultan du désert est le mien: c'est pour lui que nous travaillons, soyez patients.

— A quoi pouvons-nous te servir sur cette machine que nous ne connaissons pas?

— Vous me servirez, car je vous apprendrai à la diriger comme moi-même.

— Notre élément n'est pas l'air, mais la terre, et nous aimons mieux chevaucher sur le dos de nos méharis que sur les ailes de cet oiseau inconnu.

— Vous retrouverez vos méharis, mais il faut m'obéir d'abord : c'est le khalife qui vous l'ordonne par ma bouche.

Un quart d'heure après, le *Tzar* planait au-dessus de la multitude qui s'entassait dans la dépression de l'Oued Daya.

Elle lui parut aussi nombreuse que la veille, bien qu'elle fût diminuée des fractions considérables restées sur le champ de bataille; évidemment, les pertes de la nuit avaient été compensées par l'arrivée de tribus nouvelles.

Le ballon baissa lentement et déjà le vieux Targui agitait joyeusement le bras hors de la nacelle, lorsque des coups de feu partirent du groupe le plus rapproché, suivis immédiatement d'une fusillade nourrie.

Les Arabes se rappelant le visiteur du jour précédent et

son rôle pendant la bataille, le saluaient en conséquence.

Saladin n'eut que le temps de se baisser : des balles arrivèrent sur l'enveloppe d'aluminium qui résonna, percée de nouveau en plusieurs endroits.

Le cadavre de l'ingénieur était là au pied du baromètre. L'interprète le prit sous les bras, fit signe aux Touaregs, et le soulevant avec leur aide, le précipita par-dessus bord.

Le corps de M. Durville tournoya, s'abattit au milieu de la foule hurlante, tuant plusieurs indigènes dans sa chute et fut mis en pièces aussitôt par leurs voisins.

Il ne se doutait guère, le pauvre ingénieur, lorsqu'il partait triomphalement du champ de courses de Longchamp

sur cet aérostat qui était son œuvre, que quatre jours après son corps déchiqueté deviendrait la proie des gypaètes et des vautours.

Le *Tzar* était remonté dans les profondeurs de l'atmosphère, à l'ébahissement des Touaregs.

— Vous voyez, leur dit Saladin, que vos frères refusent de nous accueillir; nous n'avons plus rien à faire ici, car ils nous prennent pour des infidèles.

Dès lors les deux Berbères se bornèrent à regarder la manœuvre de l'aérostat.

Ilmiden, le plus jeune, comprit vite le maniement des deux cordes qui déplaçaient le centre de gravité du système et eût pu rendre assez vite de réels services à bord.

Les Touaregs ont en effet une grande facilité d'assimilation, et on serait loin de la vérité si on les prenait uniquement pour des pillards préoccupés de meurtres et de rapines.

Ils sont passés maîtres dans une science, l'astronomie. Voyageant presque toujours la nuit pour éviter la chaleur du jour, ils connaissent parfaitement la forme et le mouvement des constellations.

Ils aiment aussi la poésie et la musique, et leur plus grand régal est de venir, parés de leurs plus beaux habits, aux fêtes que donnent les « châtelaines » touaregs et qui rappellent d'un peu loin les « cours d'amour » du Moyen Age.

Car ce sont les femmes qui, chez ce peuple remarquable, charment les guerriers par leur talent musical et leurs poétiques improvisations : quand les Touaregs sont vaincus, la dernière insulte qu'on leur crie est qu'ils ne seront pas accueillis par les chants de leurs femmes[1].

Ce sont elles encore qui enseignent la langue et la grammaire et qui écrivent sur le papyrus en caractères téfinagh peu différents de ceux qui se trouvent sur la pierre carthaginoise de Thugga.

Mais hommes et femmes dédaignent ce que nous appelons le progrès et restent confinés dans leurs traditions séculaires.

(1) Duveyrier.

Aussi, bien qu'il eût vite remarqué la relation qui existait entre le maniement des deux cordes et la marche ascendante et descendante de la machine, Ilmiden n'eut jamais la curiosité de la provoquer lui-même.

Quant à Bedouaram, ainsi s'appelait le vieux Targui, il était d'une indifférence absolue à tout ce qui se passait autour de lui, se bornant à rouler machinalement entre ses doigts les grains jaunis de son chapelet.

Saladin avait rapidement pris son parti.

Des indications assez vagues que lui avait données le mufti de la mosquée d'Alger, il n'avait retenu qu'un détail, c'est que le Sultan devait se trouver aux environs du Tchad.

Il allait donc mettre le cap sur ce point fameux, sans plus s'inquiéter de ce qui se passait en Algérie.

Il n'avait plus qu'un but, en effet : rejoindre le Sultan.

Il arrêta la marche de l'aérostat, et quand il le vit immobile, il descendit à la cabine de l'ingénieur : du premier coup, ses yeux tombèrent sur une carte d'Afrique à grande échelle qui avait déjà été consultée en commun; dans un coin, des instruments de précision : baromètre, thermomètre, niveau d'eau, théodolite, sextant s'étalaient dans un savant fouillis.

Dans la vie aventureuse qu'il avait menée jusqu'alors, Saladin n'avait pas été sans faire le point. Il y arriva assez aisément et d'une façon assez approximative, grâce au sextant et au chronomètre et trouva pour sa position 3° de longitude est 37°6 de latitude nord.

En cherchant sur la carte, il trouva que le ballon planait au-dessus du M'zab; depuis qu'il marchait un peu à l'aventure, après sa visite au champ de bataille, le *Tzar* avait fortement dévié vers le Sud-Est.

Saladin mesura l'azimut, formé par la ligne qui le joignait au Tchad avec le méridien du lieu où il se trouvait.

L'angle de ces deux lignes était de 36°40′; l'azimut, par rapport au méridien magnétique, c'est-à-dire à l'aiguille aimantée, était donc, en tenant compte de la déclinaison, de 159°31′.

En donnant à l'axe du ballon cette direction invariable, il ne pouvait donc manquer de tomber sur le grand lac

Le corps s'abattit au milieu de la foule hurlante et fut mis en pièces aussitôt.
(Page 6.)

africain, d'autant plus que sa largeur de 210 kilomètres, comptée perpendiculairement à cet azimut, permettait une erreur angulaire de quelques degrés.

Il mesura ensuite sur l'échelle de la carte la distance qui l'en séparait : elle était de 2.160 kilomètres.

— A raison de 100 kilomètres par heure seulement, fit-il, se parlant à lui-même, c'est l'affaire de vingt-deux heures, et, en défalquant la nuit pendant laquelle j'irai me

mettre tranquillement à l'ancre quelque part, je serai rendu au but demain dans la soirée.

Et, satisfait d'avoir calculé aussi aisément les éléments nécessaires à une course de cette importance, certain qu'il pourrait de même évoluer partout et diriger sa marche, en quelque point inconnu qu'il se trouvât, il reprit les deux poulies de renvoi et se disposait à se remettre en route, lorsque son estomac lui rappela l'heure :

Il était 10 heures du matin.

Tranquillement il alla faire une visite aux provisions entassées avec tant de soin au fond de la nacelle par Guy de Brantane.

Il n'eut que l'embarras du choix : le pain avait été acheté l'avant-veille, à Alger, et, d'ailleurs, un sérieux approvisionnement de biscuit permettrait de s'en passer par la suite; les conserves les plus variées s'alignaient en piles régulières, et des mets les plus substantiels jusqu'aux desserts les plus raffinés, rien ne manquait.

Il remonta des vivres à ses deux complices, qui regardèrent longuement, avant de se décider à en prendre, le contenu de la boîte de thon qu'il leur offrit, car ils avaient cru reconnaître dans cette chair blanche la viande du porc, l'animal immonde prohibé par Mahomet.

Saladin les rassura, et, très sceptique pour son compte malgré la nouveauté de sa conversion, il dégusta une boîte d'excellente mortadelle de Bologne; toutefois, ce fut à l'insu des deux énergumènes, car il ne voulait pas leur donner de doutes sur la sincérité de sa foi, et il se cacha d'eux également pour déboucher une vieille bouteille de Pontet-Canet (1887), dont la vue eut singulièrement choqué les deux farouches sectateurs de l'Islam.

Mais quand il remonta sur le palier des cabines, l'odorat délicieusement chatouillé par l'arome de cet excellent cru, il eut une grimace involontaire.

Dans un coin, plié en deux, le corps du malheureux Gesland commençait à se ressentir de son séjour de quelques heures dans cette atmosphère surchauffée, et il s'élevait de là une odeur de sang figé capable de couper l'appétit.

La tête avait été presque détachée du tronc par le vigoureux coup de couteau du Targui, et le sang avait coulé

jusqu'à l'entrée de la cabine de l'interprète, filtrant sous la porte.

Le pauvre quartier-maître avait dû entrer dans la mort sans aucune espèce de transition.

— Décidément, répéta l'interprète à mi-voix, cette charge-là est bien gênante; ces gens-là sont capables de se venger de moi en nous donnant la peste : il faut nous en débarrasser sans retard.

Mais c'était plus facile à dire qu'à faire.

Descendre en ce moment, c'était s'exposer à rencontrer des partis musulmans, car au-dessous de la nacelle, les deux villes principales du M'zab, curieusement rapprochées, Gardaïa, Metlili et, plus loin, Guerrara, se dessinaient avec leurs maigres oasis au milieu de l'aridité des sables : leurs hauts minarets ne se devinaient que par le cône d'ombre qu'ils projetaient sur le sol.

Rapidement l'aérostat les dépassa.

Puis, l'orientation étant donnée, la marche fut reprise.

Quand le soleil s'abaissa vers l'horizon, après une marche ininterrompue de plusieurs heures, l'interprète fit de nouveau le point, car il ne lui avait pas été possible, comme en France, de suivre sur une carte le tracé de sa marche. Aucune carte n'existait encore de cette région désolée, où les kilomètres ressemblent aux kilomètres.

Le sextant donna 23°33′ de latitude et 5° de longitude.

L'aérostat passait donc au Tropique du Cancer, c'est-à-dire franchissait le cercle parallèle à l'Equateur terrestre, regardé comme la limite commune entre la zone tempérée et la zone torride.

La distance parcourue était de 1.040 kilomètres.

Sans autre expérience, l'interprète exécutant la manœuvre du ballon, était arrivé à lui faire produire une vitesse de 108 kilomètres à l'heure.

Dès lors, la confiance du nouveau maître du *Tzar* fut entière.

Seulement il était prudent de descendre à terre avant la nuit et d'attendre l'aurore pour repartir.

Saladin se rapprocha du sol : il planait au-dessus d'un terrain sillonné d'érosions granitiques et qui paraissait faire partie d'une ligne de partage des eaux, car trois grandes

vallées s'y creusaient et partaient en éventail dans la direction du Sud.

On ne voyait âme qui vive.

Un coup de soupape mit le ballon à 50 mètres de terre.

Soudain le vieux Targui poussa un cri de surprise.

— El bir (le puits) ! fit-il, montrant du doigt un trou qu'environnait une margelle circulaire sur laquelle les cordes des outres avaient laissé des traces profondes.

— Tant mieux, dit l'interprète, si l'eau est bonne nous renouvellerons notre provision.

— El bir-el-Gharama ! reprit le Targui.

Et ses yeux errèrent de tous côtés, retrouvant un site connu ; puis, une conversation très animée s'engagea entre les deux rôdeurs du désert.

Saladin n'eut pas besoin de la suivre pour savoir où il se trouvait : le nom seul qui venait d'être prononcé en disait assez.

Il venait d'arriver au point si tristement célèbre où avait fini lamentablement l'expédition du colonel Flatters.

Oui, c'était bien là qu'en 1881 une mission française, partie pour traverser le Sahara et nouer des relations commerciales entre l'Algérie et le Soudan, était venue se faire massacrer tout entière, portant, après tant d'autres, la peine d'une confiance exagérée et de précautions insuffisantes.

Ce n'était pas la première fois que les Touaregs se révélaient à l'Europe les terribles batailleurs nocturnes qu'ils étaient : mais jamais l'impression produite par l'anéantissement d'une colonne européenne n'avait ému à ce point l'opinion en France.

Et cependant cette opinion, si exigeante douze ans après quand arriva la nouvelle identique du massacre de la colonne Bonnier, ne réclama pas le châtiment des Touaregs.

L'Angleterre, en pareille situation, n'eût eu de repos qu'après l'avoir obtenu.

La France encore craintive, encore accablée sous le poids des souvenirs de 1870, s'arrêta au seuil de ce domaine mystérieux que lui interdisaient les « gens du voile ».

Le regard de Saladin erra sur le morne paysage où s'était accompli le drame, où les malheureux qui avaient échappé

aux couteaux des Touaregs avaient succombé en mangeant leurs dattes empoisonnées, et où les ossements épars des victimes avaient blanchi pendant de longues années sans sépulture.

Car, l'aveu en est encore pénible aujourd'hui, la France ne les avait ni retrouvées, ni vengées.

Aucune végétation ne se montrait aux environs.

Près de là passait la route suivie jadis par Overveg et

Richard, et, avant eux, par Barth, pour rejoindre Rhat, en revenant du Damergou.

Plus heureux que l'explorateur français, ils avaient pu pénétrer jusqu'au Soudan et en revenir.

Et comme l'interprète songeait à descendre en ce point et à se débarrasser des trois cadavres dont la décomposition s'accentuait de plus en plus, un souvenir lui revint, provenant de la lecture qu'il avait faite autrefois des débris du journal du colonel Flatters.

Dans ce journal, dont une partie seulement fut rapportée à Tripoli par un Chambaa, l'explorateur raconte

que dans un vallon pierreux et encaissé, le docteur de la mission avait trouvé une véritable mine de grenats et de rubis.

Son souvenir se précisait : c'était deux jours avant l'horrible fin que cette découverte avait eu lieu.

Il réfléchit un instant, puis, à la grande surprise de ses acolytes, remonta dans l'espace, et, rebroussant chemin, vira vers le Nord.

Deux jours de marche, c'était une soixantaine de kilomètres à peine, un jeu pour l'aérostat, et Saladin, toutes réflexions faites, renonçait d'autant plus volontiers au voisinage du puits qu'il pouvait lui attirer, pendant la nuit, des visiteurs gênants.

Trois quarts d'heure après, il jetait l'ancre au milieu d'un cirque étroit bordé de dunes mouvantes ; au milieu du sable apparaissaient des entablements de granit noir comme du sulfure de fer.

Les crocs de l'échelle mordirent dans une anfractuosité et le *Tzar* s'arrêta.

Déjà Ilmiden, avec une agilité de jaguar, en descendait les premiers échelons, mais l'interprète s'élança, le saisit par le bras.

Dans les yeux des deux Touaregs il venait de lire un ardent désir de liberté, et il se disait que s'il les laissait descendre à terre il ne les reverrait plus, car ces lieux leur étaient familiers, se trouvant sur le parcours des Touaregs Adjzer, avec lesquels ils entretenaient des relations continuelles.

Or, il ne pouvait se passer d'aide dans le mystérieux voyage qu'il entreprenait : car s'il pouvait exécuter seul la manœuvre de l'aérostat pendant le jour, il ne pouvait compter que sur eux pour veiller la nuit pendant qu'il réparerait ses forces.

— Remonte et ne bouge plus ! commanda-t-il d'une voix brève.

La vue de la terre si proche exerçait sur les deux indigènes une espèce de fascination ; Ilmiden hésita un instant, mais Saladin se retourna et prit sa carabine.

L'argument était péremptoire : le Targui remonta, l'œil fixé sur cette arme dont il ne connaissait pas le maniement,

mais dont il avait vu le matin même les effets foudroyants et silencieux.

— Si vous me servez bien jusqu'au bout, reprit Saladin, je vous répète que je vous conduirai auprès du Sultan et qu'il récompensera généreusement votre fidélité ; si vous essayez de vous dérober pendant le jour, je vous tue comme des chacals ; si vous profitez de mon sommeil pour m'abandonner, vous serez maudits de Dieu et punis aussitôt de votre lâcheté.

— Inch Allah ! fit le vieux Targui, en baisant l'épaule de Saladin.

Et après cette réponse, si fréquente chez les Arabes et toute remplie de soumission à la volonté divine, les deux Touaregs ne devaient plus manifester aucune velléité de fuite.

Le plus pressant était de se débarrasser des trois cadavres qui restaient ; celui de Gesland fut remonté, toujours plié en deux, raidi et déjà noir.

Puis, Saladin s'assura que l'ancre tenait solidement, et, aidé des deux Berbères, précipita au dehors les trois corps déjà décomposés.

Restait à les remplacer par un poids équivalent, de manière que la force ascensionnelle du ballon se retrouvât le lendemain ce qu'elle était la veille, et c'est pour ne pas se surcharger inutilement de quartz ou de sable sans valeur, que l'interprète avait fait ce trajet supplémentaire.

Rassuré au sujet des deux Arabes, il voulut profiter de suite des dernières lueurs du jour pour exécuter les recherches qu'il méditait.

Il se rappelait suffisamment la description de ce cirque, en partie rocheux, si différent des dunes environnantes, pour être à peu près certain de reconnaître le point signalé par Flatters.

Muni d'un pic, il attaqua le granit : sa dureté n'était qu'apparente, il était rayé de nombreuses veines blanches remplies d'une matière pulvérulente que l'interprète reconnut être de l'alumine pure.

Un cri de joie lui échappa, car, il le savait, l'alumine est la base des minéraux qui, sous le nom générique de « corindon », comprennent le saphir blanc, le rubis oriental, le saphir indigo, la topaze, l'améthyste et l'émeraude.

Au milieu des zébrures du granit, de petites pierres de forme octaédrique roulèrent entre ses doigts et Saladin ayant écrasé l'une d'elles, des étincelles d'un rouge carminé jaillirent dans tous les sens.

Les yeux du misérable brillèrent de convoitise.

— Topazes et rubis, dit-il après quelques autres tentatives de même nature, c'est bien cela ; à défaut d'autre chose, voilà ma fortune faite.

Il appela les deux Berbères, et, sans leur faire connaître la valeur de sa trouvaille, il leur expliqua qu'il était nécessaire pour équilibrer le ballon d'emporter une grande quantité de ce granit.

La nuit était complètement venue lorsque la dernière charge fut hissée sur la nacelle.

Avant de se reposer après cette journée fertile en émotions, Saladin couva des yeux cette fortune inattendue ; certainement, sur les 250 kilogrammes qu'il venait d'emporter, étaient enfouis plusieurs millions de francs ; car un rubis oriental de dix carats vaut le triple d'un diamant parfait de même poids.

Décidément, il était né sous une heureuse étoile ! tout lui réussissait ce jour-là.

En admettant qu'il ne pût retrouver le Sultan, il pouvait toujours revenir en Europe et s'y donner comme le dernier survivant de l'expédition ; il pourrait raconter ce qu'il voudrait : une surprise du ballon, la nuit, ses compagnons massacrés sous ses yeux dans le Sahara, lui seul parvenant à s'enfuir et à sauver l'aérostat.

Aucun de ceux qui s'étaient embarqués avec lui ne viendrait le contredire.

Et alors, c'était la fortune, le luxe, le bonheur assuré !

Le bonheur ! Ce seul mot évoqua dans son esprit l'image de celle dont ce bonheur dépendrait avant tout.

Il revit Christiane, mais il la revit l'œil menaçant, le geste hautain, lui montrant la porte ; il repassa par les moindres détails de cette scène qui l'avait rendu fou de douleur et qui avait fait de lui un criminel et un traître.

Pouvait-il rentrer dans la société civilisée, oublier tout cela, l'oublier, elle !

Non ! ce n'était pas seulement la fortune qu'il fallait

atteindre, c'était aussi la vengeance des dédains subis, et, peut-être, qui sait? la possession de la dédaigneuse qu'il fallait poursuivre.

La chance qui le servait si bien le servirait encore.

Et en s'endormant dans le hamac qu'il s'était dressé à l'extérieur de la nacelle pour trouver un peu de fraîcheur, il eut la vision de ses succès futurs dans l'armée musulmane : il se vit le bras droit, le conseiller de ce Sultan dont le nom était, à cette heure, invoqué par tous les croyants comme celui d'un Christ rédempteur des Noirs; il perçut derrière lui le bruit d'une immense armée en marche, armée obéissante et sauvage, formidable instrument dans sa main, se ruant sur Paris et l'y faisant entrer en conquérant aux côtés du Commandeur des croyants.

Sous les bouffées de siroco qui passaient dans la nuit, il s'agita fiévreusement, rêvant une vengeance raffinée, sentant trembler sous ses baisers passionnés des lèvres imaginaires, puis tombant dans d'affreux cauchemars et battant l'air de ses mains pour chasser les fantômes de ses victimes, dont quelques-unes gisaient encore à quelques pas de lui.

La fraîcheur du matin chassa tous ces vertiges.

Au moment de partir, l'aérostat accusa une notable perte de force ascensionnelle, et l'interprète ne fut pas long à en trouver la cause.

L'enveloppe en aluminium du ballon avait été percée de part en part en plusieurs endroits par les balles arabes, et il était indispensable de les boucher avant de repartir.

M. Durville avait expliqué devant lui au petit Roffa comment il fallait s'y prendre : une bande de taffetas imperméable était collée à froid sur les orifices et maintenue par des lanières en croix; puis le tout était recouvert d'une couche silicatée qui, en séchant, avait la dureté et l'imperméabilité du métal.

Il trouva tout ce qu'il fallait, car un ordre parfait avait présidé à l'arrangement de tout, et se hissa non sans peine à l'aide des nombreuses poignées réparties sur l'enveloppe jusqu'aux points voulus.

Deux heures après, cet important travail était terminé; les pertes de gaz étaient réparées à l'aide de l'hydrogène comprimé, et le *Tzar* remontait dans l'espace.

Il était 7 heures du soir lorsqu'au loin une ligne blanche trancha sur le ciel d'un bleu sombre, remplaçant les dunes et les terrasses qui, depuis l'Ahaggar et l'Asben, se succédaient avec une monotonie désespérante.

Une heure après, le *Tzar* planait au-dessus du bord septentrional du Tzadé, dont le nom veut dire : « Grand amas d'eau »; l'immense réservoir s'étalait jusqu'à perte de vue dans le Sud en forme de triangle.

Et, bien qu'il eût d'autres projets en tête et qu'il n'eût guère de temps à consacrer aux explorations géographiques, Saladin ne put s'empêcher de rester un instant en contemplation devant ce lac fameux vers lequel avaient convergé tant d'expéditions et autour duquel s'agitaient tant d'ambitions européennes.

Autour de cette immense vasque, les grandes puissances s'étaient assises comme autour d'une table somptueusement servie, et, en effet, les bords du Tchad deviendront les plus fertiles et les plus luxuriants de toute la région qui s'étend de la mer Rouge à l'Atlantique.

Les premiers, les Anglais, avaient pris pied sur son rivage occidental, et la Compagnie royale du Niger se l'était annexé de Ngornou à Baraoua.

En ce dernier point commençait la zone d'influence française, qui embrassait toute la côte septentrionale et la côte orientale du lac jusqu'à l'embouchure du Chari.

Enfin entre ce fleuve et la frontière anglaise, l'Allemagne avait pu, par le traité de 1894, asseoir l'extrémité de son territoire sur Cameroun.

Le premier, Denham, avait contemplé les eaux du Tchad, et, en bon Anglais qu'il était, avait voulu l'appeler le lac Waterloo; mais cette innovation n'avait pas eu de succès et le nom indigène avait persisté.

Des centaines d'îles de toutes formes et de toutes dimensions couvraient le lac dans sa partie occidentale, et Saladin choisit l'une d'elles pour y passer la nuit, après s'être assuré à courte distance dans la longue-vue qu'elle ne contenait ni huttes, ni traces d'êtres humains.

Mais si elle ne renfermait pas d'hommes, elle était en revanche remplie d'animaux de toute espèce.

A peine l'échelle eut-elle été jetée au milieu du fourré qui

en couvrait la surface, que des cris bizarres se firent entendre, et, du milieu des cotonniers, des arbres à beurre, des « parkias » aux gousses nourrissantes, s'enfuirent en tous sens des singes cynocéphales, et s'envolèrent des ibis et des pélicans; un éléphant, la trompe menaçante, apparut sous les branches d'un vieux sycomore et un lion, couché aux pieds d'une vaste fourmilière de termites, poussa un rugissement qui fit plonger dans le lac une bande d'hippopotames.

Saladin comprit pourquoi les Noirs de cette région, dont les traditions ont conservé le souvenir d'un Eden analogue à notre Paradis terrestre, l'ont placé sur les bords du Tchad : tous les animaux de la création y pullulent.

La nuit se passa sans encombre, malgré le voisinage de ces hôtes dangereux; mis en garde par les Touaregs, qui connaissaient les périls du grand lac situé à l'extrémité méridionale de leur zone de parcours, Saladin s'était retiré dans sa cabine pour éviter les piqûres des milliers d'insectes que fait naître le desséchement annuel du quart de la surface du Tzadé.

La mouche tsé-tsé surtout y foisonne, et les voyageurs qui ont traversé les contrées d'Afrique où on la rencontre, aussi bien dans les environs du Tchad, comme Barth, Nachtigal, Vogel, Rolfs et Monteil, que les grands lacs du Sud-Est, comme Livingstone, Speeke, Stanley, Trivier et Guiraut, savent que sa piqûre est mortelle aux animaux, et que, par le seul fait de sa presence le long des rivières, on n'y peut voyager à cheval.

Elle est tellement redoutée que Schweinfürth rencontra, dans le Bahr-el-Gazal, de vastes espaces, cependant fertiles, désertés par les populations dont elle tuait les troupeaux.

L'ancre du ballon avait mordu sur un nid de termites : c'était une de ces constructions gigantesques, appelées « Ngotkoum » par les indigènes, et dont les masses pyramidales ressemblent à des cases de nègres; Barth raconte qu'il en a rencontré, dans le Bornou, atteignant 12 mètres de haut et 60 mètres de circonférence. Leur solidité, à l'instar du ciment romain, défie l'action du soleil, les crues et les orages tropicaux; aussi les indigènes, émerveillés, appel-

lent-ils les laborieuses fourmis qui construisent ces palais, du nom de *Kida-kida* (travail-travail).

Pour la deuxième fois, le jour se leva depuis que le *Tzar*, aux mains de Saladin, voguait vers l'inconnu.

Il était arrivé à sa première étape, le Tchad; il s'agissait de se mettre en rapport avec des êtres humains.

Le ballon s'éleva lentement au-dessus des eaux : à huit heures du matin, dilaté par les rayons d'un soleil déjà chaud, il atteignait l'altitude de 3.000 mètres, et poussé par une légère brise se dirigeait sans manœuvrer vers la côte occidentale du lac.

Du point où il se trouvait, Saladin embrassait presque tout l'ensemble de cette mer intérieure, comparable pour la surface, au lac Baïkal, ou au lac Erié; il planait à la fois sur le Bornou habité par les Kanouris, sur le Baghirmi où dominaient les Arabes, et sur le Kanem, dont la plus grande partie était tombée depuis longtemps aux mains des Ouled-Slimans, les plus redoutables pillards du désert.

Il avait assez la connaissance des hommes et des choses d'Afrique pour connaître ces terribles écumeurs dont le nom soudanais est Minnéminné, c'est-à-dire « dévoreurs », et qui ne craignent pas de s'attaquer aux Arabes musulmans comme eux.

Il savait qu'au nombre d'un millier à peine venus de la Tripolitaine où ils s'étaient heurtés aux Turcs, ils avaient terrorisé tout le Kanem et le Borkou, capturé en quelques années plus de cinquante mille chameaux et consommé des attentats sans nombre.

Vainement des Touaregs Kel-Owi, se réunissant contre eux en 1859, étaient parvenus à les cerner dans une étroite vallée et les avaient massacrés presque tous; leur puissance s'était reconstituée à l'aide de nouveaux émigrants tripolitains, et telle était la terreur qu'ils inspiraient aux habitants des oasis, que ceux-ci s'abstenaient de récolter les régimes de leurs propres dattiers, attendant que les Ouled-Slimans fussent venus en faire la récolte.

En vain aussi le Cheik suprême des Snoussis les avait à plusieurs reprises maudits et anathématisés, ils n'en continuaient pas moins sur leurs coreligionnaires leur système de déprédation sanguinaire.

Eux-mêmes se vantaient de ne pas obéir aux lois de l'Islam et de n'avoir d'autre industrie que celle de la guerre. « Il est vrai, dirent-ils à Nachtigal, que nous vivons dans l'injustice et le péché ; mais pour gagner autrement notre vie, il faudrait travailler. Nos pères n'ont jamais fait œuvre

Cavalier des Ouled-Slimans.

de leurs mains, et ce serait une honte, une trahison, de faillir à leur exemple ! »

Aussi Saladin s'était-il bien promis de ne pas essayer d'atterrir sur leur territoire.

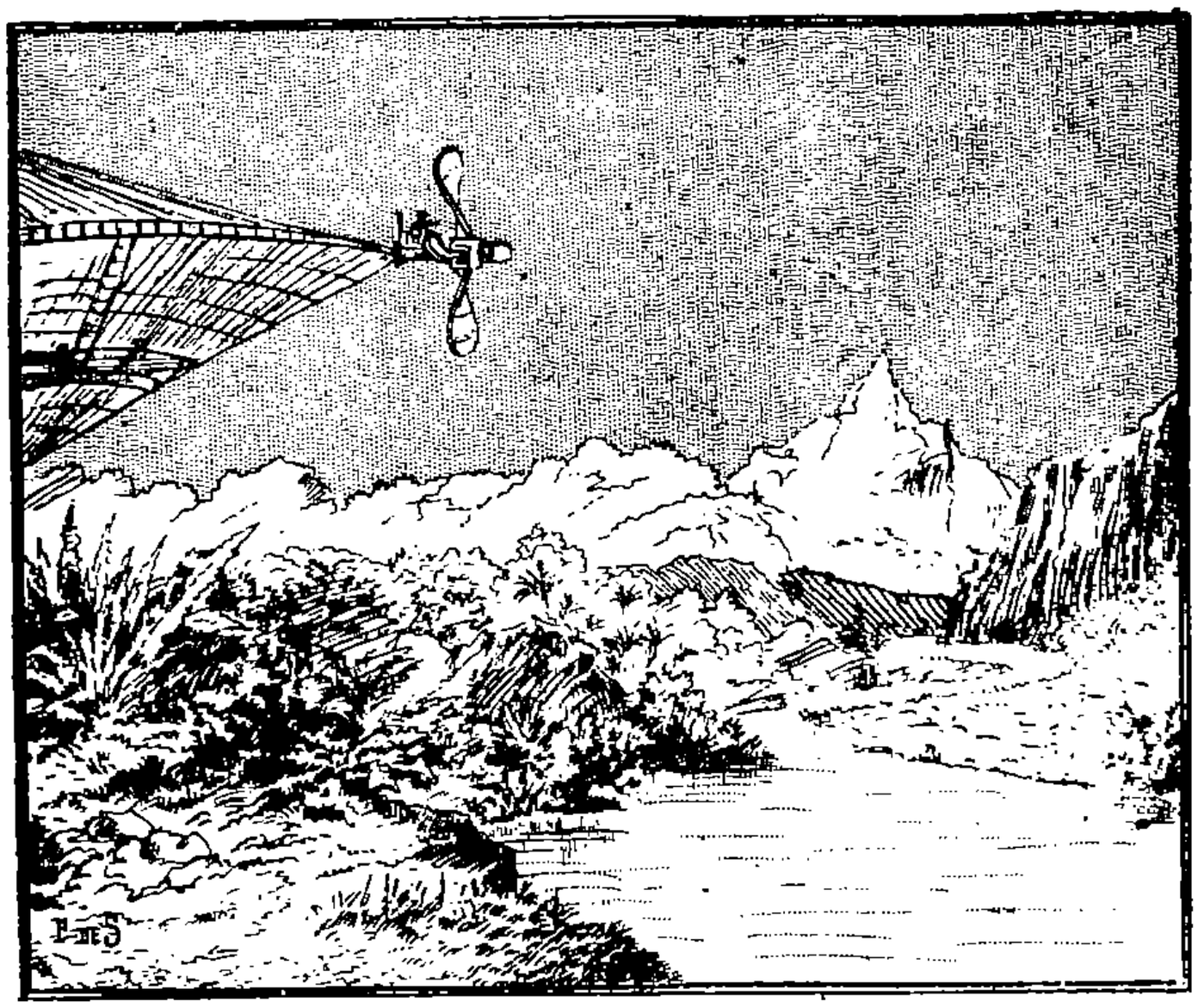
Cependant le vent était devenu plus fort et l'aérostat, dérivant de plus en plus vers le Sud-Est, atteignait la rive orientale du Tchad ; il plana quelque temps encore au-dessus de marécages immenses, fouillis impénétrable de lianes et de roselières, et devant lui, coulant de l'Ouest à l'Est, s'allongea en sinueux méandres, bordé d'immenses bois de tamarins, le cours d'un grand fleuve, que les cartes euro-

péennes ne donnent encore qu'en pointillé et dont le bassin reste à explorer.

C'était le Bahr-el-Razal, fleuve curieux en ce sens qu'il n'apporte pas d'eau au Tchad, mais qu'il en reçoit.

En effet, lorsque le lac est démesurément grossi des eaux du Chari au Sud et du Yéou à l'Ouest, il refoule son trop-plein dans la large vallée du Bahr-el-Razal.

La similitude de nom entre lui et le Bahr-el-Ghazal, l'im-



portante rivière qui vient se jeter dans le Nil au lac Nô, en amont de Fachoda, avait contribué à faire prendre le Tchad pour une des sources du Nil, dont il est séparé par des montagnes encore inconnues.

Ce fut Nachtigal qui, le premier, fit justice de cette hypothèse pendant son séjour dans le Bornou, et si Saladin eût été désireux d'élucider ce problème géographique, il lui eût suffi de remonter le fleuve qu'il avait sous les yeux, pour reconnaître qu'il s'infléchissait vers le Nord et se perd à

1.000 kilomètres de là, dans le désert impénétré qui fait suite au désert libyque.

Un point blanc se dessina vers le Nord, et, dans la lunette, Saladin reconnut une ville; en se reportant sur la carte très incomplète qu'il avait sous les yeux, car l'ingénieur n'avait guère espéré atteindre ces régions situées à plus de 1.800 kilomètres de Tambouctou, il pensa que ce devait être Ngouri ou Mondo.

Quelques coups de soupape amenèrent rapidement le ballon à 100 mètres du sol. Mais ils avaient été donnés par une main encore inexpérimentée, c'est-à-dire trop rapprochés; Saladin craignit de toucher terre et hâtivement jeta au dehors quelques saumons de plomb.

Il était temps. D'effroyables vociférations se faisaient entendre au-dessous de lui.

Quand le ballon fut équilibré à 500 mètres environ, l'interprète regarda au dehors.

Déjà les deux Touaregs, penchés sur le bordage, écarquillaient les yeux devant le spectacle qui s'étalait à leurs pieds et qui, de l'altitude de 3.000 mètres où ils voguaient tout à l'heure, leur avait complètement échappé.

C'était une véritable bataille qui se livrait sous leurs yeux.

Plus de dix mille indigènes étaient réunis sur un étroit plateau dans une mêlée extraordinaire.

Quelques coups de feu se faisaient entendre : mais ils étaient isolés et tout se passait à l'arme blanche, au milieu de hurlements épouvantables.

Pendant quelques instants, l'interprète et ses deux complices assistèrent, muets, à cet égorgement si différent des luttes européennes.

Comment donc les combattants pouvaient-ils se reconnaître dans ce corps à corps, où Saladin ne distinguait qu'un fouillis de burnous blancs et de chéchias rouges, de bras noirs se levant et s'abattant avec rage, de couteaux, de sabres et de zagaies, jetant de rapides éclairs!

La guerre contre le blanc, le chrétien, n'avait donc pas fait l'union entre tous les musulmans, et les luttes de tribus subsistaient donc encore sur le continent africain?

Mais le vieux Targui n'eut pas besoin d'une longue observation pour discerner le vieil ennemi de sa race.

— Les Slimans ! s'écria-t-il.

Il les avait reconnus à leurs fez bruns, au litham blanc qui leur couvrait la bouche, à leurs larges cimeterres, souvenir de leur origine turque, et aux peaux de mouton ou de girafe qu'ils portaient autour des reins.

Il ne pouvait s'y tromper : c'était bien l'éternel ennemi que depuis deux siècles les Touaregs trouvaient devant eux dans cette partie du Sahara, celui qui leur avait barré route du Borkou et avait essayé de leur ravir la riche oasis de Bilma, entrepôt du sel de l'Afrique centrale.

Les yeux du vieux Targui étincelaient, et ses doigts crispés sur le bordage montraient avec quelle ardeur il eût pris part à la lutte.

Il se rappelait, en effet, que ses frères les avaient massacrés jadis ; il avait souvent entendu, dans les tentes de cuir, les femmes chanter les exploits de ses ancêtres.

Puis il étendit le bras :

— Les frères du voile ! s'écria-t-il.

En effet, au milieu de la mêlée, Saladin remarqua des Touaregs combattant à pied.

Soudain, les deux Berbères trépignèrent sur le plancher de la nacelle, et Saladin crut un instant qu'ils allaient franchir la balustrade.

C'est qu'en effet la victoire penchait visiblement du côté de leurs frères.

On voyait des Ouled-Slimans par petits groupes tenter de se détacher de ce corps à corps étouffant et prendre la fuite : mais ils étaient aussitôt rejoints par d'épaisses grappes d'Arabes, dont les burnous flottaient comme des ailes d'albatros, et des combats partiels s'engageaient un peu partout.

Puis le gros des Ouled-Slimans recula en désordre, et, comme un animal aux mille tentacules, la masse des combattants oscilla, se déplaçant vers un des angles du plateau.

Peu à peu elle en atteignit l'extrémité, semant de morts le terrain parcouru.

Mais là le combat reprit avec rage, et en l'observant dans la longue-vue, Saladin comprit bientôt pourquoi les *Dévoreurs* faisaient une résistance désespérée : ils étaient acculés à un précipice que trahissait seulement, pour l'observateur aérien, l'ombre portée du rocher sur la plaine.

Pendant près d'une heure encore la lutte se poursuivit au bord de l'abîme, puis le nombre des fez bruns diminua, et bientôt de longs cris de triomphe, des sons de darboukas et le bruit des tam-tams marquèrent la victoire de l'armée opposée.

Aux pieds de la roche escarpée, des centaines de corps étendus les uns sur les autres, formaient un amas noir et rouge, et le vieux Targui, à son tour, entonna son chant de guerre.

Saladin l'écouta.

Il célébra d'abord la vaillance de ses frères les Touaregs, les indomptables, qui jamais n'avaient obéi à personne; puis, à mesure que dans l'armée victorieuse il reconnaissait une peuplade amie, il la nommait, la glorifiait, célébrant le Sultan, qui avait réuni sous ses lois tous ces vaillants guerriers.

Les Abou-Charibs, qui tiraient leur nom, *Pères des Moustaches*, des superbes appendices qui les faisaient rechercher des négresses à la peau luisante.

Les Massalits, jadis anthropophages, et que les voyageurs redoutaient à l'égal des bêtes féroces.

Les Koutis, encore célèbres par leurs pratiques de sorcellerie, et qu'on venait consulter de loin pour guérir les malades et connaître l'avenir.

Les Bandas, qui adoraient la déesse du commerce, Ouamba, avant de se convertir à l'Islam, et dont les caravanes étaient les plus riches et les plus nombreuses.

Les Homrs, ainsi nommés de la couleur rouge de leur peau, habiles dans les surprises parce que leurs corps nus se confondaient avec le sol.

Les Kouris, qui adoraient jadis le génie du lac Tzadé, sous la forme d'un grand serpent, et allaient attaquer l'alligator dans son propre élément.

Et l'énumération eût été certainement beaucoup plus longue, si Saladin n'y eût mis un terme en énonçant une idée qui lui venait à l'esprit.

— Puisque tu reconnais tes frères, dit-il, eux aussi te reconnaîtraient ?

— Ils me reconnaîtraient, fit-il, superbe, tout le monde dans ce pays connaît le cheik Bédouaram.

— Alors si tu leur parlais, dit Saladin, ils t'écouteraient ?

— Ils m'écouteraient.

— Tes bras sont-ils solides ?

— Ne l'as-tu pas vu hier ?

— Oui, pour manier le couteau, mais te soutiendront-ils sous l'échelle de fer qui pend sous la nacelle ?

— Tu veux que je descende par cette échelle sur la terre ? Mais il faut d'abord que tu fasses descendre toute la maison.

— Je ne veux pas que tu descendes à terre ; je veux que tu restes sur le dernier échelon que je ferai descendre jusqu'à portée de la voix.

— Et après ?

— De là, tu parleras à tes frères et tu leur demanderas où est le Sultan.

Le vieux Targui réfléchit un instant, se pencha, regarda l'échelle qui pendait, puis, se décidant, enjamba la balustrade et lentement se mit à descendre chaque échelon.

— Voilà une gymnastique que je ne ferais pas volontiers, se dit Saladin ; le vertige me ferait tout lâcher.

Il attendit que le Targui fût assis solidement sur la dernière marche, et, prudemment, fit descendre l'aérostat par des coups de soupape sagement espacés.

Les chants, les cris, venaient de cesser tout d'un coup au-dessous de la nacelle.

Le combat fini, les vainqueurs, moins absorbés, venaient d'apercevoir le ballon.

Ce fut donc au milieu d'un silence relatif que la voix du vieux Bédouaram se fit entendre.

Saladin le vit penché, agitant un bras, solidement cramponné de l'autre à l'échelle, et il comprit qu'il leur racontait son odyssée.

Mais le silence ne dura pas longtemps.

Soit que la méfiance instinctive de ces peuplades eût pris le dessus, soit que la silhouette de Saladin, dont la tête nue apparaissait au-dessus de la balustrade, leur eût fait croire à une supercherie, ils poussèrent soudain des hurlements menaçants ; des zagaies et des flèches furent lancées contre l'aérostat, puis des coups de feu suivirent, et la voix de l'orateur se perdit dans le tumulte.

Aux premières apparences d'hostilité, Saladin avait jeté

du lest, et, en quelques minutes, se trouvait hors de portée, ce pendant que le Targui, avec une agilité extraordinaire, grimpait dans la nacelle pour s'y mettre à l'abri, traitant de femmes, de brigands et de chats sauvages ceux dont il chantait tout à l'heure les brillantes qualités.

— C'est bien, dit Saladin, ils ne veulent pas entrer en relation de bonne volonté, ils y entreront de force.

Une idée venait de germer dans sa tête fertile en expédients.

Il se rappelait l'expérience faite par l'ingénieur pendant la traversée de la Méditerranée : la nacelle frôlant les vagues comme une mouette, puis se relevant rapidement; il avait alors remarqué avec soin les mouvements exécutés, et, saisissant les cordes qui manœuvraient le contrepoids, il infléchit le *Tzar* dans la direction du Sud.

Les deux Touaregs regardaient, sans comprendre.

Quand il se fut éloigné du champ de bataille de quelques kilomètres, l'interprète arrêta la marche du ballon, s'orienta de façon que les dents de l'échelle à ancre fussent disposées dans le sens de la marche qu'il allait entreprendre, puis résolument, il rebroussa chemin, se dirigeant de nouveau vers l'armée victorieuse, qui avait disparu dans le lointain.

Sans s'occuper du baromètre et observant seulement la terre, il tenta une première épreuve : descendant de 500 mètres de hauteur et se relevant brusquement à 30 mètres du sol seulement par un rapide changement d'axe; puis, satisfait de ce résultat, il appela Ilmiden.

— Tu vois ces masses de plomb?

— Oui, maître.

— Je vais fondre sur ces misérables fous qui n'ont pas voulu écouter Bédouaram, et, avec l'échelle, en enlever un ou deux comme un aigle enlève un mouton; quand tu sentiras un choc, tu jetteras des poids jusqu'à ce que je crie : assez! As-tu compris?

Le Berbère inclina la tête affirmativement.

Ce que le traître allait tenter là était bien audacieux, mais il faut avouer qu'il ne lui restait plus que ce moyen d'entrer en relations avec les habitants de la terre.

Il n'était plus qu'à 3 kilomètres du plateau où la bataille avait eu lieu; déjà l'armée victorieuse se disloquait, et à part

ceux qui étaient occupés, suivant une louable habitude africaine, à l'achèvement des blessés, on voyait les combattants, par petits groupes, regagner la vallée pour retrouver l'eau, l'ombre et le repos.

Saladin avisa un de ces groupes d'une cinquantaine d'hommes que dominait un indigène à cheval, semblable à un chef entouré de ses vassaux.

Il pointa vers lui la masselotte comme un capitaine de vaisseau dirige son éperon sur un bâtiment ennemi, et le *Tzar*, s'inclinant, prit sa course vers la terre.

Quelques minutes après, il fondait sur sa proie : le sol arrivait à toute vitesse; quand il jugea le moment favorable, d'un mouvement rapide, Saladin redressa le navire aérien.

Un choc brusque venait de se produire.

L'échelle, de ses dents terribles, venait de mordre dans cette grappe humaine, et entraîné par sa vitesse acquise, mais dans l'impossibilité de remonter, le ballon traînait derrière lui tout un butin de corps suspendus, harponnés.

— Mais jette donc! jette donc! s'écria Saladin, voyant Ilmiden immobilisé par la surprise et sentant le ballon cloué au sol.

Et se précipitant pour l'aider, il lança au dehors force saumons de plomb.

Mais la récolte humaine était trop abondante, et nul ne sait ce qui serait advenu, si deux indigènes harponnés n'eussent subitement délesté l'aérostat en retombant à terre, l'étoffe de leurs vêtements ayant lâché prise.

Le *Tzar* remonta rapidement.

Saladin se pencha : deux autres indigènes étaient suspendus à l'échelle flottante.

La pêche était bonne.

Il fallait pourtant que les terribles crocs les eussent suffisamment épargnés pour qu'on en pût tirer quelque chose, et Saladin en douta un instant, en remarquant que l'un d'eux était littéralement embroché.

Il était presque nu, avait dû tomber, et ramassé par les pointes aiguës, il avait été transpercé en deux endroits : au-dessous de l'omoplate et au-dessus du bassin.

Il occupait, bras et jambes pendants, la partie inférieure de l'échelle.

Celui-là n'était qu'un poids mort dont on se débarrasserait au prochain atterrissage.

L'autre était beaucoup moins malade : empoigné verticalement, il s'était incrusté entre les terribles crocs, et cramponné au montant, il levait vers les Touaregs qui l'interpellaient de la nacelle une figure contractée et abasourdie ;

les yeux effarés, la bouche ouverte, il ne pouvait articuler une parole.

Un examen de quelques instants apprit à l'interprète que ce prisonnier n'était autre que le cavalier entrevu tout à l'heure au milieu du groupe, car à l'un des crocs pendait une peau de léopard qui avait dû être arrachée de sa selle.

L'interprète songea qu'il avait eu de la chance de ne pas harponner le cheval dont le poids l'eût fixé au sol sans rémission, et il se promit, s'il recommençait pareille opération, d'éviter soigneusement le contact de la cavalerie.

Il s'agissait maintenant de ramener à bord cette capture d'un nouveau genre.

Une corde terminée par un nœud coulant fut descendue devant l'Arabe comme pour l'engager à la prendre et à quitter sa difficile position.

Mais ce fut en vain.

Alors Bédouaram enjamba les premières marches de l'échelle, alla se poster au-dessus du captif, sur les épaules duquel il posa irrévérencieusement ses deux pieds nus teintés d'indigo et lui parla longuement pour lui expliquer son cas.

Cette conversation entre les deux indigènes suspendus à 800 mètres du sol ne manquait pas d'une certaine originalité.

Au bout de quelques instants, Bédouaram fit signe qu'on lui donnât la corde et la passa non sans peine sous les aisselles du prisonnier, faisant preuve en cette circonstance difficile d'un absolu dédain du vertige, et quand il eut solidement ficelé son coreligionnaire, il remonta pour aider Ilmiden à le hisser.

Mais si les crocs avaient ménagé la peau du captif, il n'en était pas de même de son épais vêtement, et il fallut que le vieux Targui, reprenant le chemin déjà parcouru, allât trancher avec son coutelas les parties du haïk et de la « souria » qui s'opposaient à l'ascension.

L'opération réussit enfin, et l'indigène que la vue de Bédouaram armé d'un coutelas avait achevé, s'affala comme une masse sur le pont quand son sauvetage fut terminé.

Pendant quelques minutes Saladin le crut mort : il n'était qu'évanoui, et c'est ce que le vieux Targui démontra aisément en le dépouillant de ses vêtements en lambeaux, et en constatant sur lui, pour toute blessure, une éraflure à l'épaule.

— Interroge-le quand il reviendra à lui, dit Saladin, qui songeait maintenant à trouver un endroit désert pour atterrir; car il avait hâte de se débarrasser du harponné qui pendait lugubrement au-dessous de la nacelle.

C'était sa sixième victime en moins de trois jours.

Il trouva le point qui lui convenait sur la rive occidentale du Tchad, au milieu d'un vaste estuaire qui amenait au lac une énorme quantité d'eau.

C'était celui du Chari, que Crampel avait essayé de descendre et dont il n'avait pu voir l'embouchure, héroïquement

Les terribles crocs avaient enlevé une grappe humaine. (Page 28.)

tombé, non pas sous les flèches des Pahouins, comme on le crut alors, mais sous les balles des musulmans du Baghirmi.

Le *Tzar* atterrit sur la rive gauche occidentale, au milieu des palétuviers.

— Maître, vint dire le vieux Targui, notre homme est ressuscité : il se nomme le cheik Mospha; il est de l'Adamaoua, un pays où il y a un grand sultan.

— Oui, mais ce n'est pas de ce sultan-là que je m'occupe : sait-il quelque chose du Sultan du désert?

— Oui, il connaît son nom, Abd-ul-M'hamed, car c'est lui qui a envoyé aux gens du Bornou l'ordre de tuer tous les Ouled-Slimans, qui sont des brigands et des chiens; il dit aussi qu'il n'y a pas longtemps qu'il est passé à Kouka; de là il est allé à Aghadès, et après il est retourné dans son palais au milieu des bois.

— Sait-il où est ce palais?

— Il l'appelle Atougha : il se trouve sur une grande rivière.

— De quel côté?

Le Berbère montra la direction du Sud.

— C'est loin?

— Le cheik assure que c'est à une lune de marche.

L'interprète ne devait jamais trouver Atougha : ce nom ne figurait et ne figure pas davantage aujourd'hui sur les cartes d'Afrique.

Le Sultan, avec sa garde, suivi d'un immense convoi d'or, venait de le quitter pour marcher à grandes journées vers l'Est, afin d'atteindre le Nil et d'y devancer les armées dont ce fleuve était le premier objectif.

Il n'avait laissé à la garde du Bôma qu'un millier de Monbouttous, sous les ordres d'un de ses intendants les plus sûrs; ces nègres devaient continuer l'extraction de l'or, et à mesure qu'ils en auraient la valeur d'un convoi, le diriger sur Khartoum, à travers le Bahr-el-Ghazal, par les postes que le Sultan allait semer sur sa route.

L'esprit rempli par le souvenir des masses noires qu'il avait vues dans le Sud algérien, et ignorant absolument le dessein du Sultan d'attaquer l'Europe par l'Ouest, Saladin le chercha en vain au sud du Tchad : dans le Baghirmi, sur la Sangha, connue par les explorations de Foureau et de Cholet sur l'Oubanghi, qu'avait parcouru van Gell, et que le colonel Monteil, dans sa dernière exploration avec le capitaine Frotiée, avait démontré n'être autre chose que l'Ouellé de Yunker et de Schweinfürt.

Il le chercha enfin dans l'Adamaoua où le ramena le cheik Mospha, un brave fataliste qui avait accepté d'assez bonne grâce sa nouvelle situation et qu'il avait gardé à son bord.

Il est juste d'ajouter que les excellentes provisions entassées dans la soute entraient pour beaucoup dans la résigna-

tion du cheik; c'était un petit homme bedonnant, très amoureux de son ventre, et qui passait toute sa journée sur la nacelle à grignoter pour compenser, disait-il, les privations du dernier ramadan.

A toutes les questions que lui posait Saladin, il répondait invariablement : Inch Allah ! et se remettait à manger.

L'interprète tournait donc en cercle dans cette vaste région peu connue encore de nos jours, et qui constitue l'un des plateaux les plus importants de l'Afrique centrale, puisqu'il envoie des affluents vers le Niger, le Tchad et le Congo : pays de bois immenses et de marais impénétrables entourant un massif montagneux aux ramifications enchevêtrées.

Il erra fiévreusement, entassant les kilomètres sur les kilomètres, et il serait trop long de le suivre dans les pérégrinations qui, pendant les sept semaines que dura son erreur, le maintinrent dans l'idée fixe de trouver Atougha.

Partout il rencontrait des colonnes en marche.

Il chercha alors à se renseigner en observant leur direction.

Mais souvent elles divergeaient, suivant qu'elles appartenaient aux armées du Nord ou à l'armée principale.

L'une d'elles le conduisit à Yola, capitale de l'Adamaoua.

Là, il trouva la Bénoué, cette importante rivière qu'avait suivie Mizon dans ce voyage fameux où cet officier avait compté, par sa jonction avec de Brazza, couper l'hinterland du Cameroun, voyage que les diplomates devaient rendre infécond , puisque l'Allemagne n'en atteignit pas moins le Tchad quelques années plus tard.

L'interprète descendit la Bénoué, plus indécis que jamais, ne sachant plus à quel parti s'arrêter et se demandant maintenant s'il ne ferait pas mieux de renoncer à des recherches désormais sans objet.

Rien ne l'empêchait, en effet, du moins il le pensait, de rentrer en France, d'y créer la légende qu'il avait fabriquée de toutes pièces d'un massacre auquel il eût échappé seul, et d'y jouir de la fortune que le hasard avait si curieusement fait tomber dans sa main.

D'ailleurs, les Touaregs, ses compagnons de voyage, semblaient en avoir assez de ces courses à tire-d'aile dans ce

pays si différent du Sahara, et il disait qu'il ne fallait pas pousser leur patience trop loin.

Heureusement, les provisions ne manquaient pas et le ballon conservait une imperméabilité absolue : c'était un grand point; que fût-il devenu s'il eût dû abandonner son véhicule aérien avec sa charge de pierres précieuses dans un des marécages du Chari?

Au confluent de la Bénoué il retrouva le Niger et retomba en pleine lutte.

Les Noirs du Yomba, du Noupé, du Bénin achevaient la destruction des établissements anglais de la Royal Niger Company; de tous côtés des incendies s'élevaient, et de nombreuses colonnes, remontant le fleuve, se dirigeaient vers le Nord-Ouest, contribuant à entretenir l'erreur de Saladin et à lui faire croire que l'effort unique de l'invasion musulmane avait pour objectif les rivages de la Méditerranée.

De nouveau il suivit ces colonnes, renouvelant à plusieurs reprises le seul procédé qui fût à sa disposition pour se procurer des renseignements, fondant à l'improviste sur de petits groupes isolés, mais ne parvenant à tirer, des malheureux qu'il ramenait ainsi dans un état d'hébétude très compréhensible, que des indications contradictoires.

Il les rendait à la liberté à moitié fous, souvent dans un état lamentable, et nul doute que les pauvres diables, ainsi retombés sur la terre après une pirouette dans l'atmosphère, ne devinssent, auprès de leurs coreligionnaires, des sorciers tout-puissants ou des marabouts vénérés.

Une masse plus épaisse que les autres était arrivée au coude que fait le Niger à Gamba, et Saladin s'apprêtait à la suivre, lorsqu'en consultant la carte, il fut frappé par le mot *Dahomey*, situé non loin de là.

Il mesura la distance. Elle n'était que de 500 kilomètres à vol d'oiseau.

A Abomey, il trouverait des compatriotes et pourrait, du moins, se mettre en communication avec eux : il serait accueilli là comme le Messie.

Qui sait même s'il ne trouverait pas dans ce pays, où la colonisation était encore neuve, quelques aventuriers décidés à l'accompagner?

Avec quel plaisir il se débarrasserait de ces Touaregs

imbéciles et de ce Mospha stupide qui, accroupis tout le jour, celui-ci mangeant ou digérant, ceux-là marmottant des versets du Coran, lui laissaient le souci constant de la manœuvre.

Peut-être aussi découvrirait-il, dans les renseignements qui lui seraient donnés ou les dépêches reçues de France, un indice qui le mettrait sur la piste de ce Maître extraordinaire dont il sentait l'action partout et la présence nulle part.

D'ailleurs, à cette pensée qu'il allait revoir des Français après cette longue période d'isolement, il avait ressenti quelque chose comme une vague émotion, tant il est vrai que, même chez les plus grands criminels, l'instinct qui pousse l'homme vers ceux qui parlent sa langue et au milieu desquels il a vécu, l'idée de patrie en un mot, subsiste malgré tout.

Il quitta le Niger, passa au-dessus de Liki, capitale du Bariba, point de convergence de tous les chemins de la région, laissa sur sa droite le pic de Tzarara, qui domine de 2.500 mètres le territoire des Mahis, et arriva au-dessus du plateau d'Abomey.

Mais ce fut en vain qu'il chercha cette capitale : partout la ruine et l'incendie avaient passé; la garnison française avait disparu, les baraquements du génie, le fortin entouré de palissades qui servait de réduit, et le palais du nouveau roi, formaient sur le sol des amas de cendres noires que le vent allait bientôt disperser.

Il ne restait plus debout que l'allée de vieux arbres qui joignait Abomey à la ville sainte de Cana.

Un Dahoméen, que l'interprète put enlever sans trop l'endommager, lui apprit que Da-Glé, après ses succès, était parti vers le Nord.

— Qui çà, Da-Glé? demanda Saladin.

— Da-Glé! le fils de Béhanzin : il a tué le roi nommé par les Français, et il est maintenant le maître!

— Et le Sultan, le grand Sultan, le connais-tu?

L'indigène montra le ciel.

Évidemment, pour lui le Sultan était un prophète qui dirigeait tout de là-haut; à de pareilles distances, son action revêtait une forme surnaturelle.

Du point où il planait, l'interprète voyait la ligne bleue

de l'Océan, au delà des marais de Lama, qui séparent la province d'Abomey de celle d'Alladad, car Abomey, en ligne droite, n'est qu'à 100 kilomètres de la côte.

L'Océan l'attirait; peut-être, d'ailleurs, trouverait-il encore debout Porto-Novo, Kotonou ou Ouidah, ces trois points importants de la côte.

Sur sa gauche, un ruban bleu descendait vers la mer : c'était l'Ouémé qu'avait suivi jadis le général Dodds, dans la première partie de sa marche contre Béhanzin, et qui avait si heureusement facilité ses transports et ses évacuations.

Par curiosité, l'interprète prit cette voie, et, successivement, passa au-dessus des lieux qui furent témoins des victoires de Cotopa, de Poguessa et de Dogba.

Près de ce dernier point, il arrêta soudain la marche de l'aérostat, car des détonations et des hurlements s'étaient fait entendre au-dessous de lui.

Il se rapprocha de terre, braqua la longue-vue sur le point d'où ils étaient partis et se mit à observer.

Sur la rive gauche du fleuve, une petite redoute circulaire s'élevait sur un mamelon isolé à quelque distance d'une vaste forêt : c'était le fort Faurax, ainsi appelé du nom de l'héroïque commandant qui avait perdu la vie à Dogba.

Sur toutes ses faces il était envahi par plusieurs centaines de Noirs, et, dans un petit réduit de palanques qui tenait encore, un groupe d'hommes, vêtus du costume colonial des soldats français, brûlaient leurs dernières cartouches et se défendaient avec toute l'énergie du désespoir.

Depuis combien de temps étaient-ils là, abandonnés, perdus?

Qui le saura jamais!

Combien étaient-ils encore? Une vingtaine au plus, qui, dans ce coin sauvage, à 1.100 lieues de la France, tenaient haut et ferme jusqu'à la dernière heure, le drapeau que cette France leur avait confié.

Silencieux, Saladin assista à leur agonie : leur nombre décrut, les coups de feu s'éteignirent et l'étouffement final se produisit sous ses yeux.

Un instant, constatant que les Noirs n'avaient que très

Le cadavre du télégraphiste gisait étendu dans cette pièce. (Page 39.)

peu d'armes à feu, Saladin avait eu l'idée de descendre et de sauver quelques-uns des défenseurs du fortin pour se les attacher par la suite.

Mais, outre le danger qu'il risquait ainsi, une réflexion l'arrêta.

Il ne pouvait se faire d'illusion : pour l'infâme besogne qu'il rêvait, ce n'était pas sur de braves gens comme ceux-là qu'il pouvait compter.

Et quand tout bruit se fut éteint, il repartit.

A Kotonou, où il arriva une demi-heure après, il trouva, comme à Abomey, la dévastation complète : depuis le palais du gouverneur jusqu'au wharf de débarquement, tout avait été détruit, comme si les Dahoméens eussent voulu faire disparaître toute trace de leurs vainqueurs d'autrefois.

Saladin vira de bord, ne sachant plus ni à quel saint se vouer, ni quelle direction prendre.

Vers l'Ouest était Togo, la colonie allemande, et, plus loin, la colonie anglaise de la Côte-d'Or, formant enclave dans les possessions françaises; mais qu'irait-il faire de ce côté ?

Il tourna vers l'Est, longea la côte, et, de loin, aperçut au bord des lagunes un épais rideau de flammes et de fumée.

C'était Lagos, ville anglaise du golfe du Bénin.

Quand il y arriva elle achevait de brûler.

Chose étrange, on ne voyait personne dans les rues que dominaient des pans calcinés; quand l'incendie eut achevé son œuvre, Saladin descendit à 100 mètres du sol

Quelques nègres qui portaient des torches, à la recherche, sans doute, des maisons épargnées par les flammes, s'enfuirent à son apparition.

Sur le seuil des maisons gisaient quelques cadavres : des chiens errants aboyaient; dans le havre au fond duquel était bâtie la ville et qui lui servait de port, on ne voyait plus une barque.

Saladin comprit que cette ville ouverte, terrorisée par les nouvelles de l'intérieur, n'avait pas attendu l'arrivée des Noirs; ses habitants avaient fui sur les vaisseaux anglais, et les vainqueurs, dans leur hâte de repartir vers le Nord, n'y avaient laissé, le pillage terminé, que quelques incendiaires chargés d'achever leur besogne.

Tout d'un coup il poussa un cri : de la faible hauteur où il était, il venait de distinguer des isolateurs en porcelaine au sommet d'une maison.

— Le télégraphe !

Depuis qu'il était seul, il avait pris l'habitude de se parler haut à lui-même.

— Le télégraphe ! sans doute le câble sous-marin... La maison est encore debout !... Qui sait !...

Il descendit résolument : une occasion s'offrait à lui d'avoir

des nouvelles, de trouver peut-être l'indice qu'il cherchait en vain depuis trop longtemps.

L'échelle s'abattit sur la terrasse, mordit dans une ouverture grillée et le ballon s'arrêta.

Saladin prit une carabine, l'arma, car il ne savait ce qu'il allait rencontrer, et descendit, après avoir recommandé aux deux Berbères de veiller à la solidité de l'ancrage.

Il trouva aisément l'escalier qui débouchait sur la terrasse : toutes les pièces étaient dans un désordre épouvantable : lits, meubles, étaient brisés, éventrés; au premier étage, un cadavre de femme, demi-nu, gisait au milieu des couvertures éparses.

Il arriva au rez-de-chaussée, lut au sommet d'une porte : *Telegraph*, et entra.

Un nouveau cadavre était étendu dans cette pièce : c'était celui d'un homme d'une cinquantaine d'années, déjà gris, au type anglais très accentué; sa main serrait encore un revolver : c'était sans doute le télégraphiste, surpris et tué à son poste.

Les appareils de réception et de transmission couvraient le sol de leurs débris : les Noirs avaient détruit, avec une fureur sauvage, ces instruments qu'ils ne connaissaient pas, mais qui réalisaient à leurs yeux l'expression la plus complète de la supériorité d'une civilisation maudite.

Au milieu d'eux, des monceaux de papier rouge et jaune, des rouleaux de dépêches, des télégrammes, datés de quelques jours à peine, attirèrent immédiatement l'attention de Saladin.

A la légion étrangère, il avait appris assez d'anglais pour le comprendre, et voilà ce qu'il lut en rassemblant plusieurs dépêches, datées du même jour :

Amirauté à Rear admiral (contre-amiral) Scout, commandant l'escadre du golfe de Guinée.

« Donnez ordre canonnières évacuer promptement Niger.
« Faites embarquer immédiatement sur transports et sur

toutes embarcations utilisables population européenne du Bénin.

« En passant rapatriez garnison Freetown bloquée.

« Déposez émigrants et soldats à Gibraltar et ralliez au plus tôt Chypre.

« Rassemblements considérables sont signalés sur tout le cours du Nil venant de l'intérieur et des lacs.

« Assouan pris. — Assiout menacé. — Derviches ont brûlé Souakim. — Toutes forces navales concentrées Méditerranée, mer Rouge et mer d'Oman.

« Mouvement islamique s'étend. — Perse lui est favorable. — L'Inde s'agite.

« Situation devenue très grave. »

— Imbécile que je suis ! s'écria l'interprète en se frappant le front, et moi qui cherchais par ici la tête du mouvement !.. Elle est par là, du côté du Nil... Allons ! je n'ai perdu que trop de temps déjà !

En route !

CHAPITRE II

Sur le Nil. — Le sac de l'Abyssinie. — La mission de Zérouk. — Une conquête de Zahner. — Khartoum et Gordon. — L'arrivée du ballon. — Souvenir d'un créancier. — Entrevue de Saladin et du Sultan. — Les aménités de Zahner. — Une lettre à double sens. — Désespoir !

Ce fut un moment inoubliable que celui où de Melval et Zahner entendirent crier autour d'eux :

— Le Nil ! le Nil !

Le Sultan et son escorte soudanaise, devançant la Garde, étaient arrivés au sommet de collines grisâtres et dénudées : du fer de sa lance, le Chef des Guides qui marchait en tête montrait le fleuve serpentant dans l'immense plaine que fertilise son limon béni.

Dans la buée croissante du soir, sa surface argentée apparaissait estompée, calme comme une eau dormante, et son ruban sinueux allait se perdre dans le lointain, jadis mystérieux, de ses sources.

Depuis six longues semaines, les deux Français étaient en route, dans un pays dont l'orographie et l'hydrographie leur paraissaient inextricables. Sans carte, car les cartes portent encore au sud du Darfour et de l'Ouadaï d'immenses espaces blancs, ils allaient, traversant forêts, rivières et montagnes, comme ces troupeaux que le nomade pousse devant lui.

Et, n'ayant même plus le sentiment des distances, ils avaient été pendant cette longue période, dans l'impossibilité de figurer, à 200 kilomètres près, la position du camp de chaque soir.

— Le Nil! El Ma el Nil Ma el Djenna! chantait le guide. (L'eau du Nil est l'eau du Paradis!)

Maintenant ils savaient où ils étaient : au bord de cette artère féconde, il leur semblait retrouver la civilisation, bien qu'elle fût loin encore, car celui qui régnait là, Ahmed-el-Madhi, en était au contraire l'ennemi le plus acharné.

Le Sultan lui aussi avait senti, à l'aspect du Nil, son cœur se gonfler dans sa poitrine; lorsqu'il avait passé ce fleuve quelques années auparavant pour trouver un refuge dans le Bahr-el-Ghazal, il fuyait abandonné de tous, traqué par l'Angleterre, chassé par son ancien vassal, le khédive d'Egypte.

Son sang bouillonna à ce souvenir cuisant, et il pressa le pas de son cheval.

Deux jours après, il atteignait Omdurman, ou confluent des deux Nils.

La semaine suivante, l'armée d'Atougha l'y avait rejoint, puis concentrée sur la rive droite du fleuve et augmentée de 15.000 soldats d'élite, contingent de l'empire Mahdiste, elle s'était ruée au sac de l'Abyssinie, que les Gallas et les Somalis attaquaient par le Sud.

Ainsi en avait, au dernier moment, décidé le Maître, qui voyait dans cette expédition un moyen d'entraîner la « Légion du Prophète », de l'habituer à la discipline, de fondre en une seule armée tous ces peuples étrangers les uns aux autres, en même temps qu'elle mettait sa Garde en relief par un premier exploit.

Ménélik III, successeur du Ménélik qui avait refusé le protectorat italien en 1891 et qui s'intitulait le « Roi des rois »,

avait reçu de façon hautaine les envoyés que le Mahdi lui avait expédiés au nom du Sultan.

Il n'avait pas voulu croire à l'étendue, encore moins à la généralité du mouvement musulman, qui, depuis plusieurs années, se préparait autour de lui : moins fier que son père, il avait accepté de Rome une mission militaire italienne qui, installée à Gondar, dressait son armée à l'européenne.

— « Allez dire au Mahdi, répondit-il, que les Abyssins, chrétiens depuis cinq siècles, ne renonceront pas à leurs croyances sur un ordre de lui. »

Ce n'était pas que les empereurs d'Abyssinie tinssent beaucoup à leur religion : il en était de Ménélik comme de Théodoros, qui, son pistolet braqué sur le patriarche abyssin, lui ordonna certain jour où il était de méchante humeur, de lui donner sa bénédiction à la place d'une excommunication largement méritée.

D'ailleurs, le clergé abyssin était dans un état de dégradation telle, qu'il n'avait plus aucune influence, ni sur le peuple ni sur les nobles.

C'était donc plutôt l'orgueil que la foi qui avait dicté la réponse de Ménélik.

Elle allait coûter cher à son peuple et à lui-même.

— « Allez, allez, et soyez sans pitié, avait dit le Sultan aux principaux chefs de la Garde noire, lorsqu'il avait connu le refus du Négus : ces maudits sont une tache sur la terre d'Afrique; il y a cinq siècles ils étaient musulmans, ils ont renié leur foi : ils sont jugés et condamnés. »

Il avait d'abord songé à donner à Omar le commandement de cette expédition; mais il avait trop besoin de son chef d'état-major pour régler la marche et la concentration des masses, qui sans cesse affluaient au Nil, et certain à l'avance du succès, avec les forces énormes qu'il envoyait contre Ménélick, il avait confié la « Légion du Prophète » au roi Mounza.

Il savait qu'au point de vue de la férocité, celui-ci ne le cédait à personne, et qu'après son passage il ne resterait rien de ce qu'avait été, à une époque brillante de l'histoire, le royaume d'Ethiopie.

Le Sultan garda auprès de lui trente mille hommes pour

sa sûreté personnelle : parmi eux le bataillon Soudanais, noyau primitif de la Garde. Son ancien chef Sélim reçut le commandement de cette importante fraction.

Le gros de la Légion, soit 90.000 hommes, se dirigea en trois colonnes sur le royaume condamné. Deux d'entre elles suivirent le Nil Bleu (Bahr el Azrek), la troisième marcha droit sur Aksoum, la principale ville du Tigré.

D'autre part, Zérouk, lui aussi, avait pris l'avance par Kassala pour atteindre la mer Rouge au plus tôt; il emmenait avec lui une formidable caravane chargée du sel récolté dans toutes les parties du Sahara, et envoyé de Bilma sans relâche depuis plusieurs mois.

Il allait établir en face du détroit de Bab-el-Mandeb, sous la protection d'une escorte de 2.000 Gallas et de toutes les tribus de la côte, une fabrication en grand d'explosif pour faciliter les dessins ultérieurs du Sultan.

Et le capitaine de Melval respira longuement lorsqu'il vit disparaître, dans la direction de l'Est, ces deux ennemis acharnés : une période de tranquillité allait suivre pour lui une longue série d'inquiétudes et de précautions de tous les instants.

Depuis le départ d'Atougha, il n'avait pas quitté Nedjma un instant, la faisant partager sa monture, la prenant dans ses bras au passage des gués, l'œil sans cesse aux aguets pendant les marches, l'oreille tendue la nuit, croyant toujours voir se glisser sous sa tente les émissaires du roi des Montbouttous.

Sans la présence du prince Omar, dont la tente était voisine de la sienne, il eût disparu depuis longtemps avec elle.

Maintes fois il avait rencontré le regard haineux du Chef du service des poudres; c'était sur lui, il le savait maintenant par le fidèle Mata, qu'il avait tiré le soir où il avait délivré Nedjma, et il s'expliquait assez facilement la haine du renégat par l'obligation où il l'avait mis de porter le bras en écharpe pendant un mois.

Mais pourquoi Zérouk s'était-il, dès le premier jour, associé au projet de Mounza? C'est ce que le capitaine ignorait absolument.

Il en avait demandé la raison à Omar, qui ne la soupçonnait pas non plus; tous deux étaient loin de se douter de

la passion que les yeux noirs de Nedjma avaient inspirée à Zérouk, passion qui n'avait fait que croître depuis le départ d'Atougha et qui se fondait dans une haine sauvage contre l'heureux possesseur de cette perle sans rivale.

Et si Mounza eût pu lire dans la pensée du renégat, il eût été désagréablement surpris :

« Je la remettrai entre tes bras comme je mets cette amulette à mon cou », avait dit Zérouk.

Peut-être la lui remettrait-il un jour, mais certainement c'était pour lui-même que l'Anglais songeait à la prendre tout d'abord.

Au milieu de ces orages qu'elle soulevait inconsciemment autour d'elle, la jeune fille était tout à son amour pour le jeune capitaine; elle occupait sa tente pendant les marches, séparée de lui par une simple toile qui partageait la « guëtoun » en deux chambres distinctes : de cette façon on ne pouvait pénétrer auprès d'elle sans le réveiller lui-même.

Combien de nuits blanches elle avait passées en l'entendant se tourner et se retourner sur la natte qui lui servait de lit.

Déjà femme, elle se sentait troublée par un vague émoi : mais elle n'avait qu'à se rappeler les traits de celle qu'elle avait maintes fois regardée jadis sur la photographie au camp de Tambouctou pour faire taire ses désirs naissants et ses secrètes tristesses.

La résignation est le fond du caractère de la femme arabe, et Nedjma formée à l'obéissance vis-à-vis de l'homme dès sa plus tendre enfance, se contentait d'aimer en silence le maître qu'elle s'était choisi.

Elle n'avait d'ailleurs qu'un sentiment très indécis d'un bonheur plus complet, et tout au plaisir d'avoir Lioune auprès d'elle, elle bornait son horizon à celui de sa tente, et ses désirs à la joie de le voir.

Quant à lui, plus d'une fois, il avait été sur le point de lui ouvrir les bras : souvent le soir, à la fin de ses longues marches à travers les plaines du Darfour et du Kordofan, pendant qu'on dressait les tentes du Sultan et de sa suite, elle était venue s'étendre à ses pieds, ses yeux humides dans les siens, dans une attitude si douce, si pleine de muette

adoration, qu'il avait eu l'envie folle de la prendre et de l'emporter au plus épais des bois.

Mais, comme le soir de l'enlèvement, toujours une voix l'avait arrêté à temps.

C'est qu'au fond de lui, l'espoir subsistait toujours vivant de revoir Christiane. Les mois succédaient aux mois; les préparatifs, les marches se suivaient, allongeaient son absence, lui mettant au cœur le doute aigu : « Elle m'a oublié. » Et toujours pourtant il s'était repris à espérer :

Le Sultan ne pouvait-il, par exemple, le délier de sa parole plus tôt qu'il ne l'espérait?

Quand le désir chez lui devenait impérieux au point de lui faire craindre un moment d'oubli, alors il s'égarait, la nuit venue, dans l'innombrable convoi qui suivait la « Garde noire » ; il allait au bord des rivières, autour des fontaines où venaient puiser l'eau les milliers de femmes qui préparaient chaque soir la nourriture des guerriers ; il en distinguait une, l'abordait..... et lui laissait le souvenir d'un jeune chef inconnu qu'elle ne reverrait jamais.

Dans cet immense exode de peuplades innombrables, les liens qui en temps ordinaire unissaient à l'homme les femmes qu'il avait achetées ou choisies s'étaient considérablement relâchés.

A quelques exceptions près, les femmes, sauf celles des chefs, étaient des servantes qui suivraient autant qu'elles pourraient, et qui s'arrêteraient lorsqu'elles en auraient assez.

Presque toutes avaient renoncé à l'usage de voiler leur figure, usage qui d'ailleurs était loin d'être général, puisque chez les Touaregs, par exemple, c'est l'homme qui se couvre du « litham » alors que la femme marche visage découvert.

C'est parmi ce bétail humain que Zahner, lui aussi, mais avec beaucoup moins de discrétion, faisait ses conquêtes presque quotidiennes.

Pendant les premiers temps, il s'était montré réservé, craignant surtout « une vilaine histoire », se souvenant de vengeances terribles exercées en Algérie par des Arabes trompés; mais il avait vu des tribus entières de femmes, abandonnées dans le Pays des Rivières ou sur les rives de

l'Ouellé, suivre l'armée, comme des moutons égarés se mettent à marcher inconscients derrière le premier troupeau qui passe, et dès lors il avait considéré cet essaim de femmes à la suite de l'armée, comme un gigantesque harem où il pouvait puiser sans vergogne.

Il avait d'ailleurs été témoin de telles scènes de naturalisme au milieu de certains peuples primitifs pour lesquels

Zahner avait trouvé une charmante exception. (Page 48.)

le mot pudeur n'a aucune signification, comme l'ont constaté Barth et Schweinfürt, que sa morale personnelle s'était singulièrement détendue.

Il avait même fait de ce chef une étude complète d'esthétique comparée, et souvent il prenait de Melval pour confident de ses réflexions les plus fantaisistes.

— « Je comprends maintenant disait-il, que la Vénus Hottentote soit pour les naturels qui l'ont conçue, l'expression de la beauté parfaite : tout est affaire d'habitude et de milieu ; la perfection des formes est chose toute relative. En Europe, nos yeux n'ont jamais vu que des femmes corsetées, juponnées, frisottées, et nous finissons par les apprécier

naturellement d'après la finesse de leur taille, l'attache de leur cou, les avantages sans excès de leur poitrine et la couleur de leurs cheveux. Nous nous formons un idéal et nous déclarons jolie celle qui s'en rapproche le plus ; mais ces Monbouttous aussi ont leur idéal : il est représenté par une grosse personne aux cheveux tressés avec de la graisse rance, et ses éléments essentiels consistent en une poitrine formidablement relâchée, un abdomen de haut relief, des pieds démesurés, et des cuisses comme des colonnes doriques... Eh bien ! A force d'en voir je finis par comprendre cet idéal-là !

Et comme de Melval souriait.

— Pourtant, ajoutait-il, tout en le comprenant, je m'en éloigne le plus possible, et à la couleur près, je crois que j'ai trouvé dans ce troupeau errant une charmante petite exception.

— Vraiment ?

— Oui, ma foi ! C'est une ravissante enfant ni trop noire, ni trop rouge, tenant le juste milieu entre le chocolat et le safran, et qui, très fière du mouchoir de coton que je lui ai offert dernièrement, m'a voué un attachement éternel.

— Diable ! un mariage, alors ?

— Pas tout à fait, mais c'est tout comme : blanche, elle me plairait moins ; les Arabes blanches sont trop grasses ; noire, elle exhalerait cette odeur qui me fait reconnaître une femme du Mossi à quinze pas, les yeux fermés. Celle-là est juste à point.

— Tous mes compliments.

— Attends, je n'ai pas fini. Veux-tu savoir quel est son vrai charme ? Il consiste dans une innocence à nulle autre pareille. Je n'aurais jamais cru qu'on pût trouver ça en Afrique... Je puis, sans aucune espèce de vanité, me vanter d'avoir décroché une timbale dans laquelle, avant moi, aucun mécréant n'a bu : c'est beau, hein ! l'innocence chez ces femmes-là !

— C'est même rare, répondit le capitaine en riant, car, à six ans, elles sont fiancées, à onze ans elles sont mariées, à douze mères de famille. Quel âge a donc ta jeune exception ?

— Elle a ma foi bien dix-sept ans ; mais, pour la naï-

veté, elle en a dix tout au plus; avec cela une adorable soumission à toutes mes fantaisies; autre chance : une vieille horreur de quatre-vingt-dix ans pour le moins, une trisaïeule probablement, me la garde des contacts impurs. J'envoie de temps en temps à cette duègne quelques galettes de maïs et quelques poissons séchés : c'est pour rien et on n'a pas idée de ça à Laghouat, où ces petites gueuses d'Ouled-Naïl savaient fort bien nous gruger de la forte somme.

— Heureux vivant, avait pensé de Melval, voyant son lieutenant s'éloigner, l'air vainqueur, dans la direction des chamelles que les femmes arabes venaient traire chaque soir. En voilà un qui ne se fait pas de bile et a bien pris son parti de notre nouvelle existence!

Il n'était pas d'ailleurs jusqu'à Hilarion qui, de temps en temps, ne revînt au camp avec des mines de coq satisfait, jetant son mouchoir de-ci de-là, dans cette immense foire ambulante, ayant moins de facilités que ses officiers, parce qu'il ne parlait pas arabe, mais se tirant de toutes les situations à l'aide d'un « sabir » extraordinaire doublé d'une mimique incomparable.

Quant à Baba, il avait presque disparu : on ne le revoyait que de loin en loin, toujours muet, et Zahner le soupçonnait d'avoir trouvé un emploi de confiance dans l'entourage du Sultan; il se faisait remarquer par son assiduité à la prière du soir, et nul doute qu'après avoir témoigné à ses officiers un instinctif attachement en les guidant dans leur fuite, il ne fût retombé dans ses idées anciennes de mépris pour le Roumi « chien fils de chien ».

Le Sultan n'avait pas voulu accepter le palais que le Mahdi lui avait offert à Omdurman, sa capitale, sur la rive gauche du Nil : il était allé camper avec la division de sa Garde sur les ruines de Khartoum, et de Melval avait préféré cette solution qui lui permettait de connaître un des points les plus célèbres de l'histoire contemporaine.

Que de souvenirs évoquait en effet ce nom de Khartoum!

Son emplacement au confluent du Nil Blanc et du Nil Bleu n'avait-il pas d'ailleurs été, dès les temps les plus reculés, occupé par une ville importante?

Au VIe siècle, Aloa, une antique cité chrétienne, s'élevait à quelques kilomètres en avant de « la trompe de l'éléphant » : les Arabes appellent ainsi la pointe de terrain qui s'allonge entre les deux fleuves, et, quand Mohamed-Ali eut décidé la construction des casernes et des magasins de la ville qu'il voulait donner comme capitale aux immenses possessions égyptiennes du Soudan, il ne retrouva plus d'Aloa qu'une misérable hutte au milieu de fûts de colonnes brisées recouverts par le sable.

Puis, pendant cinquante ans, Khartoum grandissant avait rempli de bruit les bords du Nil si désertés depuis les Pharaons.

Turcs et Egyptiens, Arabes, nègres de toutes provenances, gens de Dongola et de Berber, Grecs, Italiens et Français s'y coudoyaient, affairés; ville de marchands et d'esclaves, elle était devenue l'entrepôt du commerce et des échanges entre l'Europe et les régions du haut Nil.

C'était de Khartoum que partaient les missions religieuses, politiques et scientifiques. C'était de Khartoum que partait Schweinfürth, à Khartoum qu'aboutissait Nachtigal.

Puis, la révolte mahdiste avait éclaté soudain, reprenant brutalement à l'Egypte des peuples qu'elle n'avait songé qu'à exploiter, et le flot menaçant des derviches était venu battre les murs de la capitale du Soudan égyptien, la séparant du monde civilisé.

En vain, Gordon, l'héroïque aventurier, s'était-il jeté dans la ville pour la défendre, comptant sur le secours prochain promis par lord Granville.

L'Angleterre, après s'être posée en tutrice de l'Egypte, avait fait faillite à son devoir.

Son plus brillant général, lord Wolseley, était arrivé quarante-huit heures trop tard à son secours, après avoir perdu cinq mois dans d'interminables préparatifs.

Et Gordon sacrifié avait succombé, et la ville avait été détruite.

Maintenant l'herbe poussait au milieu des ruines et, sur l'autre rive, Omdurman, la ville mahdiste, s'était dressée, devenant en dix ans, de simple bourgade, une ville de 120.000 habitants.

C'était un amas de maisons sans style ni architecture, un camp plutôt qu'une ville.

Car Ahmed-ben-Mahdi n'avait qu'à faire battre le tambour dans son palais pour que 60.000 guerriers fussent rassemblés sur la rive gauche du Nil, en face de l'île Touti ; et, quand il hissait un drapeau sur le minaret de sa mosquée, il voyait arriver sur les deux fleuves les bateaux à vapeur qu'il avait armés de canons pris à Khartoum.

Ce jour-là, il était midi, la période des chaleurs accablantes allait prendre fin et de Melval, accompagné de Nedjma, avait dès le matin quitté l'atmosphère étouffante de la tente pour aller prendre le frais dans les jardins déserts de l'ancienne ville ; elle était enveloppée d'un long haïk blanc rayé de soie, cadeau d'Omar à l'amie de son ami, et tous deux revenaient au milieu des rues désertes, le long des maisons aux murs calcinés entre lesquelles surgissaient des palmiers nains, lorsque la jeune fille levant les yeux jeta un cri de surprise indicible.

Elle venait d'apercevoir un bolide de forme étrange à quelques centaines de mètres au-dessus du camp.

C'était le *Tzar* qui arrivait.

Le regard de de Melval suivit celui de la jeune Mauresque et, à son tour, une émotion extraordinaire s'empara de lui.

Car il ne pouvait s'y tromper : le météore à double cône dont il avait lu jadis la description et les essais dans les journaux était un produit de la civilisation européenne, bien plus, le résultat des découvertes d'un ingénieur français.

Le capitaine connaissait le nom de M. Durville, dont les tentatives heureuses de voyage entre Paris et la frontière de l'Est avec retour à Paris avaient excité un vif enthousiasme.

Et, à première vue, il reconnaissait sa machine aérostatique, si différente des ballons dirigeables de Dupuy de Lôme, de Tissandier, de Renard et de tant d'autres chercheurs uniquement cantonnés dans le principe de l'aérostation pure et simple.

Son cœur battit à coups précipités.

C'était donc un messager de France qui arrivait.

— Vite, courons! fit-il en entraînant Nedjma.

Le camp tout entier était en rumeur; les soldats de la Garde noire regardaient, la bouche ouverte, le merveilleux appareil immobile au-dessus d'eux.

A la hauteur où il se trouvait, on ne pouvait apercevoir aucun de ses passagers; mais on distinguait aisément l'ancre à échelle pendant au-dessous de la nacelle.

De Melval chercha vainement une flamme, un pavillon tricolore.

Il n'y en avait pas.

Il était arrivé à sa tente; il y fit entrer Nedjma et se précipita vers celle d'Omar où il avait ses entrées à toute heure du jour et de la nuit.

Elle était vide.

— Il est chez le Maître, dit le Noir qui gardait la porte et qui, du doigt, indiqua la vaste tente à forme de coupole dans laquelle le Sultan donnait ses audiences.

A la porte de celle-ci, il fut arrêté par la sentinelle soudanaise : le Sultan s'était enfermé avec Omar et avait défendu qu'on les dérangeât.

Tout ce que le capitaine put savoir, c'est que les aéronautes avaient lancé un message enfermé dans une toile blanche sur laquelle la « fathïa » était tracée en caractères arabes.

La Fathïa! Pourquoi cet aérostat français s'annonçait-il par la profession de foi musulmane?

De son côté, Zahner arrivait haletant : il était à la chasse, lorsque lui aussi avait aperçu l'aérostat, et rouge d'émotion, il accourait.

— On vient nous chercher! s'écria-t-il du plus loin qu'il aperçut de Melval.

Pour ce gros garçon, la présence de ce messager européen ne pouvait signifier autre chose.

Il ne s'était pas demandé si on connaissait en France leur présence au camp du Sultan. Le dernier souci de l'homme envahi par une émotion est d'être logique.

— Attendons, fit le capitaine dont la curiosité était surex-

citée au plus haut point : Omar va certainement nous dire ce qu'il en est.

Ils n'attendirent pas longtemps, mais ce ne fut pas Omar qui sortit de la tente.

Deux nègres y entrèrent en rampant, comme le faisaient tous ceux qui étaient appelés à recevoir un ordre du Com-

Il escalada un palmier gigantesque. (Page 53.)

mandeur des Croyants, et, quand ils sortirent, ils tenaient déployé un grand drapeau vert et rouge.

L'un d'eux s'attacha rapidement aux pieds et aux mains des crochets d'acier recourbés comme des serres de vautour, s'enroula autour du corps le drapeau débarrassé de sa hampe, et, avec une agilité extraordinaire, se mit à escalader un palmier gigantesque situé à quelque distance.

C'est avec ces crochets que les indigènes des oasis, les enfants principalement, grimpent aux dattiers pour faire la cueillette des régimes, mais ils s'aident généralement d'une

courroie ou d'une corde qui passe sous leurs aisselles et les maintient solidement en leur laissant pour leur besogne la liberté de leurs mains.

Le nègre qui allait porter le drapeau de l'Islam au sommet de l'arbre avait disparu dans le bouquet de palmes qui en couronnait le faîte; quelques instants après, le pavillon se déployait horizontalement, jeté comme un épervier sur la cime en forme de parasol.

Evidemment, c'était un signal, et un signal approprié, car les aéronautes devaient le voir ainsi en projection horizontale beaucoup mieux que s'il fût resté fixé à la hampe.

Il fut rapidement aperçu.

— Voyez! il baisse! il baisse! s'écria Zahner transporté, quelle superbe machine! C'est moi qui vais m'embarquer volontiers là-dessus, et avec Hourida encore, si on veut me la laisser emporter.

Hourida était cette vierge noire dont il avait parlé avec tant d'enthousiasme à de Melval et chez laquelle il découvrait chaque soir de nouveaux trésors d'adorable naïveté.

— Pourquoi pas? poursuivit-il, entraîné par son imagination avec une vertigineuse rapidité; elle est lourde comme un pain de munition, cette enfant-là, et elle ne gênera pas beaucoup les braves gens qui dirigent ce bateau-là. Vous verrez, mon capitaine, ils ne me refuseront pas ça!

Le ballon croissait à vue d'œil.

Un profond étonnement se lisait dans le regard des noirs qui assistaient à sa descente.

A cinquante mètres, le *Tzar* s'arrêta de nouveau; une corde fut jetée par-dessus la balustrade, décrivit une spirale, et tomba au milieu de la foule effarée.

Une tête apparut, cheveux crépus, barbe noire et hirsute, puis une voix cria en arabe.

— Tirez doucement!

Mais la recommandation était vaine; dix mains s'emparaient du guiderope et le secouaient violemment de leurs tractions brutales, et ce fut au milieu d'une épaisse grappe de noirs que la base de la nacelle toucha le sol.

De Melval et Zahner, malgré tous leurs efforts, n'avaient pu fendre la foule qui entourait le monstre en aluminium.

Force leur était de patienter encore.

Un homme habillé à l'européenne descendit rapidement l'échelle de corde qui venait d'être jetée, promena autour de lui des regards un peu inquiets, puis, la foule des nègres s'étant écartée devant les deux Soudanais armés qui venaient le chercher, il disparut dans la tente du Sultan.

Mais déjà Zahner avait poussé un cri de surprise :

— Impossible! c'est impossible!

— Quoi donc? demanda de Melval.

— Mais non ; c'est une ressemblance extraordinaire, et

Saladin entra dans la tente du Sultan. (Page 55.)

rien de plus, reprit le lieutenant en se parlant à lui-même. Qu'est-ce que cet individu viendrait faire ici?

— Quelle ressemblance? De quel individu veux-tu parler? réitéra le capitaine, impatient.

Zahner ramassait ses souvenirs, le front dans ses mains.

— Attendez! fit-il ; l'homme qui vient de descendre là, et qui a une sale tête, il n'y a pas d'erreur, ressemble étonnamment à une espèce de mufle qui m'a jadis inondé de papier timbré quand j'étais sous-lieutenant... Quelle appa-

rence peut-il y avoir cependant, poursuivit-il après un silence, que cet infect monsieur se retrouve ici?... Et puis, mon drôle de Batna n'avait pas de barbe.

— Tiens, fit de Melval qui, les yeux en l'air, détaillait la nacelle, qu'est-ce que c'est que ces passagers-là?

A la balustrade de la nacelle, les deux Touaregs venaient d'apparaître et, dans le langage témahacq, inintelligible pour les deux officiers, engageaient une conversation à tue-tête avec quelques-uns des indigènes qui tenaient le guide-rope.

Derrière eux, le cheik Mospha, dans son éternel grignotement, regardait la scène d'un air placide.

— Sans doute des interprètes que les aéronautes auront amenés avec eux? dit Zahner.

— Non pas, car l'un d'eux serait descendu avec cet Européen pour traduire ses paroles.

— Inutile, puisque Omar parle français, anglais et allemand.

— Alors ces indigènes seraient donc des otages?...

— Des otages de qui, de quoi? Le ballon n'est-il pas à la merci du Sultan? A quoi serviraient des otages à ceux qui le montent?

— A celui qui le monte, vous voulez dire; car, en dehors de la vilaine tête de tout à l'heure, je n'aperçois pas l'ombre d'un Européen sur la plate-forme... Quel drôle d'équipage!

— Alors?

— Alors, je n'y comprends rien.

— Ni moi non plus, sinon que l'entretien doit être intéressant, car il dure longtemps.

Oui, il était intéressant.

Saladin triomphait.

Le Sultan avait compris de suite quel parti il pouvait tirer de cet auxiliaire inattendu; c'était, au point de vue moral seul, un élément d'influence énorme sur les peuplades primitives qu'il traînait derrière lui.

Il n'avait aucune raison de se méfier de cet homme.

Non seulement la lettre qu'il apportait d'Alger et qui le recommandait comme un musulman revenu de l'erreur et doublement méritant, avait trouvé crédit auprès de lui; mais

encore il ne pouvait imaginer qu'un homme fût assez audacieux pour venir s'offrir à lui, livrer sa personne et son ballon et trahir ensuite.

Omar seul avait émis à son sujet une hypothèse fâcheuse.

— Vous le savez, mon père, dit-il, j'ai une instinctive horreur des traîtres; la figure de celui-ci ne me revient pas plus que celle de ce Zérouk. Qui a trahi, trahira; or, qui vous dit que cet homme n'est pas un de ces fanatiques décidés à sacrifier leur vie pour prendre la vôtre?

— Mais il a été fouillé avant d'entrer ici; il n'avait aucune arme.

— Il en recèle peut-être de terribles à bord de cet aérostat.

— Nous allons le faire visiter de fond en comble; il nous y a conviés lui-même.

— Certains engins nouvellement inventés peuvent nous échapper.

— Nous allons mettre auprès de lui des gens de confiance qui ne le quitteront jamais : Mata, par exemple.

— Y consentira-t-il?

Saladin consentit à tout; au contraire, il désirait recevoir des mains mêmes du Sultan des auxiliaires intelligents pour remplacer ceux qu'il avait amenés d'Algérie et qui avaient hâte de descendre à terre.

Il devait d'ailleurs tenir la promesse qu'il avait faite à ces derniers de les libérer dès qu'il aurait retrouvé le Sultan.

— Combien t'en faut-il? demanda Abd-ul-M'hamed.

— Quatre me suffiront.

— Tu les lui choisiras, Omar.

— Oui, mon père.

— Et quels services peut nous rendre ton ballon en ce moment?

— D'abord, répondit Saladin, porter tes ordres à toutes les armées en marche. J'en ai rencontré des masses nombreuses se dirigeant, les unes vers le Nord-Est et les autres vers l'Est; ces dernières t'auront rejoint dans quelques semaines; les messagers que tu leur envoies ne peuvent les atteindre qu'après de nombreux jours de marche; mon ballon va plus vite que l'aigle; je serai pour toi ce que le fil télégraphique est dans les armées européennes.

— En ce moment toutes nos armées ont des ordres précis, je n'en ai pas d'autres à leur envoyer; mais, quand nous serons en Arabie, tu pourras jouer ce rôle de messager très utilement.

— Et en attendant, poursuivit Omar, il pourrait nous apprendre quelles forces européennes nous allons rencontrer devant nous, dans la mer Rouge.

— Excellente idée, reprit le Sultan; notre premier effort va consister à ouvrir à nos armées la « Porte des Pleurs »; précède-nous sur les bords de la mer Rouge et du golfe d'Aden; compte les vaisseaux et reviens ici nous renseigner.

— Il en sera fait suivant ta volonté, répondit Saladin, et ton serviteur souhaite que tu triomphes de tes ennemis sur mer aussi complètement que tu viens de triompher en Algérie.

— En Algérie? Tu as des nouvelles de nos armées de ce côté?

— J'ai assisté à la bataille livrée par Ben-Amema à l'armée française tout entière et j'ai été témoin de l'éclatante victoire qu'il a remportée sur elle. Aucun infidèle n'a pu s'échapper.

— Qu'Allah soit loué, dit le Sultan, pendant qu'une ombre de tristesse passait sur le front d'Omar.

— Ignorais-tu donc ce succès? demanda l'interprète.

— Tu es le premier qui parvienne ici venant de si loin, dit Ab-ul-M'hamed; songe qu'il y a cinq mois de route entre Laghouat et Khartoum.

— Si j'avais connu la direction de ta marche, il y a deux mois que je t'aurais renseigné, dit l'interprète.

— Cette victoire est vieille de deux mois déjà?

— Oui.

— Je sens mieux, fit le Sultan après un instant de réflexion, combien ton concours peut m'être précieux. Oui, tu seras le rapide messager qui portera mes ordres au loin... Mais donne-moi des détails sur ce premier succès de nos armes : il remplit mon cœur de reconnaissance pour le Très-Haut.

Saladin raconta la lutte nocturne, l'hécatombe à laquelle il avait assisté, et, plus d'une fois, Omar eut un regard de

dégoût pour le misérable qui, par basse adulation, prodiguait à ses anciens compatriotes, dans le cours de son récit, les épithètes les plus outrageantes.

— Maintenant, reprit Abd-ul-M'hamed, comme je ne puis croire que tu sois venu au-devant de moi dans le seul but de me servir, abordons la question finale. Quelle récompense veux-tu en échange?

— Ce que je veux! dit Saladin dont le front se plissa.

— Oui; veux-tu de l'or?

— Non, je n'en ai que faire; j'en avais en Europe et j'ai tout quitté pour venir à toi.

— Alors, que puis-je pour toi? Parle.

— Ce que je voudrais, répondit-il d'une voix sourde, tu ne peux me le donner; mais, s'il est des bonheurs auxquels j'ai dû renoncer dans mon pays, il est encore des satisfactions que je puis goûter grâce à toi.

— Explique-toi.

— Je vais me dévouer à ta cause corps et âme. Jusqu'à Constantinople, je ne te demande rien que d'accepter mes services en disposant de mon ballon.

— Et à partir de là?

— A partir de là, quand tu auras pu juger de la sincérité de mon dévouement, je te demande le commandement d'une des armées que tu pousseras sur l'Europe.

Le Sultan ne répondit point; il ne s'attendait pas à cette demande et son regard rencontra celui d'Omar plus surpris encore.

— Mais, reprit le Sultan après un silence, crois-tu qu'on puisse commander ainsi une armée sans apprentissage, sans expérience préalable?

— J'ai été soldat, reprit l'interprète, officier même dans l'armée française; j'ai fait campagne au loin, étudié la tactique, et j'en saurai davantage à cet égard que beaucoup de tes chefs noirs. D'ailleurs, tu me verras à l'œuvre. Quant à l'influence que j'aurai sur les soldats que tu voudras bien me confier, tu ne peux en douter. Quel général, même en Europe, pourra comme moi planer au-dessus de ses troupes, en voir de haut l'ensemble, les précéder ou les suivre à volonté en quelques minutes? Mon ballon sera ma monture : grâce à lui, je me passerai de cavalerie, j'exécuterai

des reconnaissances au loin, je te préviendrai des dangers qui te menaceront; les batailles se dérouleront à mes pieds, et, grâce à des signaux dont nous conviendrons ou encore à l'aide d'un fil que j'ai apporté avec moi, je pourrai te donner de précieuses indications sur les mouvements exécutés et les dispositions à prendre. Quel est celui de tes lieutenants dont tu pourras attendre de pareils services?

— J'y consens, dit enfin le Sultan après quelques minutes d'entretien à voix basse avec son fils; jusqu'à Constantinople donc, va, précède-moi, renseigne-moi, et inspire-moi confiance; tu es musulman, tu peux exercer un commandement : tu l'auras si la confiance est venue.

Saladin s'inclina : l'audience était terminée. Accompagné des deux Soudanais qui l'avaient amené, il regagna l'aérostat pour procéder aux opérations d'ancrage et d'atterrissage du ballon.

Mais Zahner le guettait, et, quand il fut passé :

— Cette fois-ci, dit-il au capitaine qui pendant quelques instants était resté dans sa tente auprès de Nedjma très anxieuse, je suis sûr de mon fait : le bonhomme que je viens de voir n'est autre que mon usurier de Batna. C'est renversant, mais c'est comme ça!

— Un usurier?

— Oui, un ancien interprète militaire qui, obligé de donner sa démission à la suite de démêlés avec des officiers des bureaux arabes et d'histoires que je n'ai jamais bien connues, se vengeait comme il pouvait en rachetant aux Gobsesks juifs des billets que nous avions la faiblesse de leur signer.

— Un joli personnage!

— N'est-ce pas? Pour mon compte je me rappelle avoir eu pour une dette de 150 francs et grâce à lui, plus de 600 francs de frais. Il est vrai que nous lui avons fait payer cela : nous l'avons attendu un soir dans une rue déserte, et il a reçu de nos ordonnances une volée de coups de matraque dont il n'a pas dû se vanter souvent. Vieux scélérat! si je puis lui dire son fait tout à l'heure, il n'y coupera pas... à moins pourtant, fit-il en se ravisant, qu'il ne vienne ici pour nous rapatrier... auquel cas je m'empresserais de me museler...

— Un ancien interprète, dites-vous?

— Oui, et passé interprète de la compagnie du chemin de fer transsaharien : ce qu'il faisait d'épate avec ses gros appointements?

— L'interprète du Transsaharien! Et vous l'appelez?...

— Un nom de Maure... Sarrazin... Saladin!... oui, c'est cela... Saladin!

— Saladin! fit le capitaine devenu très pâle... Zahner, êtes-vous sûr de ce que vous dites-là?

— Aussi sûr qu'on peut l'être sans avoir la berlue : mais quand je lui aurai parlé comme j'en ai l'intention, je serai tout à fait sûr de mon fait et viendrai vous le dire... Mais qu'avez-vous donc, mon capitaine, on dirait que vous aussi vous connaissez ce gaillard-là?

— Oui, je le connais, fit de Melval d'une voix brève.

— Vous aviez donc aussi des... relations avec les huissiers, ses complices!

— Non, c'est tout autre chose, je vous raconterai cela.

Et de Melval tomba dans un mutisme farouche, les yeux fixes, répétant seulement à plusieurs reprises ces mots :

— Cet homme ici! Est-ce possible?

Quelques instants après il entrait chez Omar.

— Qu'as-tu donc? fit le jeune prince surpris de la physionomie étrange de son ami.

— Je t'expliquerai, fit le capitaine, mais réponds-moi, veux-tu? Cet Européen qui sort de la tente de ton père, cet aéronaute... ne se nomme-t-il pas Saladin?

— Ma foi, tu me fais remarquer que nous ne lui avons même pas demandé son nom... Saladin, dis-tu? C'est possible : dans tous les cas il est musulman.

— Musulman! non. Juif, tu veux dire!

Omar fit une grimace significative.

— Non pas, répondit-il, musulman, et musulman bon teint, car il a apporté une lettre du mufti d'Alger qu'il...

— Il arrive d'Alger?

— Oui.

— Où il était interprète?

— Encore un détail que je ne lui ai pas demandé : mais il parle si purement l'arabe que c'est fort possible.

— Écoute, Omar, je ne te demande ni les secrets de ton

père ni les tiens; tu es pour moi ici, non seulement le meilleur des camarades, mais encore un protecteur de tous les instants; je te dois tout, et sans toi mes os seraient quelque part à cette heure épars sur une dune...

— Pourquoi me dis-tu cela? En agissant ainsi je ne fais qu'obéir à notre vieille amitié de Saint-Cyr; c'est bien naturel, n'en ferais-tu pas autant pour moi?

— Oh! je vais te le dire : ce n'est nullement un secret, il est venu s'offrir à mon père, lui et son aérostat.

— S'offrir! Pour quoi faire?

— Pour combattre avec nous contre tes frères : oh! pour un vilain monsieur, c'est un vilain monsieur, car il a avoué lui-même avoir servi dans l'armée française; mais, je te l'ai dit, dans une lutte comme celle-là, il faut utiliser tous les concours, même les malpropres.

— Et quelles raisons a-t-il de trahir son pays?

— Je ne les lui ai pas demandées. Tu le vois, nous ne sommes pas curieux, nous autres. Voilà plusieurs questions que j'aurais pu lui adresser et qui ne me sont pas venues à l'esprit; tout ce que je puis te dire, c'est qu'à Constantinople il compte sur un commandement dans l'armée musulmane.

— Un commandement! à ce misérable!

— Mon Dieu oui, il l'exercera au moins aussi bien que beaucoup de chefs noirs qui ne connaissent rien de la grande guerre à laquelle nous les conduisons; mais dis-moi, d'après tes questions il me semble que tu le connais, ce Saladin; à ton tour renseigne-moi; si mon père s'est trop avancé en lui faisant cette promesse, si ce mot misérable avait une signification telle...

— Plus tard, veux-tu? dit de Melval, je te raconterai... l'appréciation que je t'en donne m'est personnelle, et il faut que je m'explique avec lui... Il ne part pas aujourd'hui, au moins?

— Non, le « Khaznadar », l'intendant, vient de lui assigner une tente auprès de son aérostat.

Et comme de Melval, les yeux à terre, semblait réfléchir profondément.

— Alors tu le détestes bien, ce gaillard-là? reprit Omar.

— Pour cela, oui.

— Tu dois avoir de bonnes raisons, dit le jeune prince,

seulement je dois prendre avec toi une précaution, indispensable, explique-toi avec lui si tu veux, mais ne va pas me le démolir !

Un mouvement d'impatience est si difficile à réprimer quelquefois : suppose que vous ayez une discussion tout à l'heure, une discussion un peu aigre; comme nos mœurs ne s'y opposent nullement, tu lui envoies une balle dans la

Quelques instants après il entrait chez Omar. (Page 61.)

tête, et dès lors plus d'aéronaute, plus de ballon, plus de renseignements; la chose pourrait tourner très mal pour toi, car mon père est enchanté de sa nouvelle recrue; dans ton intérêt donc je te conseille de rester calme.

— Ne crains rien, bien que nous ne soyons plus en Europe, je ne suis pas homme à en tuer un autre sans défense, même dans un accès de rage, même si cet homme est un rival exécré...

— Un rival !... Je comprends !... Mais alors, et la petite Mauresque ?

— Une petite sœur, te dis-je, une enfant qui m'est très attachée et que je traite en enfant; tu n'as jamais voulu me croire, parce que tu ignorais qu'à Alger...

— A Alger il y en a une autre, dit Omar souriant, une autre pour laquelle ton affection n'a plus rien de fraternel; j'y suis... Et ce vilain monsieur marche sur tes brisées?

Et comme de Melval ne répondait rien.

— Quelle bizarre rencontre, fit le jeune prince. Enfin, je te le répète, ne va pas faire un mauvais coup; pas de duel, par exemple, quelque envie que tu en aies, il faut respecter la peau d'un gaillard qui a du moins le mérite de savoir conduire cette machine dont ni toi ni moi ne connaissons le mécanisme.

— Sois tranquille, fit de Melval, ce sera peut-être dur; mais puisqu'il le faut.

Tout un monde de sensations lui revenait, il semblait s'éveiller d'un long rêve.

Christiane! que de fois ce nom lui était revenu à l'esprit, mais s'estompant chaque jour un peu plus; les souvenirs qu'il avait conservés de leur rencontre, les paroles, les promesses échangées, tout cela était encore assez précis dans son esprit. Mais un autre souvenir déjà vague venait de se réveiller en lui plus net que tous les autres : c'était celui de l'aveu que la jeune fille lui avait fait jadis des poursuites dont elle était l'objet.

Maintenant que cet homme avait surgi devant lui, il se rappelait...

Elle avait pleuré en lui racontant cela.

Au milieu d'un bal, Saladin avait eu l'impudence de la serrer contre lui en valsant d'une façon significative; quelques jours après, il lui avait fait une déclaration brutale, elle n'avait rien répondu; il était revenu à la charge plusieurs fois dans d'autres rencontres qu'il faisait naître, si bien qu'un jour, obsédée, effrayée, elle avait tout dit à de Melval.

Ce dont il se souvenait le mieux, par exemple, c'est de l'accès de rage qui l'avait secoué en entendant cet aveu.

Mais, au moment où il roulait dans sa tête les projets les plus fous, il avait reçu l'ordre de partir dans les vingt-quatre

heures pour le Touat; de là, il avait été détaché sur Tambouctou, et depuis il n'avait plus entendu reparler de l'interprète.

Christiane n'avait plus fait dans ses lettres aucune allusion à cet homme et lui-même avait fini par n'y plus penser.

Maintenant le hasard le remettait sur son chemin et dans quelles conditions?

Une secrète satisfaction pourtant se mêlait à sa colère; il ne lui déplaisait pas de pouvoir mépriser le traître plus encore qu'il n'exécrait le rival.

Mais pourquoi Saladin avait-il quitté Alger?

Pourquoi? Eh! parbleu! il n'y avait qu'un moyen de le savoir, c'était d'aller le lui demander.

Mais, par précaution, il alla déposer dans sa tente le revolver qui ne le quittait jamais.

Comme cela, il ne risquerait pas de succomber à la tentation, si pour une raison quelconque elle devenait trop forte.

. . . . . .

L'interprète venait de terminer l'arrimage de son aérostat : solidement fixé au tronc de plusieurs dattiers, le *Tzar* se balançait doucement à quelques pieds du sol, et le fidèle Mata, accroupi au pied de l'échelle de corde, avait déjà repris par ordre du Sultan son éternel rôle de gardien.

Saladin sortit de sa tente, il était méconnaissable; ayant fait subir à son costume une véritable transformation, il apparaissait maintenant vêtu en Arabe de qualité; pour lui, comme pour les Français qui suivaient sa maison, le Sultan avait voulu que le costume européen ne donnât lieu à aucune méprise au milieu des fanatiques qui les entouraient.

L'interprète se dirigea vers les ruines de Khartoum, situées à quelque distance du camp et dont la masse solitaire le tentait; dans l'exaltation de son triomphe définitif, il éprouvait le besoin d'être seul.

La première partie de son programme était remplie, et bien remplie.

Il avait commencé par l'assassinat de six personnes,

cherché et trouvé, à travers l'immensité des déserts, le Maître qu'il s'était donné, et maintenant il allait jouer sa partie dans cette lutte de deux races, dans cet assaut de deux continents.

Son rêve s'élargissait : il se vit à Constantinople, investi de la confiance du Chef des croyants, occupant une des marches de son trône, puis chef redouté planant au-dessus de son armée et, à sa tête, atteignant Paris.

Paris, devenu décidément le but final de tous.

Du Sultan d'abord, puisque, arrivé là, il ne laisserait plus derrière lui que des ruines, et des peuples soumis ou esclaves.

Du prince Omar, qui nourrissait l'espoir secret et inavoué d'y retrouver ses souvenirs de vingt ans.

De Melval, enfin, dont l'amour pour Christiane, un instant voilé, avait résisté à tous les assauts de l'oubli.

C'était Christiane aussi que Saladin visait à travers tous ces crimes et ces trahisons, mais avec la volonté bien arrêtée de se présenter à elle, non plus en suppliant, mais en maître.

Cette civilisation surchauffée, raffinée de la vieille Europe, qui avait fait de la femme l'égale de l'homme, qui l'entourait de considération et de respect, tout cela allait s'effondrer : la barbarie revivrait dans ces pays conquis par une race nouvelle, et avec elle l'esclavage, l'esclavage antique.

Cette fière jeune fille, qui l'avait jeté à la porte de façon si hautaine, il la tiendrait dans sa main et en ferait cette chose résignée, mais toujours prête qui se cache dans les harems.

Et il lui courait des frissons à fleur de peau à la pensée des plaisirs qu'il se promettait, lorsque, arrivé sur l'un des quais de l'ancienne Khartoum, il s'entendit appeler.

— Saladin !... Eh bien ! Saladin !...

Il tressaillit et instinctivement se retourna... ne réfléchissant pas qu'ainsi il faisait l'aveu le plus clair de son identité.

Il se trouva face à face avec un Arabe à barbe de fleuve, aux yeux bleus, qui lui mit sans façon sa lourde main sur l'épaule en disant en français :

— Eh, oui ! c'est bien lui, ce vieux brigand de Saladin !

Je ne m'étais pas trompé... et que diable viens-tu faire ici, vilain débitant de protêts? poursuivit Zahner; car c'était lui, qui, usant d'un truc aussi vieux que la police elle-même, venait de forcer l'interprète à se retourner à l'appel de son nom.

Saladin restait là, hébété, regardant, cherchant à se rap-

Mata accroupi au pied de l'échelle de corde. (Page 65.)

peler cette figure réjouie et moqueuse, mais ne se souvenant de rien.

Zahner reprit sans le lâcher, toujours plaisantant :

— Ne cherche pas à me reconnaître, vieux criminel; nous n'avons jamais gardé les... chameaux ensemble et tu ne me connais que par certaines assignations à payer dont tu étais si prodigue pour nous autres, sous-lieutenants, sans sou ni maille. Tout au plus pourrais-tu te rappeler mon nom, lieutenant Zahner, du 5me tirailleurs.

Et comme l'interprète ne répondait rien :

— Tu ne te souviens pas? Ça m'est égal : ça prouve que

nous sommes nombreux dans le même cas. Et maintenant? nous avons donc abandonné « cette betite gommerce », car je ne suppose pas que tu sois venu offrir au Sultan de lui prêter de l'argent à la petite semaine... Que viens-tu faire ici? Raconte-moi donc cela!

Il le tutoyait, parlant d'abondance, le secouant à chaque membre de phrase d'un air bon enfant.

— Lâchez-moi, dit enfin l'interprète, la gorge sèche et les poings menaçants.

— Allons! allons! reprit Zahner en riant : vous n'allez pas vous fâcher. Je ne vous garde pas du tout rancune de vos méchants procédés d'autrefois; bien mieux, je ne vous en veux nullement pour les coups de bâton que je vous ai fait administrer un beau soir, près du cimetière arabe, à Batna. Ah! cette fois, voilà vos souvenirs qui reviennent : on voit que celui-ci vous a touché. Quelle bonne assignation en correctionnelle, n'est-ce pas, si vous aviez pu savoir d'où ça vous venait. Mais voilà, j'ai gardé ça pour moi et je ne pensais guère vous l'apprendre ici, au bord du Nil... Que le hasard arrange donc drôlement les choses!

Saladin écoutait, ne sachant ce qui allait sortir de là, mais se promettant d'être calme et de ne pas compromettre, par un accès de susceptibilité hors de propos, une cause si bien engagée.

Zahner reprit :

— Maintenant que je me suis présenté, parlons sérieusement; malgré tout ce que je viens de vous dire, il faut pourtant vous avouer que ça me fait plaisir de vous voir. Depuis si longtemps que nous sommes sans nouvelles de France, je ne serais pas fâché d'en avoir... car vous en arrivez, n'est-ce pas?

Saladin fit de la tête un signe affirmatif.

— Vous avez fait un sacré chemin; mais, d'après ce que j'avais lu de votre ballon dans les journaux, vous n'avez pas dû mettre plus de quinze jours pour nous atteindre.

— En effet, dit l'interprète.

— Sans doute, vous êtes venu ici chargé d'une mission... ce n'est pas ordinaire ce que vous avez fait là.

L'interprète respira : il était d'abord resté atterré de cette rencontre à laquelle il s'attendait si peu. Mais l'essentiel

était que cet importun ne sût rien de ce qui s'était passé entre le Sultan et lui.

Et, en effet, Zahner ne savait rien, n'ayant pas revu de Melval depuis l'entretien de ce dernier avec le prince Omar.

— C'est exact, dit-il, voulant avant tout se débarrasser du gêneur. Je suis venu avec une mission, je vous raconterai cela; mais vous-même, par quel hasard êtes-vous donc ici?

— Oh! nous, répondit Zahner, c'est toute une histoire, et une histoire dont vous avez dû entendre parler en France. Nos tirailleurs nous ont planté là, en plein Sahara, et il y a longtemps qu'on doit nous croire « fumés » à Alger.

— Il est vrai, répondit Saladin, cette nouvelle a causé une profonde émotion. Bien peu d'officiers ont pu rallier les postes français ; vous en étiez loin sans doute?

— Je vous crois! Nous étions à quinze kilomètres de Tambouctou, avec les Maures à gauche, les Touaregs au Nord, les gens du Macina au Sud, le Niger coupé, et si mon capitaine, M. de Melval, n'avait pas connu le prince Omar...

— Le capitaine de Melval! interrompit l'interprète abasourdi.

— Lui-même! fit une voix.

Et le fiancé de Christiane parut, sortant d'une des poudrières éventrées, jadis construites par Mohammed-Ali.

Les yeux de Saladin s'agrandirent démesurément.

Quelle abominable surprise l'attendait là?

Est-ce qu'il rêvait?

Et son regard allait alternativement de l'un à l'autre des deux hommes, pendant que Zahner, examinant son capitaine, comprenait à l'expression de sa physionomie qu'il y avait entre lui et l'interprète autre chose qu'un échange de papier timbré.

Il y eut un silence.

Affolé, Saladin cherchait instinctivement des yeux l'aérostat: il eut un mouvement pour s'échapper.

Mais, de nouveau, la main de Zahner avait pris position sur son épaule.

— Je ne suis pas de trop, mon capitaine? demanda le lieutenant.

— Non pas, mon brave ami, au contraire : l'explication

que je dois avoir avec ce... misérable-là a besoin d'un témoin et je ne puis en souhaiter un plus dévoué que vous... Inutile de chercher à vous échapper, ajouta-t-il avec un calme que démentait l'extraordinaire fixité de son regard. Je vous tiens et ne vous lâcherai que quand je saurai de vous tout ce que je veux savoir.

— D'ailleurs, reprit Zahner, tirant son revolver, si vous tentez de vous défiler, je commence par vous faire boire un bouillon dans le Nil; vous me direz si c'est vraiment « l'eau du Paradis »; ensuite je termine par l'envoi d'un projectile de fort calibre : la vie d'un homme, même d'un ambassadeur comme vous, ne coûte pas cher ici, et la cour d'assises ne nous effraye pas.

Le capitaine de Melval mit la main sur le bras de l'officier et abaissa son arme.

— Gardez-vous bien de tirer sur cet homme, fit-il d'un ton méprisant. Je me suis engagé formellement à respecter sa vie.

— Engagé? vis-à-vis de qui donc?

— Vis-à-vis de son nouveau maître, le Sultan, car ce misérable, il faut que je vous le dise tout de suite, n'a quitté l'Algérie et n'est venu ici que pour se mettre au service de l'invasion musulmane.

— Ah! s'écria Zahner, c'est là la mission dont il me parlait? Quel aplomb!

— Et dans quelque temps, poursuivit de Melval, vous le verrez pourvu d'un commandement dans l'armée noire, marcher contre ceux qui ont eu le malheur de l'avoir jadis pour compagnon d'armes.

Zahner cracha à terre. Il avait appris des Arabes ce geste familier à ceux qui veulent témoigner de leur mépris pour quelqu'un ou de leur dégoût pour quelque chose.

— Et moi qui allais oublier toutes ses malpropretés de jadis et qui me reprochais déjà mes aménités de tout à l'heure, en songeant qu'il était Français : un Français! ça! allons donc! fit Zahner en le regardant dans les yeux.

— Comprenez-vous maintenant, reprit le capitaine, pourquoi j'ai dû promettre à ceux qui l'emploient de respecter la vie de cet homme?... donc rentrez cette arme inutile... et vous, dit-il à l'interprète, répondez à mes questions.

Mais Saladin venait de recouvrer tout son aplomb : en lui apprenant l'engagement pris de ne pas attenter à sa vie, l'officier avait commis la pire des maladresses.

Sentant qu'aucun danger immédiat ne le menaçait, le traître reprit par un violent effort possession de lui-même, et ce fut en persiflant qu'il répondit :

— Avez-vous l'intention de jouer le rôle de juge d'instruction ?

— Parfaitement. J'en ai le droit ; vous venez faire ici une

De Melval mit la main sur le bras de l'officier. (Page 70.)

besogne odieuse, et tout prisonnier que je suis moi-même, je veux savoir pourquoi vous êtes traître à votre pays et à votre devoir militaire.

Saladin ricana. Une lueur passa dans ses yeux.

Où avait-il donc la tête ?

N'avait-il pas à portée de sa main une vengeance toute prête ?

— Voyons, capitaine, fit-il d'un ton bonhomme, jouons cartes sur table, voulez-vous ? Et n'allez pas me servir de grands mots et me parler de mes devoirs militaires et de

mon pays, alors qu'au fond de vous-même vous vous en moquez absolument.

De Melval serra les poings : il fit un pas sur l'interprète.

— Misérable ! fit-il.

Mais Saladin sans s'émouvoir :

— Misérable ! oui, parce que je vous ai deviné, parce que j'ai compris parfaitement que votre grand grief contre moi est l'amour que j'éprouve pour Mlle Fortier.

L'officier rugit, fit un bond.

— Taisez-vous ! taisez-vous ! cria-t-il, je vous défends de prononcer son nom.

Saladin n'avait pas bronché. Un mauvais sourire passa sur ses lèvres, et ce fut en scandant ses mots qu'il répondit :

— Vous me défendez ! Diable ! Vous êtes en retard de quelques mois à ce qu'il paraît, et vos dernières nouvelles ne sont pas fraîches... Et si je vous disais que c'est à moi de vous faire défense de parler d'elle.

— A vous ! fit de Melval, dont une horrible angoisse venait d'étreindre le cœur.

— Oui, à moi ! car il est inutile que je vous en fasse un mystère : Christiane et moi nous sommes fiancés.

Un lourd silence suivit ces mots.

Puis de Melval partit d'un éclat de rire. Mais son rire sonnait faux et ses mains tremblaient.

Il eût voulu pulvériser d'un geste l'homme qui venait d'avoir cette double audace : l'appeler « Christiane », elle, et lui donner ce nom de fiancée, à elle !

Ce doux nom, qu'elle avait jadis accepté de lui-même, lorsqu'en sanglotant elle l'avait vu partir.

Il entendait encore ces mots fiévreusement répétés : « Je vous attends !... toujours !... je vous attends !... »

Et il eût suffi de moins d'un an pour que l'oubli arrivât, pour que la pensée d'un autre absorbât ce cœur si plein de lui, pour qu'elle en fît le don une deuxième fois !

Et à qui ?

Il toisa son rival d'un regard qui l'enveloppait tout entier ; il essaya de lire dans ces yeux faux, dans ce regard fuyant...

Il y surprit un éclair de plaisir traversant un sourire satanique, et se dit, angoissé :

— Si c'était vrai, pourtant !

Et aussitôt il ajouta :

— Aurais-je le droit de me plaindre ?

Mais cette réflexion ne tint pas une seconde.

Lui-même, il est vrai, et il se le reprochait amèrement à cette heure, s'était laissé griser par le parfum de Nedjma ; il avait éprouvé pour elle plus que de l'affection ; il avait senti se glisser dans ses veines le fluide qui porte à l'extrême folie...

Mais cette folie, il avait su la fuir à temps, et ce n'était pas l'une des moindres victoires qu'il eût remportées sur lui-même.

L'influence des milieux, l'étrangeté des circonstances, la tristesse de l'isolement, l'incertitude de l'avenir, tout s'était conjuré contre lui, et, pourtant, il était resté fidèle au serment d'Alger : « A vous... toujours !... à vous seule !... »

Maintenant, l'amour ancien revenait battre à coups précipités à la porte de son cœur.

Il sentait vibrer de nouveau la passion endormie sous l'archet puissant de la jalousie, et il se répétait, les lèvres serrées :

— C'est impossible... il ment !... Mais pourquoi ce mensonge ?

Il fit un effort surhumain pour se dominer :

— Allons donc, fit-il enfin en haussant les épaules, vous êtes fou d'espérer me faire croire pareille invention ; je connais trop Mlle Fortier, et il appuya sur cette appellation respectueuse, comme s'il eût craint de salir l'autre nom en le répétant devant cet homme ; je la connais trop, reprit-il, pour la croire capable d'un parjure d'abord... d'un pareil choix ensuite.

— D'un parjure, ricana l'interprète qui fit semblant de ne pas sentir l'insulte contenue dans les deux derniers mots, d'un parjure ! Est-ce que la mort ne délie pas de tous les engagements ? Ignorez-vous qu'on vous croit mort à Alger depuis longtemps ? Soyez satisfait... Mlle Fortier vous a pleuré trois longs mois, ne voulant voir personne ; si on ne l'en avait empêchée, elle aurait même commis l'inconvenance de prendre le deuil...

De Melval avait toutes les peines du monde à se contenir ; instinctivement, il se tournait vers Zahner qui écoutait visiblement gêné, se demandant s'il n'allait pas lui crier :

— Tuez-le comme un chien enragé ; allez, tuez-le !...

Mais il se maîtrisa ; il voulait tout entendre.

Saladin poursuivit :

— Son père l'emmena à Paris pour changer le cours de ses idées; au fond, je crois qu'il n'était pas fâché de la tournure qu'avaient prise les choses; vous n'avez jamais dû vous faire grande illusion sur ses sentiments pour vous... un officier, un simple capitaine : ce n'était pas son idéal...

— Concluez ! mais concluez donc, fit de Melval.

— Je conclus : M. Fortier conduisit sa fille dans le monde où elle fut très entourée; il accumula les distractions et les fêtes autour d'elle. C'est dans l'une de ces soirées que je pus la revoir, et elle voulut bien se rappeler sans colère mon affection de jadis, affection de forme un peu rude, peut-être, mais si profonde...

Il s'arrêta un instant, jouissant de la torture qu'il distillait goutte à goutte...

— Il parait que je sus trouver les mots qui consolent, reprit-il, car cette affection qu'elle avait repoussée, elle s'y réfugia comme dans un réduit solide où elle était à l'abri des fadaises débitées autour d'elle ; peut-être ai-je bénéficié, vous voyez que je vous fais la part belle, du reflet de son premier amour, de ce je ne sais quoi qui lui rappelait en moi de doux souvenirs d'Algérie. Il est possible, probable même, que le nouvel amour dont je suis sûr aujourd'hui s'insinua en elle à son insu, par le besoin qu'éprouve toute jeune fille de fuir la solitude du cœur et le vide des regrets superflus; peu m'importe, d'ailleurs : ce qui est certain, c'est que je suis...

Un éclat de rire l'interrompit.

— Allons, allons, dit de Melval le regardant fixement, tout cela n'est pas mal imaginé; la progression y est, les transitions sont assez adroites : mais il y manque un peu de logique et surtout de vraisemblance. Si tout ce que vous racontez là comme une leçon apprise par cœur était vrai, si vous étiez l'heureux mortel que vous prétendez être, est-ce que vous seriez ici, sur les bords du Nil, à 1.300 lieues d'elle ? est-ce que, surtout, vous viendriez jouer ici un rôle avilissant, prêt à combattre une patrie qui est la sienne ?

— Si vous m'aviez laissé finir, vous ne m'auriez pas fait cette objection, reprit lentement Saladin; oui, ma conduite

vous paraît étrange ; oui, elle sort des conventions acceptées, mais... elle le sait, elle m'approuve, elle m'attend.

Il avait prononcé lentement ces trois affirmations comme un homme sûr de lui, la voix subitement devenue grave, jouant son rôle, un rôle difficile pourtant, en comédien consommé.

— Elle le sait!... elle l'approuve! Ah çà! est-ce qu'à mon tour, je deviendrais fou?.., mon pauvre Zahner, dit le capitaine en frappant doucement sur l'épaule de son lieutenant... pardonnez-moi de vous faire assister à une explication aussi... étrange. Vous connaissez le secret que je traîne avec moi depuis que nous sommes ensemble; vous entendez ce que dit cet homme!... La jeune fille dont nous parlons était la créature la plus parfaite que j'eusse pu rêver : la bonté de son cœur, la droiture de son caractère me l'avaient fait estimer avant que son charme, sa beauté, me la fissent aimer. Elle était la compagne rêvée, la créature la plus digne d'être associée à une vie comme la nôtre, une vie d'honneur, de devoir... Et vous entendez, vous entendez ce que cet homme ose dire d'elle!...

— Cet homme est un rude gredin, dit le lieutenant qui, depuis un instant, se contenait à grand'peine; et, voulez-vous que je vous dise pourquoi il a cet aplomb, pourquoi il se joue ainsi de vous?... C'est parce qu'il croit n'avoir rien à craindre... C'est une variété de lâche assez commune; mais, attendez... il se fourre dans l'œil le bras tout entier, omoplate comprise. Moi, je n'ai pris aucun engagement, et je vais lui allonger une distribution auprès de laquelle celle de Batna ne sera qu'un massage hygiénique...

— Non, Zahner, non...

— Oh! ne craignez rien; je ne me servirai pas de mon revolver, vous allez voir.

Déjà il retroussait sous son burnous des bras musclés où les veines saillaient comme des cordes.

— Allons, dit l'interprète en haussant les épaules d'un air de suprême pitié, je vois que la lumière doit vous crever les yeux pour s'imposer à vos cerveaux... Tant pis pour vous, capitaine, je termine... Vous aurez les preuves ensuite...

Il avait une façon de dire « capitaine » qui était la plus impertinente du monde. Lui, qui jadis comme interprète auxiliaire de troisième classe, sans assimilation possible

même avec un sous-lieutenant, avait dû si souvent appeler respectueusement « mon capitaine » les commandants de bureaux arabes qui l'avaient sous leurs ordres directs, il semblait qu'il ne voulût perdre aucune occasion d'effacer le souvenir de ses déférences obligées d'autrefois.

Mais de Melval n'y faisait guère attention.

— Si je suis ici, reprit Saladin, c'est que le père de Mlle Fortier m'y a poussé. Il ne me coûte nullement d'avouer que moi non plus je n'étais pas le gendre rêvé par lui; il me refusa catégoriquement la main de sa fille, me traita outrageusement, osa me parler d'abus de confiance et de subornation, bref... me jeta à la porte de chez lui...

En arrivant à ce point de son récit, l'interprète s'était échauffé et son animation n'avait rien de factice, car il se rappelait une scène, réelle celle-là, où il avait été jeté à la porte... mais par elle.

Ce souvenir lui fut un aiguillon, et il n'en éprouva que plus âprement le besoin de le retourner dans la plaie qu'il voyait à nu devant lui.

— Il nous mit au désespoir, poursuivit-il parlant plus vite, tout en se ménageant d'odieux sous-entendus, et, à la suite d'une scène plus violente que les autres, il emmena... Christiane pour l'enfermer dans un couvent de province; mais je parvins à... la revoir avant son départ. Je lui soumis mes projets, ceux que je réalise aujourd'hui; ma fortune personnelle me permettait d'acquérir un des ballons construits par un ingénieur français... M. Durville.

Il put prononcer ce nom sans que sa voix s'altérât.

— Et en partant, sans que personne connût le but de mon voyage, j'emportai sa promesse, son consentement; elle me permettait de venir la reprendre *par tous les moyens*, par tous, entendez-vous, maudissant son père qui nous poussait aux pires résolutions, passionnée... comme vous ne l'avez jamais connue!...

De Melval écoutait comme dans un songe; la jeune fille qu'on lui dépeignait là était tellement différente de celle qu'il connaissait, qu'il finissait par se demander s'il devait prendre plus longtemps au tragique tout ce qu'il entendait.

Il dit, plus calme :

— Ainsi, vous lui avez tout dit... et elle a tout approuvé?

— Je lui ai tout dit et son amour a tout accepté... Ah! fit-il, éprouvant le besoin de confirmer d'un trait ce que cette affirmation avait de monstrueux, Christiane n'est pas une de ces femmes qui s'attardent devant les préjugés, quand ils deviennent un obstacle à leur passion. Vous ne la connaissez pas sous son vrai jour, mon cher, dit-il d'un ton familier qui fit bondir Zahner : c'était une affection de pensionnaire qu'elle avait pour vous, et...

Vous l'avez volée... (Page 78.)

— Ah! vous êtes décidément un grand misérable, fit de Melval dont le calme apparent masquait peu l'horrible déchirement; mais en voilà assez. Vous avez des preuves, dites-vous; quelles sont-elles?

— La reconnaissez-vous? dit Saladin, tirant d'un sachet suspendu à son cou à la mode arabe, une bague portant une miniature entourée de perles, mais qu'il tendit sans s'en dessaisir.

C'était celle qu'il avait trouvée dans le paquet que le père de Christiane avait apporté à M. Durville au moment du départ du *Tzar* sur la pelouse de Longchamp.

Deux larmes jaillirent des yeux de l'officier.

Il était devenu d'une pâleur mortelle : car cette bague il la reconnaissait, l'ayant vue plusieurs fois au doigt de la jeune fille.

Il savait que sa mère avait fait faire cette miniature d'elle à l'âge de quatorze ans et qu'elle tenait beaucoup à ce bijou.

Il avait même songé à le lui demander au départ, mais il n'avait osé...

— Vous l'avez volée, fit-il d'une voix étranglée ; vous l'avez volée... volée !...

— Ça ne vous suffit pas, dit Saladin dont le calme était effrayant ; attendez, ce n'est pas tout. Connaissez-vous son écriture ?

— Elle vous a écrit !

— Voilà son dernier mot ; je l'ai reçu le matin même de mon départ.

Et l'interprète tendit au jeune homme la lettre qui lui était destinée, à lui de Melval, mais qui, par une fatalité inconcevable, contenait une phrase à double sens.

Et, trouvant cette lettre entre les mains de Saladin, ne pouvant douter qu'elle fût adressée à cet homme, le jeune officier ne pouvait pas comprendre la malheureuse phrase autrement qu'il ne la comprit.

Il lut :

« Mon bien-aimé, je vous attends ; oh ! revenez vite auprès de votre Christiane et rapportez-lui cette bague de jeune fille pour l'échanger contre l'anneau d'or qui lie pour toujours. A tout jamais mon cœur vous appartient. *J'avais cru aimer jadis, c'est aujourd'hui seulement que je sens toute la puissance de mon amour pour vous.* — Revenez ou fasse Dieu que je vous rejoigne. » « Votre CHRISTIANE. »

Saladin avait suivi attentivement sur les traits de son rival l'effet produit par cette lecture ; une joie intense l'envahit... Il tenait sa vengeance, car il n'y avait pas à s'y méprendre, l'officier souffrait affreusement !

Le coup était porté et bien porté !

De Melval était comme ivre : il froissa le billet, le mit dans sa poche d'un geste machinal.

Il voulut parler : aucune syllabe ne put sortir de sa gorge serrée.

Le poing de Zahner s'abattit sur Saladin. (Page 80.)

Alors d'un pas automatique, accablé, les yeux fixes, il se dirigea vers le camp.

Zahner allait le suivre, hésitant, tourmenté d'une envie irrésistible d'écraser comme une bête venimeuse le misérable qui venait de tenailler aussi atrocement le cœur de l'homme qu'il aimait comme chef et comme ami.

Saladin le devina. A celui-là aussi il voulut porter un coup qui fit plaie.

— A propos, fit-il, au milieu de cette discussion trop

personnelle, j'ai totalement oublié de vous donner des nouvelles de France; vous m'en avez demandé tout à l'heure : en voilà une qui vous intéressera, vous, un ancien tirailleur.

— Tu dis? fit Zahner menaçant.

— Je dis que l'armée française d'Algérie, 25.000 hommes commandés par le général Quarteron, a été massacrée... jusqu'au dernier homme, au sud de Laghouat... Vous ignoriez cela, sûrement.

— Hein! dit le lieutenant, suffoqué.

— Oui, j'ai assisté à l'égorgement. Victoire complète des nôtres. A cette heure, Ben-Amema est aux portes d'Alger. Ça commence mal pour vous, jeune homme.

Saladin, dans l'exaltation de ses succès, allait trop loin.

D'abord Zahner ne crut pas une minute à l'exactitude du renseignement. Ce massacre si complet lui parut un canard d'une envergure américaine.

Mais il sentit que le drôle avait voulu le toucher, et, avant que ce dernier mis en confiance par la longanimité de ses deux interlocuteurs et l'immunité qui lui avait été révélée, eût pu prendre garde, Zahner lui envoyait, d'après les plus purs principes de l'Ecole de Joinville, un formidable coup de pied dans l'estomac, simultanément doublé d'un coup de poing entre les deux yeux...

L'interprète s'affala de tout son long, la respiration coupée.

— Ah! oiseau de mauvais augure, s'écria Zahner un peu soulagé, immonde canaille! Tiens, voilà pour le capitaine!... et puis pour moi, et puis pour le général Quarteron, et encore pour l'armée française tout entière!...

Et, avec une agilité de chat jouant avec une souris, il le tournait et le retournait à coups de pied expédiés avec une dextérité de professionnel.

Embarrassé dans son burnous, l'interprète, malgré sa vigueur, ne parvenait pas à se relever.

— Et celui-là encore, pour cette jeune fille sur laquelle tu viens de baver, fit Zahner se démenant comme un diable en caoutchouc; va maintenant lui montrer la compote qui te sert de physionomie!

Le mot « compote » n'était pas exagéré : la figure bleuie, boursouflée, la mâchoire pendante, Saladin devenait méconnaissable à vue d'œil.

Zahner était parti satisfait, se frottant les mains.

— Je ne l'ai pas mis hors de service, dit-il parlant haut; l'engagement du capitaine n'est donc pas violé, mais je serais devenu enragé si j'avais gardé ça plus longtemps... Seulement, nous ferons bien de nous méfier de lui... C'est bon, on ouvrira l'œil!

Oui, il faudrait se méfier.

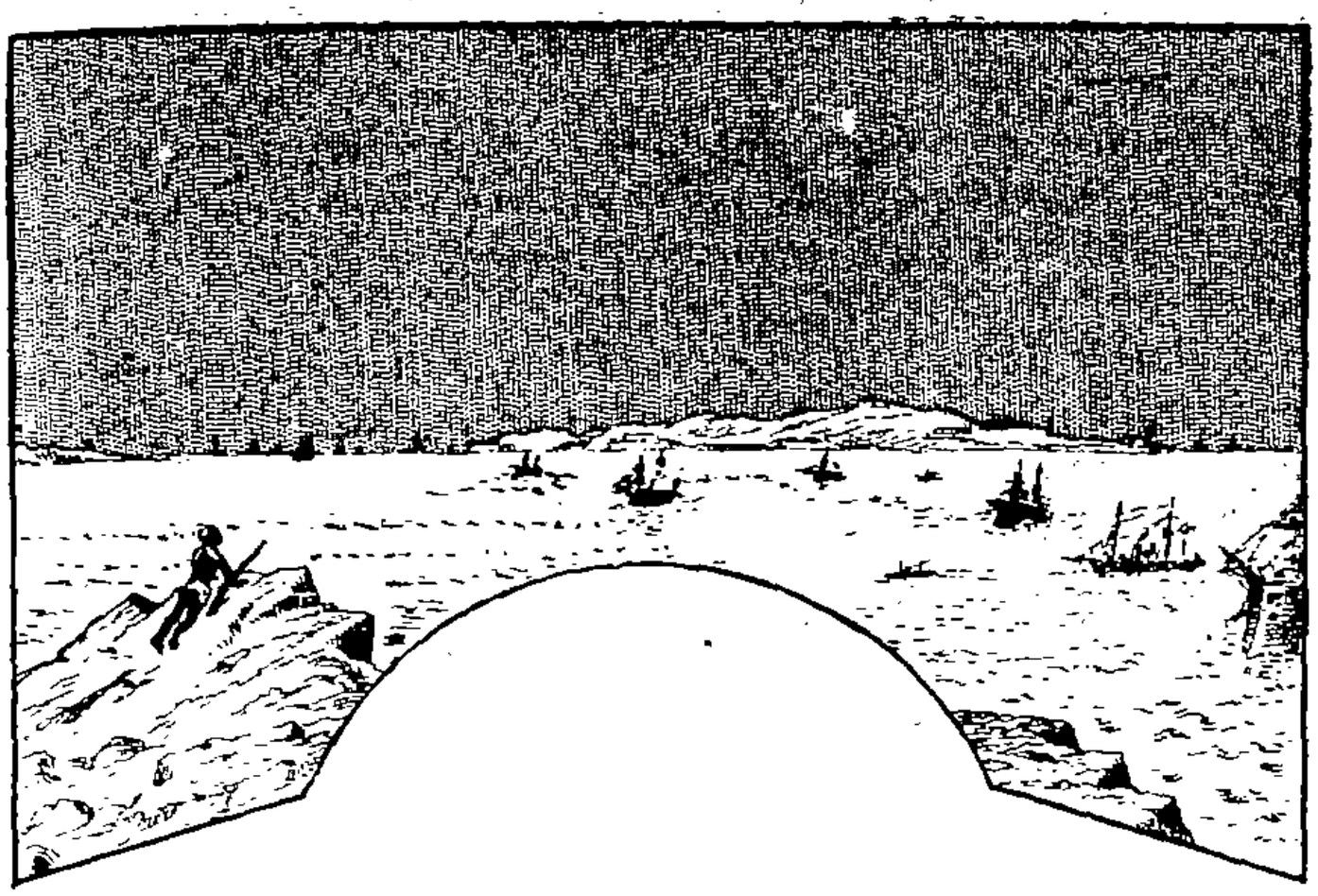
Relevé sur un coude, haletant, à demi brisé, les yeux hors des orbites, Saladin, écumant de rage, bredouillait :

— Va, va, mon tour va venir vite... Ah! le gueux!... Si seulement j'avais eu l'idée d'emporter une des carabines, mais ce soir!... demain! Oh! ce sera encore trop doux. Je voudrais le hacher en petits morceaux, celui-là!

La nuit venait; il rabattit son haïk sur ses yeux pour cacher sa face sanguinolente, se traîna plutôt qu'il ne marcha jusqu'à sa tente et s'y enferma la rage au cœur.

Décidément, son triomphe n'était plus aussi complet.

Dans le silence qui montait des ruines, de Melval, éprouvant le besoin d'être seul, s'était écarté du sentier qui le ramenait au camp, et, pendant que Nedjma inquiète, prêtant l'oreille au moindre bruit, l'attendait dans la tente, il s'était étendu à terre et, la tête dans ses mains, sanglotait comme un enfant.



CHAPITRE III

Comment aime la femme arabe. — Un départ précipité. — La flotte internationale. — La politique coloniale de l'Angleterre en Afrique. — Révolte dans l'Inde. — Préparatifs de passage. — Fabrication des explosifs. — Rassemblement des barques. — Les plongeurs Danakils. — Alliés inattendus. — Le vieux Nubar. — Solde inespérée. — Prisonnière au harem.

— Quel est le grand chagrin de mon seigneur ? fit Nedjma qui s'était glissée dans la tente de l'officier et s'approchait de lui doucement comme une apparition... Tu es bien triste, Lioune, depuis quelques jours, depuis qu'est venu du pays des oiseaux ce vilain messager... quelle peine t'a-t-il donc apportée ?

Et comme de Melval ne répondait rien, la tête cachée dans ses deux mains.

— Il vient de ton pays, n'est-ce pas, fit-elle, et je devine... tu aurais voulu repartir avec lui ?

Il secoua douloureusement la tête.

Elle avait doucement détaché de son visage une de ses mains et y appuyant sa joue, s'était assise à ses pieds, regardant sa poitrine se soulever, se demandant avec angoisse quel malheur avait pu arriver pour qu'il pleurât, lui qu'elle n'avait pas vu pleurer aux plus tristes heures.

Un soir il était rentré pâle, défait, accablé, c'était le jour

de l'arrivée du ballon. Pendant la nuit suivante elle l'avait entendu sangloter; mais guidée par un secret instinct, elle avait senti qu'il avait besoin d'isolement et pendant plusieurs jours avait évité de l'interroger.

Le lendemain, d'ailleurs, le ballon était parti; depuis une semaine il n'avait pas reparu, et la plus cruelle appréhension de la jeune fille, celle de voir le bien-aimé s'envoler par cette voie, s'était calmée.

Maintenant elle pouvait essayer, non pas de savoir, que lui importait? mais de consoler.

Elle reprit :

— Tu ne pars pas, n'est-ce pas? Oh! dis-moi que tu ne partiras pas; si tu quittais ta petite étoile, elle s'éteindrait toute seule, ne le sais-tu pas?

Et après un silence :

— Pourquoi es-tu malheureux, Lioune? tu étais si gai et moi j'étais si heureuse! C'est dans tes yeux que je cherche la joie ou que je trouve le souci. Quand je les vois riants, mon cœur chante; quand ils s'assombrissent, tout est noir autour de moi... et je suis triste, triste, depuis plusieurs jours.

Oui, je comprends, poursuivit-elle, les yeux songeurs, cet homme qui est venu t'a parlé de ton pays et les Francs aiment leur pays plus que tout le reste.

Moi, je ne pense plus à mon pays; mon père et ma mère sont loin, bien loin; peut-être sont-ils près, tout près, suivant, eux aussi, notre seigneur le Sultan; ils ont leur destinée et moi j'ai la mienne qui est de t'aimer; mes brebis me cherchent, ma petite chamelle blanche porte sans doute de lourds fardeaux... que m'importe? mon pays c'est toi!

Écoute, Lioune, aujourd'hui dans l'oasis j'ai vu un aloès en fleur et j'étais heureuse, car l'aloès ne s'épanouit que tous les cent ans : il laisse passer des générations d'hommes, puis sa corolle, apparue soudain, émerveille par son éclat, et les jeunes filles qui la voient sont sûres d'être aimées. C'est notre poète Beiram qui l'a dit : j'ai vu aujourd'hui l'aloès en fleur.

Elle parlait arabe et les mots avaient dans sa bouche la pureté du cristal. Maintenant l'officier l'écoutait; son cœur meurtri était caressé par une brise très douce, comme les

— Pourquoi es-tu malheureux, Lionne? (Page 84.)

soirs où elle chantait, rêveuse, improvisant des récits merveilleux sur le ciel étoilé du désert.

Elle rencontra son regard et, après un silence :

— As-tu reçu de tristes nouvelles de ton pays? reprit-elle en le caressant comme elle eût fait pour un enfant... Oui, je comprends, cet homme qui est venu connaît les tiens, il t'en a parlé et peut-être...

Elle s'interrompit sur ce mot qui lui rappelait l'autre, celle dont le souvenir s'était toujours interposé entre elle et lui;

elle le vit pâlir, sentit qu'elle venait de toucher juste, et son cœur se glaça.

Elle ne dit plus rien, se releva, s'assit auprès de lui et laissa tomber sa tête sur son épaule.

Il la sentait pressée doucement contre lui, et dans le désastre de son amour, dans l'effondrement du seul souvenir qui l'avait soutenu jusque-là, il lui sembla qu'une fraîche rosée tombait sur son cœur desséché.

Il la regarda longuement, ses deux grands yeux de gazelle timide se relevèrent sur lui avec l'expression qu'ils avaient le jour où, dans l'air embrasé du Sahara, elle avait offert à sa soif l'artère ouverte de son bras.

Et ce souvenir s'étala comme un baume sur sa blessure saignante.

— Tu m'aimes, au moins, toi ! fit-il doucement.

Et écartant ses cheveux il l'embrassa sur le front.

Elle sentit une larme sous le baiser, se releva, se blottit contre lui et l'entoura de ses bras.

— Oui, reprit-il à voix basse, parlant à son oreille, toi seule m'aimes sur terre, ma Nedjma !... toi seule !

Elle comprit qu'il venait de souffrir à cause de l'autre et elle le serra plus étroitement.

— Et moi aussi, va, je t'aime, poursuivit-il, l'entourant à son tour, et après ce qu'il venait d'endurer il trouva un charme étrange à dire ces mots dans une autre langue.

Il aspira l'odeur de ses cheveux aux reflets bleuâtres dans la masse desquels elle avait piqué la fleur rouge du « lamia » et sentit les griseries d'autrefois lui remonter au cerveau, au contact de cette peau ambrée, de ce corps aux rondeurs exquises.

Il se rappela ses tentations et ses luttes le soir où il l'avait retrouvée dans les bois d'Atougha, où il l'avait arrachée à ses ravisseurs et où cependant il s'était enfui d'elle comme les Indiens s'éloignent de l'ombrage empoisonné du mancenillier.

Pourquoi ce soir-là avait-il résisté à la voix qui lui criait : « Elle t'attend, elle est à toi ! »

C'est qu'une autre voix, une voix lointaine était venue le rappeler à ses serments inviolables.

Et cette voix était menteuse, et ces serments étaient déjà

violés, et il avait été fou de lâcher le bonheur qu'il avait sous la main pour se raccrocher à une ombre vaine.

Il mit un baiser dans sa chevelure : elle renversa la tête et rencontra ses lèvres.

Et cette fois il oublia tout, noyant sa douleur aiguë dans le bonheur trop longtemps retardé, et remplaçant par l'adorable réalité le fantôme qu'il allait chasser de ses souvenirs...

Pendant ce temps, Saladin voguait au-dessus des massifs montagneux et bouleversés de l'Abyssinie méridionale, insouciant des incendies qui s'allumaient au-dessous de lui et qui faisaient ressembler ce malheureux pays à une de ces régions volcaniques de la chaîne des Andes, où les flammes jaillissent soudain de centaines de petits cônes épars autour d'un cratère central.

Sa rage n'était pas calmée, car il n'avait pu trouver l'occasion de l'assouvir avant son départ.

Après une nuit d'insomnie, il s'était en effet levé avant le jour, avait à grand'peine gravi l'échelle qui conduisait à la nacelle, et, muni d'une carabine, l'avait descendue plus péniblement encore.

Poussé par une idée fixe, il s'était dirigé vers le groupe de tentes qu'il savait occupé par les officiers de l'escorte du Sultan, se flattant de l'espoir que le lieutenant apparaîtrait.

Il s'était accroupi à quelque distance, les membres endoloris, serrant l'arme de ses doigts crispés, guettant comme un chat sauvage la proie qui ne songeait guère à sortir à pareille heure, car le brave Zahner, un peu fatigué de ses efforts musculaires de la veille, dormait à poings fermés.

Puis il avait entendu un souffle derrière lui. Mata, très surpris de cette promenade matinale de son nouveau maître, l'avait suivi, intrigué de la direction qu'il prenait, de l'arme qu'il portait, de sa démarche traînante, et, en le voyant, Saladin avait compris qu'il avait auprès de lui un surveillant plutôt qu'un aide.

Une imprudence pouvait le perdre : il était remonté dans la nacelle toujours suivi du gardien ; mais il avait remarqué son air ahuri lorsqu'il l'avait croisé, et rentré dans sa cabine s'était regardé dans une glace.

Il était tuméfié, les yeux en virgule, le nez doublé de volume, le front criblé de marques noirâtres, la mâchoire

inférieure déviée et saignante, hideux, méconnaissable.

Il ne pouvait plus, en cet état, paraître devant le Sultan et son fils; bien plus, il ne resterait pas au camp une heure de plus; avant tout il fallait faire disparaître les traces d'une rencontre sur laquelle il ne tenait pas à donner d'explications.

Par bonheur, le prince Omar lui avait, la veille même, tracé sa première mission.

« Pousser jusqu'à la mer Rouge, et compter les vaisseaux européens qui croisaient dans le détroit de Bab-el-Mandeb ou aux environs. »

Le temps de la remplir et il serait devenu présentable.

Quant à Zahner il ne perdrait rien pour attendre.

L'autre non plus, car si l'interprète nourrissait contre le lieutenant une rancune féroce, il avait contre le capitaine une haine sérieuse et sans merci.

Il avait pu la veille le tromper avec une infernale adresse, tourner et retourner le poignard dans la plaie qu'il avait ouverte, mais il suffisait d'un hasard pour mettre l'officier sur la trace du mensonge.

Un jour ou l'autre il saurait la vérité.

Il fallait qu'il disparût avant.

Tout en faisant ces réflexions, il avait réveillé les trois indigènes qui, roulés dans leur burnous, dormaient étendus sur le pont.

Ils constituaient son nouvel équipage et avec le flegme de leur race ils assistèrent sans surprise aux préparatifs du départ.

Le Sultan leur avait dit : allez; ils allaient, les yeux fermés.

C'étaient trois Soudanais du Kordofan, jeunes, à l'air éveillé et intelligent. Appartenant à deux des principales familles d'El-Obeïd, ils avaient demandé comme une faveur d'entrer dans la garde particulière du Sultan, et Omar, sûr de leur dévouement et les sachant prêts à tout, les avait adjoints à Mata pour avoir à bord du T*zar* des créatures que nulle influence ne pourrait suborner.

Au dernier moment Saladin, réfléchissant à ce que sa disparition imprévue aurait d'extraordinaire aux yeux du Sultan, avait écrit au prince Omar une lettre où, après les salutations d'usage, il donnait comme raison de son départ

précipité son extrême désir de remplir au plus tôt sa première mission.

Mata avait porté la lettre au Soudanais de faction à la porte du prince et quelques heures après le *Tzar* avait disparu dans le Sud-Est.

— Tiens, avait dit Zahner en se réveillant et en constatant

Il était tuméfié, hideux, méconnaissable. (Page 87.)

ce départ subit, le gaillard en a déjà assez de notre société ! bonne affaire !...

Soudain le lieutenant sentit le rire se figer sur ses lèvres, il venait de se rappeler cette phrase de la veille :

— L'armée française d'Afrique a été massacrée jusqu'au dernier homme.

Il n'avait pas cru, sur le moment, à l'exactitude d'une pareille affirmation.

Le drôle ne lui avait raconté cela, pensait-il, que pour le faire « monter ».

Et en effet ledit drôle y avait réussi, au grand détriment de son individu. Mais Zahner se disait maintenant :

— Si c'était vrai, pourtant !

Il chercha de Melval, le trouva errant, la figure défaite, le regard absent, à quelque distance du camp, lui raconta ses craintes, et tous deux coururent aussitôt à la tente d'Omar.

Était-ce possible ?

Et une tristesse affreuse les étreignit quand ils reçurent de sa bouche la confirmation de la funèbre nouvelle.

Zahner voulait douter encore.

— Non ! s'écria-t-il, c'est une invention de ce misérable traître pour se ménager un bon accueil auprès de ses nouveaux maîtres !

Mais Omar donna des détails : la bataille avait eu lieu la nuit, les Français avaient été immobilisés, les feux n'avaient pas produit leur effet ordinaire... le corps à corps avait eu lieu de suite.

— Alors, les zouaves ?

— Anéantis !

— Et les chasseurs d'Afrique ?

— Disparus !

— Et comme nos tirailleurs ont passé à l'ennemi, c'en est fait de l'armée d'Afrique ! dit Zahner ; est-ce possible ?...

Et tous d'eux s'éloignèrent silencieux au milieu des ruines.

Pour la première fois ils sentaient lourdement le poids de la chaîne qui les rivait derrière le Sultan.

Depuis dix mois déjà ils étaient séparés du reste du monde civilisé ; épargnés par de cruels ennemis à la suite d'une intervention presque miraculeuse, ils avaient d'abord, avec l'insouciance de leur âge, pris leur parti d'une situation en somme très supportable et donné libre cours à leur goût pour les aventures.

Mais ce coup inattendu les écrasa, et la même pensée leur vint à tous deux.

Pendant qu'on se battait et qu'on mourait là-bas ils suivaient tranquillement l'escorte de leur vainqueur.

Et ils allaient continuer à assister impuissants à toutes ces choses ?

Si une pareille défaite avait pu être infligée aux troupes françaises d'Afrique, si braves, si disciplinées, si bien orga-

nisées ; si l'insurrection obtenait maintenant un résultat qu'elle n'avait pu atteindre en 1871, lorsque la France était à terre, saignée aux quatre veines ; si elle débutait par un coup semblable, quels spectacles leur étaient donc réservés ?

La fin de l'Europe, l'anéantissement de leur pays, tous ces projets qu'ils avaient pris pour des rêves allaient-ils donc s'accomplir ?

Oh ! arriver au Rhin !... être libres, retrouver leurs camarades, reprendre leur place dans le rang !

. . . . . .

Cinq semaines après l'émouvante rencontre de Khartoum, Abd-ul-M'hamed et Omar, suivis à quelque distance d'une faible escorte, arrivaient au sommet des falaises rocheuses qui dominent l'étroite plage de sable comprise entre le Raz Doumeirah et le mont Sidjan sur les bords de la mer Rouge.

Zérouk, le chef du service des poudres, étendit la main vers l'Orient et son geste embrassa l'horizon.

— Maître, c'est l'heure favorable pour observer, car tout à l'heure à la tombée de la nuit, tous ces vaisseaux que tu vois couvriront de lumière électrique la mer et le rivage.

Au loin, la côte d'Arabie se dessinait, vivement éclairée par le soleil descendant doucement derrière le mont Haddali dont la masse arrondie domine le détroit de Bab-el-Mandeb.

Par cet étranglement de 22 kilomètres entre la pointe de Cheik-Saïd et le promontoire de Sidjan, la mer Rouge communique avec le golfe d'Aden et l'océan Indien, fossé de 2.000 mètres de profondeur creusé entre les deux masses continentales d'Asie et d'Afrique.

A 19 kilomètres de la côte africaine s'interposait l'île volcanique et tourmentée de Périm, sentinelle anglaise regardant les deux territoires français d'Obock et de Cheik-Saïd, semblant interdire jalousement, de ses batteries à fleur d'eau, la route des Indes à tout ce qui n'arborait pas le pavillon britannique.

Mais c'était en deçà de Périm, dans la grande branche du détroit, que se concentrait toute l'attention du chef de l'Invasion noire, car, à l'ancre entre les deux continents, s'étalait dans toute sa puissance une flotte internationale, telle que depuis longtemps l'Europe n'en avait mise sur pied.

Les Anglais et les Italiens en formaient la masse principale. Les premiers avec dix-sept, les autres avec treize bâtiments, cuirassés, croiseurs et garde-côtes les plus puissants des deux marines.

Les Français, surpris par des troubles très graves à Madagascar et dans l'Indo-Chine et obligés d'y renforcer leurs stations navales, émus surtout par les événements d'Algérie qui les avaient contraints à concentrer dans la Méditerranée la plus grande partie de leur flotte, avaient borné leur concours dans la mer Rouge à une division de l'escadre du Levant composée d'un cuirassé et d'un croiseur.

L'Allemagne, après avoir recueilli ceux de ses nationaux qui avaient échappé au massacre dont la colonie de l'Est africain avait été le théâtre, avait envoyé quatre cuirassés et deux croiseurs à grande vitesse.

On y comptait encore deux bâtiments portugais venus de Quélimane après l'incendie de cette ville par les naturels du Mozambique.

Enfin le sultan de Constantinople, dont relevait la presque totalité des rivages de la mer Rouge, sentant qu'il était désigné comme la première victime du soulèvement panislamique, avait envoyé là toute la flotte turque, soit onze grands vaisseaux de tous rangs, parmi lesquels quatre grands croiseurs filant trente nœuds, construits récemment en Angleterre et payés par la Turquie trois fois leur valeur.

C'était donc une flotte de 49 vaisseaux de guerre qui stationnait là, à cette porte de la mer Rouge.

Le manque de profondeur des eaux du côté de l'Afrique, qui a reporté le trajet naturel des navires dans le petit détroit entre Périm et la côte d'Asie, obligeait les bâtiments internationaux à se tenir à douze kilomètres environ de la côte d'Afrique.

La portée des pièces atteignant 20 et 22 kilomètres sous l'angle de 31°, la grosse artillerie des vaisseaux pouvait avoir une action efficace sur la plage qui s'étendait aux pieds du Sultan, mais à la condition d'y discerner un objectif visible. Dans tous les cas, elle ne pouvait rien contre les camps musulmans, qui, grossis par les arrivées de chaque jour, se groupaient à l'abri des vues, derrière la chaîne des falaises.

Le Sultan contempla longuement la forêt de mâts qui se dressait en face de lui, si épaisse qu'elle lui cachait sur une longueur de trois kilomètres, les montagnes lointaines de l'Yémen.

Une buée grise montait au-dessus d'eux, prouvant que les chaudières étaient toujours sous pression; des signaux s'échangeaient de bâtiment à bâtiment, les sirènes dispersaient sur les flots les ondes mugissantes de leurs appels.

Au loin, vers le Nord, les panaches de fumée de croiseurs plus légers piquaient le ciel invariablement bleu de nuages fugitifs.

Éclaireurs toujours en mouvement, ils servaient de trait d'union entre la flotte internationale et le gros de la flotte anglaise rassemblée à Alexandrie.

Autour de ces forteresses flottantes et immobiles, de nombreux points noirs glissaient, se croisant. C'étaient des canots à vapeur exerçant jour et nuit autour des bâtiments une surveillance incessante.

Réunie dans le détroit depuis un mois à peine, cette nouvelle Armada se gardait avec un soin extrême comme si elle eût eu affaire à des flottes aussi puissantes qu'elle-même.

L'œuvre d'Abd-ul-M'hamed touchait là à l'instant critique.

Là-bas, de l'autre côté, c'était la péninsule arabique, cette patrie de l'Islam où il avait rêvé de réunir pour les retremper au contact de la Terre sainte, tous les combattants d'Afrique.

Plus de la moitié des armées noires convergeaient vers ce point.

Allaient-elles être arrêtées au bord de cette fissure ?

Si la civilisation européenne était assez forte pour barrer la route aux sectateurs de Mahomet, c'était là d'abord, là surtout qu'elle devait le prouver.

On pouvait le craindre en voyant réunies de pareilles forces.

Elles étaient sous les ordres de l' « admiral » anglais, lord Cecil Lytton.

Tant que l'Invasion noire n'avait menacé que l'Afrique septentrionale, la Grande-Bretagne ne s'en était pas émue sérieusement, et la nouvelle de la destruction d'une armée

française aux portes du Sahara lui avait même causé une secrète joie en lui donnant l'espoir de pêcher en eau trouble au Maroc, lorsque l'ère des soulèvements serait close.

Mais elle avait pris peur en voyant des agglomérations énormes affluer jusqu'au Nil.

La destruction de Dongola et de Wadi-Halfa par les mahdistes, la reprise de Kassala sur les Italiens, par ces derviches dont on affectait à Rome de faire si peu de cas, avaient été pour elle un véritable coup de foudre. Sa quiétude, que n'avaient pas troublée les désastres algériens, s'était évanouie en constatant que le bassin du Nil était inondé de combattants, de Berber aux Grands Lacs.

Et elle dut reconnaître que la politique d'égoïsme, dans laquelle elle se cantonnait depuis des siècles, n'était plus de mise en ces graves circonstances.

L'idée maîtresse de l'Angleterre, celle qui avait dirigé toute sa politique africaine depuis cinquante ans, consistait à réunir d'une façon ininterrompue le bassin du Nil à ses territoires du Zambèze, c'est-à-dire l'Égypte, qu'elle avait toujours refusé d'évacuer, à sa riche colonie du Cap.

Cette idée, elle l'avait poursuivie avec une ténacité extraordinaire, englobant dans sa zone d'influence le cours du Nil tout entier, bien que le Mahdi lui en interdit l'accès.

Elle dominait ainsi sans interruption, réellement ou nominalement d'Alexandrie jusqu'à l'Ouganda, d'où elle avait chassé les missionnaires français.

Pendant ce temps, au Sud, le puissant gouverneur du Cap, Sir Cecil Rhodes, le « Roi du Diamant » et ses successeurs, atteignaient le Nyassa, le Bangouélo et le Tanganyika, au mépris des droits du Portugal, qui voyait, par la raison du plus fort, ses possessions de Benguela coupées de celles du Mozambique.

Seule, l'Allemagne avait arrêté la réalisation totale du projet, et empêché les deux énormes tronçons anglais de se rejoindre en poussant sa colonie de l'Afrique orientale jusqu'au bord du Tanganyika.

Mais l'Angleterre n'avait pas été embarrassée pour si peu.

Ce qu'elle n'avait pu gagner sur la rive orientale de ce lac, elle l'obtint sur la rive opposée, et par une entente avec les Belges, elle se fit céder une bande de terrain sur

laquelle allait passer la ligne télégraphique du Cap à Alexandrie.

En échange, et pour ne pas en perdre l'habitude, elle abandonnait au Congo belge des territoires compris dans la zone d'influence française, c'est-à-dire qui ne lui appartenaient nullement.

Elle avait donc à peu près réussi à force d'énergie, d'esprit de suite et aussi de sans-gêne et de duplicité, à mettre debout le puissant empire qui coupait l'Afrique en deux dans sa plus grande longueur lorsque éclata le soulèvement panislamique.

En moins de deux mois, le réseau des postes établis à si grand'peine était rompu partout à la fois sur une étendue de 4.000 kilomètres.

En même temps ses colonies du Bénin, de la Côte-d'Or et de l'Est-Africain étaient attaquées furieusement. Le sultan de Zanzibar dénonçait le traité que lui avait imposé le protectorat de la Grande-Bretagne, et, à la suite d'un audacieux coup de main, jetait à la mer sa garnison anglaise.

Il était temps d'aviser et, pour défendre ses intérêts en péril, de faire appel au concours des autres puissances menacées comme elle.

L'Angleterre avait donc provoqué la réunion d'une conférence à laquelle la France, l'Italie, l'Allemagne, le Portugal et l'Espagne avaient envoyé des délégués.

C'est dans cette réunion qu'avaient été élaborées les dispositions défensives, dont l'envoi d'une flotte dans la mer Rouge était la plus urgente, car les renseignements apportés par les émigrants chassés du continent noir avaient prouvé que le point de convergence des colonnes musulmanes devait être en face de Périm.

Avant de se rassembler dans le détroit où le Sultan la voyait, la flotte s'était divisée pour agir simultanément sur plusieurs parties du littoral, afin d'essayer, s'il en était temps encore, de sauver les points stratégiques les plus importants.

Mais si elle avait réussi à conserver Massouah, dernier débris de la colonie italienne d'Erythrée, à cause de la position de cette ville sur une presqu'île inabordable, elle avait dû renoncer à sauver Souakim et Obock : Anglais et Fran-

çais dans ces deux villes avaient dû s'embarquer précipitamment pour éviter le sort des Européens de Zanzibar, dont pas un n'avait échappé à un massacre général quelques jours auparavant.

Lord Cecil Lytton avait alors tenté quelques débarquements.

Sentant que le point de rassemblement des forces musulmanes, si elles arrivaient à franchir par le Nord ou le Sud ce fossé de la mer Rouge, serait forcément La Mecque, il avait essayé de s'emparer de son port, Djeddah, se disant avec raison que de ce point situé à 80 kilomètres à peine de la ville sainte, il pourrait être une menace sur le flanc des multitudes fanatiques qui tenteraient d'y arriver.

Djeddah était d'ailleurs un point convoité depuis longtemps par la Grande-Bretagne. L'occasion s'offrait de l'escamoter : il ne fallait pas que la gravité des événements fît perdre de vue à l'Angleterre son vieux programme de prendre pied un peu partout, et pour en assurer la possession définitive à Sa Majesté le roi d'Angleterre, l'ancien prince de Galles, l'amiral anglais, avait eu soin de confier cette opération à une troupe de débarquement uniquement composée de marins anglais.

Mal lui en avait pris : pas un d'entre eux n'était revenu.

Le khalife de La Mecque, Ebnou-ben-Aoun, partisan secret depuis deux ans du Sultan Abd-ul-M'hamed, avait soulevé l'Hedjaz contre la domination turque, et sentant l'importance de Djeddah, y avait accumulé ses meilleures troupes Wahabites, après avoir fait pendre à la porte de la Kasba les membres de la Commission sanitaire que l'Europe avait placée là pour faire observer les quarantaines aux pèlerins.

L'insuccès avait été le même devant Assab, Raheita, Obock et Tadjoura.

Effrayée de la marche des événements et voulant frapper un grand coup, l'Angleterre fit appel à ses troupes de l'Inde, à ces régiments de cipayes qui l'avaient aidée jusqu'alors à réprimer tant de soulèvements.

Mais le monde musulman tout entier obéissait au même mot d'ordre. Des révoltes longuement préparées éclatèrent à Bombay, Delhi, Calcutta, Haiderabad et dans toute la presqu'île du Dekkan.

Les Indiens, jusqu'alors ennemis des musulmans, s'alliaient avec eux pour la première fois contre l'oppresseur commun, sentant que leur division avait fait jusque-là sa principale force.

Les négociations entamées par All-ed-Din, représentant du Sultan dans ce milieu de 70 millions de musulmans,

Ils avaient été pendus à la porte de la Kasba. (Page 96.)

avec les rajahs, avaient abouti à une entente complète, basée sur le respect réciproque des deux religions et l'alliance contre l'Anglais.

Le rôle des deux peuples était nettement défini.

Les Hindous devaient tenir tête à l'armée anglaise qui, réduite à 35.000 combattants par la révolte des cipayes, ne devait pas tarder à évacuer un pays où elle avait pu jusque-là opprimer 200 millions d'hommes.

Quant aux musulmans, ils devaient se concentrer sur

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

l'Indus, et de là, par le Beloutchistan et la Perse, envahir l'Asie Mineure.

L'Angleterre avait donc à faire face à vingt dangers à la fois. Mais elle avait deviné sans peine que pour empêcher la jonction des musulmans d'Afrique et d'Asie, elle ne devait pas se borner à l'occupation solide du canal de Suez.

Il fallait encore défendre l'accès de l'Yémen, et c'est pourquoi lord Cecil Lytton avait disposé, en face de Périm, la grande majorité de ses forces.

C'était entre Raheita et Obock qu'était fixé le point de rassemblement des armées musulmanes avant le passage du détroit, et sur un espace de plus de 150 kilomètres, la côte avait été mise en état de défense.

— Tu espères fabriquer assez de ta substance explosive pour venir à bout de cette puissante flotte? demanda le Sultan lorsqu'il eut reçu d'Omar le compte rendu complet de la situation.

— Oui, dit Zérouk, car en dehors des approvisionnements de sel que j'avais apportés, j'ai appris à mon arrivée ici qu'à deux journées de marche dans la montagne, un lac, le lac Assal, en fournit de grandes quantités et sert même de dépôt à une grande partie de l'Abyssinie. Comme c'est ma matière première et que d'autre part les pins résineux ne manquent pas dans la montagne, je serai dans moins de trois semaines pourvu d'un approvisionnement suffisant pour transformer en cratère tout ce détroit.

— As-tu songé qu'il fallait en expédier une certaine quantité au cheik Snoussi qui m'en a demandé pour agir à l'isthme de Suez?

— Cette provision est en route : j'ai envoyé une caravane à Khartoum après ton départ de cette ville : elle est accompagnée d'un homme de confiance, porteur d'instructions précises; de là le cheik d'Omdurman l'enverra par bateau à vapeur à la rencontre du cheik Snoussi; il m'a été dit que cet itinéraire par le Nil était le plus rapide.

— C'est exact; et quels récipients emploies-tu?

— Des jarres, comme à Atougha : assez solides pour être transportées sans danger, assez fragiles pour être brisées par la balle d'un pistolet; tu te rappelles qu'il suffit de les briser d'un coup de feu pour en déterminer l'explosion :

c'est encore ce moyen que je compte employer le moment venu.

— Où trouves-tu ces jarres?

— Les Danakils et les Beni-Amers en fabriquent jour et nuit, et il en arrive à dos de chameau des cargaisons telles, que si tu m'en laisses le temps, je pourrai, en dehors de l'approvisionnement nécessaire ici, en constituer un autre qui nous suivra et nous servira par la suite : il suffit en effet, pour rendre mon explosif transportable sans danger, de le faire passer de l'état liquide à l'état solide en le mélangeant au sable. Seulement, il perd un peu de ses qualités détonantes et c'est sous la forme liquide que je l'emploierai ici.

— Tu auras tout le temps voulu. Mais ce matériel est-il hors de la portée des canons des vaisseaux?

— Absolument, puisqu'il est à trois kilomètres d'ici, dans cette faille qui court entre deux montagnes?

— C'est bien, fit le Sultan, que tout soit prêt dans trois semaines : je viendrai visiter tes ateliers. Et toi? fit-il en se tournant vers un cavalier de sa suite, as-tu pris toutes tes dispositions contre un débarquement possible de l'ennemi?

Celui à qui étaient adressées ces paroles était un jeune chef de la tribu des Nogalis, que sa bravoure et son enthousiasme aveugle pour les projets du Sultan avaient mis à la tête de toutes les tribus côtières depuis Massouah jusqu'à la colonie anglaise de Zeylah.

Il appartenait à cette race merveilleuse des Somalis du Nord qui prélèvent un tribut sur les caravanes et s'étaient opposés avec acharnement à l'invasion italienne.

Pour lui, l'ennemi c'était l'Italien dont l'appétit colonial, ne se contentant pas du littoral de la mer Rouge, avait cherché à s'étendre sur la côte de l'océan Indien sur un espace de 1.600 kilomètres, du cap Gardafui jusqu'à l'Afrique orientale anglaise.

— Souviens-toi, dit le Sultan, que les infidèles doivent ignorer ce qui se passe ici, et surtout l'emplacement des camps. C'est à toi qu'incombe le soin de les empêcher de débarquer pour reconnaître les forces dissimulées derrière ces falaises.

— Ils ont essayé, dit le jeune homme, nous croyant

encore armés de lances et de casse-tête; ils n'y reviendront plus; les fusils que tu nous as envoyés sont bons. Fais-nous seulement donner des cartouches.

— Prends note de cette demande, Omar : et maintenant, poursuivit le Sultan, où sont les positions que tu occupes?

— Tout le long de ces côtes rocheuses j'ai établi des postes d'observation bien dissimulés aux vues des vaisseaux. Ils sont distants de 300 pas les uns des autres; il y en a ainsi jusqu'à Mzira où la chaîne tourne vers l'Occident; en arrière d'eux, de fortes réserves se tiennent toujours prêtes : dès qu'une chaloupe s'approche du bord, un feu s'allume et tous les guerriers sont à leur poste.

— Je compte sur toi pour bien veiller jusqu'au jour de la disparition de ces maudits.

— Tu peux compter sur moi : nous sommes plus de 70.000; aucun chrétien n'abordera ici.

Le Sultan se tourna alors vers un grand vieillard aux traits accusés, à la figure glabre semblable à celle d'un vieux comédien.

Celui-là était le cheik de la tribu des Hachyia, qui borde le golfe d'Aden et qui excita l'étonnement des explorateurs à cause des nombreuses chevelures de femme dont ils ornent leurs cimeterres.

— Et les moyens de passage, Tahar : en auras-tu bientôt rassemblé le nombre voulu?

— Oui, Maître : depuis Zanzibar jusqu'à la baie d'Adulis, tout ce qui peut flotter a été amené dans ces parages. Le mot d'ordre a circulé sur toute la côte depuis dix lunes déjà : pendant les premiers temps les Roumis ne se sont douté de rien et j'ai pu réunir au fond de la baie que tu vois d'ici plus de 3.000 sambous : tu les connais, ces grandes barques dont quelques-unes font le trajet de l'Inde. Maintenant, c'est plus difficile, parce que leurs canots à vapeur, constamment en chasse, brûlent tout ce qu'ils rencontrent.

— As-tu mis en sûreté les barques déjà réunies?

— Oui, elles ont été tirées à terre, derrière des falaises et nous les gardons bien.

— Mais il faut en augmenter le nombre.

— Il augmente chaque jour : beaucoup de nos frères du Somal, en voyageant la nuit le long des côtes, arrivent à

nous rejoindre, et les Danakils en construisent nuit et jour avec les sycomores de la montagne.

— Et tu as des rameurs pour toutes ces barques?

— Oui, les rames ne manqueront pas, ni les bras pour diriger, et les femmes nous tissent avec ardeur des voiles avec les fibres de l'ensété.

— C'est à ta prévoyance que sera dû le succès de notre

Danakils fabricant une embarcation.

passage, Tahar : redouble d'efforts et mets à profit les vingt jours qui restent.

— Tu seras obéi, Maître : avec ce que j'aurai rassemblé encore d'ici là, on pourrait faire jusqu'à cette île là-bas un pont large comme la Caaba.

— Ce n'est pas là qu'il faut songer à passer, dit Omar intervenant, car nous ne pouvons rien en ce moment contre Périm, ce rocher anglais garni de canons. J'ai bien songé à l'assaillir la nuit, mais les murailles sont hautes. Le passage aura donc lieu huit kilomètres plus haut, en un point que je te désignerai; les barques y seront dirigées pendant les dernières nuits qui précéderont celle du passage.

Maintenant, poursuivit-il, nos gens vont partir en reconnaissance : c'est l'heure favorable et nous saurons bientôt si l'escadre a mis ses filets ce soir.

— Avec la lumière électrique qui va éclairer l'eau comme en plein jour, dit le Sultan, il me paraît bien impossible à une de nos embarcations d'approcher d'un de ces bâtiments.

— Aussi n'est-ce pas une embarcation qui ira reconnaître, ce sont des hommes isolés.

— A la nage ? Sur un pareil parcours ?

— Non pas : regardez !

Par les fissures des rochers, une vingtaine de naturels venaient de sortir : ils marchaient avec précaution, le dos baissé, et chacun d'eux traînait derrière lui une grande écorce de liège de longueur d'homme.

Il était impossible de les distinguer des bâtiments, fût-ce avec la meilleure des longues-vues, car ils se confondaient avec les buissons de lentisques qui émaillaient la plage.

Ils arrivèrent au rivage, mirent leurs planches à l'eau, s'étendirent à plat sur cette embarcation primitive dont l'avant était un peu relevé pour donner appui au menton, et, ramant vigoureusement des deux mains, ils s'éloignèrent rapidement dans plusieurs directions. Leur corps tout entier avait disparu entre deux eaux, et le sommet de leur tête seul émergeait à la surface.

Un léger plissement de l'eau marquait la trace de leur passage : à vingt mètres, il était impossible de se douter qu'un homme était là.

— Ce sont des plongeurs Danakils, dit le Sultan ; je les reconnais.

Les Danakils, encore appelés les Afars, qui habitent les côtes orientales de la mer Rouge, sur un espace de plus de 400 kilomètres, en ont été jadis les écumeurs redoutés ; vivant de chasse, de pêche, de vols et de rançons, ces indigènes, dont le nom signifie « les Errants », étaient, avant l'invention des bateaux à vapeur, la terreur des bâtiments marchands qui passaient à portée de leurs côtes, et ils n'avaient pas pardonné aux Européens de leur avoir rendu la piraterie impossible en les poursuivant dans les criques du littoral et à travers leur refuge habituel des îles coralligènes.

Avant d'être acquis à l'Islam, ils adoraient un arbre solitaire, le *cæsalpina*, à la belle floraison rose, et portaient leurs offrandes au sycomore. Sommairement vêtus d'un pagne multicolore et d'une « chamma », sorte de toge en peau de bête, les guerriers de ces tribus passent dans leur chevelure nattée un dard de porc-épic, et beaucoup d'entre

Danakils mettant des flotteurs à l'eau.

eux portent une plume d'autruche, témoignage du meurtre d'un ennemi.

Nul Européen n'avait pu traverser leur territoire sans payer rançon.

En 1840, des Arabes de Zeyla, renforcés par des émigrants du Yémen et des musulmans persans, s'enfoncèrent dans leur pays : pas un ne revint.

En 1875, un pacha turc, Munziger, avec un bataillon armé de fusils perfectionnés et de trois pièces de canon, voulut s'ouvrir un passage vers le Choa; mais il fut anéanti par les Danakils armés seulement de leurs lances.

— Les fusils, disaient-ils, ne servent qu'à effrayer les peureux !

Tels étaient les alliés que le Sultan avait trouvés sur les côtes de la mer Rouge et qui depuis plusieurs mois, unis aux Nogalis, aux Somalis, aux Adalis et aux Issas, avaient rendu impénétrable aux troupes de débarquement européennes toute cette partie du littoral.

— Peuvent-ils s'approcher très près des bâtiments ? demanda encore le Sultan.

— Quelques-uns sont revenus ayant pu faire le tour complet de plusieurs cuirassés, répondit Zérouk.

— Et quels renseignements ont-ils rapportés? Qu'avez-vous appris?

— Que pendant les deux premières semaines la flotte se couvrait soigneusement, soit par des filets entourant chacun des bâtiments de première ligne, soit par des estacades protégeant chacune des escadres ; depuis quelque temps, ces précautions ont bien diminué : la nuit dernière, par exemple, les bâtiments allemands seuls avaient mis leurs filets.

— Dans quinze jours, dit Omar, leur sécurité sera telle qu'ils ne se garderont plus du tout ; peuvent-ils d'ailleurs se douter que des barbares comme nous disposent de moyens assez sérieux pour les inquiéter?

— Nos plongeurs nous ont aussi rapporté, reprit Zérouk, le nombre exact des bâtiments.

— Là-dessus, répondit Omar, nous sommes fixès très exactement. Nous connaissons ceux qui stationnent et ceux qui croisent dans les deux mers ; notre nouveau messager, Saladin, a passé huit jours à observer tous leurs mouvements ; son concours sera précieux.

— Est-il reparti pour sa nouvelle mission ?

— Pour la Mecque ?

— Oui, pour la Mecque et la Perse, dont il faudrait hâter la mise en mouvement.

— C'est chose faite, mon père ; il a emporté les plis préparés pour le khalife : il montre même pour accomplir toutes ces missions une hâte de bon augure : ainsi, lorsqu'il nous a rejoints à El-Fâscher, après sa croisière au-dessus de la mer Rouge, il est arrivé le soir assez tard, m'a rendu compte de suite et est reparti avant le jour.

Un Soudanais arriva qui, s'inclinant devant Omar, lui dit quelques paroles à voix basse.

— Des émissaires qui nous arrivent, mon père, fit le jeune prince.

— Où sont-ils?

— Ils attendent au camp.

— D'où viennent-ils ?

— Ils ne l'ont pas dit, se réservant de se faire connaître de nous seuls.

— Partons, fit le Sultan : d'ailleurs, vois, il est temps de quitter cette crête.

La nuit était venue rapidement, en effet, et les projecteurs électriques des cuirassés s'allumaient l'un après l'autre.

C'était un spectacle curieux : les uns éclairaient la mer, les autres le rivage, chacun ayant son secteur particulier et chaque secteur d'éclairement empiétant sur ses deux voisins pour ne rien laisser dans l'ombre

Le Sultan descendit de son observatoire.

— Veillez bien, enfants! dit-il.

Les chefs qui l'avaient accompagné s'inclinèrent, baisant le bas de son burnous, e. quelques indigènes qui les suivaient baisèrent la trace des pas de son cheval.

Jamais homme n'avait inspiré à d'autres hommes le fanatisme poussé à pareil degré.

Quand le Sultan fut rentré dans sa tente :

— Fais entrer les envoyés dont tu parlais tout à l'heure, dit le Sultan à son fils.

Trois hommes entrèrent, enveloppés dans de longs burnous qui les recouvraient entièrement.

— Qui êtes-vous et d'où venez-vous? demanda Abd-ul-M'hamed.

— Ne reconnais-tu plus ton fidèle serviteur, celui que, d'Aghadès, tu expédias à Constantinople pour préparer tes voies?

— Mahmoud! le cadi de Damas!

— Lui-même, dit le vieil Arabe, en montrant sa tête blanche.

— Depuis longtemps je n'ai eu de tes nouvelles : as-tu réussi dans ta mission ?

— Oui, Maître, et je n'ai pas eu besoin de l'or que tu m'avais confié, la parole a suffi. Les vieilles rivalités entre Turcs et Arabes sont oubliées; nos frères d'Europe ont compris que tu étais seul capable de relever dans le monde le prestige musulman dont ils sont les derniers représentants sur le continent chrétien. On t'attend là-bas.

— Et l'usurpateur? demanda le Sultan dont les sourcils se froncèrent.

— Il s'endort dans les délices du harem, et ne veut pas voir le péril qui monte. On l'a prévenu pourtant, mais il compte pour le défendre sur ces chiens de chrétiens; pauvre insensé! Ton arrivée sur les bords du Bosphore sera le signal d'une révolution et ton successeur (que Dieu le maudisse!) sera fait prisonnier à la première heure.

— Qu'on ne le laisse pas fuir surtout, dit le Sultan; qu'on ne le tue pas non plus, car je veux qu'il me revoie avant de mourir.

Et si le successeur d'Abd-ul-M'hamed eût entendu ces mots : « Je veux qu'il me revoie »; s'il eût pu surprendre le regard qui les accompagnait, il eût éprouvé ce frisson qui secoue les condamnés à mort lorsque s'ouvre pour eux la porte de la Roquette et qu'ils aperçoivent le fil bleu du couperet.

— Sois sans crainte, dit Mahmoud.

— Qu'on n'agisse pas trop tôt non plus, car si une révolution éclatait aujourd'hui à Stamboul, Anglais et Russes en profiteraient pour y entrer de suite, et la prise en deviendrait beaucoup plus difficile.

— On n'agira que suivant tes ordres.

— Qu'on attende ma venue surtout; or, elle dépend de notre réussite ici, et, cette réussite, j'avais compté pour l'assurer, non seulement sur les moyens dont je dispose, mais encore sur les ressources de nos frères de Turquie, sur les vaisseaux turcs dont le pavillon m'a été signalé parmi ceux qui croisent sur la mer Rouge. J'avais compté surtout qu'ils ne resteraient pas là unis à nos ennemis et ne me forceraient pas à agir contre eux.

— C'est là surtout que mes négociations ont été heureuses, reprit Mahmoud qui caressa sa longue barbe d'un air de satisfaction, car j'ai le bonheur de t'amener aujour-

d'hui les deux délégués secrets de l'amiral turc. Son Excellence Effendi-Pacha, dès maintenant tout dévoué à ta cause.

Les deux Arabes qui accompagnaient le cadi et qui, jusqu'à ce moment, s'étaient tenus silencieusement à l'écart, se découvrirent à leur tour et apparurent dans leur uniforme d'officiers de la marine turque, le fez sur la tête et la tunique ornée de broderies.

Ils s'avancèrent vers le Sultan courbés très bas, la main droite à leur front, et l'un d'eux, un vieux « caïmacan » à barbe grise, dit d'une voix émue :

— Ta Hautesse !... Nous avons connu et servi Ta Hautesse à Stamboul autrefois, et nos cœurs lui sont restés fidèles... Qu'Elle ordonne et nous la suivrons.

— Mon âme se réjouit, dit le vieux Sultan dont les yeux brillèrent de joie. Vous êtes les premiers de mes anciens sujets que je revoie depuis si longtemps. Dites-moi vos noms !...

— Nubar et Hassein, aides de camp de Son Excellence Effendi-Pacha.

— Ces noms, dit le Sultan, je les retiens, et, quand je serai à Stamboul, je vous donnerai une place d'honneur auprès de moi. Je vous autorise à venir alors me rappeler la promesse formelle que je vous en fais aujourd'hui.

Les deux officiers s'inclinèrent et le plus vieux, Nubar, glissa un regard vers le prince Omar qui, depuis le commencement de l'entrevue, ne le quittait pas des yeux.

— Qui vous a envoyés? reprit le Sultan.

— Son Excellence l'amiral.

— Est-ce sa personne ou sa flotte qu'il m'offre?

— L'une et l'autre.

— Il est sûr de ses équipages?

— Ses équipages lui obéiront aveuglément. Un seul capitaine de vaisseau d'origine allemande est dangereux; l'amiral en sera débarrassé dans quelques jours par un... accident prévu.

— Je comprends...

Le Sultan réfléchit un instant.

C'était un heureux coup de fortune que celui-là, et il n'avait osé l'espérer aussi complet. Dix vaisseaux pou-

vaient, à un moment donné, lui rendre de très grands services, surtout si le secret de cette volte-face pouvait être gardé jusqu'au moment d'agir.

La première recommandation à faire était donc celle du secret le plus absolu.

— Voici mes ordres, dit-il en se levant : retournez vers l'amiral, dites-lui que je le nomme dès à présent Commandant en chef de mes forces navales et que je lui donne un siège au Divan ; qu'il continue le service ordonné par l'amiral commandant en chef qui est sans nul doute...

— L'amiral anglais, répondit Nubar.

— J'en étais bien certain, reprit le Sultan : qu'Effendi donc ne donne prise à aucun soupçon de sa part ; mais tout en exécutant ses ordres, qu'il essaie d'obtenir pour les vaisseaux turcs le rôle d'éclaireurs, grâce auquel ils éviteront d'être immobilisés dans le détroit.

— Nous avons compris.

— Le jour où il verra un feu s'allumer sur le mont Hadali, qu'il fasse tous ses efforts pour concentrer ses bâtiments la nuit suivante sans attirer l'attention, et qu'il évite surtout pour eux le voisinage des autres, car tous les vaisseaux européens qui sont là sont destinés à sauter sous les efforts des torpilles que je possède.

Et comme les officiers turcs faisaient un geste de surprise :

— Oui, dit le Sultan, des torpilles ; elles sont moins perfectionnées, moins dirigeables surtout que celles que vous avez à bord ; mais j'en aurai une quantité innombrable, et le moment venu, j'entourerai cette flotte comme le chapelet d'un croyant entoure de plusieurs rangs de grains le cou d'un enfant.

— Dieu t'a donné des moyens ignorés de tes ennemis, dit l'officier turc. Il est le plus grand.

— Cette nuit-là, poursuivit Abd-ul-M'hamed, les bâtiments turcs devront avoir un feu particulier afin d'être reconnus et épargnés ; puis quand l'explosion se produira, ils canonneront et torpilleront à bout portant les bâtiments ennemis qui auraient échappé à la destruction. Voilà le plan d'ensemble, il restera à concerter quelques détails : vous reviendrez.

Sous leur burnous apparut l'uniforme turc. (Page 107.)

— Tes ordres seront suivis de point en point, dit Nubar : nos marins, qui ne marchaient qu'avec répugnance sous les ordres de l'Anglais, seront au septième ciel cette nuit-là.

— Braves gens, dit le Sultan. En voilà des soldats d'élite, et cependant mal nourris, mal payés...

— Non, pas mal payés, Ta Hautesse ; mais pas payés du tout.

— Comment ?

— Il y a cinq mois que ni officiers ni soldats n'ont touché un jour de solde.

— Alors c'est encore pis que de mon temps, dit le Sultan en riant, et je vois qu'il est grand temps que j'arrive pour remplir ce pauvre trésor ottoman. Quel est l'effectif de la flotte?

— Environ 3.000 marins et 200 officiers.

— Voyons, fit le Sultan faisant un calcul mental... A raison de 100 francs par homme et de 1.000 francs par officier, cela fait un total de... aide-moi, Omar, toi mon comptable habituel.

— Cinq cent mille francs.

— Seulement? C'est pour rien!... Tu vas faire donner à ces braves gens, fit-il, un couffin contenant cette somme en livres anglaises; tu prendras cela dans l'envoi qui nous a été fait récemment de Calcutta en échange de nos lingots. Tu y joindras dix mille francs pour ces deux fidèles serviteurs, cent mille francs pour l'amiral, cinquante mille pour chacun des commandants de bâtiment; tu feras escorter ce convoi jusqu'à leur canot. Où avez-vous laissé votre embarcation?

— Dans une crique bien cachée à deux milles d'ici.

— Fort bien. Reportez donc au plus tôt mes instructions à votre chef et revenez chercher mes derniers ordres le jour où le mont Hadali montrera à son sommet un petit panache de fumée.

Ahuris par cette prodigalité à laquelle ils ne pouvaient croire, les deux Turcs, malgré leur impassibilité naturelle, regardaient effarés le Sultan, se demandant s'il parlait sérieusement.

L'or était devenu en effet aussi rare en Turquie qu'en Italie où les payements s'effectuaient en coupures de cinquante centimes et en timbres-poste.

Sur un signe d'Omar, des noirs soulevèrent un rideau, entrèrent dans le réduit qui servait de coffre-fort au Sultan et en sortirent onze sacs cachetés qu'ils posèrent devant les envoyés.

Ils rendirent un son métallique.

— Chacun d'eux contient 100.000 francs et pèse un peu plus de 30 kilogrammes, dit Omar.

— Ce n'est qu'un acompte, ajouta le Sultan. Dites à votre chef que je me charge de la solde des troupes jusqu'à la fin de la guerre.

Les deux officiers se retirèrent à reculons,

— Et voici un autre sac pour toi, dit le Sultan à Mahmoud. Sur celui-ci tu remettras les dix mille francs promis à ces deux braves serviteurs et tu continueras avec le reste

Les noirs avaient apporté onze sacs d'or. (Page 110.)

la bonne besogne commencée... Ah ! l'or ! fit-il, l'or ! quel levier !

— Lorsque nous aurons pris pied en Asie Mineure, dit Omar, nous le répandrons autour de nous, et nous verrons accourir dans nos rangs tous les réguliers et les Bachi-Bouzoucks... C'est le vrai moyen !

— L'éternel procédé, reprit le Sultan, et sais-tu, il me vient à l'idée que cette Europe si pourrie contient des milliers de mécontents, de misérables et de désespérés, pour

lesquels l'or aura plus d'attrait que le patriotisme. Il faudra songer à faire appel à tous ces gens-là.

— Oui, je sais, dit Omar : on commençait à en parler quand j'étais à Saint-Cyr; eux-mêmes s'appelaient des « sans-patrie ».

— C'est l'écume des nations, dit Abd-ul-M'hamed; mais qu'importe, nous les emploierons comme on emploie le vitriol pour attaquer le fer, et ce sera le châtiment de l'Europe de contenir en elle-même de pareils ferments de dissolution. Ce n'est pas une apostasie qui coûtera à tous ces misérables, car ils n'ont pas plus de religion que de patrie.

Omar ne répondit pas, car la conversation eût pu se prolonger, et il avait un autre souci en tête.

Les deux officiers turcs étaient sortis. Sans affectation Omar les rejoignit, et quand il fut à une certaine distance, il prit à part le plus vieux.

— Nubar, dit-il en le regardant dans les yeux, mon brave Nubar, je te remercie encore des nouvelles que tu m'as apportées d'elle, j'ai lu sa lettre. Retourneras-tu à Stamboul bientôt pour lui parler de moi?

— Je ne l'espère pas de sitôt, dit le vieil officier qui avait pris une des mains du jeune prince et la tenait serrée dans les siennes.

— Tant pis, mais ne pourrais-tu lui expédier un messager?

— Hélas, non! ce messager ne pourrait pénétrer auprès d'elle; seul j'ai pu y arriver à cause de mes fonctions au palais...

— Ah, oui! le harem! fit le jeune prince dont les yeux eurent un éclair. Ah! maudit soit le misérable qui l'y tient enfermée.

— Pauvre mère, ajouta-t-il, quel sort terrible l'attend! Hier encore j'ai supplié mon père de lui pardonner, il est inexorable!

— Il semble même, reprit Nubar, que l'usurpateur veuille en faire un otage vis-à-vis des partisans de ton père, car la sultane avait demandé la permission de se retirer en Caucasie, dans son pays d'origine, et cette permission lui a été refusée.

— De sorte qu'à notre arrivée à Stamboul nous la trouverons au harem ?

— Hélas, oui !

— Alors elle est perdue !

Et le jeune prince se tut, les yeux fixés à terre.

Sa mère, une ravissante Caucasienne, avait quatorze ans lorsqu'elle avait été envoyée d'Erzeroum au Sultan par le Vali de cette province, et de suite elle était devenue la favorite du Maître.

L'année suivante Omar venait au monde.

Quand le sultan Abd-ul-M'hamed avait dû quitter le palais d'Yldizkiosk, sa fuite avait été si précipitée qu'il n'avait pu emmener avec lui sa femme préférée. Cependant il avait pour elle une affection dont les pays orientaux ne donnent que peu d'exemples, et en partant il lui avait fait dire par un serviteur fidèle de tout tenter pour le rejoindre.

Mais l'usurpateur avait, en même temps que le trône, pris le sérail de son prédécesseur, et quelque temps après, un émissaire du parti, resté fidèle au sultan déchu, avait apporté à celui-ci la nouvelle que la sultane favorite avait partagé la couche du nouveau maître.

Ah ! l'horrible nouvelle ! Omar se rappelait encore du jour où elle les avait rejoints à travers les solitudes du Bahr-el-Ghazal. Ils étaient campés dans une île couverte de papyrus, sans ressources, exténués, à demi morts de fatigue.

Il avait cru que son père deviendrait fou de rage et de désespoir ce jour-là. Jamais il ne l'avait vu et ne devait le revoir dans cet état.

Et quand, lui son fils, avait essayé de la défendre, disant qu'à son âge, elle avait trente-sept ans, c'était certainement à son corps défendant qu'elle avait trahi la foi jurée, que le maudit était le maître qui l'avait violentée par bravade, pour insulter encore au malheur du Sultan tombé, Abd-ul-M'hamed, farouche, avait répondu :

— Ne la défends pas ! N'essaie pas de la justifier !... Elle aurait dû se tuer pour éviter cette honte ; les poisons ne manquent pas à Yldizkiosk... Que Dieu la maudisse comme il a maudit la femme de Loth !... Quant à lui, s'il me tombe

sous la main, demain ou dans vingt ans, jamais supplice n'aura égalé le sien.

Et depuis il avait interdit qu'on lui reparlât d'elle. Plus d'une fois, pourtant, Omar avait essayé d'amener la conversation sur ce passé, d'implorer le pardon, mais le Sultan lui avait imposé silence d'une voix dure.

Qui sait même si, au fond de tout ce fanatisme déployé depuis dix ans, il n'y avait pas le souvenir de cette torture cachée?

Qui sait si tous ces plans si obstinément suivis, ces préparatifs de guerre faits de longue main, n'avaient pas pour cause l'ardent désir de se venger à la fois de l'infidèle et du traître?

Oui, qui sait!... Celui qui eût pu lire dans l'âme de ce vieillard traînant derrière lui des millions d'êtres, y eût peut-être lu, à côté du nom du Dieu qu'il invoquait, celui de la sultane Hézia.

L'amour n'a-t-il pas été dans tous les siècles le moteur principal de toutes les actions humaines et le point de départ des plus grands événements?

Quant à Omar, on juge de son émotion lorsque, après de longues années, il avait reçu des nouvelles de sa mère.

C'était une vieille femme maintenant, brisée par la douleur et la honte : Dieu lui avait épargné la douleur d'une seconde maternité, et elle ne parlait plus que de son petit Omar, qu'elle aimait par-dessus tout et qu'elle désirait tant revoir avant de mourir.

Oui, elle le reverrait peut-être, mais pour mourir presque aussitôt après.

Car Abd-ul-M'hamed avait juré : il ne pardonnerait pas.

— Nubar, dit le jeune prince, j'aurai besoin de toi, plus tard, quand nous arriverons près de Stamboul.

— Je suis ton serviteur, dit le vieil officier.

— Tu es prêt à m'obéir quoi qu'il arrive?

— Quoi qu'il arrive : ne sais-tu pas que je t'ai vu naître et grandir, poursuivit-il d'une voix attendrie; que je comptais sur toi pour relever notre pauvre Turquie dont les chrétiens se disputent les lambeaux; que je compte encore sur toi aujourd'hui, et que je te suivrai aveuglément partout.

— Comme je t'ai suivi moi-même quand tu es revenu me chercher à Paris, fit le jeune prince.

— Ah! oui, fit Nubar, qui ne put cacher un sourire en évoquant ce souvenir lointain.

Car c'était lui que le papa Sultan avait dépêché à Saint-Cyr pour y reprendre le jeune homme, lorsqu'il avait appris ce qu'il appelait sa scandaleuse liaison.

Et Nubar avait mis dans l'accomplissement de cette mission une telle délicatesse et un liant tels que le jeune saint-cyrien avait pu faire, refaire et parfaire ses adieux à Suzanne sans aucune espèce d'entraves, pendant que Nubar retardait son voyage à Constantinople sous de vagues prétextes diplomatiques.

Il n'avait même pas été loin d'admettre la ravissante demi-mondaine dans le sleeping-car qui emportait Omar sur l'Orient-Express; mais il s'était rappelé à temps que sa mission consistait dans une séparation et non pas dans un enlèvement, et que d'ailleurs Abd-ul-M'hamed ne plaisantait pas.

Et redoutant une tasse de mauvais café qui l'enverrait prématurément au séjour des houris, il avait décidé le jeune prince à l'accompagner seul.

Quant à la jeune personne, très emballée, elle aussi, et prête à faire ses malles, il l'avait singulièrement refroidie en lui apprenant confidentiellement que le Sultan n'attendait que sa venue à Constantinople pour la faire ficeler dans un sac et jeter au Bosphore.

Mais tous ces souvenirs disparaissaient maintenant pour le jeune prince sous les anxiétés présentes, et serrant main du vieil officier :

— Quand nous approcherons de Stamboul, tu quitteras ton poste à bord du vaisseau amiral sous un prétexte quelconque; au besoin je te donnerai un ordre secret signé de moi. Tu rejoindras ma mère et tu ne la quitteras plus, tu entends?

— J'entends.

— Laisse-lui ignorer les terribles menaces dont je t'ai parlé... Sait-elle quelque chose de notre marche et de nos projets?

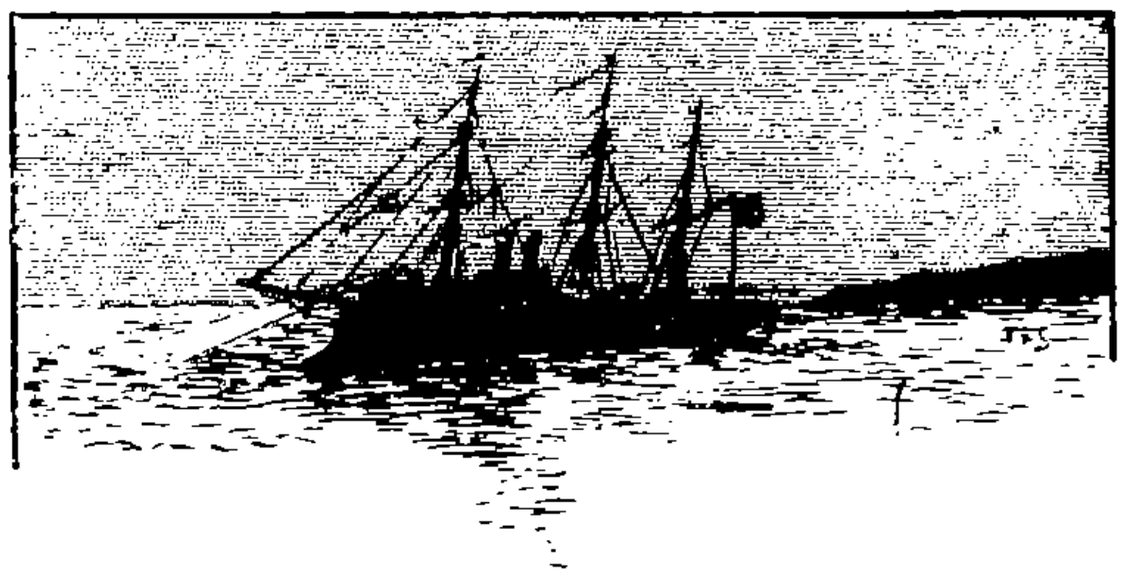
— Non; aucune nouvelle ne pénètre au sérail. Ne sais-tu

pas comme les murs en sont épais et muets les eunuques?

— Alors elle s'imagine que nous sommes toujours perdus au centre de l'Afrique?

— Oui.

— Qu'elle reste dans cette ignorance; si elle savait ce qu l'attend, elle ne vivrait plus; dans quelques mois, quand elle apprendra notre approche, tu lui diras de compter sur moi; j'aime et je respecte mon père, mais je la sauverai malgré lui.



CHAPITRE IV

A l'usine de Zérouk. — Une idée de Zahner. — La tête de Ménélik. — Les abus en Abyssinie. — La revanche de l'Afrique. — Un volcan prêt à éclater. — Transport dangereux. — Fatalisme! — Rôle des vaisseaux turcs. — Le placement des torpilles. — Pour sauver les cuirassés français. — Colons et missionnaires. — Un cas de conscience. — Une causerie nocturne.

Le jour décisif approchait : Zérouk allait éteindre ses feux alimentés jour et nuit pendant neuf semaines par des arbres entiers tirés des forêts de conifères et d'oliviers sauvages qui couvrent les contreforts du Moussali.

Le Sultan avait tenu à s'assurer par lui-même que la provision d'outres explosives était suffisante pour l'œuvre qui allait s'accomplir.

La Garde noire tout entière était depuis quinze jours sur les bords de la mer Rouge : elle avait achevé sa funèbre besogne.

Seul Mounza, avec quelques centaines de cavaliers bien montés, était resté en arrière à la poursuite de Ménélik que l'on disait réfugié dans le fameux sanctuaire chrétien du lac Zwaï.

Monté sur un superbe coursier ramené du Kordofan, Abd-ul-M'hamed et Omar, escortés de quelques Touaregs, se dirigèrent vers la cluse rocheuse où le renégat avait établi son usine improvisée.

De Melval et Zahner s'étaient joints à son escorte.

Depuis qu'ils avaient quitté les rives du Nil, les deux officiers avaient passé de tristes heures, songeant aux camarades restés là-bas près de Laghouat et ne pouvant se défendre de sombres pressentiments.

Ils commençaient à croire en effet à l'extraordinaire puissance de l'effort qui se développait sous leurs yeux.

Chaque jour dans leur course rapide du Nil à la mer Rouge, ils avaient rencontré et dépassé des fourmilières humaines en marche; jamais, avant d'avoir vu par eux-mêmes, ils n'eussent cru que ces contrées de l'Afrique centrale pussent armer tant de bras.

Ce n'était plus une insurrection, comme ils l'appelaient d'abord : c'était décidément une invasion qui se concentrait.

Qu'allait-il advenir?

Ou bien arrêté en Asie, ou encore refoulé par les puissances de l'Europe centrale, le torrent n'arriverait pas jusqu'au Rhin.

Ou bien il atteindrait la France après avoir tout balayé devant lui, et maintenant cette hypothèse ne leur paraissait plus absurde comme au début.

La Russie, l'Allemagne, l'Autriche, les royaumes des Balkans pouvaient leur opposer des millions de soldats, c'est vrai; mais l'élan de la race noire devenait si impétueux, ses procédés de guerre étaient si différents de ceux que l'Europe connaissait, la cruauté des envahisseurs menaçait d'être si démoralisante que les deux officiers commençaient à douter...

Ben Amema avait bien détruit l'armée d'Afrique!

Et si l'Invasion noire arrivait au Rhin!

Alors ils recouvraient leur liberté.

Et cette pensée seule, si lointaine fût-elle, les soutint.

Dès lors ils observèrent tout ce qui se passait autour d'eux, non plus en désœuvrés et en curieux, mais en soldats.

Puisque le Sultan, par une sorte de bravade hautaine vis-à-vis d'eux, ne craignait pas d'étaler sous leurs yeux ses ressources de toutes sortes, leur devoir ne consistait-il pas à les connaître, à étudier les moyens de les annihiler, lorsque plus tard ils auraient recouvré la libre disposition d'eux-mêmes.

On leur avait demandé de ne pas fuir; rien de plus.

Et c'était même avec la conviction qu'ils pouvaient tout

Prêtre catholique abyssin.

voir sans danger pour son œuvre, que le Sultan les avait conviés à en suivre le développement.

Qui sait si leurs observations ne seraient pas utiles plus tard en France!

Si un bon génie, par exemple, fût venu dire au général en chef de l'armée d'Afrique, quand il en était temps encore, que les Noirs comptaient sur le corps à corps et l'obscurité pour annihiler l'effet de son armement et de sa tactique, eût-il attendu leur attaque en rase campagne?

Non : il eût transformé son camp en une véritable place forte où chaque bataillon eût occupé une redoute flanquée par les redoutes voisines, où des remparts très hauts et des fossés profonds eussent arrêté l'élan de ces fauves, où des défenses accessoires, herses aiguës, croix de Saint-André, trous de loup, réseaux de fil de fer les eussent maintenus sous le feu à courte distance.

Il se fût procuré des milliers de pots à feu qui lancés au plus épais de l'ennemi eussent transformé la nuit en jour, et des projecteurs électriques alimentés par des batteries d'accumulateurs pour permettre le tir de nuit aux grandes distances.

Il se fût adossé à une montagne infranchissable, ou couvert par des ravins escarpés pour éviter l'enveloppement.

Et le premier choc de l'Islam se fût brisé contre lui !

Pourquoi, dans l'espoir possible d'un retour en France, les deux officiers n'essayeraient-ils pas de jouer ce rôle ?

Et ils étaient tombés d'accord sur ce point.

Ils allaient observer; déjà ils avaient remarqué que le contre-poison de l'euphorbe dont les Chillouks avaient enduit leurs flèches était la feuille de la « *trapa* », sorte de châtaigne d'eau abondante sur le cours de l'Azzeg et ils en avaient cueilli des échantillons : la faune de France contiendrait peut-être quelques plantes aux propriétés similaires.

Mais ce qui les préoccupait le plus, c'était le terrible secret de Zérouk.

Les nègres ne parlaient qu'en tremblant de la foudre renfermée dans les outres; quand elle éclatait par accident, elle creusait un entonnoir de 3 mètres de profondeur.

Si elle pouvait se fabriquer aussi facilement et en aussi grande quantité partout, c'était une arme dont l'effet allait être terrible sur les Blancs, si bien munis fussent-ils de matières semblables.

Aussi usant de l'entière liberté qui leur était laissée de suivre Omar partout, s'étaient-ils joints ce jour-là à l'escorte du Sultan, dans le secret espoir que cette visite à l'usine de Zérouk leur apprendrait quelque chose,

De Melval avait hésité; il ne tenait pas à se retrouver en face de cet ennemi qu'il sentait plus dangereux que tous les autres, et qui lui faisait l'effet d'un serpent venimeux.

Zérouk allait éteindre ses feux alimentés jour et nuit. (Page 117.)

Mais Zahner le décida :

— Si nous pouvions savoir, mon capitaine... ou mieux encore...

— Quoi ?

— Si nous pouvions... c'est une idée qui ne me quitte pas depuis hier.

— Quelle est-elle ?

— Il paraît que cet explosif saute sous l'action d'une

balle de revolver. Quand nous serons là-bas au beau milieu...

— Eh bien ?

— Deux ou trois coups de revolver à droite et à gauche et nous faisons sauter toute la cambuse...

Et comme de Melval ne répondait pas.

— Nous sautons en l'air, poursuivit Zahner; mais avec nous, Sultan, Galette-Pacha, et le Zérouk lui-même disparaissent dans un feu d'artifice...

— Non, Zahner, dit le capitaine : nous ne pouvons et nous ne devons pas penser à cela.

— Pourquoi ? croyez-vous que ça me chargerait la conscience de faire ce coup-là ?

— Oui certes ; je ne puis comprendre ainsi la parole donnée : que nous fassions plus tard notre profit des remarques d'aujourd'hui, rien de plus légitime; on nous laisse toute liberté pour voir; mais profiter de cette liberté et des tolérances que nous devons à Omar pour faire un coup pareil, je crois fermement que l'honneur nous le défend.

— Notre honneur ! ma foi du moment que nous serions pulvérisés, nous n'aurions plus à nous en préoccuper.

— Franchement, Zahner, aucune protestation ne s'élève-t-elle en vous contre cette idée... infernale ?

— Si, je conviens que ce ne serait pas propre, mais...

— Ecoutez, fit de Melval, rappelez-vous les paroles du Sultan lorsqu'il nous épargna : « Les Français ont le culte de l'honneur, ils sont francs, généreux... »

— C'est vrai, mais mille capucines, que c'est donc tentant... je crois pourtant que vous avez raison : bornons-nous à observer.

Et tous deux étaient partis à cheval derrière le Sultan.

— S'il se doutait de la farce que j'ai eu l'intention de lui jouer, dit Zahner au capitaine... ce qu'il nous ferait coffrer !

— Et il aurait raison, dit en souriant de Melval.

Nedjma avait été laissée à la garde d'Hilarion et d'Alima ; l'officier d'ailleurs était tranquille à son sujet, car le roi des Monbouttous pendant son absence en Abyssinie, avait cru inutile de tenter un nouvel enlèvement, et depuis son départ aucun incident ne s'était produit. Quant à Zérouk, tout à ses apprêts infernaux, il n'avait pas paru une seule fois au camp de la Garde, depuis le commencement de sa fabrication.

La route que suivait la petite troupe longeait une espèce de couloir gigantesque, large d'un kilomètre environ et serpentant entre deux chaînes de rochers madréporiques.

L'eau s'y rencontrait à une faible profondeur, et bien que la mer fût proche elle n'était ni saumâtre ni salée, et cette particularité y avait amené depuis quelques semaines une véritable accumulation des tribus de la côte et de l'intérieur : des tentes de toutes formes, de toutes dimensions couvraient les pentes et le fond de l'étroite vallée.

A l'aspect du croissant d'or qui annonçait le Maître, des milliers d'indigènes accoururent, et ce fut au milieu d'une haie épaisse que le Sultan passa.

De Melval regardait curieusement ces échantillons de races si diverses, et Omar, très ferré sur l'ethnologie des régions de l'Afrique orientale, lui en donnait le nom et les particularités les plus saillantes.

Les plus nombreux étaient des naturels des Galabats et des Beni-Amer, qui venaient de mettre le Tigré à feu et à sang : ils appartenaient à ces tribus Gallas, qui, jadis soumis au Choa et supportant impatiemment le joug d'un ras catholique, avaient répondu au premier appel du Sultan.

Auprès d'eux, les Wollos qui, réfractaires aux prédications des missionnaires, ne voyagent jamais sans porter à leur cou, dans un étui de cuir, quelques feuilles du Coran.

Puis, de Melval remarqua les Harraris, qui se distinguent du reste du monde musulman par le respect dont ils entourent la femme, et aussi par leur écriture qu'ils disposent verticalement : les Legas « aux bras et aux jambes de Yankees », au teint plus clair que les nègres Gallas ; à côté d'eux, les Denkas, jadis leurs esclaves et délivrés par leur conversion à l'islamisme.

Mais Omar signala surtout les Berdas, dont les guerriers se peignent le corps en rouge, et dont les femmes se tatouent le visage, de manière à produire des pustules semblables à celles de la variole ; les Sienetjos à la peau jaune, très fiers et très jaloux de la pureté de leur race ; les Yangaros, presque tous malades du tænia par l'abus qu'ils font de la viande crue, et les gens du Kaffa, dont le pays produisit les premiers arbustes de caféier, découverts par les voyageurs et rapportés en Europe.

Et comme Abd-ul-M'hamed, après une marche très lente au milieu de leurs flots pressés, allait s'engager dans une faille étroite et franchissait le cordon de sentinelles qui isolait complètement l'usine de tout contact indiscret, il vit venir au loin trois cavaliers au grand galop de leurs chevaux.

L'un d'eux brandissait un sabre nu ; à son turban vert, à son haïk blanc, le Sultan reconnut un des janissaires préférés qu'il avait détachés auprès du roi Mounza ; deux autres cavaliers du Darfour le suivaient de près.

En quelques instants ils arrivèrent devant le Commandeur des croyants et sautèrent à bas de leurs chevaux : leurs chabirs, grands éperons d'acier, étaient rouges du sang de leurs montures.

Puis le janissaire prit dans un sac de peau, suspendu à sa selle, un paquet informe où l'on ne distinguait d'abord que du sang coagulé, le tint suspendu quelques instants au-dessus de sa tête et le jeta aux pieds du cheval d'Abd-ul-M'hamed.

De Melval reconnut une tête coupée, une tête aux cheveux crépus très noirs, à la barbe courte, aux yeux blancs.

— La tête du négous Ménélik, fit le Soudanais : c'est le roi Mounza qui l'envoie.

Le Sultan eut un éclair dans le regard, et fit reculer son cheval pour mieux voir le funèbre cadeau.

Il se rappelait qu'à celui-là aussi il avait jadis, après sa chute, fait demander l'hospitalité. Mais l'Italie veillait, l'Italie, satellite coloniale de l'Angleterre, et elle n'avait pas permis qu'un roi protégé par elle accueillit l'ennemi de la Grande-Bretagne.

Tous, il les châtierait ; tous, l'un après l'autre.

Et d'une voix lente :

— Le voilà donc, ce fou qui prétendait descendre du roi Salomon et de la reine de Saba ! il croyait l'Abyssinie le plus grand des royaumes, se faisait appeler « le roi des rois » et se crut assez fort pour s'opposer à mes desseins : le voilà !

— Et la reine ? fit-il après un instant de silence.

— La reine Taïtou est prisonnière : elle arrivera dans quelques jours au camp.

— Je ne veux pas la voir. Dis à Mounza que je la lui

donne; et les généraux rebelles, ces guerriers à l'équipement si bizarre?

— Tous tués ou en fuite; quelques-uns ont fait leur soumission.

— Et cette cavalerie légendaire, du ras Gobana?

— Elle n'a pas tenu devant nos carrés armés de fusils.

— Alors l'Abyssinie n'existe plus?

C'était la tête de Mélénik. (Page 124.)

— Non, Maître. Tous ceux de la noblesse ont été égorgés ainsi que les prêtres; mais le peuple s'est soumis, et il est revenu avec joie à la religion du Prophète.

— Qui était la sienne autrefois, dit le Sultan, avant que les Portugais n'eussent introduit dans ce pays la religion catholique avec l'Inquisition et ses bûchers... Leur a-t-on donné un chef?

— Oui, le cheik des Beni-Amer a été désigné par le roi, et n'attend plus que ton investiture.

— Tu la lui reporteras; où est en ce moment Mounza ?

— Il est resté quelques jours au monastère du lac Zwaï, que jamais homme armé n'avait franchi.

— Je connais sa renommée, dit le Sultan. N'est-ce pas celui qui devait contenir, d'après la tradition juive, les tables de la loi d'Israël et le fauteuil d'or massif de Salomon ?

— Oui, Maître. On n'a pas trouvé ces objets; mais il y avait des trésors de toute sorte que le roi va t'envoyer.

— Tu diras à ton maître de se hâter, car le moment est proche, et l'armée du Mahdi est tout près d'ici : va !

Quand les indigènes se furent éloignés dans la direction du camp, de Melval, qui était resté en arrière avec Omar, l'interrogea.

— Alors, l'Abyssinie est détruite ?

— Oui, ou du moins tu as entendu ce que disait ce messager : la noblesse et le clergé seuls ont été massacrés. Ne t'étonne pas de ce qui est arrivé là; l'œuvre de l'Islam s'accomplit le plus souvent ainsi, délivrant les opprimés et abattant les oppresseurs. En aucune partie de l'Afrique il n'y avait d'hommes aussi malheureux qu'en Abyssinie; le peuple y était divisé en deux classes : les « wattaders » ou soldats, et les « gabarres » ou serfs. Le soldat y mourait de faim, n'était pas payé et menait la vie la plus misérable qui fût; le paysan était plus à plaindre encore si possible : c'était une vraie bête de somme; il était propriétaire du sol, c'est vrai, mais il devait à son seigneur la plus grande partie de sa récolte, l'impôt en argent, en chevaux, en miel, en ivoire, en musc et en peaux de léopard; quand il avait tout payé, il était ruiné à plate couture.

— Et les nobles ?

— Abrutis par l'abus du « haschisch », cet opium d'Afrique, et à tel point que quelques-uns se faisaient enterrer un bras dépassant le sol pour en demander encore après leur mort.

— Je croyais que la religion catholique...

— La religion catholique, telle qu'elle est comprise aujourd'hui par eux, avait développé leur paresse en introduisant chaque année dans leur calendrier cent soixante fêtes de saints pendant lesquelles tous se reposaient, sauf les femmes vouées aux plus durs travaux. Il y avait même chez eux un usage assez curieux et qui te montrera la fixité

de leurs opinions religieuses : un pèlerinage leur était recommandé, celui de Jérusalem. N'ayant pas d'argent pour l'atteindre, ils se faisaient musulmans pour arriver à Djedda, vivaient jusqu'en Syrie de la charité de nos frères, redevenaient chrétiens au Saint-Sépulcre et, pour regagner leur pays, changeaient encore deux fois de religion. Bref, c'était un peuple en pleine déliquescence et il était temps que nous arrivions.

— Le protectorat italien n'aurait-il pu produire la rénovation nécessaire ?

— Non ; tu n'ignores pas que l'Éthiopie comprend trois royaumes : au Nord, le Tigré, où ce malheureux Ménélik avait sa résidence ; au Centre, le Godjam, et, au Sud, le Choa, dont les Ras lui payaient tribut ; or, l'Italie n'a jamais eu de protectorat que sur le Tigré seul, et, pour qu'elle l'exerçât efficacement, il lui eût fallu des capitaux qu'elle n'avait pas ; elle s'était donc rejetée sur les territoires du Nord occupés par les Mahdistes et, après la prise de Kassala, avait cru pouvoir se frayer avec l'Angleterre un passage vers Khartoum ; tu te rappelles l'échec de cette expédition faite en 1896, à l'instigation de l'Angleterre.

— Cette malheureuse Italie n'a pas eu de chance dans ses essais coloniaux.

— Cela t'étonne ? D'abord, elle a des procédés de colonisation qu'a révélés le procès Livraghi et qui sont indignes d'une nation soi-disant civilisée : vols, meurtres, rien n'y manquait, tu dois t'en rappeler. Et puis, est-ce que, au lieu d'aller chercher à exploiter des peuples soi-disant inférieurs en Afrique, les Italiens n'eussent pas beaucoup mieux fait de mettre de l'ordre dans leurs finances et de développer leur agriculture ? C'est l'éternelle histoire. Songerions-nous à attaquer l'Europe si, de son côté, elle ne nous avait pas comprimés et asservis ; si chaque jour, par ses empiétements, elle ne nous avait poussés à bout ? Que de peuples vivaient sur ce continent, tranquilles et sans besoins, chez lesquels vos émigrants ont introduit l'alcool et la plupart de vos vices !

Comment ! il aurait suffi qu'en 1889 quelques diplomates se réunissent autour d'un tapis vert à Berlin pour se parta-

ger les peuplades africaines comme un vil bétail! et ce bétail n'aurait qu'à ratifier le partage!

Allons donc! aujourd'hui il sent sa force, joue des cornes et fonce sur les imprudents bergers : tant pis pour eux !

De Melval ne trouva rien à répondre; d'ailleurs, on était arrivé.

Dans un site sauvage, sorte de cirque entouré de trois côtés par des rochers à pic, plusieurs centaines de nègres vêtus d'un pagne s'agitaient autour de grands fours creusés dans les parois du granit; de hautes cheminées d'appel, semblables à des nids de termites, dominaient la falaïse.

Dans un enclos de trois cents mètres environ de côté, fermé par un parapet en terre comme une redoute, s'étalait le terrible produit de cette fabrication à outrance :

Plus de vingt mille outres à demi pleines !

De quoi changer, si elles éclataient là, le relief du sol et la configuration du terrain! de quoi creuser un abîme, raser les rochers, pulvériser tout dans un rayon de deux kilomètres!

Tout à son œuvre, Zérouk n'avait pas remarqué de Melval; il vint au-devant du Sultan, s'inclina profondément devant lui et l'accompagna devant l'un des fours, le seul qui flambât encore.

Les longues flammes rabattues par le vent se glissaient hors de l'orifice aux bords noircis et semblaient grimper le long du rocher.

De Melval et Zahner échangèrent un regard ; ils étaient encore à deux cents mètres de la redoute où s'entassait le formidable approvisionnement; c'était beaucoup trop loin pour agir avec un revolver, mais...

Et le regard de Zahner semblait dire :

— Si nous approchions! quelle occasion !... Jamais nous ne la retrouverons...

Et, à ce moment, de Melval se disait que son lieutenant avait raison, qu'il n'y avait pas de parole ou d'honneur qui tînt devant la grandeur du résultat.

D'ailleurs, si c'était écrit !...

Et il détourna la tête.

Zahner comprit.

Il s'assura que son revolver était dans la poche intérieure

de sa veste et, d'un air de parfaite indifférence, se détacha lentement du groupe se dirigeant vers la redoute.

Mais il n'avait pas fait cinquante pas, qu'un nègre armé d'un « trombache » se jetait au-devant de lui et le repoussait brutalement.

Evidemment Zérouk avait prévu une tentative de ce genre ou tout au moins un accident possible, car une deuxième sentinelle venait de surgir d'un trou et levait sa lance d'un air menaçant.

Un instant, il l'avoua plus tard à de Melval, Zahner eut l'idée de faire un bond pour échapper aux deux noirs, au risque de recevoir un coup de lance qui ne l'eût certainement pas tué sur le coup, de se précipiter au milieu des outres et d'y décharger son revolver...

Mais ce ne fut qu'un éclair...

Il fit demi-tour et Omar, qu'il croisa en revenant, ne put lire sur ses traits quel combat venait de se livrer dans cette âme énergique.

. . . . . .

Déjà, d'ailleurs, le transport était commencé : une longue file de noirs vigoureux et nus jusqu'à la ceinture, portant sur la tête une sorte de bonnet terminé par des cordes en fibres de palmier, entrait dans l'enceinte.

Là, des hommes de confiance, dressés par Zérouk, arrimaient, sur le corps de chacun d'eux, une jarre hermétiquement bouchée avec de la terre glaise ; tous prenaient des précautions infinies et les porteurs partaient isolément, marchant d'un pas lent et mesuré.

En sortant de la redoute, ils prenaient un sentier qui se dirigeait vers le rivage.

Là, ils devaient déposer leurs fardeaux dans le sable, en des points déterminés recouverts de broussailles et en évitant avec soin de se faire voir des vaisseaux.

Les bras ne manquant pas, le transport serait terminé avant la nuit.

Et comme Abd-ul-M'hamed examinait ces porteurs, une violente explosion retentit dans l'anfractuosité rocheuse où ils s'engageaient l'un après l'autre.

Zérouk, inquiet, avait vivement tendu l'oreille dans cette direction.

Puis, au bout de quelques instants :

— Ce n'est rien, dit-il, une seule charge a éclaté ; pour éviter une catastrophe, j'exige que les porteurs soient distants de cent mètres au moins les uns des autres, car à l'état liquide mon explosif est très instable; un homme fait un faux pas, tombe, roule dans un trou, il a beaucoup de chances de voir partir dans son dos la mine qu'il transporte.

— C'est ce qui vient d'arriver, dit Omar.

— Oui, pour une outre seule : ce n'est donc rien.

— Rien! sinon pour le porteur.

— Oh ! celui-là, on en trouverait difficilement un lambeau sur le lieu de l'explosion. Il est volatilisé, et ce doit être une jolie surprise pour ceux qui le suivent de ne pas trouver trace de leur camarade en arrivant sur le lieu de l'accident; sans doute, ils le croient transporté tout d'une pièce dans le paradis d'Allah.

— Je ne vois pas des soldats européens faisant ce métier-là en sachant ce qui les attend, dit Zahner à voix basse; moi-même, j'avoue que pareille besogne ne me sourirait guère.

— Et moi, fit de Melval, je comprends, au contraire, fort bien le stoïcisme de ces braves gens ; s'il est écrit que l'un de ces vases doit éclater sur les épaules de l'un d'eux, tout ce qu'il pourra faire pour éviter l'accident sera inutile... Mieux vaut dès lors porter tranquillement son fardeau.

— Alors, si on vous priait de donner un coup de main à ces négros?...

— J'irai de mon petit voyage, répondit de Melval, et aussi paisiblement que le premier d'entre eux; voulez-vous que je vous le prouve?

Zahner regarda son capitaine.

Ce qui perçait dans ses paroles, malgré l'apparente insouciance dont il les enveloppait, c'était moins l'affirmation d'une thèse philosophique que la preuve d'une grande lassitude morale. Sa gaieté, sa bonne humeur, qui avaient résisté à tant d'aventures, semblaient avoir sombré dans la funeste rencontre de Khartoum.

Bien qu'il essayât de n'en rien laisser paraître, le trait qui l'avait atteint ce jour-là était entré profondément.

Nedjma avait pu le lui faire oublier un instant, endormir sa douleur : elle ne comblerait jamais le vide.

Zahner lut tout cela, et après un silence :

— Non pas, reprit-il, car s'il est écrit que votre outre doit éclater, vous n'y pouvez rien, je le reconnais : mais vous êtes parfaitement libre de ne pas vous en charger, et c'est là que votre libre arbitre intervient.

— On se figure que la volonté intervient, fit de Melval mélancolique; quelle erreur : l'homme n'est qu'un pantin dont la Providence tire les ficelles.

— Diable ! fit Zahner, le fatalisme a fait de sérieux progrès chez vous depuis quelque temps ; quant à moi, lorsque la Providence essaie de tirer dans mon individu une ficelle qui ne me convient pas, je résiste comme une vraie bourrique.

— Peine perdue, mon pauvre ami.

— Comment? peine perdue! mais si pourtant j'arrive à faire le contraire de ce qui avait été suggéré par ladite Providence à ce que vous appelez mon pantin.

— Alors, c'est qu'en vous suggérant l'idée première, elle savait à l'avance que vous prendriez l'autre : elle ne vous a donc laissé que l'illusion de faire acte de volonté; si ça vous suffit, tant mieux!

— A pareil raisonnement, mon capitaine, il n'y a plus de réponse, dit le lieutenant en riant, et pourtant pas plus tard que tout à l'heure, vous avez fait œuvre libre en m'empêchant de tout chambarder ici.

Il avait prononcé cette dernière phrase très bas et reprit:

— Je voudrais bien savoir, par exemple, quelle récompense reçoivent ces pauvres gens pour une besogne aussi risquée?

— Aucune, répondit Omar, qui suivait en souriant la discussion : ils ont leur ration de poisson séché, de maïs et de plantain comme les autres, et rien de plus.

— Fatalisme et fanatisme, murmura de Melval ; quelles forces irrésistibles ! que pourront contre elles tous nos sceptiques d'Europe?

— Rien, dit Omar, rien, sois-en sûr.

— J'en connais une pourtant qui les vaudra toutes les deux, dit Zahner qui ne riait plus.

— Laquelle?

— Le patriotisme.

Et de Melval se tut, le regard songeur.

Six nuits après, le dangereux approvisionnement était en place; une partie avait été transportée dans une crique de la baie de Tadjourah, crique invisible de la flotte, et dont les musulmans tenaient fortement les débouchés.

Ce fut là que vinrent les prendre pendant les deux nuits suivantes les canots des vaisseaux turcs, sous prétexte de rondes le long des côtes; le *Hamidieh*, cuirassé à batteries, et le croiseur *Heiler-Namia* entassèrent dans leurs flancs les redoutables récipients que leur proximité des bâtiments anglais leur permettait de noyer eux-mêmes sans exciter l'attention.

En même temps un certain nombre de Danakils plongeurs, munis de leur planche de liège, furent embarqués à bord de ces deux vaisseaux, pendant que l'amiral anglais, séduit par les assurances de dévouement du pacha turc, attribuait ces allées et venues de canots à un redoublement de surveillance.

Restait à trouver le moment favorable.

Les émissaires turcs, Nubar et Hassein, vinrent une dernière fois en conciliabule secret au camp du Sultan, et il fut convenu avec eux que le choix de ce moment serait laissé à l'amiral lui-même.

Mieux que personne, en effet, il pouvait choisir une nuit où les estacades ou filets ne protégeraient pas la flotte, la surveillance se relâchant à mesure que le temps s'écoulait sans amener d'événements nouveaux.

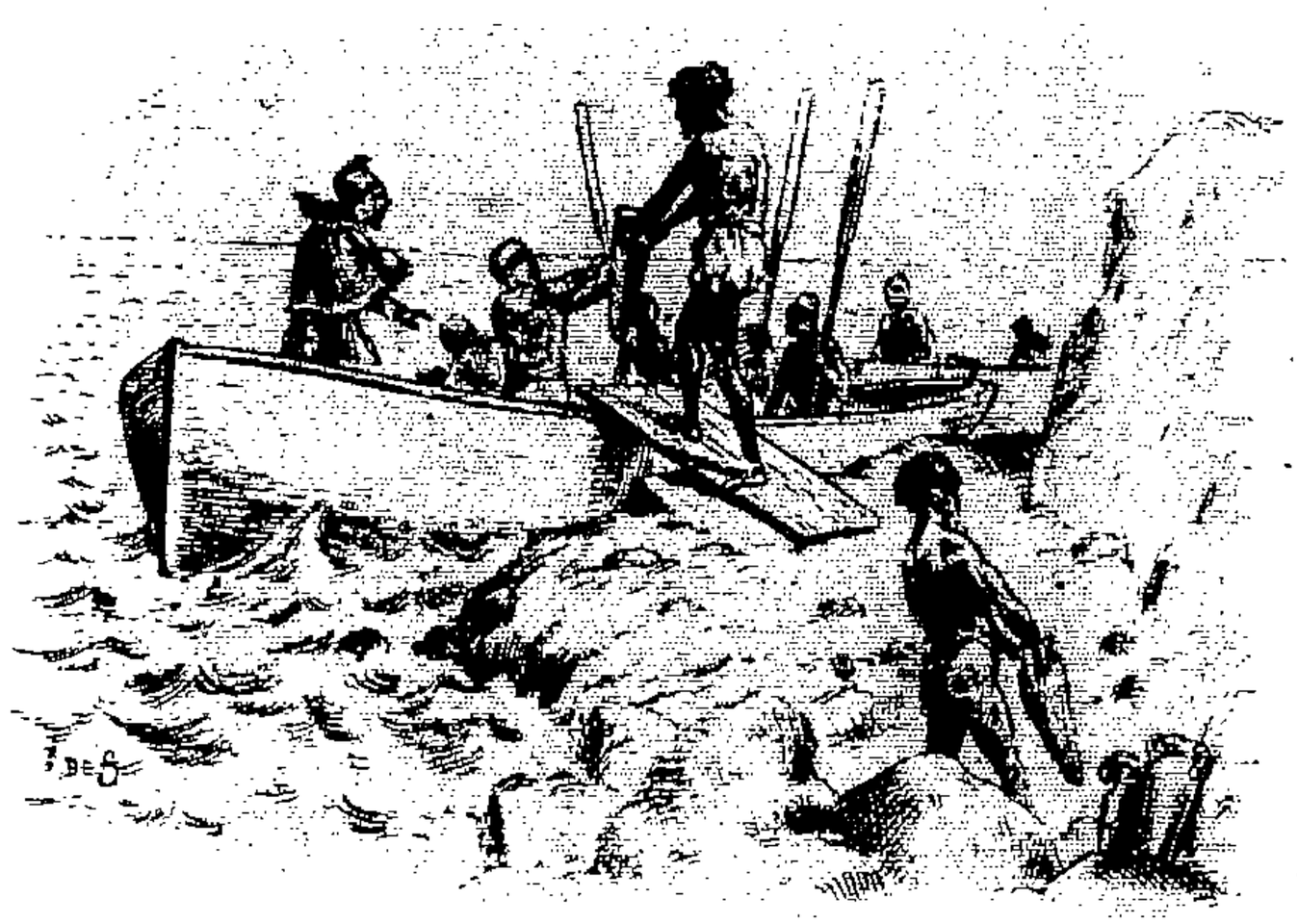
D'ailleurs, le bruit commençait à se répandre en Europe que l'écoulement principal des forces musulmanes allait se faire par Suez : de grandes masses étaient arrivées à Assiout, et le Sultan connut ainsi que les armées du Fezzan et du Tibbou avaient heureusement franchi le désert libyque.

Il fallait également choisir une nuit sans lune, et opérer vers la fin de la nuit, car il était rare que par raison d'économie, les cuirassés n'éteignissent pas leurs fanaux électriques vers une heure du matin. Depuis quelques jours ils n'en conservaient que deux et les concentraient sur un point de la côte au sud de Raheita, où le Sultan avait à dessein

fait exécuter une démonstration quelques jours auparavant.

Comment d'ailleurs les alliés eussent-ils pu avoir la moindre inquiétude pour des bâtiments situés à onze kilomètres en mer?

Enfin, troisième condition, il était indispensable que cette nuit-là le service de surveillance et de canotage autour des bâtiments fût confié aux vaisseaux turcs, ce service ayant



Les canots turcs vinrent embarquer de nuit des jarres d'explosifs. (Page 132.)

été réparti par séries de quatre jours entre les différentes nations.

Il fut convenu qu'à terre on serait prêt à agir chaque soir, et qu'un feu vert placé au petit perroquet du mât de misaine du *Stamboul*, vaisseau amiral turc, indiquerait au Sultan que l'action était fixée à la nuit suivante.

Ce feu devait consister en un seul faisceau dirigé vers le cap Sidjan, et invisible des vaisseaux confédérés.

L'attaque allait donc être double, partir à la fois de terre et des vaisseaux turcs.

Ceux-ci, depuis quelques jours, avaient sous un prétexte plausible, obtenu de se placer au nord de la triple ligne for-

mée par les escadres, à la droite des bâtiments italiens et français.

L'amiral Effendi se chargeait d'agir sur ces derniers.

Les Danakils partant du rivage seraient chargés de torpiller l'autre partie de la ligne formée des vaisseaux anglais, et Zérouk avait pris les précautions les plus minutieuses pour que chacun des plongeurs connût bien son objectif de direction.

Son ardeur était décuplée à l'idée qu'il avait en face de lui la flotte britannique et que la première partie de sa vengeance allait s'accomplir.

Ah! on l'avait poursuivi comme une bête fauve parce qu'il était misérable, dupé, volé dans ses inventions parce qu'il était pauvre, mis au ban de la société parce qu'il avait tué pour manger!

On lui avait refusé une place au soleil dans le pays où il était né : il allait se tailler lui-même cette place, et à coup de foudre.

Et les compatriotes qui l'avaient méprisé, traqué, banni, ne se doutaient guère que ce minuscule exilé allait être l'instrument d'un désastre sans précédent dans l'histoire de la marine anglaise.

Il allait être le rat qui perce le trou fatal dans la carène du bâtiment.

A cette pensée, il avait des tressaillements d'orgueil et quelquefois s'oubliant à parler tout haut il disait :

— « Les compagnons sont contents de moi! »

Il avait sous ses ordres six cents plongeurs intrépides.

Plusieurs nuits de suite il les avait exercés à flotter invisibles, chacun d'eux poussant devant lui la torpille noyée entre deux eaux, et toujours ils avaient pu arriver dans le voisinage des bâtiments sans avoir été aperçus.

Un soir même, de Melval ayant accompagné Omar sur la plage à la nuit tombante les avait vus avec une surprise inquiète se mettre à l'eau et s'éloigner du bord sans bruit par un rapide mouvement des bras.

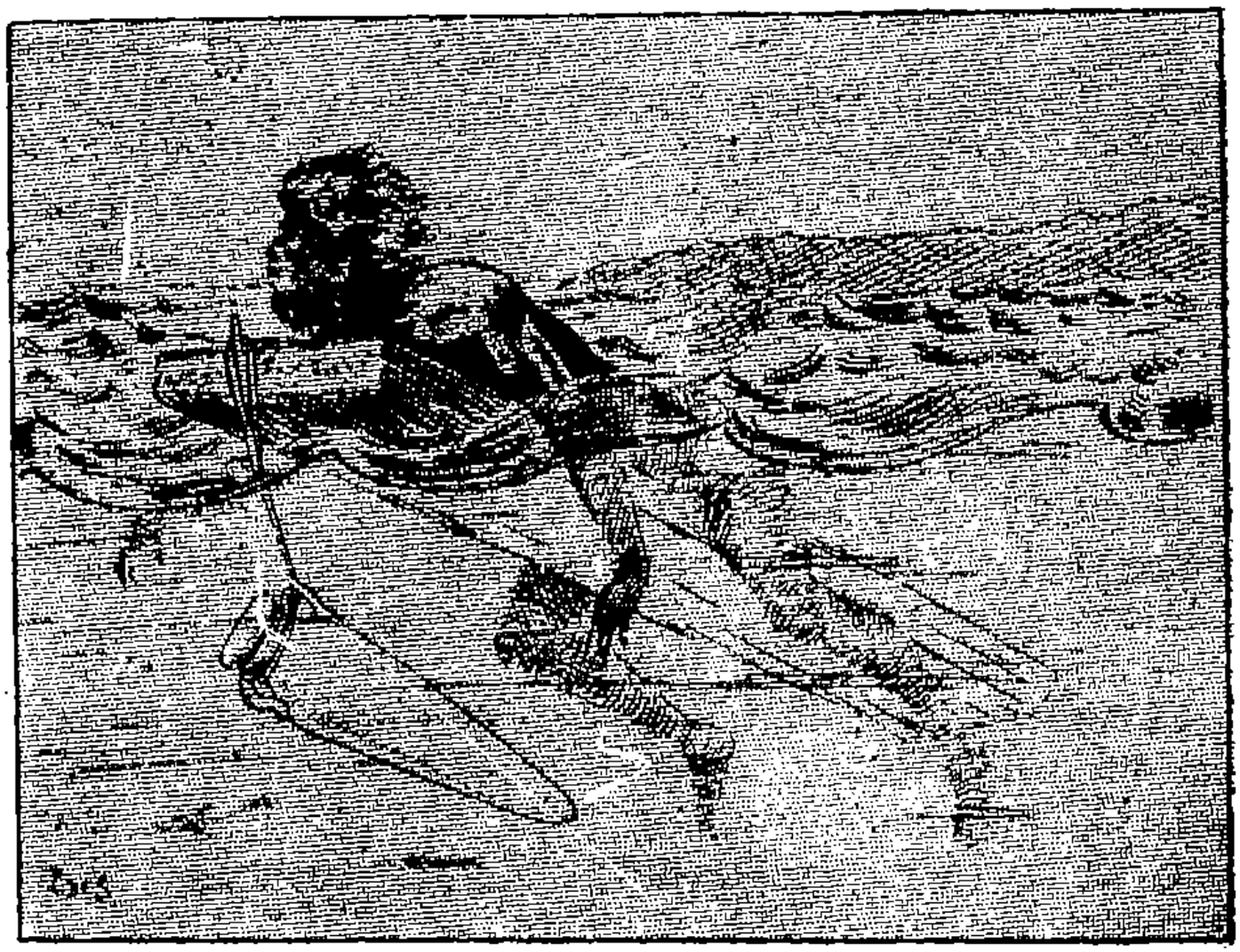
Plusieurs progrès avaient été réalisés :

La planche de liège sur laquelle ils s'étendaient à plat ventre, avait été munie d'une fausse quille pour assurer sa

stabilité : de plus, la tête de l'indigène pouvait disparaître sous l'eau à la moindre alerte.

Or, comme les pêcheurs de perles de l'île Barhein, ils pouvaient retenir leur respiration pendant deux à trois minutes et reparaître ainsi fort loin de l'endroit où ils étaient attendus.

Une simple ride à la surface de l'eau indiquait la marche



Ils se mirent à l'eau sous les yeux du jeune prince. (Page 135.)

de ces hardis écumeurs dont Henri Lambert, leur victime en 1859, raconte qu'ils étaient redoutés de toutes les populations riveraines.

Ils se mirent à l'eau une centaine à la fois sous les yeux du jeune prince, et quelques minutes après, il fallait une observation attentive pour découvrir leur trace : quand on l'avait retrouvée, ils semblaient une bande de marsouins montrant à la surface des eaux quelques écailles de leur dos bombé.

— Je ne vois pas trace des torpilles qu'ils portent, demanda de Melval.

— Tu ne peux les voir, répondit Omar : l'outre que pousse l'indigène devant lui est remplie de telle sorte qu'elle se trouve en équilibre entre deux eaux; elle est hermétiquement bouchée et fixée à l'avant de cet esquif improvisé; le rameur n'a qu'à la détacher et à l'appliquer, toujours entre deux eaux, contre la carène du bâtiment qu'il aborde.

— Et pour l'y fixer?

— Le plus simplement du monde : la partie supérieure du récipient est revêtue d'un véritable collier de « tudjia »; c'est une glu provenant d'un pin qu'on rencontre dans le pays somal; elle est indissoluble dans l'eau, et sa ténacité est telle que les indigènes s'en servent dans le lac Narok pour engluer les poissons : dès lors il suffit d'appliquer l'outre contre la paroi cuirassée, en l'enfonçant le plus possible pour mettre un matelas d'eau suffisant au-dessus d'elle; tu sais en effet que l'action d'une torpille est nulle au-dessous d'elle, l'eau étant incompressible, et qu'elle s'exerce d'autant plus efficace latéralement, c'est-à-dire sur les parois à briser, qu'on a eu soin de l'immerger davantage.

— Je sais, répondit de Melval.

Et l'officier ne se doutait guère à ce moment que ce rappel du mode d'action des torpilles lui sauverait la vie quelques jours plus tard.

— Et tu as l'intention de faire coller beaucoup de ces engins primitifs autour d'un seul bâtiment?

— Le plus possible : nous avons fait l'expérience dans le lac Assal, et constaté qu'une torpille placée à dix mètres d'une autre la faisait détoner avec un succès toujours certain : ce sera donc le minimum de la distance à laquelle chaque outre sera placée de sa voisine.

— Je vois que tout cela a été étudié sérieusement et que ce Zérouk vous a apporté là un appoint sérieux : c'est une découverte qui eût été appréciée même en Europe où les explosifs en « ite » ne manquent pourtant point.

— Erreur, mon ami : vous autres, Européens, vous n'auriez pu considérer comme pratique un corps aussi instable : songe qu'au bout de quelques semaines, ses composants tendent à se dissocier : une partie du chlore redevient libre,

Zérouk les avait exercés à pousser devant eux les torpilles. (Page 134.)

des vapeurs nitreuses se dégagent, et une couche de sel se reforme à sa surface. Dans ces conditions il détone souvent sans motif connu : nous ne comptons plus les nègres que cet Anglais nous a tués ainsi.

— Anglais! Zérouk est Anglais! fit de Melval dont les traits marquèrent la plus vive surprise.

— Ma foi, puisque j'ai lâché le mot, je n'essayerai pas de le rattraper : il est inutile d'ailleurs d'en faire un mystère : oui, il est Anglais de Londres.

Et le jeune prince raconta à son camarade de promotion ce qu'il savait du renégat, de son passé, de ses inventions et de sa redoutable rancune.

— En un mot, fit de Melval quand il eut terminé, c'est une parfaite canaille, et ce que tu m'apprends là ne fait que confirmer mon opinion sur son compte; mais je constate que vous employez dans cette lutte contre nous nos propres armes fournies par la trahison : ici l'aérostation, là les explosifs : singulier procédé!

— Singulier procédé! Ah çà! d'où sors-tu? et quelle illusion peux-tu encore conserver! s'écria Omar avec véhémence, sur la marche de nos armées et les moyens que nous comptons employer. Ne vas-tu pas chercher la stricte observation des lois de la guerre dans ce qui se passe ici et me parler des règles internationales? Pourquoi pas la Convention de Genève, pendant que tu y es? C'est cela qui ferait bien avec de braves nègres dont la plus intime satisfaction est de couper le cou à un ennemi blessé!

— Je le sais bien, va, et il me semble parfois faire un affreux cauchemar en songeant à ce qui se prépare; comme d'autre part les armées européennes vont résister avec la dernière énergie, ce sera une lutte sans précédent.

— Lutte dans laquelle nous aurons pour nous un élément de succès que tu ne soupçonnes pas.

— Lequel?

— La terreur inspirée par la cruauté des nôtres; quand vos soldats sauront qu'ils n'ont aucune espèce de merci à attendre, et que nous ne faisons ni quartier ni prisonnier, ils perdront beaucoup de leur bravoure naturelle.

— A moins que vous n'obteniez l'effet contraire, fit de Melval. Ainsi au Tonkin, où nos soldats savaient qu'ils seraient livrés au plus affreux supplice s'ils tombaient entre les mains des Chinois, ils ont redoublé de courage et d'énergie.

— Mais, mon pauvre ami, les Chinois sont des êtres humains comparés à certaines peuplades du Tibbou, des Chillouks et des Ouregga. Je te réponds que, quand tu les auras vus à l'œuvre, il te passera dans le dos quelques frissons dont moi-même je ne suis pas toujours indemne.

Ainsi, pour ne citer que les Oureggas, connais-tu leur manière de traiter leurs prisonniers de guerre ?

— Non.

— Eh bien ! écoute cela. Ils débutent par quelques aménités telles que l'arrachage des ongles, la section du nez et des oreilles, et le scalp à la manière indienne ; après quoi ils découpent sur le corps du patient de longues lanières de peau, et frottent de sel les plaies ainsi obtenues. Le condamné est alors prêt pour la dernière épreuve ; on l'introduit dans une chaudière d'airain où il a de l'eau jusqu'au cou. Il est, bien entendu, ficelé comme un poulet et dans l'impossibilité de faire un mouvement. Un bourreau expert en l'art de faire traîner les souffrances allume sous cette chaudière un feu qui, peu à peu et très lentement, amène l'eau à l'état d'ébullition ; le patient cuit à petit feu : eh bien, il paraît que rien n'est comparable à cette torture, et il y en a d'autres !

— Tout cela est épouvantable, dit Melval, et il n'est pas possible que Dieu, en créant les hommes, ait prévu pareilles horreurs... Et tu ne feras rien, toi, Omar, pour les empêcher, toi qui as vécu de notre vie !

— Non, je ne ferai rien ; votre heure est proche et il faut que les événements s'accomplissent.

— Voyons, Omar, dit de Melval dont le regard brillait d'une muette supplication, tu m'as dit qu'il y avait dans cette flotte deux vaisseaux français ?

— Oui, et je suis même satisfait qu'il n'y en ait pas davantage ; mais ne poursuis pas, car je te devine, tu vas me demander quelque chose d'irréalisable.

— Omar !

— Tu voudrais qu'ils soient épargnés, n'est-ce pas ; c'est-à-dire prévenus. Tu sais bien que c'est impossible, absolument impossible ; ce serait prévenir les autres, faire tout échouer. Non, n'y songe plus !...

— Omar, au nom des souvenirs d'autrefois ! tu admirais notre marine, nos officiers t'étaient sympathiques, rappelle-toi !

— Le passé ne reste le passé pour moi, qu'en ce qui touche à mes souvenirs personnels ; tu sais ce que je veux dire... Pour le reste, je ne suis qu'un instrument dans la

main de mon père, lequel n'est lui-même qu'un instrument dans la main de Dieu.

De Melval se tut, il venait de lire dans ces yeux sombres la lueur de fanatisme que le contact de la civilisation n'avait pu éteindre.

Le jeune prince reprit, en montrant au loin les nombreuses lumières des vaisseaux.

— Je te répéterai sans cesse ce que je te disais tout à l'heure : notre tour est venu, les puissances européennes, la France comme les autres, n'ont que trop joué de cette guitare qui s'appelle l'expansion coloniale. Nous en sommes saturés, et il est temps que cette tragi-comédie, jouée par des peuples de race soi-disant supérieure, prenne fin.

Écoute, de Melval, que les Italiens, trop pauvres chez eux, que les Allemands, trop prolifiques, quittent leur pays tous les ans par centaines de mille pour aller offrir leurs bras aux États-Unis, au Canada, au Brésil, fort bien; ils y vont échanger leur travail contre le bien-être qu'ils ne trouvent pas en Europe : c'est la loi humaine.

Mais que les mêmes puissances se partagent l'Afrique comme un gâteau, et que sous prétexte de civilisation elles tuent, pillent de misérables populations...

— Oh ! fit de Melval : piller ! tuer !...

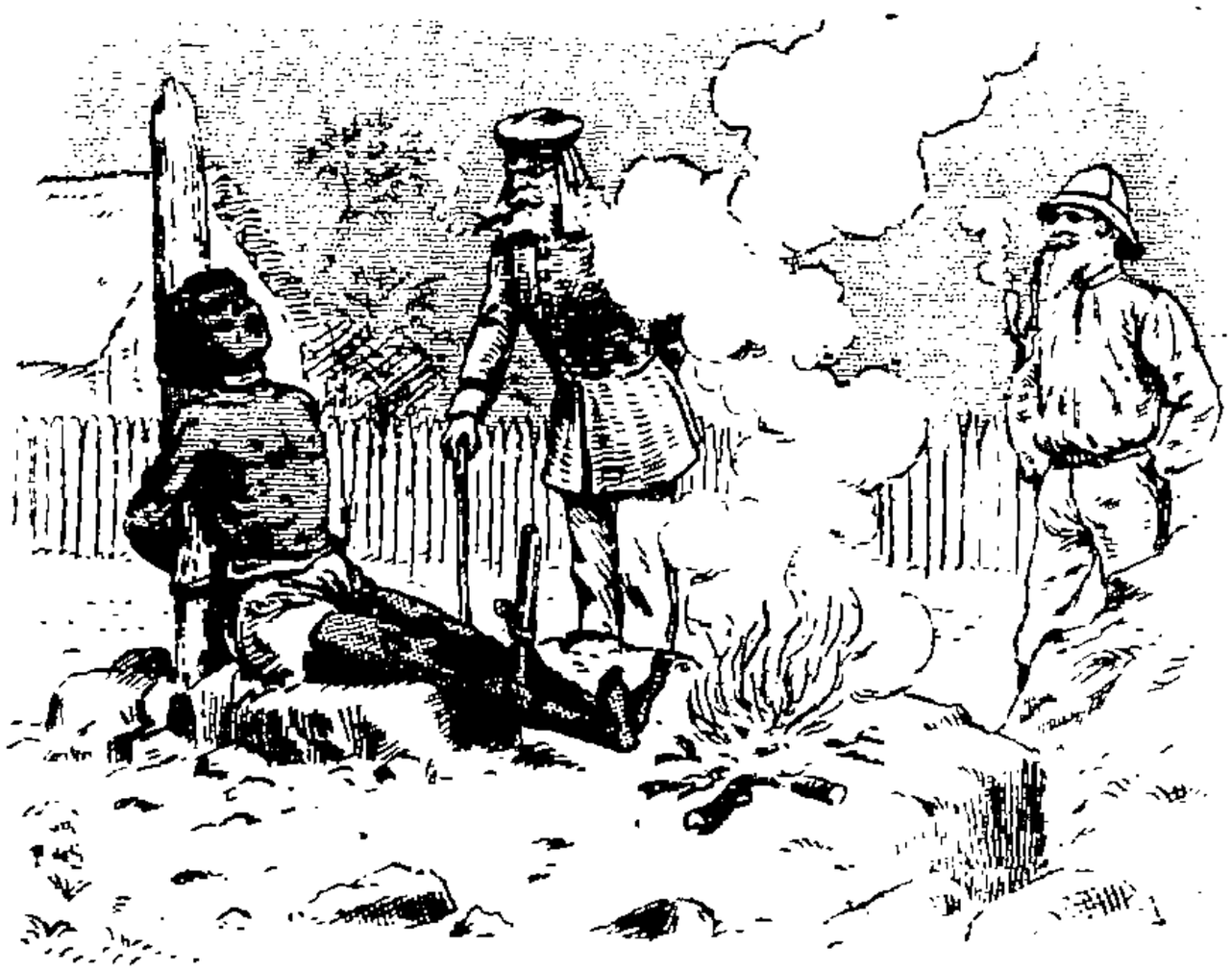
— Ne nie pas, rappelle-toi les procédés allemands dans le Cameroun, il y a eu chose jugée. Les faits étaient tellement épouvantables que l'empereur Guillaume II a fait traduire en jugement le gouverneur de cette colonie; tu dois t'en souvenir comme moi : ce potentat soumettait les nègres à d'horribles tortures, leur coupait les membres, les brûlait à petit feu, tout comme les Oureggas dont je te parlais tout à l'heure. Les officiers s'exerçaient au tir sur des prisonniers, tous étaient pris d'un véritable vertige de cruauté. Et les Anglais dans l'Ouganda, et les Portugais au Zambèze ?

— Pourtant, dit l'officier français, tu ne peux nier que les procédés de civilisation français aient été bien différents. De Brazza a conquis tout le Congo français sans tirer un coup de fusil; Binger, Monteil, Trivier, Decœur ont fait leurs explorations, conclu leurs traités sans escorte et à peine armés.

— Je conviens que la France a toujours...

— Et nos missionnaires, eux, interrompit de Melval.

— Ah ! pour ceux-là, distinguons, dit le jeune prince ; je conviens que les missionnaires catholiques, les Pères Blancs, par exemple, sont parfaitement désintéressés et viennent récolter sur le continent africain des tortures et des coups plutôt qu'autre chose ; ceux-là je les admire, car toute conviction est respectable ; cependant tu vois quels maigres résultats ils ont obtenus à côté de ces conversions à l'isla-



Ce potentat soumettait les nègres à d'horribles tortures. (Page 140.)

misme de peuples entiers. Et d'ailleurs, que diriez-vous en France si un Chinois débarquait un beau matin à Bordeaux dans l'intention bien arrêtée de vous prêcher la doctrine de Confucius et d'essayer de vous convertir. La manière dont on riait au nez des petites Salutistes autrefois, sur le boulevard, indique assez comment il serait reçu.

— On l'engagerait aux Folies-Bergère, fit de Melval qui ne put s'empêcher de sourire.

— Mais en dehors de ces missionnaires, reprit Omar, que penses-tu de ces pasteurs anglicans qui, une bible d'une

main et un sac d'opium de l'autre, font à la fois les affaires de Dieu, celles de l'Angleterre et les leurs propres, beaucoup plus soucieux de fonder un comptoir que de sauver des âmes? Non, vois-tu, que chaque peuple reste là où Dieu l'a placé, et n'aille pas tenter de conquérir des territoires où vivent à leur gré et suivant leurs traditions, des populations inoffensives.

— Oh! inoffensives! tu avoueras pourtant que Behanzin avec ses massacres annuels qu'il appelait des « coutumes », méritait bien ce qui lui est arrivé, et que la France a parfaitement bien fait de mettre le nez dans ses affaires.

— Behanzin était un fétichiste. Si la France n'avait pas arraché les Dahoméens à ces pratiques sanguinaires, les musulmans, descendus du Niger, allaient le faire... Mais de cette longue digression, je reviens à l'origine de notre conversation. Tous les vaisseaux qui sont là sont condamnés, toute exception est impossible. D'ailleurs le moment sera court : jamais vaisseaux torpillés n'auront disparu avec une pareille vitesse; songe, en effet, que ce n'est pas une seule ouverture, mais trente ou quarante qui se produiront dans la coque de chaque bâtiment. Il n'y aura donc pas de cloison étanche qui tienne, et ce sera l'engloutissement immédiat.

Ils rentraient au camp et comme ils allaient se quitter, de Melval demanda encore :

— C'est pour bientôt?

— Oui, mais je ne puis en préciser le jour.

Et comme l'officier restait silencieux :

— Je n'ai pas besoin de te rappeler, fit Omar en le regardant fixement, qu'en te permettant de suivre nos opérations, mon père a virtuellement votre parole à tous, à tous, entends-tu, fit-il en scandant lentement ces deux mots, que vous ne ferez rien pour les entraver. Moi-même je serais impuissant à te protéger contre sa colère s'il apprenait que tu as essayé de faire échouer l'œuvre qui s'apprête. Si je te dis cela... c'est que je lis dans tes yeux.

— Qu'y lis-tu?

— Tu te demandes comment tu pourrais faire parvenir un avertissement aux bâtiments français : crois-moi, ne l'essaye pas : d'abord tu échouerais, le rivage étant surveillé

par des centaines d'yeux, ensuite ce serait la fin pour toi et tes compagnons de captivité.

D'ailleurs, j'ai ta parole et pour te prouver quelle est ma confiance en elle, je vais t'indiquer l'emplacement de ces deux bâtiments; ils occupent les numéros 5 et 6 de la première ligne en commençant par le Nord. Si je te donne ce renseignement, c'est que je pense que ton cœur battra en les regardant pendant qu'il en est encore temps.

De Melval n'avait rien trouvé à répondre, le jeune prince avait lu en lui comme dans un livre ouvert.

Mais, maintenant, il se demandait s'il n'avait pas eu tort de s'opposer à l'entreprise de Zahner le jour de la visite à l'usine, entreprise que l'héroïque garçon eût peut-être menée à bien, malgré les difficultés du moment, s'il n'en avait été dissuadé.

Évidemment, c'était la parole violée, cela ne faisait aucun doute.

Mais quel résultat! Le chef de l'Invasion noire et son état-major, Zérouk et son secret, tout cela partant en fumée!

C'était l'anéantissement de ces projets qui lui apparaissaient chaque jour plus formidables.

Car où se fût-il rencontré, l'homme de génie capable de reprendre et de continuer cette œuvre gigantesque?

De Melval ne s'était-il pas trompé en mettant l'honneur là où il n'était pas, et n'était-ce pas lui qui avait eu raison, ce brave Zahner, avec son jugement simple et sa nette vision du résultat?

En somme, c'était tout bonnement héroïque, ce qu'il avait proposé là.

C'était l'histoire de Bisson se faisant sauter avec son bâtiment, du garde Henriot mettant le feu, en 1870, à la poudrière de la citadelle de Laon et de tant d'autres dont l'histoire a conservé les noms.

Il y avait même entre eux et lui cette différence que Zahner n'avait nullement songé à immortaliser le sien, puisque jamais l'écho de ce sacrifice n'eût dépassé les rivages de la mer Rouge.

Oui, là peut-être était le devoir...

Mais il était trop tard maintenant pour le regretter.

L'heure d'agir était passée; les outres étaient maintenant dispersées le long du rivage, enfouies dans le sable et les plongeurs Danakils, campés auprès d'elles, les gardaient comme ils eussent fait d'un trésor.

Et maintenant de Melval tremblait pour cette flotte; endormie dans une incroyable sécurité, elle lui paraissait perdue malgré sa puissance et son éloignement.

Encore ignorait-il les entrevues secrètes des officiers turcs avec le Sultan et ne doutait-il guère de la diversion qui allait contribuer si puissamment au succès.

Cette redoutable escadre allait périr comme ces fauves endormis dans les grands bois du Dar-Banda, qu'il avait traversés dans le haut bassin de l'Oubanghi; ils se réveillent soudain entourés, couverts de fourmis rouges, et ils ont beau se rouler, se secouer, les écraser par centaines, ils succombent dévorés vivants.

Il passa une nuit affreuse, voyant, les yeux ouverts, la mer couverte de débris et au milieu d'eux des figures exsangues, portant l'uniforme de marins français...

Puis les cauchemars succédèrent aux visions... les noyés se dressaient debout sur les eaux, le fixaient d'un air de reproche et de leurs lèvres vertes tombaient ces mots :

— Si tu avais voulu... notre vie ne valait-elle pas le sacrifice de ton honneur?

Il s'éveilla avant l'aube, couvert de sueur et se répétant la phrase d'Omar, la veille :

— Les vaisseaux français occupent les cinquième et sixième rangs en première ligne à partir du Nord.

Il quitta le camp, se dirigea vers la mer.

Plusieurs fois avec Zahner il était allé regarder du haut des falaises la longue ligne des bâtiments.

Quelle émotion avait produite en eux la première fois la vue de cette forêt de mâts où flottaient tant de couleurs différentes!

Il y avait près d'un an qu'ils n'avaient aperçu aucun vestige de leur pays, et le spectacle de ces citadelles puissantes qui en étaient comme les fragments récemment détachés les avait absorbés là pendant de longues heures.

Peut-être même leurs visites fréquentes à ce rocher un peu isolé des autres, loin des observatoires des Adalis,

avaient-elles été signalées à Omar, dont la police était remarquablement faite.

De là la perspicacité dont il avait fait preuve la veille en montrant à son ami qu'il l'avait deviné.

Mais c'était en vain que les deux officiers avaient essayé de distinguer à simple vue le pavillon français des autres.

Des officiers de marine eussent de suite reconnu à la forme de leurs carènes les bâtiments des diverses nationalités et, du premier coup, désigné les deux cuirassés français.

Maintenant de Melval connaissait leur emplacement ; il hâta le pas. Oui, au milieu de ses angoisses il allait éprouver un bonheur fugitif à les fixer, à les distinguer des autres !

Mais pourquoi Omar lui avait-il donné cette indication ?

Uniquement pour lui procurer ce bonheur-là ?

C'était bien douteux : il le lui eût procuré dès l'arrivée.

Pour témoigner de la confiance qu'il avait dans la parole des deux officiers français ?

La raison ne sembla pas naturelle à de Melval et soudain il s'arrêta :

Une idée venait de se ficher dans son cerveau et y vibrait comme une flèche qui vient de s'enfoncer dans un arbre.

En lui précisant l'emplacement des deux vaisseaux français, le fils du Sultan ne lui avait-il pas ainsi donné adroitement le moyen de parvenir jusqu'à eux sans se tromper... de les prévenir... de les sauver !

Pourquoi pas ?

Il connaissait les sympathies secrètes du jeune prince pour sa patrie ; sympathies qui ne pouvaient être avouées dans un pareil milieu, mais qui n'en avaient pas moins de sérieuses racines.

Omar avait bien dit la veille :

— Pas d'exception.

Mais au fond, qui sait ? Il serait peut-être heureux qu'on tentât malgré lui le sauvetage !

De Melval s'accrocha à cette branche désespérément.

Avant de la sentir sous sa main, il était déjà disposé à violer sa parole, quoi qu'il pût lui en coûter, pour prévenir les bâtiments français ; cette interprétation des intentions du jeune prince, l'approbation tacite qu'il y découvrait soudain furent un soulagement pour sa conscience inquiète.

— Si je les sauve il sera satisfait, dit-il en se parlant à lui-même.

Mais comment les sauver ?

Et comme il venait de se poser cette question, la plus importante à résoudre, il aperçut une forme blanche dans le petit réduit où il allait arriver.

Il s'arrêta, mais déjà il était reconnu.

— Mon capitaine ! dit une voix assourdie.

Déjà Zahner était là, et ils n'eurent besoin que d'échanger quelques paroles pour se comprendre. Le lieutenant avait été amené en ce point par les mêmes intentions, le même projet.

Oui, il n'y avait plus à hésiter...

— Et il n'est que temps, dit Zahner, car à quelques indices significatifs, je ne serais pas surpris que ça soit pour la nuit prochaine. « Tout est en place », a dit Omar hier soir.

— Alors nous n'aurions plus que vingt-quatre heures devant nous.

— Le plus difficile, dit Zahner, n'est pas d'arriver, mais d'aborder les bâtiments.

— Pour cela il faut aborder un des nôtres.

— Mais comment les reconnaître ?

— Je les connais... Omar me les a indiqués : cinquième et sixième à partir de la droite.

Ils comptèrent, puis se turent ; ces feux qui piquaient la nuit au milieu de tant de feux semblables les hypnotisaient.

Ils ne voyaient plus qu'eux.

— Mais sapristi, fit Zahner, en se croisant les bras, s'il vous les a indiqués, c'est qu'il nous engage à y aller... à moins poursuivit-il, saisi d'un accès de méfiance, qu'il ne nous mette dedans en nous en désignant d'autres.

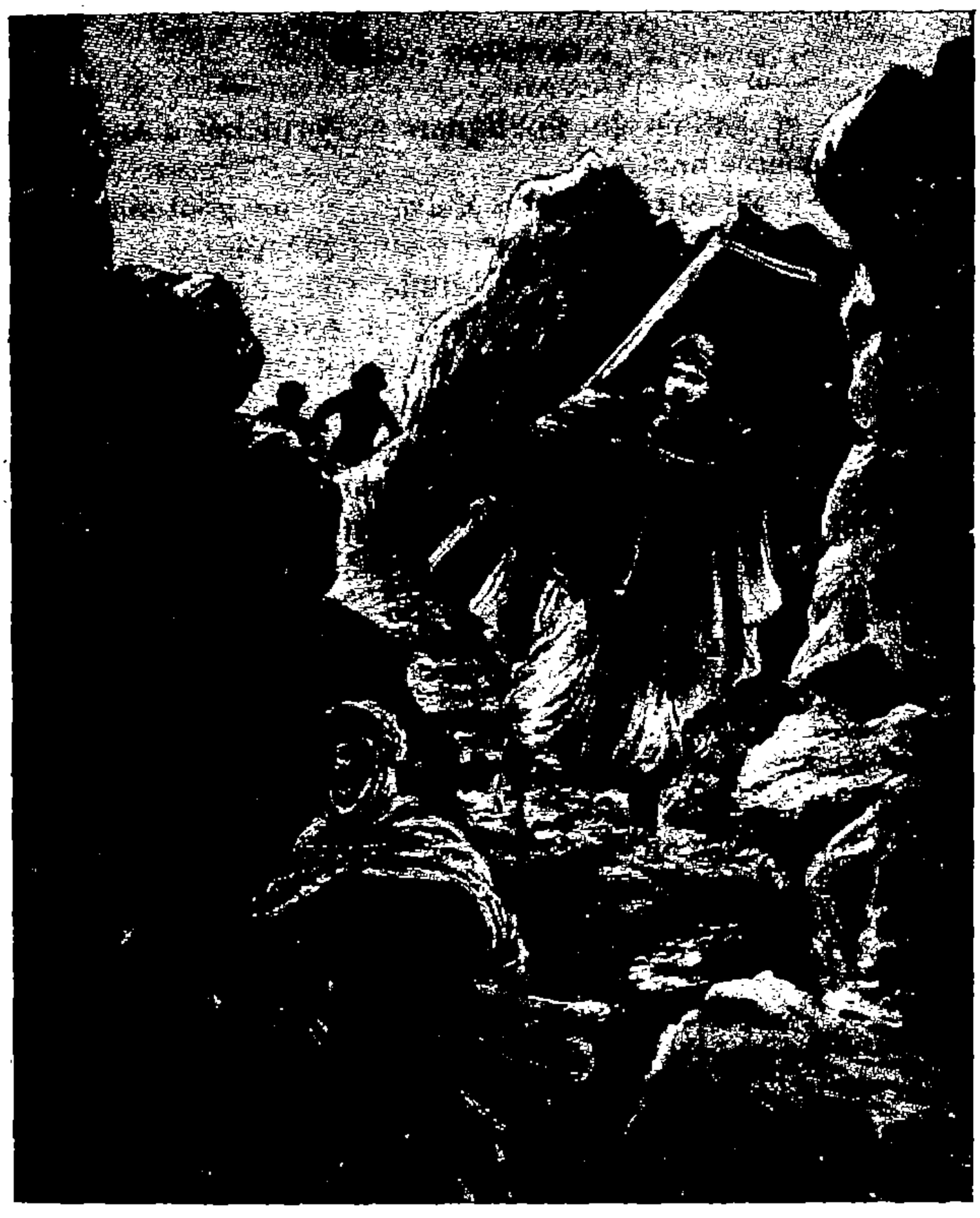
Mais ils chassèrent cette dernière idée ; d'ailleurs il ne s'agissait plus d'ergoter ; ils étaient tous deux bien résolus.

Restait à trouver les moyens.

— Le moyen de transport, dit Zahner, je l'ai déjà, tenez !

Et il montra, dressée contre le rocher, une de ces longues écorces détachées des chênes-lièges de l'Hadali.

— Je l'ai « trouvée » hier soir en rôdant là au pied des falaises, dit-il ; l'indigène à qui appartient cette embarcation en trouvera une autre ; pour moi, je suis bien certain d'arriver là-dessus.



Derrière eux les deux masses brunes s'étaient mises en mouvement, glissant comme des couleuvres. (Page 149.)

— Non, fit de Melval, c'est moi qui irai.

— Mon capitaine, fit Zahner, êtes-vous homme à faire quatre ou cinq kilomètres à la nage?

— Mais, dit de Melval, avec cette planche...

— Elle peut se retourner, vous laisser là... nous n'avons pas eu le temps de faire de répétitions : Eh bien, moi, si elle se retourne, je la plante là et j'arrive aux vaisseaux quand même, en nageant et sans bruit. L'année dernière, j'ai été passer un mois sur une charmante petite plage de

l'Océan, et j'allais du Pouliguen à Pornichet d'une seule traite, à marée haute.

— Mais, objecta encore de Melval, en me soutenant avec la planche chavirée, j'arriverai quand même.

— Si vous n'avez pas l'habitude vous serez pris d'une crampe ou vous ferez du tapage; et puis laissez-moi vous dire, mon capitaine, j'ai vu votre livret matricule... il y a dessus : *Sait un peu nager*. C'est suffisant.

— Curieux! fit de Melval, qui ne put s'empêcher de sourire.

— Donc, reprit le lieutenant, c'est moi que le sort désigne. J'arrive, je trouve une corde, une chaîne, une amarre, je me hisse à bord sans être remarqué ni interpellé.

— Et si une sentinelle vous envoie un coup de fusil?

— Elle me manquera, dit Zahner, et puis je n'ai pas ma langue dans ma poche, je crierai : « France! »

— Vous abordez, dit de Melval, et ensuite?

— Ensuite je demande à être conduit auprès du commandant, à parler à lui seul; mais voilà, c'est ici que j'hésite : faut-il dire au commandant tout ce que je sais?

De Melval réfléchissait.

Le cas était épineux.

Aller tout dire, c'était la trahison pure et simple, la trahison d'autant plus méprisable que le Sultan et son fils leur laissaient une liberté absolue, confiants dans leur serment.

Et de nouvelles perplexités les assaillirent.

— Non, fit de Melval, nous n'avons pas le droit de tout dire; c'est insensé, mais c'est ainsi; suppliez seulement le commandant de faire mettre ses filets, de se mieux garder, de prévenir son camarade, le commandant de l'autre bâtiment.

— Mais il préviendra tout le monde, dit Zahner; ils sont tous solidaires là-dedans; il ne peut pas agir autrement. Et ce sera comme si j'avais moi-même prévenu toute la flotte!

— Et ce sera l'échec certain pour le Sultan, dit de Melval. Tant pis, il n'y a pas à hésiter; j'ai répugné à l'idée de les faire sauter, Omar surtout, mais notre devoir est de les faire échouer... ainsi donc...

— ... Attention! dit Zahner, dont les yeux, la nuit, voyaient comme ceux du chat; nous avions des voisins que je ne

soupçonnais pas, heureusement que nous avons parlé en français.

En effet, à quelques pas d'eux seulement, une masse brune qu'on eût prise pour un rocher venait de remuer légèrement, et près d'elle, Zahner en remarqua une autre immobile et de même forme.

— Rentrons, fit de Melval, nous terminerons cela dans ma tente.

— Ne revenons plus ici, dit Zahner, baissant la voix; c'est d'ailleurs une mauvaise place, car les vaisseaux français sont beaucoup plus sur notre gauche; j'irai faire un tour par là dans la journée pour reconnaître un point de départ.

Ils allaient descendre de leur observatoire.

— Et mon bateau, fit soudain Zahner; si je le laisse là, je n'aurai plus le temps d'en chaparder un autre, et alors...

— Sûrement, vous ne le retrouveriez plus ici la nuit prochaine, dit de Melval.

— Je vais l'aller cacher ailleurs, dit le lieutenant; il y a sur le sentier un gros jujubier où j'irais les yeux fermés. Je vais glisser ma planche dessous.

Il prit le léger esquif, l'appliqua contre son dos pour éviter que sa silhouette fût remarquée et tous deux descendirent sans bruit dans le ravin.

Mais derrière eux les deux masses brunes s'étaient mises en mouvement et sans que cette fois Zahner les remarquât, suivirent les deux officiers, glissant derrière eux comme des couleuvres.

CHAPITRE V

Le retour du tigre royal. — Concentration et services administratifs. — La Roulna ou ration de campagne. — Le projet de Zahner. — Dernier vœu. — Enfermés! — Explosion des torpilles. — Le retour du *Tzar*. — Meurtre inutile. — Un ennemi de plus.

Maintenant, exactes au rendez-vous, les armées musulmanes arrivaient à la côte suivant de près la Garde noire, et s'y concentraient suivant les ordres très précis qu'Omar leur avait envoyés ; elles s'étendirent ainsi en demi-cercle, d'Assab à Zeïla, sur un front d'environ deux cents kilomètres et une profondeur de plus de cent.

Jamais pareille agglomération d'êtres humains ne s'était produite à la surface du globe, même à l'époque lointaine des grandes migrations asiatiques.

C'est sur ce front qu'avait été disposée une partie des immenses approvisionnements préparés par ordre du Sultan; d'ailleurs, les masses noires en traînaient derrière elles une pareille quantité provenant des greniers, des villages et des moissons rencontrés sur la route.

Un soir, arriva le roi Mounza, traînant derrière lui un

nouveau harem dont faisait partie maintenant la reine Taïtou, l'infortunée compagne de Ménélik.

Connaissant son goût pour le panache, Omar s'attendait à le voir revenir de cette campagne victorieuse dans un appareil extraordinaire.

Mais le roi des Monboutteus revenait avec son éternel bonnet garni de plumes, son long burnous blanc et ses molletières en peau de léopard ; il parut insensible aux cris de triomphe qui l'accueillirent, et c'est en vain que ses femmes répandirent du café sous les pas de son cheval pour lui souhaiter la bienvenue.

De larges taches brunes maculaient la peau de ses bras et de ses jambes, et avaient changé la couleur du tapis de cuir jaune qui recouvrait sa selle.

Il avait dû se vautrer dans le sang, tuer par plaisir.

En le voyant, l'œil farouche, les traits durs et le front plissé, en surprenant le regard circulaire qu'il jeta autour de lui à son arrivée au camp, Omar devina que la passion du cannibale n'avait fait que croître par l'absence.

Evidemment il cherchait Nedjma, et les massacres effroyables dont il avait ensanglanté le Choa, étaient le produit d'une surexcitation, d'une fureur jalouse arrivée à son paroxysme.

Le regard haineux qu'il lança au jeune prince fut une nouvelle preuve que ce dernier avait touché juste.

C'est qu'en effet, le seul obstacle qui se dressât devant le farouche monarque n'était pas la volonté de Nedjma, pauvre victime impuissante, ni le bras de l'officier français qu'il eût brisé comme verre; l'obstacle était ce fils de sultan, qui préférait couvrir un Roumi de sa protection plutôt que de donner satisfaction à l'ami dévoué de son père.

Le jeune prince n'y prit pas garde; il savait que Mounza plierait toujours sous son regard, et que personnellement il n'avait rien à craindre.

Mais quand il apprit que le roi avait fait mander Zérouk auprès de lui, le lendemain même de son arrivée, il appela de Melval.

— Veille sur elle, dit-il. Le Tigre royal est revenu, et il est aussi altéré qu'au départ.

Et comme l'officier hochait tristement la tête :

— Tu crains, et tu as raison, reprit le jeune prince; mais ne me quitte pas, près de moi il n'osera rien.

— S'il ne réussit pas aujourd'hui, reprit de Melval, il réussira demain, dans dix jours, dans un mois... Que puis-je contre un ennemi pareil? Dans tous les indigènes qui m'approchent, je crois voir un de ses affidés. Mazembé, son bourreau, semble avoir à mon sujet une consigne particulière, car il glisse vers moi des regards de fauve, et un beau matin on me retrouvera dans quelque buisson la gorge ouverte d'un coup de couteau. Quant à ma pauvre Nedjma, je n'ose penser à ce qui l'attend...

— Non, dit Omar, sois sans crainte; mais ne t'écarte pas du camp. Mounza sait qu'il me répondrait de ta vie, je l'ai prévenu.

— Ecoute, Omar, dit l'officier, tu sais ce que je souffre ici. Eh bien! je t'en prie, obtiens de ton père qu'il nous rende notre parole!

— Il ne reviendra pas sur ce qu'il a dit, je le connais : au Rhin seulement...

— Au Rhin! quand y serons-nous? Obtiens du moins qu'à Constantinople nous soyons libres. Pourquoi, en somme, nous garde-t-il? Il l'a dit lui-même : pour que nous ne puissions révéler à l'Europe aucun de ses secrets. Or, en admettant que l'Europe ait encore des illusions, ce qui me paraît difficile aujourd'hui, elle n'en aura plus dès que vous aurez forcé sa première porte... Constantinople. Je t'en prie encore une fois, intercède pour nous, et je me sentirai le courage de veiller et d'attendre.

— Ton raisonnement est juste, dit Omar, et j'essaierai de le faire triompher; mais j'ai grand'peur de n'y point réussir. En attendant, méfie-toi de tout, même de ton ombre.

Presque immédiatement, derrière la Légion du Prophète, était apparue l'armée du Mahdi; elle était arrivée par Kassala, dont elle n'avait pas laissé pierre sur pierre, et après avoir donné un nouvel assaut infructueux à Massouah, vigoureusement défendue par 12.000 Italiens et Anglais.

Elle se faisait remarquer par son organisation et avait une artillerie, la seule de l'armée musulmane.

Elle se composait de pièces Withworth et Krupp, portées

à dos d'éléphant, d'après les procédés employés par les Anglais dans leur campagne contre Théodoros en 1868. Le Mahdi les avait achetées quelques années auparavant aux Anglais et aux Allemands, et tel était l'esprit mercantile des premiers que leurs négociants n'avaient par craint d'armer un empire dans lequel l'Angleterre trouvait son plus redoutable ennemi.

C'est que les finances du Mahdi étaient prospères ; le Sultan l'avait abondamment pourvu d'or, et les souverains qu'il frappait à l'effigie de Marie-Thérèse, suivant la tradition abyssinienne, étaient avidement recherchés sur les marchés de la côte.

Une partie de l'armée madhiste, avec les chameaux, la flotte et les impedimenta, avait descendu le Nil. Le puissant agitateur soudanais lui avait donné rendez-vous à Jérusalem.

Il avait, en effet, obtenu du Sultan la promesse que le sac de cette ville lui serait réservé, non seulement afin qu'il n'y eût plus en Asie qu'une seule ville sainte, La Mecque, mais surtout à cause du riche butin qu'il espérait y trouver.

En effet, depuis plusieurs années, l'ancienne capitale de la Palestine, assoupie pendant des siècles sous le joug des Turcs, reprenait un essor extraordinaire.

Réalisant un vœu longtemps caressé, quelques-uns des plus puissants banquiers de Paris, de Londres, de Francfort et de Vienne avaient racheté à coups de millions la cité qui avait été le berceau de leur race ; profitant des embarras toujours croissants du gouvernement de Constantinople, ils avaient fini par lui arracher, en y mettant le prix, un lambeau de la Syrie avec Jérusalem pour capitale.

Dès que cette nouvelle avait été connue, de tous les coins de l'Europe les Israélites s'étaient mis en marche vers l'ancienne patrie, redevenue pour tous ces errants « la Terre promise ».

Mais c'était surtout de Russie qu'ils étaient venus en grand nombre, traqués par le gouvernement du tzar et obligés, chaque année, d'émigrer en masse vers la France hospitalière.

En dix ans, Jérusalem avait été transformée par eux dans un délire d'enthousiasme où les millions battaient la charge.

Des lignes de chemins de fer l'avaient rattachée à Damas, à Jaffa et à Gaza ; les monuments s'étaient élevés comme par enchantement au milieu des masures écroulées de la vieille ville. Une Bourse avait été bâtie près de la maison de David et la mosquée d'Omar avait été rasée.

Maintenant le rêve du syndicat des rois de Palestine était de rebâtir le temple de Salomon, et déjà ses fondations sortaient de terre. Des milliers de travailleurs, musulmans pour la plupart, courbés vers le sol, élevaient de leurs mains à la gloire de leurs anciens esclaves ce monument merveilleux de marbre, de cèdre et d'argent. Les rabbins les plus érudits avaient, dans les plus antiques papyrus, retrouvé les plans du grand roi, et on assistait à ce spectacle digne de clore l'œuvre du XIXe siècle : l'or détruisant l'œuvre du fer et les Juifs réduisant à l'état de captifs les descendants de leurs vainqueurs d'autrefois.

Malheureusement pour eux le spectacle allait être brusquement interrompu.

L'Invasion noire allait mettre fin à ce rêve d'une race dispersée à la surface du globe, rêve malencontreux s'il en fut jamais, puisque, réunissant en un seul point la presque totalité de ses membres errants, il permit à l'Islam de les détruire tous d'un seul coup.

Après l'armée mahdiste arriva l'armée de l'Ouganda, conduite par le fils d'Emin-Pacha et déjà solidement organisée à l'égyptienne; les fatigues du pénible trajet, qui lui avait été dévolu à travers l'Ethiopie, l'avaient moins éprouvée que la faim, car ils avaient trouvé un pays dévasté, sans vivres, sans ressources d'aucune sorte, et s'ils arrivèrent à la côte, ils le durent à leur énergie et à leur extrême frugalité.

L'intendant du Sultan leur partagea aussitôt un lot considérable de poisson salé envoyé par les Somalis.

Puis ce fut l'armée Massaï qui apparut par groupes serrés. Son itinéraire par le lac Victoria avait été tracé à travers le pays boisé des Boramis et des Haouynias.

Ils avaient parcouru ces 900 kilomètres en moins de huit semaines, donnant une preuve de vigueur et d'endurance extraordinaires, dans un pays dont les sentiers eux-mêmes étaient le plus souvent impraticables.

Les « Vaillants », comme ils se nommaient eux-mêmes,

avaient juré d'arriver les premiers à La Mecque que, dans leur zèle de néophytes, ils appelaient déjà le nombril du monde, et Boula, le grand sorcier, doté maintenant du titre plus musulman de « marabout », arrivait au milieu d'eux sur son âne blanc.

Les fidèles, qui l'entouraient, avaient fait franchir au M'batian, grand distributeur de sorts, les passages les plus difficiles en le portant lui et sa monture, ce qui, étant donné le poids invraisemblable, non de l'âne, mais du saint homme, exigeait le concours d'une vingtaine de bras vigoureux.

Enfin une partie de l'armée congolaise était signalée. Celle-là allait mettre cinq semaines à se concentrer, car ses directions de marche étaient tellement divergentes à l'origine et traversaient des contrées si difficiles, qu'elle ne parvenait à la côte que par tronçons.

Son chef suprême, Nzigué, arriva au camp avec le corps de Kassongo, le plus riche en éléphants. Ce chef en avait encore plus de quatorze cents, n'en ayant perdu qu'une centaine dans la traversée de la haute chaîne qui domine au Nord le Victoria Nyanza.

Et, de suite, car il tenait à ces précieux auxiliaires, il envoya dans les forêts de l'Haddali des milliers de travailleurs pour construire les puissants radeaux destinés à transporter de l'autre côté de la mer Rouge les énormes pachydermes.

Un torrent, qui se trouvait là, transporta les arbres coupés jusqu'à la mer, et Kassongo put ainsi exécuter rapidement cette besogne renouvelée d'Annibal.

Enfin Makoua, le « Sanglant », chef de la tribu des Koshis, un des plus féroces lieutenants de Nzigué, vint se présenter au Sultan quelques jours à peine après l'arrivée du grand chef congolais.

Le Sultan rayonnait.

Tous ses peuples étaient fidèles au rendez-vous.

Depuis la nouvelle de la victoire de Ben-Amema, il ne doutait plus du succès.

Seul, Omar était inquiet, car le signal tardait à paraître, et quelque considérables que fussent les approvisionnements rassemblés là, ils seraient insuffisants si le séjour dans

cet étroit espace se prolongeait encore quelques semaines.

Là, comme dans les armées d'Europe, le succès pouvait dépendre des « services administratifs ».

Or les services administratifs existaient dans l'armée noire : à l'état rudimentaire il est vrai, mais ils existaient et bien mieux fonctionnaient.

Toujours à l'imitation de ce qu'avait fait Abd-el-Kader, le Sultan avait auprès de lui de hauts fonctionnaires qui étaient :

Le « Khaznadar-el-Kébir », premier intendant chargé du service des fonds.

Le « Khaznadar-es-Sghaïr », chargé de la comptabilité des subsistances et des munitions.

Au-dessous d'eux « le Bach-Kummendji » ou chef du magasin des vivres, répartissant les approvisionnements accumulés en des points déterminés.

Ces trois administrateurs étaient eux-mêmes surveillés par l' « Oukil-el-Khalifa », homme de confiance du Sultan, remplissant les fonctions attribuées en France aux « contrôleurs de l'armée ». C'était un vieux marabout d'une intelligence remarquable et dont l'incorruptibilité était proverbiale.

Par ordre d'Abd-ul-M'hamed, chaque armée avait dû être pourvue par ses chefs de fonctionnaires analogues chargés d'assurer l'équitable distribution des denrées.

Mais à l'inverse de ce qui se passe dans les armées européennes, cette immense manipulation n'exigeait aucune comptabilité ; seuls les chefs de service prenaient note approximative des quantités distribuées, pour se rendre compte par expérience de ce qui était journellement nécessaire à de pareilles quantités d'hommes, et être en mesure d'assurer la constitution d'approvisionnements ultérieurs.

Et on eût bien fait rire le prince Omar, qui ne perdait pas de vue cette partie de ses fonctions de chef d'état-major, si on lui eût reparlé des minuties en honneur dans l'armée française, et rappelé à ce sujet son cours d'administration de Saint-Cyr. Les bons, états, carnets à souche et enregistrements de toutes sortes n'existaient plus dans sa mémoire qu'à l'état de souvenir démodé.

Et pourtant, entassés dans ce coin d'Afrique, des centaines

de mille hommes mangeaient et se débrouillaient, attendant dans un repos relatif le moment de reprendre leur marche.

Il est juste d'ajouter que chacun de ces soldats, si durs à la fatigue pourtant, se contentait pour vivre d'un ordinaire qu'un chien de cantinier eût trouvé insuffisant.

Avec un morceau de dogara séché, du lac Nyanza, soit 100 grammes de poisson environ, une petite écuelle d'huile de sésame, trois poivrons et une banane, un Mahdiste faisait bonne chère.

C'était la « Rouina » ou ration de campagne normale.

Deux tiges de sorgho en plus et le repas devenait une vraie noce; une poignée d'arachides et une kisseré, sorte de galette coriace, semblable à une crêpe, se joignaient-elles à ce menu, c'était une débauche !

Les quarts de vin et les seizièmes d'eau-de-vie qui, à périodes plus ou moins rapprochées, viennent éprouver le gosier des soldats européens, étaient choses inconnues pour tous ces buveurs d'eau dont la seule boisson un peu excitante était le vin de palmier fermenté.

Mais ils étaient si nombreux qu'ils tarissaient les sources en quelques jours, et ce fut avec une satisfaction indéfinissable que le fils du Sultan vit un soir le feu vert s'allumer au sommet du mât du *Stamboul*.

A peine le fanal attendu venait-il d'apparaître qu'il était signalé au Sultan de cent points à la fois.

Quelques instants après un feu semblable s'allumait sur les autres bateaux turcs.

Les plongeurs Danakils avaient été soigneusement prévenus que les bâtiments munis de feux de cette couleur au sommet de leurs mâts devaient être respectés.

Alors sur tout le front de l'armée noire dont les Européens ne soupçonnaient guère l'extraordinaire densité, une rumeur immense se produisit.

Par ordre du Sultan, toutes les troupes qui bordaient immédiatement le rivage avaient pris les armes; des postes nombreux avaient occupé silencieusement tous les points dominants ayant vue sur la mer.

Les musulmans attendaient l'événement qui allait leur ouvrir l'accès de l'Asie.

La grande œuvre de destruction accomplie, les sentinelles

devaient surveiller attentivement tout débarquement de canots ; il était à prévoir, en effet, que de nombreux marins, échappant à l'engloutissement immédiat, pourraient mettre à l'eau les embarcations des navires et essayeraient de gagner la côte.

En prévision de cette tentative, le Sultan avait envoyé des messagers aux tribus des Hadinya, qui bordent le littoral de Massouah à Souakim, et aux Bicharin, tribu féroce qui s'étendait jusqu'à Kosseïr, afin qu'il ne fût fait aucun quartier aux naufragés qui tenteraient d'aborder plus au Nord.

Sur le rivage opposé de la mer Rouge, le cheik de l'Yémen, à qui de vigoureux nageurs avaient pu, de nuit, apporter les ordres du Sultan, avait pris les mêmes dispositions le long de la côte arabique.

Cheik-Saïd, ce territoire français qui, entre les mains d'une nation remuante et ambitieuse comme l'Angleterre, eût été la clef du détroit, puisque son rocher domine Périm de 60 mètres, à 4 kilomètres seulement de distance, Cheik-Saïd avait été enlevé presque sans coup férir par une poignée de fanatiques de la grande tribu de Tehamah et occupait le centre de la ligne gardée par les Arabes. Deux points seulement pouvaient donc servir de refuge aux futurs naufragés : l'île de Périm elle-même, tenue par une garnison britannique, et Aden, l'importante colonie que l'Angleterre avait attachée au flanc de l'Yémen.

Encore ceux-là seuls qui pourraient se sauver en canot auraient-ils chance de gagner Aden, distant de Périm de plus de 90 milles anglais.

Vers onze heures du soir les feux des vaisseaux s'éteignirent; seul le fanal tournant du *Royal-Severeign* projeta sur le rivage un faisceau intermittent.

Cette imprévoyance de la flotte européenne, quelques heures avant sa fin, prouvait que nul soupçon ne s'était fait jour dans l'esprit des alliés, qu'ils n'avaient aucune idée de la puissance des armées accumulées à quelques kilomètres d'eux, et que leur confiance dans leurs voisins turcs restait entière.

De l'observatoire favori, où il était venu ce soir-là attendre l'événement, le Sultan respira en voyant les fanaux s'éteindre l'un après l'autre, car il avait toujours redouté une trahison

qui, mettant la flotte sur ses gardes, aurait singulièrement accru les difficultés de l'entreprise et en eût retardé l'échéance.

A minuit et demi le feu du *Royal-Severeign* s'éteignit à son tour, laissant la mer et la côte plongées dans une épaisse obscurité.

La flotte seule apparaissait maintenant dans le détroit avec une grande netteté ; les nombreux feux de couleur qui émaillaient la mer évoquaient l'idée d'un de ces portiques lumineux dressés aux jours de fête publique, et réfléchissant dans l'eau leurs arceaux colorés.

Alors, dans cette obscurité propice, le mystérieux travail des Noirs commença. Les innombrables barques mises à l'abri des tentatives de la flotte à l'intérieur des terres furent poussées vers le rivage par des milliers de bras ; les radeaux, véritables ponts flottants, construits dans les forêts voisines, et terminés dans les criques de la baie de Tadjoura, furent halés le long du rivage.

Avant même que la flotte eût disparu, les préparatifs du passage s'exécutaient.

. . . . . .

Non loin de la falaise qui servait d'observatoire au Sultan, deux ombres cachées depuis la tombée de la nuit dans un bouquet de tamaris, sortirent de leur abri lorsque, vers onze heures, s'éteignirent les feux des vaisseaux.

Autour d'eux, également cachés dans l'épaisse broussaille, les plongeurs danakils attendaient l'heure fixée pour se mettre à l'eau : un mot d'ordre circulant rapidement entre les sentinelles de la falaise et jeté à haute voix le long du rivage devait leur servir de signal.

Un étranger qui eût débarqué là par hasard eût cru d'abord tomber sur un rivage désert, alors que tous les fourrés de la plage recélaient des centaines d'indigènes complètement nus, et que, bordant les hautes falaises, des milliers de guerriers attendaient, l'arme prête.

— Je ne puis tarder davantage, fit Zahner, car c'était lui qui, avec de Melval, était à cette heure de nuit sur le rivage. Si je ne prends pas l'avance sur ces mécréants, meilleurs nageurs que moi, jamais je n'arriverai à temps.

— Vous êtes sûr de pouvoir faire un pareil trajet sur cette simple planche? dit le capitaine mettant le pied sur l'esquif primitif que Zahner venait de tirer du fourré.

— Absolument; je n'ai pu faire de répétition préliminaire, mais je suis sûr de m'en tirer.

— Et vous êtes certain de ne pas vous tromper de bâtiment?

— Tout à fait certain; car la mer est d'huile et je ne les perdrai pas de vue une minute pendant le trajet.

— Vous vous rappelez ce dont nous sommes convenus?

— Parfaitement : aborder le commandant, me nommer, lui prouver d'abord que je ne suis pas fou, lui demander sa parole de garder pour lui seul et son collègue de l'autre bâtiment français ma révélation, et, sans autre détail, le supplier de disposer ses filets autour de son bâtiment.

— C'est cela; et comment espérez-vous aborder?

— Ma foi, tout simplement en appelant à l'aide en français et en me faisant repêcher comme un marin tombé à l'eau.

Zahner avait ôté le burnous brun qui le recouvrait et l'empêchait d'être vu de loin; il apparut nu comme un ver, semblable, avec sa longue barbe blonde, à ces majestueuses divinités qui personnifient le Rhin ou le Danube dans les tableaux d'hôtel de ville.

— C'est une rude expédition que vous allez tenter là, mon brave ami, dit le capitaine, et je vous assure que si j'avais été aussi vigoureux nageur que vous, je ne vous en aurais pas laissé l'honneur...

— Bah! mon capitaine, ces corvées-là sont l'affaire de l'officier de semaine et je suis le seul officier disponible à votre pauvre compagnie. Il est vrai, poursuivit-il en riant, que pour un officier de service je ne suis pas dans une tenue des plus correctes.

— Voyons, mon brave Zahner, fit de Melval, que les plaisanteries de son lieutenant ne parvenaient pas à dérider, si... par hasard, vous ne reveniez point, n'avez-vous pas quelque dernière... quelque volonté à exprimer?

— Ma foi non, dit le brave garçon; faute de papier dans ce maudit camp, je n'ai pas pu faire mon testament; à quoi bon, d'ailleurs, je ne possède guère en toute propriété que

mon grade : loi du 19 mai 1834, ajouta-t-il en riant, et je crains même de m'illusionner là-dessus, car il y a beaucoup de chance pour que vous et moi soyons déjà remplacés sur l'*Annuaire*... Ah ! pourtant, fit-il se ravisant, j'allais oublier ma petite Hourida ; pauvre petite innocente ! celle-là me regrettera pour sûr, car je puis bien me vanter...

— Voyons, Zahner, reprit de Melval, répondez-moi sérieusement ; si plus tard je m'en tirais, sans vous, si je revoyais les vôtres, par exemple ?

— Je suis orphelin, répondit l'officier, dont le rire tomba aussitôt ; c'est encore une raison pour laquelle il vaut mieux que je me charge de l'opération ; moi, voyez-vous, mon capitaine, personne ne me regrettera.

— Taisez-vous, fit de Melval ; si cette raison seule avait dû décider du choix entre nous, aucune hésitation n'aurait été permise ; vous savez maintenant, par ce que vous avez entendu à Khartoum, combien j'ai peu de raisons de tenir à la vie ; moi non plus je n'espère plus être regretté...

— Attendez, mon capitaine, dit Zahner, dont la physionomie était subitement devenue grave, j'allais oublier le seul vœu qui me tienne au cœur.

— Dites.

— Vous vous rappelez les salles de jeux à Saint-Cyr, ces deux petits bâtiments qui bordent la cour Wagram ?

— Oui, mais pourquoi...

— Vous vous souvenez que dans l'une d'elles, celle des anciens, on a disposé pour chaque promotion des tables de marbre portant les noms des officiers tués à l'ennemi ?

— Oui, je me rappelle : c'est le général de Monard qui, autrefois, les inaugura.

— Eh bien, si vous en réchappez seul, mon capitaine, faites ajouter le mien sur la table de la promotion Canrobert.

— C'est entendu, mon brave ami, répondit de Melval qui serra fiévreusement la main de l'officier.

— Chut ! fit Zahner, voici deux pirates de nos voisins qui approchent ; je remets mon burnous et ne m'en débarrasserai qu'en entrant à l'eau ; comparée à la leur, ma peau fait l'effet d'un clair de lune et pourrait leur donner des soupçons.

Plusieurs ombres en effet s'étaient rapprochées, mais aucune ne traînait derrière elle son esquif personnel.

De Melval en fit la remarque.

— Sans doute ils l'auront déjà disposé au bord de l'eau, répondit Zahner; cela prouve qu'ils ne vont pas tarder à partir... allons, mon capitaine, bonne chance... il est temps...

Les deux hommes se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et très émus tous deux s'embrassèrent silencieusement.

Puis Zahner poussa sa planche de liège jusqu'à l'eau, jeta un dernier coup d'œil sur la lumière rouge du bâtiment français qui devenait son objectif et se débarrassa de son burnous.

Il se pencha. Il allait s'étendre; deux bras vigoureux le saisirent, l'étreignirent, lui coupant la respiration, et le rejetèrent en arrière; puis, quand il fut réduit à l'état de masse inerte, un géant noir le jeta sur ses épaules et l'emporta.

Du buisson où il venait de se dissimuler pour voir partir son ami, de Melval avait assisté à cette scène rapide; mais au moment où il s'élançait vers les agresseurs, deux autres ombres bondissaient sur lui.

Saisi brusquement par derrière, il recevait sur la tête un coup qui l'étourdissait et, comme Zahner, était emporté rapidement.

Quand tous deux revinrent à eux, ils se trouvaient dans une obscurité complète. Zahner, le premier réveillé par l'humidité de la nuit, recouvra l'usage de ses sens, étendit les bras autour de lui, sentit sous sa main le burnous qu'une main compatissante y avait placé et se couvrit.

Puis il perçut à côté de lui des soupirs prolongés : de Melval à son tour revenait à lui.

— C'est vous, Zahner?

— Oui, mon capitaine; vous n'êtes pas blessé?

De Melval porta la main à sa tête; il n'avait reçu qu'un simple coup de bâton; l'os était intact; seule une douleur sourde lui rappelait l'agression de la nuit.

— Nous étions suivis, fit Zahner au bout d'un instant.

— Et nous sommes peut être épiés en ce moment, dit le capitaine.

Zahner se leva en tâtonnant; sa main rencontra la roche, et en quelques pas il eut fait le tour de leur prison commune; puis ses yeux, habitués à l'obscurité, virent filtrer une faible lueur; il s'approcha de l'ouverture et comprit enfin.

— Nous sommes dans un de ces postes de guetteurs, comme les Arabes en ont creusé partout dans la falaise, dit-il, mais l'orifice est bouché par un énorme bloc que je n'arriverai jamais à déplacer seul.

— Attendez, je vais vous aider.

Ils s'arc-boutèrent, unissant leurs efforts en cadence, mais en vain.

— Inutile de lutter, fit de Melval; attendons; dans tous les cas, nous sommes seuls.

Et se remémorant ce qui leur était arrivé, ils commençaient à échafauder les hypothèses les plus extraordinaires, lorsque ce Melval poussa un cri.

— Et Nedjma! fit-il en se redressant comme un ressort.

Une angoisse affreuse l'empoigna.

Comment n'y avait-il pas songé plus tôt?

Le coup venait de Mounza; il ne pouvait en douter; il en doutait d'autant moins maintenant que sa vie avait été respectée, comme Omar l'avait exigé; il n'avait reçu juste que ce qu'il fallait pour être hors d'état de se défendre, puis on l'avait enfermé, et à cette heure le cannibale avait la place libre...

De Melval fit un bond vers le bloc rocheux qui barrait l'entrée.

— Zahner! cria-t-il d'une voix étranglée, essayons, essayons encore!...

Ses forces étaient décuplées, mais l'obstacle ne bougea pas.

Des bourdonnements remplirent ses oreilles; il lui sembla entendre crier :

— Lioune! Lioune!

Une sueur froide l'inonda tout entier; il se représentait le roi barbare, un rictus aux lèvres, les yeux allumés, se penchant sur la jeune fille.

Et de nouveau il se jeta sur la pierre inerte, s'y meurtrissant les mains, s'y brisant les ongles.

Il écumait, fou de rage impuissante.

Il allait crier, la poitrine haletante, pour se soulager, Zahner le saisit par le bras :

— Écoutez, fit-il, écoutez !

Une crépitation lointaine venait de se faire entendre, elle s'accentua, grandit, se transforma en une série rapide de coups sourds, se déchaîna enfin en mugissements de tempête.

On eut dit la fin d'un formidable feu d'artifice tiré dans une nuit d'orage, ou plutôt l'inflammation de milliers de fusées tombant soudain dans un incendie.

La faible lueur qui filtrait de l'extérieur était devenue un rayon rouge d'une effrayante intensité.

— Les torpilles ! fit Zahner, la gorge sèche.

Et tous deux restèrent là, respirant à peine, suffoqués par l'angoisse, attendant la fin de l'horrible drame qui se jouait là-bas.

Pendant qu'ils étaient là, impuissants, un cataclysme unique dans l'histoire précipitait dans l'Océan des milliers de leurs compatriotes, anéantissait une des plus belles flottes du monde, ouvrait la porte au torrent noir.

De Melval avait oublié son emportement frénétique de tout à l'heure; sa douleur, sa rage à la pensée de Nedjma emportée, l'appelant en vain, avaient fait place à quelque chose de cent fois plus poignant.

Il se représenta les deux vaisseaux français entr'ouverts, le pavillon englouti, et en lui-même quelque chose s'effondra.

— Oh ! mon Dieu, fit-il.

Maintenant le drame était consommé: quelques explosions partielles se firent entendre encore comme des fusées partent isolées dans la nuit, après le fulgurant embrasement du bouquet final, puis le silence retomba pesant comme l'obscurité.

Une heure au moins s'écoula : le jour n'était pas loin, car une légère lueur éclairait maintenant la paroi rocheuse de leur prison.

Des pas se firent entendre et des leviers glissèrent sous la masse granitique qui obstruait l'entrée de la grotte; elle roula découvrant l'entrée, et une ombre s'encadra dans l'ouverture.

— Eh bien! dit une voix en français, que t'avais-je dit, de Melval?

— Omar! c'est toi?

— Oui, c'est moi, moi qui sentais bien que tu ne voudrais pas tenir la parole que j'avais exigée de toi, moi qui vous ai fait surveiller minute par minute, et qui vous ai évité à tous deux une folie.

Melval se dressa.

— Une folie!

— Je veux dire une chose irréalisable; ne te l'avais-je pas dit? « des milliers d'yeux vous observent... vous ne pouvez rien... » et en effet vous n'avez rien pu!

Il avait parlé sèchement, presque durement; sa voix s'adoucit, il fit un pas vers de Melval.

— Oui, dit-il, je comprends ce que vous souffrez; moi-même, tu peux m'en croire, j'ai senti quelque chose là en songeant à ces deux bâtiments français sacrifiés. Allah m'est témoin que si j'avais pu les sauver, les épargner sans désobéir à mon père, sans compromettre ses projets, je l'aurais fait... la fatalité ne l'a pas voulu.

— Alors c'est fini? tous sont engloutis? demanda le capitaine.

— Oui, tous; on ne voit plus au-dessus de l'eau que les feux verts des bâtiments turcs; les autres ont disparu, je t'ai évité ce spectacle; il a été grandiose; maintenant la voie est libre... préparez-vous à partir demain soir avec nous.

— Demain soir?

— Oui, mon père veut voir s'écouler, pendant toute la journée de demain, la légion du Prophète et l'armée du Mahdi; le reste passera les jours suivants.

Et maintenant, poursuivit-il, vous êtes libres : rentrez dans vos tentes; je n'ai pas besoin de vous dire que ce qui s'est passé n'est connu que de moi; mon père ne l'aurait jamais pardonné; qu'il n'en soit plus question.

Lourdement, la tête bourdonnante, ils s'acheminèrent vers le camp.

Toutes ces émotions successives les avaient brisés.

Et quand ils eurent franchi la chaîne des falaises, tous deux s'arrêtèrent en même temps.

Dans la buée légère du jour qui montait, à cinquante mètres à peine de la tente du Sultan, le *Tzar* se balançait au souffle du matin.

C'était la première fois qu'ils le retrouvaient à l'ancre, si près du camp.

Plus d'une fois depuis la rencontre de Khartoum ils l'avaient vu paraître subitement, rasant le sol ou dissimulé dans des bouquets d'arbres pendant quelques courts instants; mais on eût dit que son maître était d'une misanthropie extraordinaire ou d'une méfiance excessive à l'égard de cette armée dont il était l'avant-garde, car il n'était jamais resté au camp plus d'une heure, et souvent on l'avait vu repartir à la tombée de la nuit pour aller s'ancrer solitaire quelques lieues plus loin.

La vérité est que plus détérioré encore qu'il ne l'avait cru, Saladin avait dû retarder l'heure de sa vengeance au-delà des limites qu'il s'était fixées lui-même.

La première fois qu'il s'était présenté devant le prince Omar dans l'état lamentable où l'avaient mis les vigoureux poings du lieutenant, aucune question ne lui avait été adressée, mais il avait bien senti à certain regard ironique que le fils du Sultan, devinant la vérité, était loin de faire un crime à l'officier français de cette exécution sommaire.

Sentant en celui-ci un ennemi puissant, il avait résolu d'attendre une occasion favorable, et ce soir-là il avait serré nerveusement sa carabine et l'avait disposée à sa portée contre le bordage de la nacelle, cherchant des yeux les tentes des officiers français qu'il savait être les plus voisines de celle du Sultan.

La nuit était arrivée quand il jeta l'ancre sur un bouquet de palmiers nains. Peu rassuré sur la solidité de son point d'attache, il fit descendre Mata, dont il avait plusieurs fois mis à l'épreuve l'extrême docilité et la soumission silencieuse.

— Tiens-toi là, lui dit-il, et veille avec soin !

Le nègre s'accroupit immobile, jetant un regard de regret vers un petit groupe de tentes qui, au milieu de l'obscurité, se distinguaient de toutes les autres. De forme quadrangulaire, elles dominaient la foule des « guétoun »

qui, aplaties contre le sol, comme des toits de maisons enterrées, abritaient par vingt à la fois les soldats de la garde.

Ces deux tentes, Mata les connaissait bien, car dans l'une d'elles, celle du capitaine de Melval, reposait près de Nedjma, sa petite Alima, la pauvre esclave délivrée dont il avait fait sa compagne et qu'il aimait d'autant plus tendrement, lui le colosse, qu'elle était douce et frêle.

Sans doute elle dormait, ne se doutant guère qu'il était là, tout près, revenu de ce long voyage, dont il avait encore les yeux éblouis.

Depuis quinze jours, le nègre croyait marcher dans un rêve : les premiers parcours faits sur le *Tzar*, en Perse et au bord de « l'Indus » l'avaient moins surpris que ce dernier voyage dont il revenait; car il venait de voir La Mecque, la ville sainte entre les saintes, dont il se croyait si loin, dont il avait entendu faire de si ardentes descriptions depuis qu'elle était devenue l'objectif de tous les musulmans d'Afrique.

A sa grande stupéfaction, le ballon s'était arrêté au-dessus de la Grande Mosquée, puis l'un des Soudanais avait, du haut de l'échelle, harangué la foule assemblée autour du temple, et pendant que Saladin descendait sur les terrasses émaillées de dômes, ses deux compagnons lui avaient montré, au milieu de la vaste cour entourée de colonnades, la Kaàba, la maison d'Abraham, recouverte de son voile noir brodé d'argent.

La Kaàba, ce mot que tout musulman prononce avec un religieux respect !

Dans son esprit simple, où le Coran seul avait jeté les germes de quelques connaissances, le centre du monde était là.

C'était là que l'ange Azrayl avait déposé la double poignée de limons de qualités et couleurs diverses dont le Tout-Puissant avait pétri le premier homme; là que cette statue d'Adam s'était animée, et qu'une âme était entrée en elle sur l'ordre de Dieu, qui avait dit :

« Tu entres dans ce corps sans le vouloir, parce que tu le trouves trop grossier pour toi; tu le quitteras aussi sans le vouloir. »

Le ballon s'était arrêté au-dessus de la Grande Mosquée de La Mecque.
(Page 168.)

Et parcourant des yeux l'horizon, les deux Soudanais avaient cherché le Paradis, où le premier homme avait été transporté après la création.

Car la tradition le plaçait près de La Mecque.

Comme eux, le pauvre nègre avait cherché ce paradis, dont les marabouts avaient fait luire aux yeux des croyants les éblouissantes descriptions. Son imagination s'était

éveillée à mille idées nouvelles sur ce sol fabuleux où il avait été transporté d'une façon surnaturelle.

Puis l'aérostat était arrivé au-dessus de Médine, ville sanctifiée par la mort de Mahomet, et Saladin avait jeté l'ancre sur le dôme même de la mosquée où reposait la dépouille du Prophète.

Et, de ce jour-là, datait pour Mata l'émotion la plus vive qu'il eût jamais ressentie, car plusieurs nuits de suite, il avait vu Saladin descendre sur la coupole emportant des fils supendus à la nacelle et se livrer autour de la flèche, qui la surmontait, à une besogne mystérieuse. L'interprète n'interrompait son travail que pour appeler, et une voix sourde lui répondait de l'intérieur de la coupole.

Etait-ce celle du grand Prophète revenant à la vie pour assister au pèlerinage fantastique qui se préparait?

Mata n'était pas éloigné de le croire.

En même temps et pour ajouter au mystère de ces entrevues nocturnes, une trépidation s'était fait sentir sous les pieds des passagers, comme si la nacelle elle-même eût été agitée d'un tremblement religieux.

Et le nègre qui ignorait la présence à bord d'une puissante machine électrique, et attribuait ce phénomène vibratoire à l'influence de Mahomet, avait conçu, pour l'homme capable d'évoquer cette ombre trois fois sainte, une superstitieuse admiration.

Mais dès la première heure de son retour au camp du Sultan, son désir de revoir Alima avait chassé toutes ces secrètes terreurs; avec quelle ardeur il aspirait au moment où il entourerait de ses bras nerveux sa douce compagne; mais, toujours fidèle esclave de sa consigne, le nègre ne songea pas un instant à abandonner la garde de l'ancre pour courir à la tente d'Alima; il attendait que le Maître le relevât.

Ce serait à la fin de la nuit sans doute, et immobile comme une statue de bronze, les yeux dirigés vers la tente de l'officier français, Mata ne bougea plus.

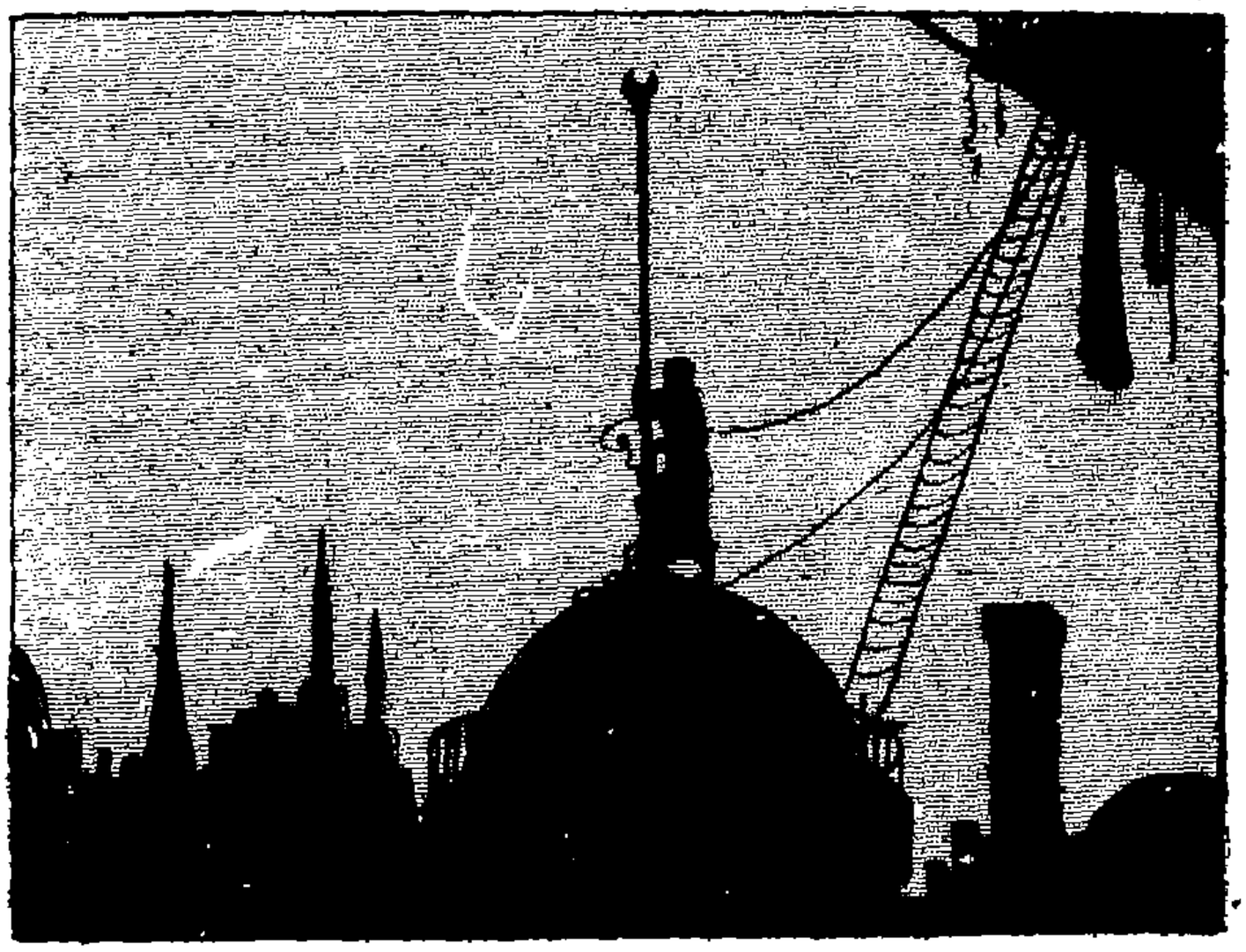
Saladin, ayant tout mis en ordre à bord de la nacelle, descendit, et le nègre le vit entrer dans la tante la plus proche, celle du prince Omar.

Elle était vide : le traître n'y trouva que le Soudanais

de confiance du jeune prince, espèce de géant porteur d'un sabre toujours nu, et qui couchait la nuit en travers de la porte intérieure de la tente.

Sans dire un seul mot, le farouche gardien fit signe que son maître était parti dans la direction du rivage, avec le Sultan.

Que se passait-il donc de si grave, que le Commandeur des Croyants allât passer la nuit sur les falaises?



Saladin se livrait, autour de la flèche, à une besogne mystérieuse. (Page 170.)

A tout hasard, Saladin se dirigea vers la tente de Selim, le commandant du noyau principal de la Garde noire, et le trouva équipé, sa riche carabine entre ses jambes, le chibouk aux lèvres.

En l'interrogeant adroitement en arabe, Saladin apprit que l'attaque de la flotte par les torpilleurs improvisés de Zérouk allait avoir lieu cette nuit même, et que la garde avait reçu l'ordre de se tenir prête pour courir au rivage au premier signal.

— Alors, dit Saladin, revenant à l'idée fixe qui l'obsédait nuit et jour, les deux officiers français sont avec le Maître?

— Je ne le crois pas, répondit Selim, car le capitaine se garderait bien de laisser seule, la nuit, la jolie Nedjma... ce serait dommage!

Et il appuya cette réflexion d'un gros rire accompagné d'une mimique qui, chez tous les peuples du monde, voulait dire : « Ah! elle en vaut la peine, et lui est un heureux gaillard! »

L'ancien commandant du bataillon de la garde ne demandait qu'à jaser; Saladin s'en aperçut et par d'adroites questions, feignant de connaître les deux jeunes gens, il apprit rapidement tout ce qu'il voulait savoir.

Selim représenta le capitaine de Melval comme éperdument épris de la jeune Mauresque, ne la quittant jamais, l'entourant de soins et de tendresses aux yeux de tous, ne la laissant jamais seule dans sa tente, jaloux comme un tigre.

Quant à elle, elle était attachée au jeune homme comme le parfum du musc au flacon qui le recèle.

Saladin savait à quoi s'en tenir sur cette passion dont il entendait parler pour la première fois; elle ne pouvait être que très récente, car le désespoir de l'officier lors de la rencontre de Khartoum prouvait bien qu'alors le souvenir de Christiane dominait tout en lui.

Sans doute, après l'affreuse désillusion subie ce jour-là, il s'était rejeté sur un amour qui pût lui faire oublier l'autre, et d'après les descriptions et les récits emphatiques du Sénégalais, de Melval avait dû s'y livrer avec emportement, avec frénésie.

Alors une idée qui parut douce à son âme ulcérée germa chez Saladin : ne pouvait-il frapper son ennemi dans cette nouvelle affection, briser cet amour consolateur comme il avait brisé l'autre? Ne pouvait-il dédoubler sa vengeance, la tuer, elle, cette inconnue qui faisait oublier à l'exilé Christiane absente, le tuer lui ensuite pour que jamais il ne pût retrouver cette absente et avec elle le bonheur perdu?

De nouveau il songea à l'arme terrible qu'il avait en main, « l'arme de l'assassinat », avait dit Guy de Brantane

quelques heures avant qu'elle justifiât ce titre. Grâce à elle il était sûr de tuer sans bruit, sans fumée, sans éclair. Le jet d'hydrogène chassait la balle avec une vitesse supérieure à celle que jadis lui imprimait la poudre.

Pourquoi avait-il tant tardé? ce Zahner, d'ailleurs, n'aurait-il pas dû depuis longtemps déjà payer de sa vie ses brutalités de soudard?

Dès lors Saladin résolut d'attendre l'occasion, de ne plus quitter le camp sans avoir rempli au moins la première partie de sa tâche, priver de Melval de son ami et de sa maîtresse.

Après quoi, il s'occuperait du capitaine.

L'attaque de la flotte, le passage du détroit s'il se réalisait, la levée du camp si l'armée noire, changeant de direction, se dirigeait vers le Nord, lui fourniraient certainement l'occasion cherchée : désordre, prise d'armes inopinée, mouvements quelconques pendant lesquels, posté derrière le bordage de la nacelle, il verrait bien passer à portée de sa carabine Zahner et Nedjma.

Quant à ce qui pourrait en résulter, il n'y voulait point songer, tant la haine en lui parlait plus haut que tout le reste.

Elle lui pesait comme un fardeau trop lourd : il ne se trouvait pas suffisamment vengé des dédains de Christiane par le tourment qu'il avait infligé à celui qu'elle aimait. — Et d'ailleurs ce tourment avait été de trop courte durée : il fallait étouffer sans retard le bonheur naissant qui l'avait suivi.

Il remonta dans la nacelle après avoir recommandé de nouveau à Mata de faire bonne garde, car l'ancre retenue seulement par de jeunes pousses de palmier « doum » ne lui semblait pas aussi solidement fixée que d'habitude.

Mais il ne put trouver le sommeil, et déchargeant l'un des Soudanais de son équipage du service de garde qu'il répartissait entre eux chaque nuit, il s'accouda le front brûlant contre le bastingage.

Son regard errait sur le camp, mais il ne pouvait se détacher de la tente de de Melval, que Selim lui avait désignée en le quittant avec un geste qui signifiait :

— Ils ne s'embêtent pas là-dedans!

Elle était à cinquante mètres à peine, et soudain le traître se redressa, saisit sa carabine, en disposa l'index à la position du tir et la mit en joue.

Il allait y jeter quarante balles en moins d'une minute sans que personne s'en doutât.

Il ne pouvait manquer de les atteindre à travers la muraille en peau de chameau qui les masquait à sa vue.

La même balle les traverserait tous les deux peut-être! Mais il abaissa son arme; une réflexion rapide venait de lui montrer les dangers de cet assassinat à l'aveuglette : ils pouvaient n'être que blessés; leurs cris mettraient le camp en rumeur, et Zahner ne serait pas long à deviner le meurtrier.

Or, le prince Omar ne pardonnerait pas.

Et puis, il manquerait ainsi la partie la plus attrayante de son programme de tout à l'heure.

Avant d'être atteint lui-même de la balle anonyme, il fallait que de Melval pleurât ses dernières larmes sur le corps de celle qui semblait l'avoir rattaché à la vie.

La nuit s'avançait; un bourdonnement de ruche se faisait entendre du côté du rivage : dans l'obscurité des milliers de bras poussaient à l'eau les barques qui allaient servir au passage du lendemain.

Tout à coup Saladin tressaillit : une série d'explosions sourdes, semblant provenir d'une canonnade lointaine, se faisaient entendre dans la direction de l'Est.

Il tourna les yeux de ce côté. L'horizon s'empourprait, une lueur d'incendie montait au-dessus des falaises et les détonations se suivaient avec une effrayante rapidité.

Le regard du traître s'illumina; il ne pouvait s'y tromper : ce n'était pas là l'écho des canons de la flotte. C'était l'embrasement du chapelet de torpilles dont Selim lui avait parlé tout à l'heure et Saladin, rempli d'une admiration superstitieuse pour ce Sultan qui attaquait l'Europe avec ses propres armes, sentit pour la seconde fois monter à son cerveau l'ivresse du triomphe.

Après l'armée française du Sahara, la flotte européenne cessait d'être un obstacle à la marche de l'Invasion noire.

Car il n'avait aucun doute sur le résultat de la formidable

éruption sous-marine qui plaquait de teintes carminées les contreforts de l'Haddafi.

A la tombée de la nuit, en arrivant, il avait, des hauteurs de l'atmosphère, vu la flotte à l'ancre, insouciante du danger. A cette heure elle devait s'abîmer dans les profondeurs de la mer Rouge.

Au-dessous de lui, le camp était en pleine rumeur. Des appels rauques et précipités traversaient l'air, les noirs sortaient des tentes, se rangeaient au milieu des espaces laissés vides pour chaque bataillon, et à peine rassemblés se mettaient au pas de course en route vers le rivage.

La voix de Selim, une voix formidable à laquelle il devait d'ailleurs le plus clair de son autorité, dominait toutes les autres, appelant les raïs, insultant les retardataires.

Puis avec une rapidité que n'eût pas désavouée une troupe européenne, le camp se vida : comme des serpents noirs se glissant dans le creux des roches, les compagnies s'engagèrent dans les dunes des falaises, bondissant au milieu des rochers, et le bourdonnement de cette ruche humaine décrut et s'éteignit.

Saladin n'avait pas quitté des yeux la tente de de Melval.

Il s'attendait à le voir sortir, éveillé par cette rumeur soudaine, voulant se rendre compte du pourquoi de cette prise d'armes nocturne, et il se disait que, derrière lui, il allait voir une silhouette de femme s'encadrer dans la porte, s'offrir à ses coups.

Comme le félin prêt à s'élancer, il se baissa, se ramassa sur lui-même derrière le bordage, l'arme prête.

Mais la porte resta close.

A cette heure le pauvre de Melval joignait ses efforts désespérés à ceux de Zahner pour ébranler le rocher qui fermait sa prison.

Et Nedjma, pleine d'angoisses de ne pas le voir revenir, lui qui craignait tant de la laisser seule, Nedjma assise sur son lit, frémissait, silencieuse, n'osant parler à la pauvre Alima, étendue à ses pieds sur une peau de léopard, de peur que le son de sa voix ne trahît sa solitude.

Une demi-heure se passa coupée de détonations rapprochées, partant du rivage, et Saladin revenant à sa première

idée se demandait s'il n'allait pas profiter du vide partiel de cette partie du camp pour cribler de balles la tente qui l'hypnotisait, lorsque la portière de la tente se souleva et une forme blanche apparut sur le seuil.

La nuit tirait à sa fin : une légère lueur montait du coté des falaises et les milliers de tentes qui s'étendaient à perte de vue dans l'étroite vallée sortaient de l'ombre.

Le cœur de Saladin battit à coups précipités; il n'avait donc pas attendu en vain, car cette silhouette enveloppée dans un grand haïk blanc était bien celle d'une femme, il n'en pouvait douter.

Et cette femme ne pouvait être que cette Nedjma dont il ignorait l'existence quelques heures auparavant, mais qu'il haïssait déjà pour le bonheur qu'elle donnait à son ennemi, pour l'oubli qu'elle avait versé dans son cœur.

Il la mit en joue, cherchant à l'atteindre en pleine tête pour qu'en la pleurant morte, de Melval eût encore l'atroce douleur de la trouver défigurée.

Mais comme il allait lâcher la détente, la forme blanche prit sa course, se dirigeant vers le ballon qu'elle venait d'apercevoir.

Saladin perçut un cri de joie auquel il lui sembla qu'un écho répondait au-dessous de la nacelle; de son arme qui n'avait pas quitté l'épaule, il avait suivi son objectif approchant rapidement.

Quand il ne fut plus qu'à vingt pas, Saladin appuya sur la détente : un jet d'hydrogène fusa.

La blanche apparition étendit les bras et s'abattit foudroyée, sans un cri.

Personne ne l'avait suivie.

Aucun témoin ne pouvait se lever contre le meurtrier; la justice sommaire et expéditive du Sultan, si elle était mise en mouvement, n'irait pas jusqu'à rechercher la trace de la balle homicide, et d'ailleurs cette balle, dont le calibre minuscule pouvait devenir une révélation, était maintenant enfoncée profondément dans le sol après un rapide parcours dans le corps étendu là.

Seul, de Melval, en voyant le *Tzar*, devinerait l'origine du coup.

Soudain un cri déchirant traversa l'espace. Et Saladin se

penchant aperçut Mata courbé sur le cadavre, le relevant, l'étreignant, hébété, stupide.

Des sons rauques sortaient de la gorge du nègre : il se redressa, les bras étendus, regarda autour de lui, puis il se mit à courir comme un fou de tous côtés, cherchant derrière les tentes, scrutant les touffes de palmier doum.

Ses cris tournèrent au rugissement : il revint au cadavre, et essaya de le remettre debout, l'appelant d'un nom sans cesse répété.

— Alima? Alima!

Et Saladin, au milieu d'un haïk blanc, aperçut se renversant en arrière sous le jour qui montait, la tête crêpelée d'une négresse.

Il n'eut pas besoin de longues réflexions pour comprendre qu'il venait d'accomplir un meurtre inutile.

Selim lui avait dépeint Nedjma comme une Arabe blanche, au teint chaud, légèrement bronzé : il avait pris pour elle une femme de race noire, une servante sans doute, et aux démonstrations de tendresse que lui prodiguait le nègre, il devina que ce meurtre était non seulement inutile, mais singulièrement inopportun.

Il allait perdre son meilleur, son plus docile serviteur à bord du *Tzar :* bien plus s'en faire un ennemi acharné si le nègre apprenait d'où venait le coup.

— Jolie gaffe, murmura-t-il.

Prudemment il déposa sa carabine et quitta le bordage afin de n'être pas remarqué du malheureux noir qui, désespéré, avait repris sa course ululante, après avoir déposé près de l'ancre le corps inanimé de sa compagne.

Mais le camp était désert; et comme le tigre en cage, après avoir longuement erré autour des barreaux sans issue se couche l'œil hagard et la langue pendante, Mata revint s'étendre auprès d'Alima.

Alors, au milieu des grands sanglots qui soulevaient sa large poitrine, il se mit à lui parler comme si elle eût pu l'entendre.

Il lui rappela leurs courses dans les grands bois, la douceur de leurs longs repos dans les fourrés d'alclépias et la supplia de se réveiller de ce sommeil subit qui lui faisait peur.

Et comme elle ne répondait pas, il se rappela ses

croyances aux fétiches puissants du pays des Achantis; il invoqua les esprits qui flottent dans l'air, dans les eaux, dans les vapeurs nocturnes; il supplia le génie des palmes et le bloc de diorite que l'on révère à Coumassi de lui rendre Alima, son Alima, dont le nom revenait à chaque phrase lugubrement modulé.

Soudain, comme il venait de soulever la tête de la morte, il poussa un grand cri : le sang, qu'il n'avait pas vu jusqu'à présent, traversait le haïk et s'étalait en une large tache que l'aurore commençait à teinter d'écarlate. Il comprit que tous les fétiches du monde ne pourraient la rappeler à la vie, et dès lors Saladin l'entendit gémir comme un enfant la face contre terre.

Tout à coup, il sembla à l'interprète que des voix connues se mêlaient aux gémissements du noir. Il chercha à voir quels consolateurs parlaient à Mata, mais il ne pouvait y arriver sans se pencher, c'est-à-dire au risque de se montrer, car ils étaient exactement au-dessous de la nacelle, et, si près de terre, il était impossible d'apercevoir la partie du terrain située exactement sur l'axe de l'aérostat.

Les plaintes de Mata cessèrent brusquement : le murmure des voix continua; causant à l'interprète un vague malaise, puis un cri qui n'avait plus rien d'humain monta vers la nacelle en même temps qu'une secousse ébranlait la corde de l'ancre.

Saladin eut la sensation qu'un danger montait vers lui : il se redressa vivement, se pencha et, à quelques mètres au-dessous de la balustrade, il aperçut le nègre qui grimpait comme un singe à la corde de l'ancre, le couteau aux dents.

Plus de doute : Mata connaissait le meurtrier silencieux de sa petite Alima.

Et ceux qui l'avaient fixé à cet égard n'étaient autres que les deux officiers français dont ses gémissements avaient attiré l'attention au moment où ils rentraient tristement au camp.

Il leur avait suffi d'examiner la blessure, de voir le trou d'entrée de la balle, pour être certains que les nouvelles armes françaises seules étaient capables de donner une semblable empreinte.

Or, il n'y avait pas dans toute l'armée noire un seul fusil au calibre de cinq millimètres.

D'ailleurs, quel autre que l'interprète avait intérêt à commettre ce meurtre?

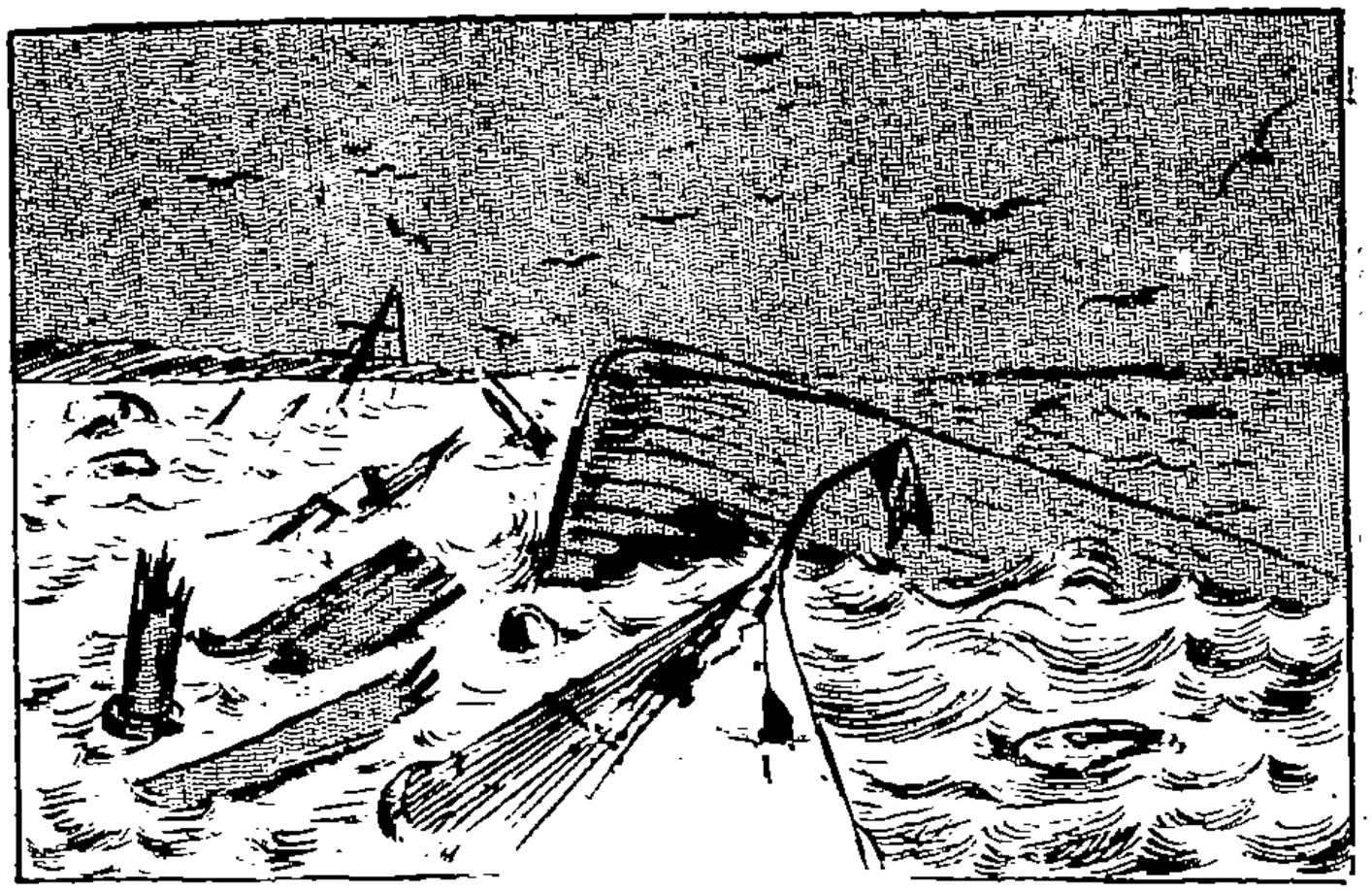
Alima avait été frappée en sortant de la tente de Nedjma, avait dit le noir : de Melval n'avait pas eu besoin de longues réflexions pour deviner que le misérable s'était, dans l'obscurité, trompé de victime.

Mata n'avait pas voulu croire tout d'abord; Saladin lui inspirait à la fois une religieuse admiration et une mystérieuse terreur; mais il se rappela l'avoir vu à Khartoum rôdant près des tentes, à l'aube, une carabine à la main.

Et ce souvenir lui ouvrant les yeux, il s'élança.

Il n'eut pas le temps d'atteindre la balustrade : Saladin, d'un coup de hache, trancha la corde de l'ancre, et l'aérostat fit un bond dans les airs.

Lourdement, le nègre retomba à terre, meurtri, hurlant, montrant le poing au monstre qui s'enfuyait. Mais si Saladin eût pu voir dans l'avenir quelle vengeance atroce et raffinée tirerait plus tard de lui le désespéré qu'il venait de faire, il eût renoncé à ses rêves de grandeur et s'en fût retourné en Europe pour y jouir, loin de Mata, des millions de Bir-Gharama.



CHAPITRE VI

Désastre anglais dans l'Inde. — La race jaune. — Prise de Suez par les Mahdistes. — Passage de la Garde noire. — Singulière coutume des Dionis. — Embarquement manqué. — A la merci de Zérouk. — Jetés à la mer. — Les dents de Nedjma. — Un fameux nageur. — Torpille égarée. — Dans l'île de Périm.

Quand le jour se leva, la surface liquide parut couverte de débris, comme si une effroyable bataille navale venait de se livrer là.

Tronçons de mâts, poutres brisées, canots la quille en l'air, fragments de toutes formes, tordus, déchiquetés, erraient ballottés sur une mer que la tempête factice de la nuit semblait avoir secouée dans ses plus intimes profondeurs, et dont les vagues drues et courtes remplaçaient le calme miroir de la veille.

Des centaines de cadavres, marins et soldats de toutes nations, commençaient à remonter gonflés à la surface de l'eau, et peu à peu, poussés par un courant invisible, approchaient du rivage où les nègres les harponnaient et les dépouillaient aussitôt.

A ces noyés européens se mêlaient de nombreux plongeurs Danakils, de ceux qui étaient partis la veille, soit qu'ils eussent été surpris par les explosions dans un rayon trop rapproché des bâtiments, soit qu'un certain nombre d'entre eux eussent poussé l'héroïsme jusqu'à les provoquer eux-mêmes en brisant violemment les jarres contre l'acier des carènes.

La flotte internationale avait disparu.

Seuls les vaisseaux turcs émergeaient au milieu de ce désastre sans nom, tellement inattendu que pendant deux jours, malgré les dépêches des agences, on n'y voulut pas croire en Europe.

Lorsque enfin il ne fut plus possible de douter, une sourde terreur commença à se répandre dans tout le vieux monde.

Ce fut une révélation foudroyante.

Jusque-là les peuples avaient nié le mouvement panislamique ; endormies dans une trompeuse sécurité, les nations civilisées s'étaient efforcées de croire que le grondement déjà perceptible sur toute l'étendue du continent noir n'en franchirait pas les limites.

Et tout d'un coup il éclatait comme un coup de tonnerre réveillant les plus sceptiques.

Ces noirs qu'on s'était habitué à regarder comme une race condamnée, asservie ; ces musulmans qu'on déclarait finis, rebelles à tout progrès, incapables du moindre effort ; ces masses qu'on ne craignait pas parce qu'elles étaient désunies, montraient par deux coups terribles, à quelques mois d'intervalle, en Algérie et sur la mer Rouge, qu'elles étaient de force à tenir tête à leurs oppresseurs de la veille, et qu'elles avaient trouvé l'Élu capable de les diriger.

Grands et petits Etats eurent alors le sentiment très net que l'union seule était capable de parer le choc qui se préparait.

La destruction de la flotte internationale par des moyens insoupçonnés jusqu'alors, les ressources mises en œuvre par le chef de cette formidable poussée humaine, faisaient suffisamment prévoir que son action ne se bornerait pas à l'Afrique. Il ne se contenterait pas de jeter à la mer les Européens qui s'y étaient fourvoyés ; on sentait qu'il allait

marcher, envahir, monter à l'assaut de son éternel vainqueur, le blanc, de son ennemi séculaire, le chrétien.

Aussi de tous côtés les armements se complétèrent, les armées se tinrent prêtes, et une seconde réunion des plénipotentiaires européens fut provoquée.

Ce fut la France qui en prit l'initiative.

Mais, au moment où elle allait se réunir, les plus graves nouvelles arrivèrent de l'Inde.

L'Angleterre à son tour venait d'y éprouver un désastre irréparable.

Trente-cinq mille Anglais venaient de succomber près d'Hydérabad sous les coups de plus de cinq cent mille révoltés, Hindous et musulmans réunis sous les ordres d'All-ed-Din.

Les cipayes s'étaient joints à leurs coreligionnaires, avaient passé à l'ennemi au commencement même de la bataille, massacré leurs officiers, et telle avait été la soudaineté de ce soulèvement que les renforts, envoyés par l'amirauté, n'avaient pu arriver à temps.

Après cette victoire remportée en commun, les disciples de Bouddha et les sectateurs de l'Islam s'étaient séparés, les premiers pour achever la conquête de leur propre pays, les autres pour rejoindre le Sultan, et l'élément musulman, hâtant sa marche, remontait vers le Nord, grossi en route par d'innombrables contingents.

Bombay, Aurangabad, Allahabad et Madras étaient détruites simultanément, et du Gange aux côtes de la mer d'Oman, une véritable émigration armée roulait vers l'Indus.

Puis, ce fut la Perse qui se mit en mouvement.

On apprit que le Schah venait d'être égorgé dans son palais. Lié par un traité secret avec l'Angleterre contre les empiétements de la Russie, il avait cru pouvoir résister à l'élan de ses peuples travaillés par les envoyés du Sultan, et avait payé de sa vie ses compromissions avec les Européens.

Le général Khivaz, commandant sa garde, avait pris la direction du mouvement, et l'armée persane, formée de trois masses principales concentrées à Kaschan, Ispahan et Binder-Abbas, allait s'écouler vers le Tigre et l'Euphrate.

Puis la répercussion des événements africains gagna de

proche en proche et à son tour la Chine, cet immense empire de quatre cents millions d'habitants, immobile et recueilli depuis l'inoubliable défaite que lui avait infligée le Japon, remua, ébranlé. Quarante millions de musulmans s'agitèrent au milieu des Mongols, des Mandchous et des Thibétains, et la Russie n'eut que le temps de garnir de troupes ses frontières sibériennes.

Elle y arriva promptement, grâce au réseau de voies ferrées dont elle avait couvert son empire asiatique après la construction du fameux Transsibérien; mais cet ébranlement de la race jaune immobilisa une grande partie des forces russes réparties sur une frontière de plusieurs milliers de kilomètres, et le Tzar, obligé de se garder partout à la fois, vit son armée d'Europe affaiblie lorsqu'il lui fallut faire face à l' « Invasion noire » elle-même.

Mais le coup le plus rude pour la Grande-Bretagne fut la nouvelle de la prise de Suez par les troupes du Mahdi, après une marche audacieuse d'Assiout sur cette ville à travers le désert arabique.

Ce jour-là, l'étymologie du mot *Arabe* qui, en langue berbère « Aaraba », signifie *Alacer* fuit (il fut prompt), reçut une éclatante justification.

Lorsque des détails sur ce coup de main parvinrent à Londres, on fut atterré de l'audace qu'il témoignait.

Un lieutenant du Mahdi, à la tête d'une colonne de 12.000 soldats noirs montés sur des dromadaires, avait franchi en moins de trois jours les 190 kilomètres de sable qui séparaient les deux villes, et avait surpris la garnison anglaise qui y avait été jetée précipitamment quelques semaines auparavant.

Maître du débouché du canal, il empêchait ainsi la Grande-Bretagne d'envoyer des renforts aux Indes par cette voie si disputée dont, à l'aide de tant d'intrigues, les Anglais semblaient s'être réservé le monopole.

Coïncidant avec la destruction de la flotte de Bab-el-Mandeb, la prise de Suez transformait la mer Rouge en un lac musulman.

En vain les Anglais allaient-ils faire un effort considérable pour ressaisir cette ville; ils allaient être débordés par les masses senoussistes les rappelant à la défense d'Alexandrie

et par la deuxième armée mahdiste forçant de marche sur le Caire.

Pendant que le débouché septentrional de la mer Rouge tombait au pouvoir du Sultan, les vaisseaux turcs en commandaient le débouché méridional, et entreprenaient le bombardement méthodique de la forteresse de Périm.

Toute la journée qui suivit la disparition de la flotte, le canon résonna dans le détroit; le commandant anglais, d'abord surpris, avait vigoureusement riposté; mais vers le soir son feu s'était ralenti, et il parut évident au Sultan que le fort ne tiendrait pas devant une reprise du bombardement le lendemain.

Cet ouvrage ne devait pas, d'ailleurs, retarder d'une heure le passage des armées noires, puisque Omar l'avait fixé à quelques kilomètres au nord de Périm, hors de la portée de ses pièces, en un point commode pour l'embarquement.

Ce passage avait donc commencé à la pointe du jour sur les milliers de barques concentrées à cet effet, et dont le nombre allait croître rapidement.

Toutes les chaloupes et les canots à vapeur de l'escadre turque étaient venus renforcer cette flottille de transport, et lorsque le jour parut, la mer était couverte d'embarcations chargées de Noirs, de chevaux, de dromadaires et d'éléphants, glissant rapidement vers la côte d'Asie.

Un cuirassé européen qui fût tombé à ce moment au milieu de ce fourmillement, n'eût eu qu'à tirer de rapides bordées dans tous les sens pour couler des centaines de barques et infliger à l'armée noire des pertes énormes; mais cette éventualité n'était pas à craindre : le seul cuirassé anglais échappé au désastre parce qu'il se trouvait la nuit précédente en rade d'Aden, à 80 milles de là, avait poussé en vue d'Obock, puis, salué par les salves de deux croiseurs turcs, il avait disparu dans l'Est.

Maintenant, la Garde noire au grand complet achevait de passer.

C'était une élite, vraiment digne de ce nom par la stature de ses guerriers, et son aspect était tout ce qu'on peut imaginer de plus original.

Formée de cent peuples divers, qui tous avaient gardé leurs coutumes et leurs vêtements, elle observait une rigoureuse discipline et marchait par rangs de quatre, encadrée par ses seyâfs, ses raïs-el-saff et ses khalifas.

Elle comptait des hommes de toutes couleurs, depuis les Dinkas noirs comme les alluvions de leur terre natale jusqu'aux Bongos d'un brun rouge comme leur sol, et Darwin eût trouvé dans ces similitudes une confirmation de sa théorie préférée sur la ressemblance protectrice entre l'aspect des animaux et leur refuge.

Les Chillouks, qui bordent le Nil, avaient envoyé à la légion du Prophète leurs plus beaux guerriers; ils suppléaient à l'absence de vêtement par une couche de graisse et d'huile recouverte de cendres, et se faisaient remarquer par leur langage inarticulé, parce que tout jeunes ils s'étaient arraché les incisives de la mâchoire inférieure.

Les Baggaras rappelaient par la forme de leurs crânes ceux des anciens Egyptiens. Les Nouers, à la chevelure teinte en rouge, peuple guerrier par excellence, se faisaient précéder de musiciens munis de tambours faits d'une bille de tamarinier et grattant une lyre monocorde avec un éclat de roseau.

Les Mittous étaient redoutés pour leur adresse à lancer des flèches empoisonnées et pour leur mépris de la mort; les Nubiens s'étaient frottés de la sueur du cheval pour se donner des forces, et pendant l'embarquement conservaient les yeux à terre pour ne pas rencontrer un regard chargé de maléfices.

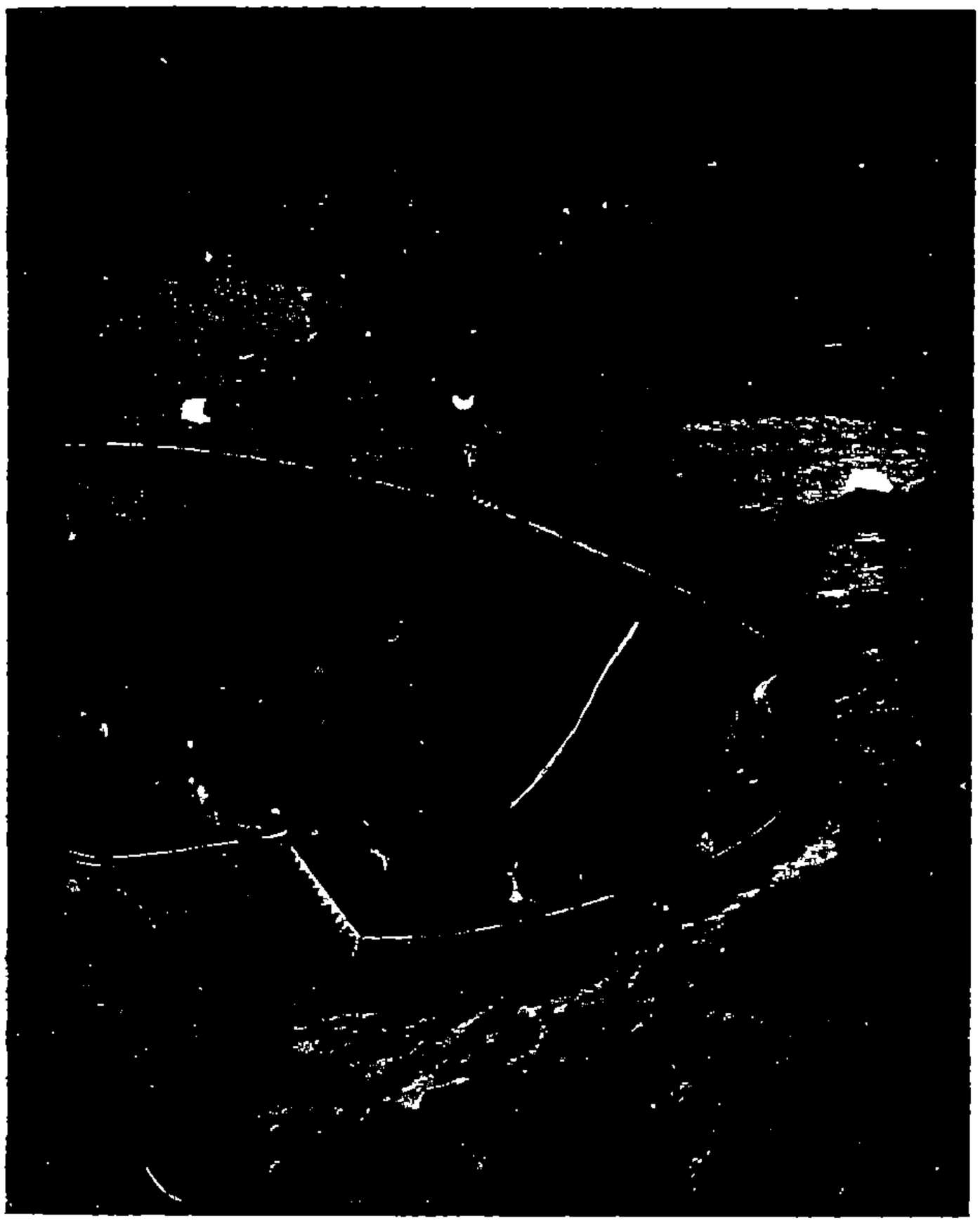
Les Kabachichs trempèrent dans l'eau du rivage des versets du Coran pour se rendre la mer favorable.

Derrière eux passèrent les Golos, reconnaissables à leurs tatouages de dix rayons linéaires partant du nez, et les Tedas, les soldats les plus faciles à nourrir de toute l'armée noire, car tout leur était bon.

L'explorateur Nachtigal, qui les visita, raconte qu'ils profitèrent de son sommeil pour dévorer ses souliers.

Les Niams-Niams, qui s'étaient tigré la peau comme pour une fête avec le suc du nganye, le gardénia de l'Afrique centrale, puis les Monbouttous fermaient la marche.

Très fiers de leurs récents exploits en Abyssinie, ces



Le passage du détroit.

derniers portaient comme ornements des colliers formés de dents humaines, et à beaucoup d'entre elles récemment arrachées, adhéraient encore des lambeaux de gencives à peine desséchées; ils étaient revenus peu à peu pendant cette courte campagne à leurs pratiques sauvages, se frottant comme jadis de graisse humaine pour acquérir du courage, et une odeur fétide montait de leurs rangs pressés.

Les cavaliers de l'Adamaoua, munis de leurs cuirasses matelassées, s'embarquèrent avec leurs chevaux bardés du même revêtement sur d'immenses radeaux terminés le matin même.

Mais ce furent les Diours, peuplade du pays des Rivières, qui eurent le privilège d'étonner le plus les Européens qui assistaient à l'embarquement.

Avant de monter dans les barques ou sur les radeaux, ils se crachèrent réciproquement à la figure avec une gravité et une vigueur dignes d'une démonstration moins vulgaire.

Et Zahner fut obligé d'imposer silence au rire inconvenant qui s'empara d'Hilarion à la vue de ces échanges d'un goût douteux.

— En v'là des manières! s'exclamait le tirailleur avec son inimitable accent; on voit bien qu'ils n'ont jamais mis les pieds dans des chambrées ous' qu'il y a des crachoirs.

Omar expliqua à de Melval que, dans les tribus de ce nom, les gens se crachaient à la figure en s'abordant pour se souhaiter la bienvenue et surtout pour conjurer le mauvais sort. Il n'était pas rare de voir deux Diours consacrer cinq minutes à cet exercice avant d'avoir échangé un seul mot.

— Après quoi, conclut Omar, ils s'essuient tranquillement.

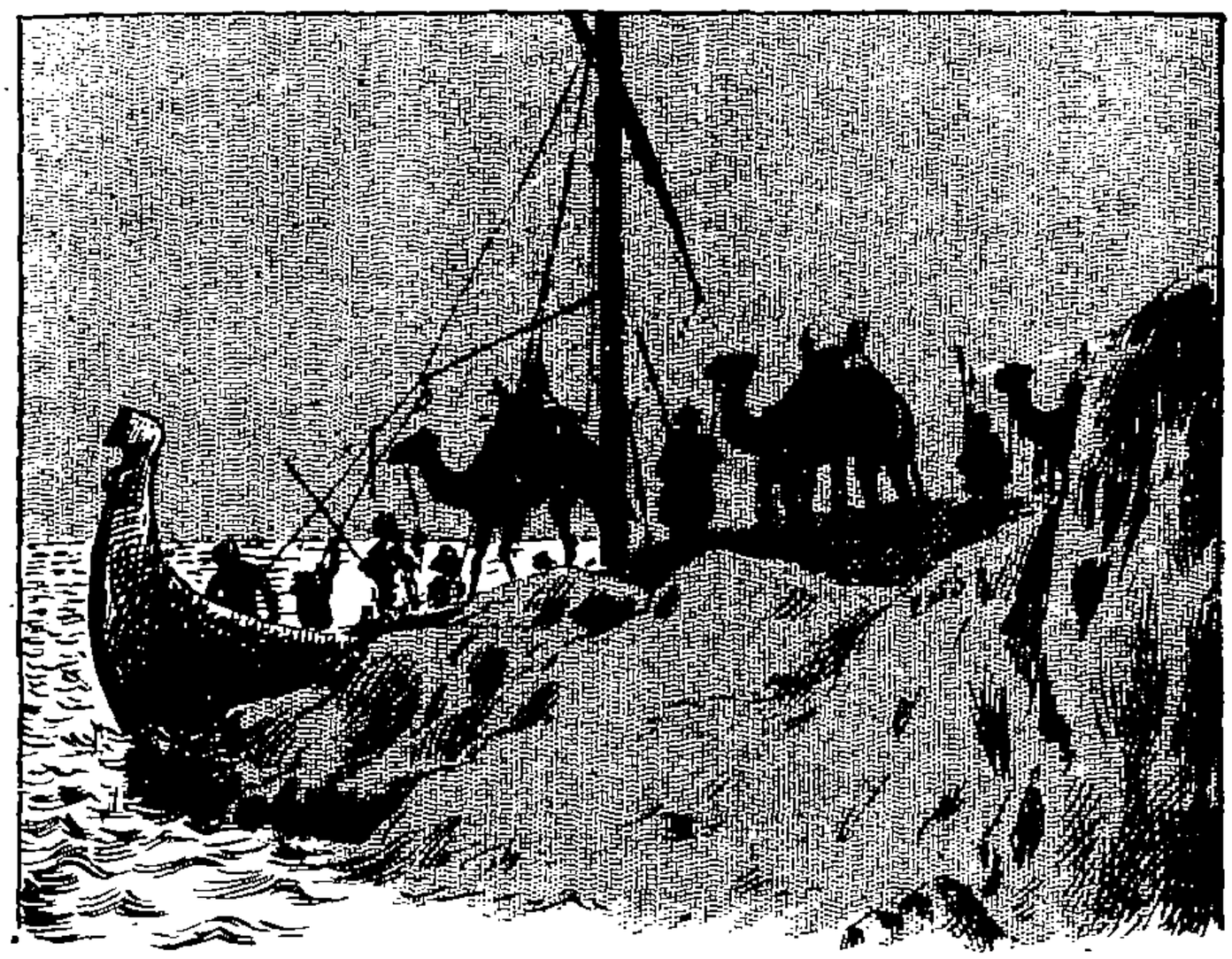
— Mais ils ne s'essuient pas du tout, reprit l'incorrigible Hilarion; je les vois bien d'ici, ils gardent ça précieusement comme des grains de beauté...

— Le roi des Diours seul, poursuivit Omar, est dispensé de recevoir ces marques de sympathie, et qui oserait lui manifester ainsi son respect aurait la langue coupée. En revanche, sa cour, ses femmes surtout recherchent avidement ces marques de la faveur royale, et son premier ministre eût cru à une disgrâce, si le Roi, chaque matin, l'eût oublié.

Après ces étranges gentlemen, les Touaregs s'embarquèrent; ils étaient les derniers de la légion, chacun d'eux conduisant son méhari porteur de la tente de cuir et des ustensiles de cuisine et de campement; pour eux, les radeaux avaient été recouverts d'une couche de sable pour décider les chameaux à s'y embarquer, car on pouvait

craindre que ces animaux, habitués aux apparences sahariennes, et pour lesquels la mer était chose inconnue, fissent de sérieuses difficultés.

Il n'en fut rien : dociles comme des chiens, ils suivirent leur maître, s'accroupirent lorsque celui-ci leur eut donné



L'embarquement des méharis se fit sans difficulté.

sur le genou une petite tape amicale, et immobiles comme les sphinx en granit de Girgeh, disparurent vers la côte d'Asie.

A midi, toute la Garde noire était rendue sur le rivage d'Arabie. Le principal lieutenant de Mounza l'installa au sommet des dunes qui bordent la côte au nord de Périm, et, à l'instar des armées européennes, lui fit aussitôt creuser des tranchées pour être en mesure de protéger l'embarquement du reste de l'armée.

A la tombée de la nuit, 160.000 mahdistes avaient rejoint l'armée noire.

Quelques jours plus tard, l'opération allait s'accélérer, car

plusieurs milliers de barques, dont quelques-unes de grande dimension, arrivaient de tous les points de la mer Rouge et du golfe d'Aden.

Beaucoup vinrent aussi de Berbera où le sultan de Zanzibar les avait envoyées à l'avance. Quelques-unes de ces dernières naviguaient à la voile et pouvaient contenir cent hommes.

Toute la journée le Sultan, du haut d'une falaise, regarda défiler ses troupes, acclamé avec un enthousiasme extraordinaire par ces hommes aux yeux desquels il devenait l'égal d'un dieu.

Lorsqu'il se décida à s'embarquer lui-même, le soir était arrivé. On lui avait réservé une des grandes mahonnes sur lesquelles les pêcheurs de Bahrein partent à la recherche des perles. Elle contenait à l'avant une cabane fermée dans laquelle le Sultan se mit à l'abri, car, décidément, le temps se gâtait.

Le ciel se voilait d'épais nuages noirs et les vagues plus mauvaises déferlaient contre le petit bâtiment.

Mais un canot du *Stamboul* le remorquait. Sa grande voile triangulaire hissée allait aider la vapeur; en moins d'une heure, il allait passer le détroit.

De Melval avait été chercher Nedjma, et l'avait enveloppée avec soin dans un grand haïk brun pour qu'elle ne fût pas remarquée.

Mais elle ne put passer inaperçue de Mounza, qui s'embarquait avec le Sultan. La fatalité fit passer près de lui les deux jeunes gens, et reconnaissant immédiatement la Mauresque, le roi des Monbouttous s'arrêta.

Un combat sembla se livrer au fond de lui; sa figure graisseuse et lippue grimaça hideusement, et il jeta autour de lui le regard circulaire de l'hyène en quête d'une proie, puis il se ravisa, et monta dans la mahonne.

Mais de Melval avait rencontré ce regard et, saisi d'un sinistre pressentiment, s'était arrêté lui aussi.

Quand il voulut rejoindre Zahner, déjà installé à bord, l'embarcation qui portait le Sultan et le roi des Monbouttous quittait le rivage.

Il chercha des yeux une autre barque.

Le regard féroce du roi, debout contre le mât, le pour-

suivait et l'officier eut la sensation qu'un malheur était dans l'air.

Il s'assura que son revolver, qui ne le quittait jamais, était garni de cartouches.

— As-tu vu, dit la jeune fille en se serrant fiévreusement contre lui, as-tu vu comme il m'a regardée?... J'ai peur! oh! vois-tu, j'ai peur! Pourquoi ne fuyons-nous pas? N'y a-t-il pas près d'ici des soldats de ton pays? Qui nous verrait dans cette nuit noire?

— Et ma parole, Nedjma, ne t'en souviens-tu pas? toi tu pourrais fuir, mais moi...

— Partir sans toi! mais j'aimerais mieux tout de suite me jeter dans cette eau noire qui me fait trembler pourtant : quelle différence avec le bel océan bleu de mon pays!

— Pourquoi craindre, Nedjma, ne suis-je pas avec toi?

— Oui, dit-elle, mais tu es seul : que pourrais-tu au milieu de toutes ces bêtes féroces? Enfin, nous aurons toujours la chance ce soir de ne pas monter dans la même barque que cet horrible Mounza, car le voilà parti.

— Il en faut trouver une autre, dit de Melval; ce n'est pas cela qui manque : je n'ai qu'un regret, c'est que Zahner ne soit pas avec nous; par bonheur il nous reste Hilarion.

Et comme il appelait le tirailleur assis philosophiquement à quelques pas, deux soldats de l'escorte du Sultan s'avancèrent vers lui, et comme s'ils eussent deviné son désir, lui montrèrent une sorte de sampan qui venait d'être poussé à l'eau.

C'était une embarcation très basse dont la proue était relevée en col de cygne et qui pouvait contenir une douzaine d'hommes : son mât supportait une voile en fibres d'élaïs, comme celles des naturels de la côte somali.

Deux Danakils, vêtus d'un simple pagne, étaient déjà installés à l'avant, appuyés sur leurs rames, et à l'arrière un indigène de haute taille, revêtu d'un épais burnous, tenait la godille qui servait de gouvernail.

— Viens, Hilarion! dit l'officier.

Il aida la jeune fille à franchir le bordage; les deux soldats de la garde noire, la carabine en bandoulière, sautè-

rent lestement près d'eux, et l'un d'eux d'un coup de pied éloigna la barque de terre.

Déjà la haute mahonne du Sultan avait disparu dans la brume : un éclair sillonna la nue et montra au loin sa voile blanche.

Le vent soufflait de l'Ouest à l'Est et l'éloignait rapidement.

Un grand nombre de barques revenaient en sens inverse, après avoir déposé leur chargement sur la côte asiatique : elles allaient se remplir à nouveau et repartir sans perdre de temps, car les ordres d'Omar étaient formels.

A moins de tempête, le va-et-vient d'une côte à l'autre devait se poursuivre jour et nuit.

— Mon capitaine, dit Hilarion, c'est donc sur cette mer-là que Pharaon a raté son coup dans le temps, vous savez, lorsque cet imbécile de Joseph a eu peur d'une dame qui s'appelait Putiphar?

La réflexion inattendue de son ordonnance arracha de Melval aux sombres pensées qui l'avaient assailli tout d'abord.

— Oui, mon brave, répondit-il en riant : seulement ce n'est pas de ce côté-ci, c'est à l'autre bout.

— C'était aussi large qu'ici?

— A peu près.

— Et la mer s'est défilée comme cela, quand le nommé Moïse lui a fait le signe de la croix?

— Le signe de la croix! c'est beaucoup dire, car le passage de la mer Rouge a eu lieu quelque mille ans avant la naissance de Jésus-Christ : et les Juifs du temps de Moïse ne pensaient guère à le crucifier : donc, Hilarion, tu bafouilles.

— Pourtant, reprit le bavard, j'ai appris que ce Pharaon, un particulier pas commode à ce qu'il paraît, avait essayé de rattraper ce Moïse et avait bu un coup.

— C'est bien cela.

— Et vous croyez à toutes ces blagues-là, mon capitaine? s'exclama Hilarion, qui décidément devenait familier.

De Melval ne répondit pas; un éclair venait de jaillir du côté de l'Arabie, et au lieu des centaines de barques qui glissaient tout à l'heure dans tous les sens, c'était la soli-

tude, la surface liquide déserte qu'il avait entrevue à sa rapide lueur.

Sous la vigoureuse poussée de la voile et des rameurs qui s'inclinaient en cadence, le frêle esquif bondissait à la surface des vagues de plus en plus fortes; la côte d'Afrique était déjà loin : on la devinait à la silhouette indécise de ses falaises; la côte d'Asie encore invisible se fondait dans l'obscurité du ciel.

De Melval se leva.

— Tu diriges mal, fit-il à l'Arabe qui, immobile, se tenait au gouvernail.

Pas de réponse.

— Nous sommes fortement sur la gauche : pourquoi t'éloigner ainsi ?

Mais l'indigène, immobile, sembla ne rien entendre.

— Quelle langue parle donc ce mécréant pour ne pas me comprendre? fit l'officier qui s'était exprimé en arabe.

— Moi, je crois qu'il fait semblant de ne pas entendre, dit Hilarion en se levant à son tour; attendez, mon capitaine, je vais aller lui secouer le poil.

Déjà, leste comme un chat, l'ordonnance enjambait l'un des bancs.

Mais le Soudanais le plus voisin lui posa la main sur l'épaule, l'obligeant à s'asseoir.

— Lioune! Lioune! j'ai peur, dit la jeune fille qui se blottit contre lui.

— Laisse, Hilarion, dit l'officier.

Et tout bas il ajouta :

— Si seulement Zahner était avec nous! mais quelle malechance d'être séparés pour une traversée pareille!

Puis, sentant la jeune Arabe trembler contre lui :

— N'aie pas peur, Nedjma, fit-il : il faudra bien que nous arrivions de l'autre côté, ce n'est pas large.

Il se tut; une légère secousse venait de se faire sentir; le sampan avait heurté quelque chose; puis un deuxième choc, un peu plus fort se produisit, et de Melval distingua confusément des pièces de bois s'entre-choquant au milieu des vagues clapotantes.

La barque arrivait au milieu des débris des bâtiments

torpillés la veille. A leur gauche, les fanaux verts et rouges des vaisseaux turcs formaient comme un demi-cercle autour d'eux à une distance d'un kilomètre environ.

Une nouvelle heure se passa : les Danakils avaient quitté leurs rames et laissaient agir la voile. Le vent fraîchissait : la côte d'Asie ne devait plus être éloignée.

Un éclair plus violent que les autres déchira la nue et Nedjma eut un frémissement.

— Lioune, dit-elle très bas, regarde donc bien celui qui tient le gouvernail.

— Cette brute qui fait semblant de ne pas m'entendre?

— Oui, il me semble que je le reconnais. Oh ! vois-tu, je tremble, moi qui n'ai jamais peur.

— Et qui donc crois-tu reconnaître?

— Celui qui était avec les nègres quand j'ai été enlevée à Atougha!

— Celui qui avait un burnous et sur qui j'ai tiré?

— Oui... c'est lui, vois-tu, quelque chose me dit que c'est lui !

L'appréhension qui avait quitté l'officier le reprit : il savait avec quelle finesse, avec quelle sûreté d'instinct les Arabes se reconnaissent entre eux.

— Hilarion, dit-il en français, as-tu une arme?

— J'ai mon couteau, dit le tirailleur.

— Alors, méfie-toi !

— C'est ce que j'étais en train de me dire, répondit Hilarion, mais...

Il n'acheva pas. L'homme du gouvernail avait compris la demande et la réponse : il venait de se retourner soudain et avait lancé un sifflement aigu.

Comme deux jaguars, les deux nègres qui étaient près d'Hilarion s'étaient jetés sur lui et l'avaient renversé au fond de la barque : puis, l'empoignant par les pieds et par les mains, sans se préoccuper des coups de talon formidables qu'il envoyait avec une furie désespérée, ils le balançaient et le jetaient à la mer.

Au même moment, un aviron s'élevait au-dessus du crâne de de Melval qui, tenu en éveil, se détourna et reçut le coup sur l'épaule.

Mais avant qu'il eût pu tirer son revolver, il était saisi

par deux bras de fer et mis dans l'impossibilité de faire un mouvement.

Une main rabattit son burnous sur ses yeux; il se sentit ficeler les mains derrière le dos et quelques secondes après, tout étourdi, il était précipité par-dessus le bordage.

La vague se referma sur lui et il disparut dans un éclair plus fulgurant que les autres.

Tout cela s'était fait si rapidement que Nedjma, immobilisée par l'épouvante, n'avait pas eu le temps de faire un mouvement.

Mais quand, à la lueur de l'orage, elle vit le bien-aimé disparaître dans une lame, une secousse la galvanisa.

Elle se dressa, prête à se jeter, mais deux bras vigoureux l'enlacèrent, et une voix lui dit en anglais :

— Allons, la belle, cette fois tu es bien à moi!

Ses reins fléchirent sous la pression d'un corps pesant; elle s'abattit au fond de la barque, muette, anéantie d'horreur.

Au-dessus d'elle, Zérouk, car c'était bien lui, venait de se débarrasser du litzâm qui couvrait le bas de sa figure : ses yeux brillaient phosphorescents, allumés d'un désir longtemps contenu; sa barbe fauve se hérissait semblable à une crinière.

Les lèvres entr'ouvertes il se pencha.

Il l'avait donc en sa possession, cette perle du désert, cette fille superbe qui l'avait affolé, à laquelle il devait tant de nuits sans sommeil.

Il l'avait jadis promise à Mounza, mais avec le secret espoir de la prendre pour lui d'abord.

Cet espoir, il était réalisé : il la tenait sous sa griffe puissante.

Pour obtenir le concours aveugle des noirs qui venaient de l'aider, il n'avait eu qu'à leur montrer, quelques instants avant d'embarquer, l'amulette qu'autrefois Mounza lui-même lui avait confiée.

A cette heure il n'eût pas donné sa place au Sultan.

L'orage redoublait : les vagues se soulevaient, le ciel s'irradia, lui montrant une terre assez proche, trop proche même pour l'infernal projet qu'il venait de concevoir.

Car il voulait la tenir entre ses bras, au-dessus de cette

mer qui venait d'engloutir l'homme qu'elle aimait, le Français maudit qui l'avait cinglé de son mépris le jour même de son arrivée.

Vengeance et amour en même temps ! quelle jouissance suprême pour ce criminel qui, mis au ban de la civilisation, n'avait trouvé hors d'elle que le mépris de ceux qui l'employaient.

Il se retourna vers les rameurs et les soldats groupés à l'autre extrémité de la barque.

— Amène la voile ! commanda Zérouk.

Le grand carré de toile fut descendu et s'étala au fond de la barque. Zérouk souleva la jeune fille et l'étendit sur cette couche improvisée.

Elle ne faisait plus un mouvement : évanouie, sans défense, elle était perdue.

La barque n'avançait plus. Elle se balançait rudement au gré de la lame, rejetée au contraire loin des terres par le courant qui, chaque nuit, vient du golfe d'Aden pour compenser à la mer Rouge les millions de mètres cubes d'eau vaporisés pendant le jour.

Un instant Zérouk la contempla, attendant un éclair qui la lui montrât dans sa radieuse beauté.

Il la vit, les yeux clos, la gorge découverte : il eut un mouvement de fauve ; d'une main fébrile il déchira le fin burnous qui enveloppait la jeune fille et frôla son sein nu,

Dans ce milieu électrisé par l'orage, ce fut pour lui comme une décharge électrique : mais si ce contact l'affola, il réveilla soudain la jeune Arabe.

Ses yeux s'ouvrirent agrandis par l'horreur, et au moment où les doigts de Zérouk s'égaraient dans sa chevelure, elle se détendit comme un arc.

Prompte comme l'éclair, elle saisit un de ses doigts entre ses dents nacrées et aiguës comme celles du chacal et le coupa net.

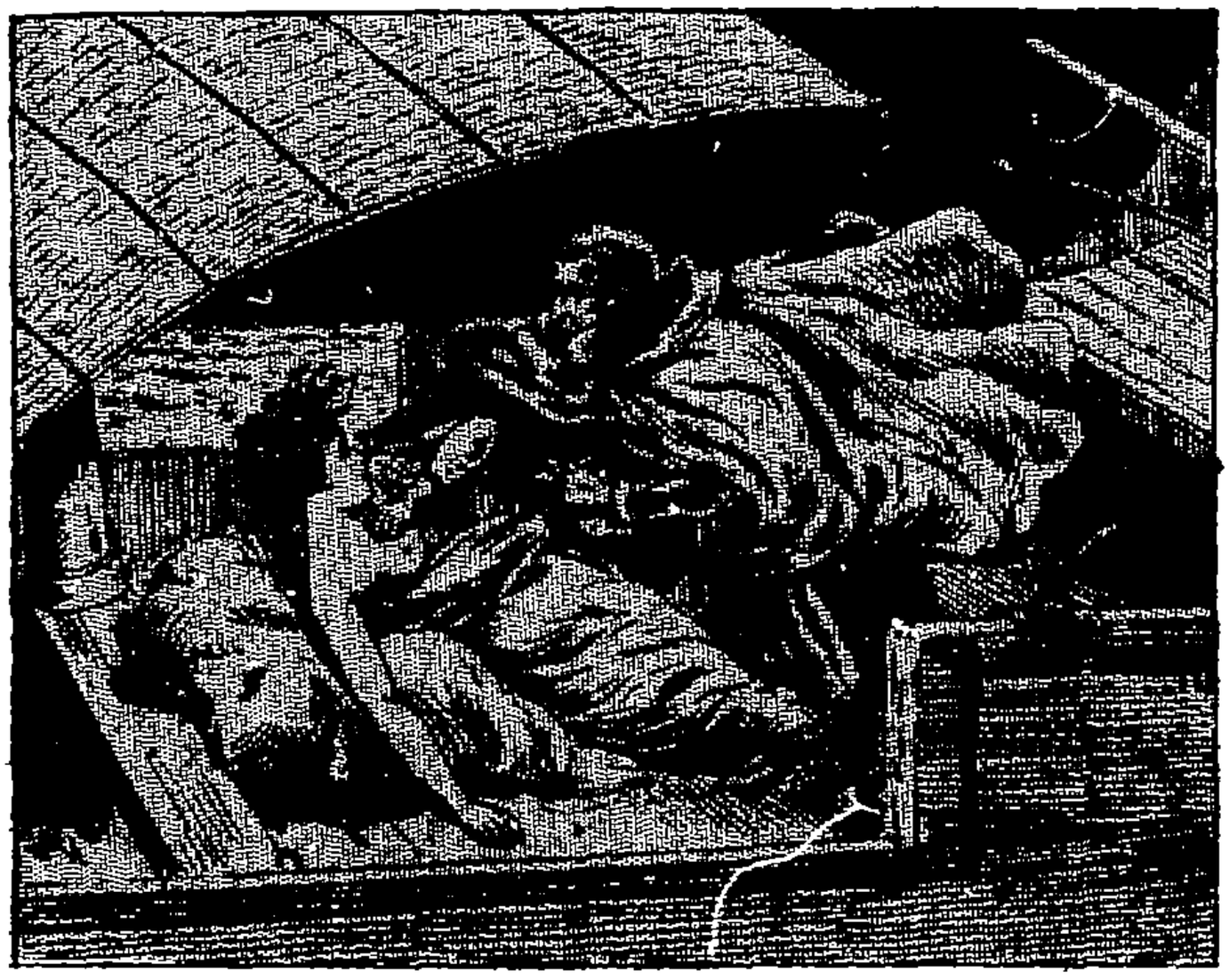
Il sauta en arrière, poussant un horrible juron : son index pendait sanglant, retenu seulement par un lambeau de chair.

Fou de rage et de douleur, il s'élança : mais il ne trouva plus que le vide.

Au même moment, l'eau jaillit contre le bordage.

Souple comme une couleuvre, débarrassée du burnous qui paralysait ses mouvements, Nedjma venait de se jeter à la mer.

Zérouk lança dans la nuit un rugissement formidable, cria un nom, tendit le bras... et l'un des Danakils se précipita derrière elle, plongeant les mains crispées, croyant la



D'une main fébrile il déchira le burnous qui enveloppait la jeune fille.
(Page 196.)

trouver et la prendre lorsqu'elle réapparaitrait à la surface.

Mais Nedjma appartenait à ces tribus maures qui côtoient les rivages inhospitaliers du Rio-del-Oro : elle nageait comme un poisson; elle était passée sous la poupe recourbée de l'embarcation et filait entre deux eaux dans la direction où son instinct lui disait qu'était tombé le bien-aimé.

Malheureusement, sa tête reparut à la surface au moment où un éclair venait illuminer la crête des vagues.

Zérouk, dont l'œil agrandi sondait la surface liquide,

l'aperçut, fit un nouveau signe, et le second Danakil, prompt comme une flèche, s'élança à la nage vers la fugitive.

— Je te donnerai tout, tout ce que tu voudras si tu la ramènes! s'écria Zérouk... tu auras de l'or, beaucoup d'or! cria-t-il, haletant... et vous, dit-il aux deux Soudanais, prenez les avirons et nagez là-bas.

Maintenant c'était la poursuite dans l'obscurité : on n'entendait que le souffle haletant de l'indigène se détendant dans de larges brassées et les cris de Zérouk pestant contre les Soudanais qui n'ajustaient pas assez vite les avirons, découverts à grand'peine sous la voile abattue.

Puis un cri perçant déchira la nuit : Nedjma, sur le point d'être atteinte, jetait aux échos de la mer Rouge le nom de celui qu'elle n'espérait plus revoir.

. . . . . .

A quelque distance du théâtre de ce drame, un autre drame se déroulait.

— Mon capitaine, mon capitaine! cramponnez-vous là.

Et Hilarion soutenant d'une main de Melval et nageant de l'autre, abordait le tronçon de mât qui lui avait servi de refuge inespéré au moment où il avait été jeté à la mer.

Soudain, il s'aperçut que de Melval avait les bras liés derrière le dos : saisir son couteau, l'ouvrir avec les dents et délivrer l'officier fut, pour l'adroit garçon, l'affaire d'un instant.

De Melval reprenait ses sens; ses deux mains crispées serraient maintenant le débris sauveur.

Un cri s'échappa de ses lèvres.

— Où est-elle ?

Hilarion ne répondit pas, mais il étendit le bras : à deux cents mètres déjà la barque venait d'apparaître filant rapidement.

— Suivons-là, dit l'officier d'une voix étranglée.

Et il se mit à la nage.

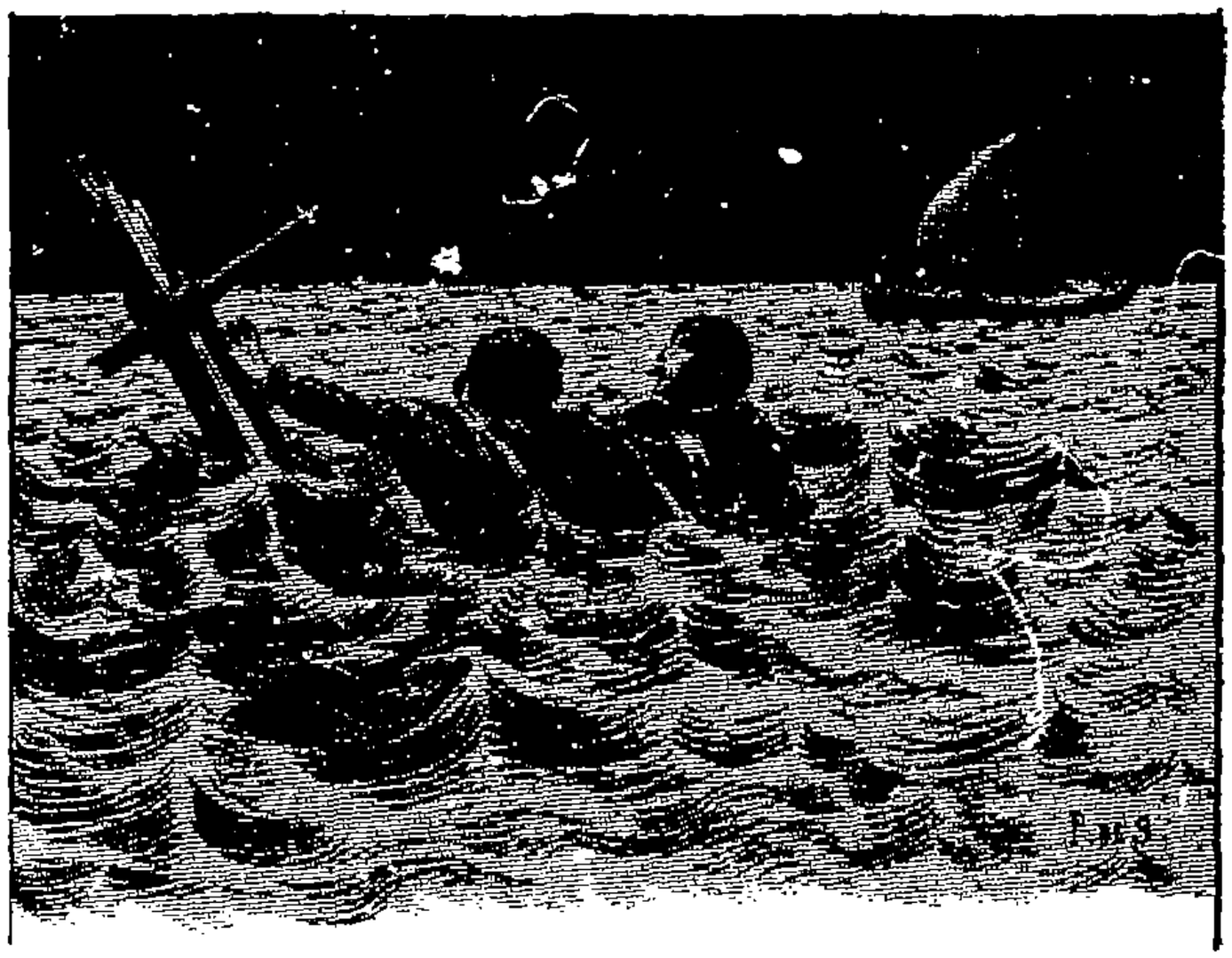
Mais il sentit qu'il allait couler sous le poids des effets pesants qui embarrassaient ses mouvements : de nouveau il se cramponna à l'épave, et fébrilement, se débarrassa du

burnous, du haïk, de la veste et de la souria qui le paralysaient.

Ce fut l'affaire d'un instant, et de nouveau il s'élança à la nage.

— Mon capitaine, mon capitaine, jamais vous ne les rattraperez; ne quittons pas cette poutre-là... vous ne nagerez jamais jusqu'au bout.

Mais de Melval, sans répondre, accélérait ses mouve



Hilarion, soutenant d'une main de Melval et nageant de l'autre, abordait le tronçon de mât. (Page 198.)

ments, et Hilarion dut le suivre, poussant d'une main l'épave qui allait leur redevenir si utile tout à l'heure.

Soudain un cri traversa l'espace, décuplant les forces de l'officier.

— C'est elle! fit-il d'une voix rauque, entends-tu?

— Ne criez pas, de grâce, mon capitaine, car s'ils nous savaient encore là, ils reviendraient nous assommer.

— Suis-moi, dit l'officier d'une voix brève en se remettant à nager.

Ils gagnaient du terrain; la barque leur apparut de nouveau à cent mètres à peine; c'était le moment où Zérouk avait fait amener la voile.

Puis, le bruit de la chute d'un corps dans l'eau leur parvint.

— Non, pas par ici, mon capitaine, fit à voix basse Hilarion, quelqu'un nage vers nous; il faut nous défiler.

— Veux-tu me suivre? fit avec autorité l'officier, et il obliqua du côté où il entendait les mouvements précipités de deux nageurs.

Que se passait-il dans cette mystérieuse obscurité?

Quels étaient ces nageurs qui n'étaient plus qu'à quelques brasses d'eux?

Le cri de Nedjma le lui apprit.

De Melval allait répondre... Mais cette fois Hilarion passa près de lui : sa main gauche hors de l'eau tenait un couteau ouvert.

— De grâce, dit-il, du silence, je les vois, laissez-moi faire.

De Melval le vit plonger et disparaître.

Un instant se passa, puis un râle d'agonie se fit entendre à quelques mètres.

Le Soudanais qui poursuivait la jeune fille coulait, le ventre ouvert, dans les noires profondeurs.

Moins d'une minute après, Hilarion reparut.

D'une main il soutenait Nedjma à bout de forces.

De Melval étouffa le cri qui lui montait aux lèvres, se précipita, la serra contre lui, cramponné vigoureusement à l'une des extrémités du mât qui, par bonheur, se trouvait encore là.

Hilarion avait disparu de nouveau, car il avait perçu à peu de distance la respiration bruyante d'un second nageur; le même râle se fit entendre une seconde fois et, quelques instants après, le tirailleur revenait, poussant devant lui une nouvelle épave.

— Je leur ai ouvert le ventre comme à des requins, dit-il, son couteau aux dents; ceux-là, au moins, n'iront rien reporter... Mon capitaine, fit-il, voyez donc cette outre.

Il soulevait au-dessus de l'eau la partie supérieure d'une

jarre de grès, et de Melval n'eut besoin que d'un coup d'œil pour reconnaitre dans cette trouvaille l'une des nombreuses torpilles fabriquées par Zérouk et fermées hermétiquement à leur partie supérieure.

Beaucoup d'entre elles n'avaient pas éclaté et, abandonnées maintenant au gré des vents et des vagues, revenaient se promener comme celle-là à la surface de la mer Rouge.

— Une torpille! fit-il... si on pouvait...

— Ah! mon capitaine, oui, si on pouvait...

La même pensée leur était venue à tous deux.

Mais un cri venait de retentir et Nedjma épuisée, eut un frémissement en reconnaissant la voix de Zérouk.

Aucun doute n'était possible, ils étaient découverts et le bruit de deux rames battant l'eau leur prouva que la barque revenait a leur poursuite.

— Ils nous ont vus, dit le capitaine; c'est fini... mais s'ils se figurent qu'ils nous auront vivants!

Il reprit son revolver qu'il avait repassé à sa ceinture; grâce à lui, il était maitre de la vie de Nedjma et de la sienne.

Soudain, une idée le traversa.

Grâce à cette arme aussi, il pouvait faire détoner la torpille; assez souvent il avait entendu citer cette particularité de l'explosif du renégat, et la tentative insensée de Zahner la lui rappelait d'une façon saisissante.

Pourquoi n'attendrait-il pas la barque et ne ferait-il pas détoner sous ses flancs la mine qu'Hilarion venait de découvrir si à propos?

Évidemment ils se trouveraient tous trois dans le rayon de l'explosion et aucun d'eux n'en reviendrait, mais l'ennemi féroce qui les poursuivait s'abîmerait avec eux dans cette mer profonde.

Toutes ces pensées se précipitaient dans la tête de l'officier comme une pluie d'étoiles filantes.

La barque n'était plus qu'à cinquante mètres, et les cris de Zérouk excitant les rameurs se rapprochaient de plus en plus.

Soudain de Melval poussa un cri étouffé, un lambeau de la conversation qu'il avait eue avec Omar, au sujet de la

répartition de l'effort exercé par les gaz de l'explosion, venait de se présenter à son esprit avec une netteté incomparable.

La torpille, en éclatant, produit des effets latéraux assez sérieux, mais la presque totalité de son action s'exerce verticalement de bas en haut.

Quant à son action de haut en bas, l'*eau étant incompressible*, elle est presque nulle.

Si donc on pouvait tirer sur la partie inférieure de la jarre en plongeant au-dessous d'elle, on ne risquerait rien, ou presque rien.

Nageur incomparable, Hilarion seul pouvait mener à bien cette tentative désespérée.

Mais il fallait qu'il comprît.

— Écoute, fit de Melval, il n'y a qu'un moyen de nous sauver : voilà mon revolver; tu vas coller l'outre contre la barque quand elle arrivera; tu l'attacheras, si tu peux, pour être plus sûr, puis tu plongeras, et c'est là le difficile, comprends-moi bien, tu tireras sur la jarre par en dessous !

— Par en dessous ? fit le tirailleur.

— Oui, par en dessous et à bout portant : elle sautera, mais ne te fera aucun mal, si tu as bien soin de ne pas remonter trop tôt.

— Votre revolver partira donc dans l'eau ?

— Certainement, as-tu bien saisi au moins ?

— Oui, je crois que j'y suis; mais vous, mon capitaine, il ne faut pas non plus que vous soyez là ?

— Je vais m'éloigner, mais donne-moi ton couteau.

— Le voici; tenez, il m'a semblé voir une terre pas loin d'ici, fuyez par-là.

Et quand il eut vu l'épave s'éloigner, vigoureusement poussée par de Melval et Nedjma nageant ensemble :

— Maintenant, fit-il, se parlant à lui-même, il s'agit de ne pas se faire voir.

C'était difficile; les éclairs zébraient maintenant le ciel presque sans interruption.

Il avait autour des reins une ceinture de cuir étroite, il la détacha, la passa dans l'anse de la torpille.

La barque n'était plus qu'à quelques mètres; les cris de

Zérouk éclatèrent plus furieux encore, car il voyait la terre et pouvait craindre maintenant que les fuyards y prissent pied.

L'embarcation rasa Hilarion qui s'était laissé couler verticalement pour n'être pas aperçu.

Le tirailleur évita l'avant où il n'eût pu se maintenir, laissa filer le bordage, sentit à l'arrière un anneau métallique qui devait servir à l'axe du gouvernail et le saisit, masqué à la vue par la convexité même de la poupe.

Il n'y avait plus de temps à perdre pour éviter à de Melval et à sa compagne les effets de l'explosion.

En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, il passa la ceinture de cuir dans l'anneau qu'il tenait.

Maintenant la torpille était attachée au flanc de l'embarcation.

— Tire par en dessous ! avait dit le capitaine.

Hilarion n'était pas homme à comprendre le principe de l'incompressibilité des liquides, mais il avait une confiance aveugle dans son officier : il eût tiré à bout portant et sans plonger si celui-ci l'eut ordonné; il allait essayer de faire autrement.

Il aspira une longue bouffée d'air frais, se laissa glisser le long de la jarre sans perdre son contact, glissa plus bas encore; puis, quand il sentit que du bout du canon il touchait l'extrémité de l'outre, il lâcha la détente.

Instinctivement il s'était laissé couler plus bas; mais rien ne s'était produit, la cartouche avait raté.

De Melval n'avait pas réfléchi que l'eau ôterait au chien une partie de sa force, et que le choc du percuteur sur l'amorce ne serait pas suffisant pour enflammer le fulminate.

Cette idée vint immédiatement à Hilarion : assez souvent il avait nettoyé le revolver de son officier pour en connaître le mécanisme; il comprit qu'il avait un raté le premier coup et qu'il en aurait inévitablement six de suite.

Avec une présence d'esprit extraordinaire dans une pareille situation, il donna un vigoureux coup de pied pour remonter à la surface, sentit de nouveau la jarre sous ses doigts, respira longuement, fit jouer cinq fois dans l'eau le

mécanisme de percussion, puis, se laissant couler comme tout à l'heure, lâcha la détente.

... Soudain, le cri de triomphe que poussait Zérouk, en apercevant les fugitifs à quelques encablures, s'arrêta dans sa gorge.

Soulevé par une trombe d'eau d'une violence inouïe, le sampan venait de se briser par le milieu, projetant son équipage dans un nuage d'écume.

A la lueur d'un dernier éclair, une côte rocheuse apparut, bordée d'un mur bas formé de blocs énormes.

Deux cris retentirent, et quand de Melval, soutenant toujours sa compagne exténuée, aborda, se cramponnant à l'une des saillies du parapet, un coup de feu partit, l'effleurant.

— France! ami! cria-t-il en français, retrouvant dans cette circonstance critique l'usage de sa langue maternelle.

— French! répéta une voix gutturale.

Quelques instants après, les deux jeunes gens étaient recueillis par des hommes de garde sanglés dans des tuniques écarlates, et de Melval apprenait qu'il était aux mains des Anglais dans le fort de Périm.

Quelques heures après, à l'aube, une patrouille de soldats ramassait sur la grève Hilarion et Zérouk évanouis tous deux.

Le brave ordonnance avait bénéficié, en effet, de l'incompressibilité de l'eau; mais il avait reçu dans le bras un tel choc qu'il en avait été étourdi et paralysé; il ne s'expliquait pas comment il se retrouvait là; sans doute il y avait été poussé par les remous de l'explosion.

Pour Zérouk, il n'y avait aucun doute; c'était l'explosion même qui l'avait projeté sur le rocher, n'épargnant d'ailleurs que lui de tout son équipage.

Quand il revint à lui, entouré d'habits rouges, quand il entendit parler anglais surtout, ses yeux s'ouvrirent démesurément.

Mais ignorant que Nedjma et de Melval fussent comme lui sur cet étroit morceau du territoire britannique, il se remit vite.

Qui diable pourrait reconnaître en lui l'homme que les

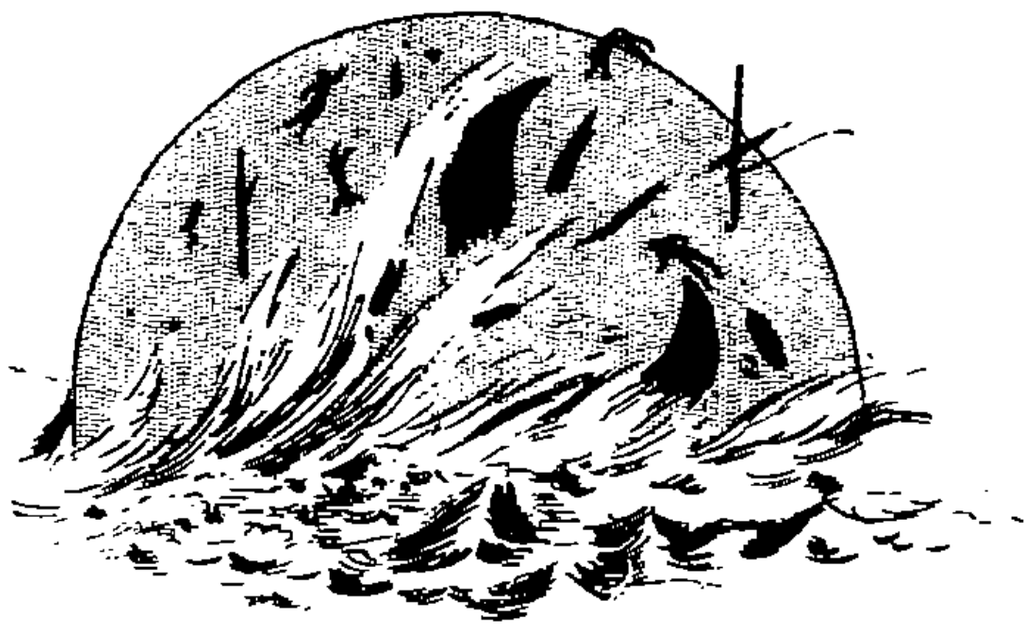
Se laissant couler, il lâcha la détente. (Page 201.)

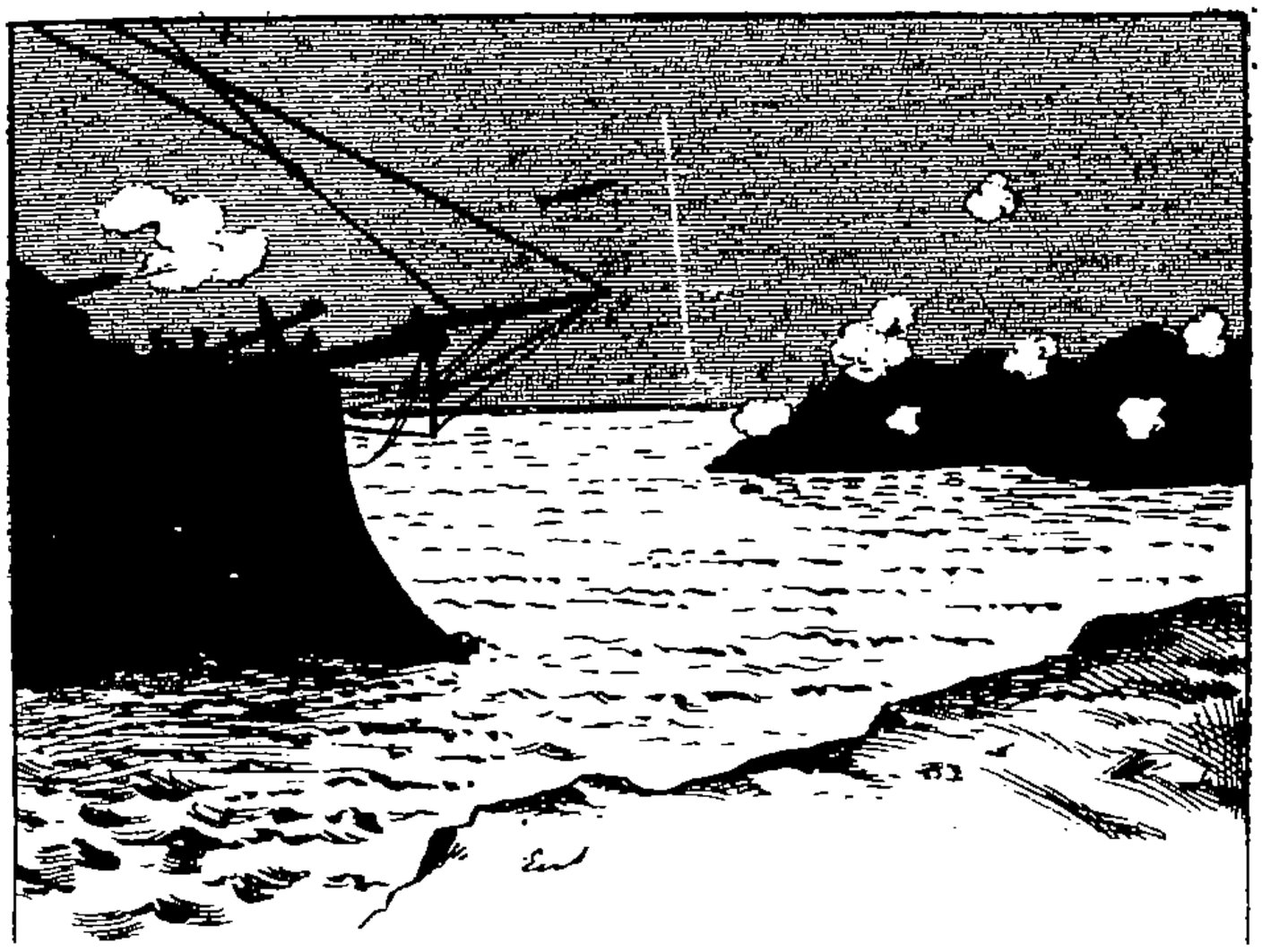
tribunaux anglais avaient condamné à mort par contumace?

Qui pourrait deviner, dans ce naufragé au teint bronzé, à la tête rase, au costume arabe, le traître responsable du désastre de la veille?

Avec de l'aplomb, du sang-froid et de l'audace, il s'en tirerait.

Quelques heures après leur sauvetage, de Melval ayant obtenu pour Nedjma une pièce de coton bleu destinée à remplacer son haïk perdu et pour lui-même un manteau de sentinelle qui le métamorphosait complètement, était introduit auprès du commandant de la forteresse.





CHAPITRE VII

Sir James Collington. — Le téléphonographe et le miroir télescopique. — La situation à Aden. — Hilarion reparaît. — Artillerie ancienne et nouvelle. — Pol Kardec. — Le récit d'un torpillé. — Souvenir de Christiane. — Un conseil de guerre sous les obus. — Le roi des sans-patrie. — La balle vengeresse. — Une lettre pour l'Europe. — Seuls dans l'île. — L'amulette. — Heureuse nouvelle.

Sir James Collington, le commandant de Périm, était un de ces officiers anglais qui ont guerroyé sous toutes les latitudes et dont le flegme naturel s'est mis à hauteur de toutes les situations.

Sa peau tannée, son front plissé de rides petites et nombreuses, son œil d'un bleu clair abrité derrière un grand lorgnon noir, ses moustaches grises tombantes, son long corps sec, droit, osseux, flottant dans la courte tunique écarlate, ses épaules carrées, ses jambes maigres, tout cet ensemble typique faisait de lui une silhouette sur laquelle on aurait mis en pleine nuit le vrai certificat de nationalité.

Il avait commencé sa carrière militaire au Cap, il y avait trente ans de cela, sous les ordres du puissant gouverneur Cécil Rhodes, le roi du Diamant; mais il avait été renvoyé aux Indes à la suite de la guerre contre les Matabélés, cette peuplade guerrière que l'Angleterre rencontra sur sa route dans sa marche vers le Nord, et à laquelle elle chercha une querelle... d'Anglais, pour avoir un prétexte de guerre.

Il n'avait pu en effet dissimuler son sentiment de réprobation contre de tels procédés coloniaux, et dès lors son sort avait été fixé : la droiture de son caractère ne lui permettrait jamais d'occuper un de ces postes hors d'Europe où l'esprit d'intrigue et la duplicité constituent les principales qualités exigées par la Grande-Bretagne.

S'il eût su, comme tant d'autres, ériger la fourberie à hauteur d'un principe, il fût peut-être devenu un Baring ou un Cromer; mais il finissait sa carrière comme chef de poste militaire sur une île de deux kilomètres de tour avec le grade de colonel.

Depuis vingt heures, sir Collington répondait de son mieux au bombardement de la flotte turque, et le bras qu'il portait en écharpe et qu'avait éraflé un éclat d'obus-fusée prouvait qu'il avait vaillamment payé de sa personne.

Mais on était tellement loin de s'attendre, dans un poste comme celui-là, à une attaque munie de pièces de marine et à un bombardement en règle, que le fort et ses batteries avaient beaucoup souffert; bien que ses parapets de seize mètres d'épaisseur fussent recouverts d'une couche de béton calculée d'après les effets les plus récents de l'artillerie de côte, une énorme brèche était ouverte dans le front nord le plus exposé, car la flotte turque était munie des nouveaux engins préconisés à bord des bâtiments depuis quelques années, engins qui consistaient en un formidable projectile lancé sans canon d'après le principe des fusées de guerre.

Cinq de ces monstres d'acier, arrivant sous un angle de 35 degrés sur le rempart, et y faisant détoner une charge de 600 kilogrammes de pyroxiline avaient ébranlé le roc et remplacé la masse couvrante par de véritables entonnoirs.

La garnison de 300 hommes du fort de Périm était déjà réduite de moitié par le feu de l'ennemi : ce qui restait d'hommes valides sur pied avait passé la nuit à combler la

brèche à l'aide de quartiers de roc, à défaut des sacs à terre qui n'existaient pas.

Heureusement, cette faible garnison s'était trouvée renforcée bien opportunément par plus de deux cents naufragés, victimes du désastre de la nuit précédente.

Ceux-là étaient les heureux qui avaient pu gagner l'île à la nage, et sir James Collington les avait tous armés : marins anglais, allemands, italiens et français se coudoyaient dans les tenues les plus variées, cherchant à se rendre utiles à la défense d'une place qui, au milieu de cette inondation barbare, constituait leur dernier refuge.

Les officiers naufragés étaient peu nombreux : une vingtaine tout au plus, parmi lesquels de Melval remarqua, en entrant chez le commandant avec Nedjma, un lieutenant de vaisseau français dont la physionomie ne lui était pas inconnue.

Son cœur battit violemment à la vue de ce compatriote, le premier qu'il revoyait après un an de solitude au milieu de l'Invasion noire; il s'arrêta et voulut lui parler.

Mais les deux soldats anglais qui conduisaient l'officier et sa compagne les poussèrent assez brusquement dans la casemate du commandant supérieur, et de Melval dut se borner à lui dire en passant :

— Bonjour, mon cher camarade!

Et grand avait été l'ébahissement de l'officier de marine en entendant cette appellation, si connue dans les armées de terre et de mer, sortir de la bouche de ce passant qui portait une chéchia rouge et des bottes arabes avec un grand manteau de soldat anglais.

L'interrogatoire de de Melval ne pouvait donner lieu à une méprise prolongée; le colonel Collington entendait et parlait assez bien le français, de sorte que l'officier n'eut aucune peine à faire la preuve de sa nationalité.

Son odyssée qu'il raconta brièvement, les documents probants qu'il produisit grâce à certains papiers renfermés dans son portefeuille et heureusement sauvés du naufrage, déridèrent rapidement la martiale figure du colonel qui, se levant, lui tendit la main.

Puis, le commandant de Périm se tourna vers la jeune Mauresque qui attendait silencieuse dans un angle de la

pièce, et de Melval, qui connaissait le rigorisme anglais en matière de présentation, prit la jeune fille par la main et s'inclinant :

— Miss Nedjma, mon colonel, fille du cheik des Ouled-Delim.

Sir James n'eut pas l'air de remarquer ce qu'avait d'étrange la situation des deux jeunes gens ; la jeune Arabe lui était présentée par un officier, cela suffisait, et il lui avança un siège aussi galamment que s'il se fût trouvé dans un salon de Leicester square.

La jeune Mauresque respira ; après toutes les émotions par lesquelles elle venait de passer, elle se demandait naïvement si ce qui leur arrivait, leur naufrage dans cette île peuplée de ces Anglais si universellement détestés en Afrique, n'était pas une calamité de plus.

L'aspect rude et rébarbatif de sir James Collington ne l'avait guère rassurée, car elle n'avait rien compris à la conversation des deux officiers : mais elle se remit en voyant le sourire plein de bonté du colonel anglais qui avait compris à demi-mot quelle place elle tenait dans la vie du jeune officier, et que d'ailleurs sa rayonnante beauté avait disposé tout d'abord favorablement.

— Je vais vous faire donner des vêtements en attendant que les vôtres aient été remis en état ou qu'on vous en ait trouvé de plus confortables dans nos approvisionnements, fit-il. Nous avons des pièces de drap et d'étoffe de l'Inde dans lesquelles mademoiselle pourra se draper aisément sans avoir besoin de couturière. Pour le reste, mistress Collington, à laquelle je vais avoir l'honneur de vous présenter, y pourvoira.

Il frappa à la porte voisine ; une petite voix décidée répondit « entrez » en anglais et le colonel pénétra dans la casemate qui lui servait de salon, suivi des deux naufragés.

La présentation fut faite dans les règles, et mistress Collington mit de suite la jeune fille à l'aise en l'accueillant comme savent le faire les Anglais aux colonies.

C'était une petite femme blonde, aux yeux à fleur de tête, à la physionomie calme, à la poitrine plate de pensionnaire ; on lui eût donné aussi bien trente ans que quarante-cinq.

Habituée à la vie aventureuse dans les solitudes du Bengale et les déserts de Kalahari, elle n'était nullement émue de ce qui lui arrivait et n'avait pas interrompu, pendant le bombardement de la journée, la paire de délicieuses pantoufles qu'elle brodait pour son mari.

La conversation allait s'engager quand une sonnerie se fit entendre dans la casemate que sir James venait de quitter.

— *Le téléphonographe*, dit le colonel, veuillez m'excuser!

— Le téléphonographe! répéta de Melval abasourdi.

— Oui : cela vous étonne, capitaine?

— Certes : il y a longtemps que je n'ai entendu parler de cet instrument-là.

— Nous communiquons d'ici avec Aden par un câble sous-marin que ces mécréants n'arriveront pas à couper, heureusement... J'attends avec impatience la réponse qu'il va me donner... Je vous demande pardon, fit-il.

Puis, se ravisant :

— Mais venez donc, capitaine, reprit-il ; vous n'êtes nullement de trop, car ces dépêches en un pareil moment n'ont rien de confidentiel, et mistress Collington s'occupera pendant ce temps de la toilette de cette pauvre jeune fille qui en a grand besoin.

Tous deux passèrent dans le bureau du commandant supérieur.

Déjà le cylindre enregistreur, qui avait reçu les vibrations téléphoniques, les répétait seul au milieu de la pièce avec une netteté parfaite, et c'était un des étonnements les plus curieux provoqués par cet étrange instrument que d'entendre une voix humaine articulant merveilleusement, et de ne voir personne.

Cette fois l'appareil s'était mis en mouvement trop tôt; sans doute le correspondant qui d'Aden provoquait à volonté se rotation était remarquablement pressé.

Sir James s'approcha du cylindre dont la surface était striée de zébrures correspondant aux vibrations de la parole, zébrures que suivaient fidèlement les lamelles sonores chargées de les transformer de nouveau en sons articulés.

Il l'arrêta, le fit tourner en sens inverse pour le ramener à l'origine de la communication commencée, et l'instrument

remis en mouvement reprit, d'une voix forte et martelée, dans laquelle le colonel reconnut celle du gouverneur, les paroles qui venaient d'arriver d'Aden.

— Tout va de plus mal en plus mal, disait la voix ; le stationnaire est parti pour Bombay par ordre de Londres ; les nouvelles de l'Inde sont désespérées ; Calcutta est en feu, la révolte a gagné Ceylan et la Birmanie ; quant à nous, nous sommes investis par des milliers d'Arabes ; ils ont profité de la nuit dernière pour gagner les hauteurs de Chamchan et nous dominent de tous côtés ; la population se réfugie dans Steamer-Point. L'aqueduc est coupé et nous sommes réduits à distiller l'eau de mer. Et vous, quelle est votre situation ?

Le colonel se pencha vers une large plaque vibrante en bois de sapin encastrée dans la table.

— Je puis tenir encore quelques heures, répondit-il, mais si je ne suis pas secouru ce soir, Turcs et Arabes auront beau jeu pour entrer dans l'île, car nous sommes inondés d'obus-torpilles et nous n'aurons bientôt plus ni casemate debout ni un canon en batterie. Quels sont vos ordres ?

Les yeux fixés sur le cylindre, le colonel attendait qu'il se remît en mouvement ; mais rien ne bougea.

— Le gouverneur réfléchit, dit sir James ; d'ailleurs il est bien facile de nous en rendre compte ; j'aurais même dû y penser plus tôt.

En face du cylindre parleur était une petite armoire en acajou, dont le colonel ouvrit les deux portes.

Une glace circulaire, en forme de miroir concave, en occupait le fond ; elle était formée de secteurs argentés soudés les uns aux autres, de manière à ce que chacun d'eux fît avec le suivant un angle de 178 degrés environ.

Le colonel mit le commutateur sur une borne de cuivre, et à peine le contact avait-il eu lieu que le miroir se mettait en mouvement à une très grande vitesse.

— Ah ! par exemple ! s'écria de Melval.

Dans la surface réfléchissante, il venait d'apercevoir l'image d'un homme assis à une table, et lui faisant face la tête dans ses mains.

— Vous ne connaissez pas ça ? demanda sir James, à

qui le mouvement de surprise de l'officier n'avait pas échappé.

— J'en avais entendu parler, répondit l'officier, mais comme d'un projet chimérique et irréalisable dans la pratique.

— Il est pourtant d'un de vos ingénieurs électriciens, reprit le gouverneur de Périm ; et en Angleterre il n'y a plus de *station téléphonographique* importante qui ne soit munie de son *miroir télescopique*.

— Merveilleux ! déclara l'officier ; car on pourra se donner un coup de chapeau avant de commencer une causette ; mais dites-moi, mon colonel, votre gouverneur a l'air bien absorbé là-dedans... ou plutôt le voilà qui se démène avec un autre personnage en uniforme rouge : ah ! par exemple, ça c'est curieux !

Très curieux en effet : car dans le miroir on voyait très distinctement réduits à l'échelle du sixième environ, deux personnages, dont l'un le gouverneur, en petite tenue d'officier de marine, faisait force gestes.

Puis il sembla avoir pris une décision, se pencha pendant que son interlocuteur disparaissait, et le cylindre se remit à tourner.

— Je puis disposer encore, reprit la voix, de deux chalands et de deux remorqueurs ; j'espère qu'ils pourront tromper la surveillance des vaisseaux turcs grâce à l'obscurité ; ils arriveront à Aden vers dix heures du soir, et vous commencerez aussitôt l'évacuation... il faut absolument tenir jusque-là.

— Je tiendrai, répondit simplement le colonel.

— Eh bien ! mon brave capitaine, fit-il, quand la conversation fut terminée, après toutes vos aventures vous avez joué de bonheur en tombant ici ; inutile de vous dire que je vous offre une place sur nos chalands, à vous et à votre charmante compagne ; dans un mois vous pouvez être à Paris, car l'évacution d'Aden, si elle s'impose, ne souffrira aucune difficulté.

De Melval s'inclina et ne répondit rien.

Une douleur aiguë venait de lui traverser le cœur.

Et sa parole ?

Il n'avait pas hésité à la violer la veille lorsqu'il était

question du salut de ses compatriotes; cette fois c'était du ien qu'il s'agissait et il ne pouvait plus hésiter.

Sa parole lui redevenait sacrée.

Oui, mais c'était aussi le salut de Nedjma qui était en jeu.

S'il retournait auprès du Sultan, nul doute que l'odieuse tentative qui, par suite de circonstances extraordinaires, avait échoué deux fois, ne fût renouvelé par Mounza.

Certes, Zérouk n'était plus à craindre; il avait dû être tué ou noyé par l'explosion de la nuit; mais le roi des Monbouttous ne manquerait pas d'affidés pour le remplacer, et Kasenbé, son bourreau, semblait désigné à l'avance pour cette besogne.

Et quand Nedjma serait en son pouvoir, quels regrets n'aurait-il pas d'avoir laissé échapper cette unique occasion de la mettre à l'abri!

Mais ne pouvait-il la faire fuir, l'embarquer sur les bâtiments anglais sans partir avec elle, sans manquer à sa parole?

La quitter! à cette pensée son cœur se serra.

Elle était son seul rayon de soleil dans cette existence étrange que les circonstances lui avaient faite : le temps était loin où il la regardait comme une sœur et la traitait en petite fille; mille souvenirs voluptueux l'attachaient à elle, et il sentait qu'il tenait à cette ravissante créature par tous les fibres de son être.

Et puis, le voudrait-elle? certainement non... il lui faudrait la contraindre; en aurait-il le courage et le pouvoir?

D'ailleurs il ne pouvait l'abandonner ainsi à elle-même; que deviendrait-elle seule, dans ce remous qui chassait des côtes la population européenne, dans cette débandade de la civilisation refoulée par la barbarie?

Il la voyait s'embarquer d'Aden pour Londres, seule, seule avec sa beauté, au milieu de ce flot d'émigrants de tous pays.

— Non, dit-il, c'est insensé; mieux vaut tout affronter ici.

Puis il pensa qu'il pourrait peut-être lui trouver un appui,

Il ne fallait pas songer à mistress Collington, malgré la gracieuseté de son accueil; lui demander un pareil service eût été par trop indiscret; un compatriote seul pouvait le lui rendre, et cette idée évoqua chez l'officier le souvenir de l'officier de marine qu'il avait rencontré dans la cour du fort avant d'entrer chez le commandant.

Certainement il l'avait vu quelque part; où? impossible de le préciser.

Il allait le rechercher, et peut-être trouverait-il en lui le camarade à qui il pouvait en toute sécurité confier la jeune fille.

Il se disposait à prendre congé du colonel anglais, lequel s'occupait déjà de rassembler ses archives comme s'il eût dû passer régulièrement son service à un successeur. Soudain, deux coups violents ébranlèrent la porte, et avant que sir Collington eût ébauché un geste de surprise, elle s'ouvrit brusquement, et un corps étrange, demi-nu, vêtu d'un simple caleçon et d'un tricot à raies blanches et bleues en assez mauvais état, apparut, bondissant à quatre pattes.

Derrière lui s'encadra la figure à la fois courroucée et penaude du factionnaire anglais qui l'avait vu passer dans ses jambes comme un sanglier, sans pouvoir l'arrêter.

— Qu'est-ce donc? fit le colonel.

Mais déjà l'intrus s'était redressé et précipité vers le capitaine de Melval.

— Hilarion! fit ce dernier dans un cri de joyeuse surprise, car il ne comptait guère revoir le pauvre garçon, dont le dévouement les avait sauvés, Nedjma et lui.

— Moi-même, mon capitaine, et excuse à la compagnie, clama le tirailleur d'une voix enrouée; mais voilà tout juste que je viens de retrouver ma caboche, et comme on m'a dit que vous étiez là, vous pensez bien que je n'ai pas attendu une permission de vingt-quatre heures pour entrer... Il ne faut pas m'en vouloir, monsieur l'Anglais, dit-il, en se tournant vers le colonel dont un sourire plissait la lèvre à la vue de cet être exubérant si différent du type britannique.

A son tour de Melval excusa son ordonnance en racontant à sir Collington sa conduite de la nuit.

— Brave garçon, dit ce dernier, pendant qu'Hilarion

ouvrait des yeux énormes, en entendant donner du colonel à ce grand homme en tunique rouge, et mettait instinctivement les talons sur la même ligne.

— On va l'habiller et le mettre en état de partir ce soir avec vous, ajouta le commandant de Périm.

Mais Hilarion commença à se démener de plus belle.

— Excusez, répéta-t-il ; mais si j'ai fait une « infraction » de domicile, ce n'est pas seulement, sauf votre honneur, pour le plaisir de vous retrouver, mon capitaine... et d'abord, voilà votre revolver que j'ai eu la veine de ne pas lâcher, bien que cette sacrée gargoulette en sautant m'ait allongé une fameuse tape...

— Tu es un rude gaillard, fit de Melval qui retrouvait avec plaisir son arme de prédilection et s'assurait que cinq coups étaient encore chargés sur six.

— Attendez, s'écria Hilarion avec un geste inimitable de gamin de Paris : je ne vous ai pas dit le plus fort... et c'est pour ça que je viens... figurez-vous que ce brigand de Zérouk est là, à côté...

De Melval sursauta.

— Zérouk ! Il est là ! tu en es sûr ?

— Absolument ; je l'ai vu comme je vous vois...

— Et lui, t'a-t-il vu ?

— Non ; y doit se figurer qu'il en a réchappé tout seul ; il paraît qu'on nous avait ramassés ensemble, évanouis tous les deux ; seulement comme j'ai la tête mieux construite que lui, je suis revenu à moi le premier ; je ne l'ai reconnu que quand il a ouvert les yeux et j'ai filé pour qu'il ne m'aperçoive pas... quand il a vu ousqu'il était et que des habits rouges venaient le chercher, il a eu l'air tout bête, et m'est avis que ça doit joliment le talonner... voilà ce que je voulais vous dire.

— Quel est donc ce Zérouk ? fit sir James Collington.

— Ah ! mon colonel, s'écria l'officier, c'est certainement la justice de Dieu qui le met entre vos mains, car cet homme... cet homme est l'auteur du désastre qui a anéanti vos flottes.

Le commandant de Périm s'était levé, très pâle.

— Ce n'est pas tout, reprit le capitaine ; Zérouk est un nom d'emprunt ; j'ignore son vrai nom, et le Sultan qui

l'emploie ne le connaît pas plus que moi ; mais ce que je sais c'est qu'il est Anglais, qu'il a été condamné à mort dans votre pays pour meurtre, et qu'il a mis au service de la révolte musulmane ses connaissances extraordinaires en chimie anarchiste.

— Il est de nationalité anglaise, reprit sir James en scandant ses mots ; vous êtes sûr de cela ?

— Aussi sûr qu'on peut l'être d'après son propre aveu.

Et de Melval entrant dans tous les détails qu'il connaissait au sujet du renégat, compléta le récit qu'il avait commencé de sa captivité et de son séjour au camp du Sultan. Il parla de la fabrication de l'explosif, du transport des outres, et de leur immersion nocturne autour des vaisseaux.

Sir James l'avait écouté avec une attention croissante, les yeux fixes derrière les verres de son lorgnon.

— Il est Anglais et sur territoire anglais, répéta-t-il encore... rien ne prouve sa qualité de condamné... inutile d'ailleurs, poursuivit-il se parlant à lui-même, de retenir le fait pour lequel il a déjà passé en justice... mais, c'est un Anglais, il faut faire les choses en règle, je vais réunir le conseil.

Il appuya sur un timbre, un sous-officier entra.

— Vous allez, dit-il, accompagner cet homme, et il montrait Hilarion : il vous désignera dans une casemate voisine l'un des naufragés de cette nuit, mais sans se laisser voir de lui, vous entendez, dit-il au tirailleur.

— « Sufficit », répondit Hilarion à qui la fréquentation d'un sapeur, ancien professeur de séminaire, avait donné quelques teintes de latin.

— Vous garderez à vue ce naufragé, reprit le colonel, sans qu'il puisse remarquer l'attention dont il est l'objet, jusqu'à sa comparution devant le conseil. Voici l'ordre de comparution, allez.

Le sous-officier salua, les yeux fixes, le menton haut, la poitrine bombée, et sortit d'un pas d'automate.

— Quant à vous, mon brave, dit le colonel à Hilarion qui se disposait à le suivre, on va vous vêtir autrement que cela, seulement je crains bien que vous ne sortiez de mes magasins déguisé en soldat anglais,

Hilarion s'était arrêté, il fit une affreuse grimace en regardant son capitaine.

— Les Français ne nous aiment décidément pas, dit le colonel en s'adressant à de Melval : la grimace de votre ordonnance le prouve mieux que vingt articles de journaux.

Et comme de Melval embarrassé cherchait une réponse polie :

— Je comprends un peu ce sentiment-là, reprit sir James, vous avez toujours trouvé notre hostilité partout, aux quatre coins du monde. Au Siam où nous n'avions que faire; dans la guerre sino-japonaise où d'ailleurs nos offres de médiation n'ont eu aucun succès; à Madagascar, où des officiers anglais n'ont pas craint de combattre contre vous dans les rangs malgaches; en Tunisie, à Suez, au Maroc, partout vous dis-je : que voulez-vous? c'est la manie et aussi l'un des titres de gloire de mon pays de s'occuper de tout ce qui ne le regarde pas. Voici, par exception, une occasion où j'espère bien nous voir tous d'accord; si nous ne voulons pas être mangés, il faudra bien nous unir.

De Melval allait répondre : une formidable explosion suivie d'un effondrement de murailles lui coupa la parole.

Le jour se levait, et le bombardement de l'île par les navires turcs venait de reprendre avec rage.

Après cette première torpille, les obus ordinaires se mirent à tomber par vingt à la fois dans les deux cours du fort et le bruit de leurs sourdes explosions remplit la casemate d'un écho presque continu.

Un officier anglais entra, portant la main à son casque, et de Melval comprit qu'il rendait compte d'un nouvel éboulement. Un bastion, donnant à pic sur la mer et déjà bouleversé par le bombardement de la veille, venait de s'écrouler, formant un pont praticable, et donnant une issue à l'ennemi en cas de débarquement.

— Qu'on attende le premier ralentissement du feu, dit le colonel, puis, avec les débris existants, on construira un mur entre les deux courtines battant le bastion écroulé; il sera commandé cent hommes pour cette corvée.

L'officier sortit, et de Melval, laissant sir James à ses préoccupations, sortit derrière lui.

Il avait ôté sa chéchia, rabattu sur ses yeux le capuchon de son manteau d'occasion, et, dans cette tenue, il eût pu passer à deux pas de Zérouk sans être reconnu de lui.

Car, à lui aussi, le colonel avait recommandé de dissimuler sa présence, tenant aux effets de confrontation que ménage si habilement, en toute occasion, la justice anglaise.

Dans un des réduits du fort intérieur, le capitaine retrouva enfin celui qu'il cherchait, non sans avoir dû plus d'une fois s'abriter en traversant la cour pour éviter les éclats d'obus.

C'était un lieutenant de vaisseau d'une trentaine d'années, au type méridional très accusé; il examinait attentivement la manœuvre d'une pièce sous casemate par des canonniers anglais.

C'étaient deux canons de l'ancien système Wolwich, de cent onze tonnes, fabriqués jadis par l'usine Armstrong, pour armer les cuirassés de la classe *Admiral;* en 1898, l'Angleterre les avait relégués dans ses batteries de côte pour adopter les nouveaux engins qui, d'après les idées nouvelles, devaient constituer l'artillerie des bâtiments dotés d'une vitesse supérieure.

Depuis quinze ans, en effet, on s'était aperçu que la qualité première des bâtiments était la vitesse. La guerre du Japon contre la Chine avait été à ce sujet une véritable révélation; les cuirassés chinois, fabriqués cependant dans l'usine anglaise de la Clyde et que leur défaut de mobilité transformait en citadelles flottantes incapables de manœuvrer, n'avaient pu tenir devant les bâtiments rapides et manœuvriers des Japonais.

D'ailleurs, les vaisseaux évoluant lentement offraient un but trop facile à atteindre, non seulement aux torpilles automobiles, mais surtout aux bâtiments sous-marins qui venaient d'être introduits définitivement dans toutes les marines de guerre.

Dès lors l'Amirauté anglaise, dont la devise est de toujours devancer dans la voie du progrès les autres puissances navales, avait cessé la construction des cuirassés d'escadre à tourelles barbettes du type *Royal Sovereing*, dont la vitesse ne dépassait pas 17 nœuds 1/2, pour lancer

exclusivement de puissants croiseurs à grande vitesse.

Ces navires, n'étant plus alourdis par le poids fantastique d'une cuirasse d'acier de 0m,50 d'épaisseur, remplacée par une ceinture de nickel-aluminium de poids cinq fois moins grand, atteignaient des vitesses de 30 et 32 nœuds. Leur artillerie, ne pouvant plus comporter les pièces monstres d'autrefois dont chaque décharge ébranlait toute la coque, consistait soit en tubes lançant à l'aide de l'air comprimé, sans bruit et sans recul, de véritables mines d'explosifs à une distance de 4 kilomètres, soit en obus-fusées dont le principe, exposé jadis par Turpin, avait enfin trouvé une application pratique, et offrait l'avantage énorme de supprimer la pièce.

Ces derniers engins, moins précis que les précédents, mais d'une portée cinq fois supérieure, puisque leur vitesse initiale allait croissant, servaient au bombardement des villes et des ouvrages fortifiés. Les autres étaient réservés pour les combats navals, et lorsqu'un de leurs projectiles s'abattait sur le pont d'un bâtiment, il l'entr'ouvrait sans rémission.

La marine française avait suivi peu à peu l'exemple de l'Angleterre, et c'est pourquoi le lieutenant de vaisseau regardait avec une certaine curiosité ces grosses pièces assez démodées, mais dont la puissance était encore largement suffisante pour riposter aux canons Krupp de même époque qui armaient en partie les cuirassés turcs.

De Melval l'aborda par la phrase qui l'avait déjà surpris tout à l'heure ;

— Bonjour, mon cher camarade !

Et la connaissance fut vite faite.

Deux Français, qui se retrouvent à l'étranger, sont presque parents ; dans les circonstances où ils se rencontraient, deux officiers français étaient deux frères, et chaleureusement ils se serrèrent la main.

— Pol Kardec, avait dit l'officier de marine en se nommant, capitaine du pavillon du commandant de la 1re division de l'escadre du Levant à bord du *Surcouf*.

— N'êtes-vous jamais allé à Alger ? demanda de Melval, qui regardait l'officier de marine avec attention en essayant de rassembler ses souvenirs.

— Si, il y a deux ans, j'appartenais alors à l'escadre de la Méditerranée.

— N'avez-vous pas assisté cette année-là au bal du Général gouverneur?

— Je le crois bien, les bals donnés au Palais d'Été de Mustapha sont toujours des plus brillants, et je n'aurais eu garde d'y manquer.

— Eh bien, c'est là que j'ai dû vous rencontrer, car votre physionomie ne m'est pas inconnue, et nous avons dû être présentés l'un à l'autre.

— C'est bien possible, dit le lieutenant de vaisseau, mais j'ai la mémoire au diable depuis l'histoire de cette nuit, et je n'ai pas les souvenirs aussi frais que les vôtres.

Alors les questions se pressèrent sur leurs lèvres.

Et d'abord comment l'officier de marine avait-il pu survivre au désastre?

Mais un coup de canon, tiré près d'eux par une pièce de cent onze tonnes, ébranla la casemate et les assourdit complètement.

Les deux officiers regardèrent un instant les artilleurs anglais manœuvrant comme à la parade.

— Ne restons pas ici, dit le lieutenant de vaisseau, il nous serait impossible de nous entendre.

Ils cherchèrent et trouvèrent une casemate de troupe vide et encore intacte.

Alors brièvement Pol Kardec raconta ses impressions de la nuit.

C'était vrai, on ne se gardait plus à bord; autant on prenait de minutieuses précautions pour opérer des débarquements, faire des reconnaissances dans les baies et les îles, autant on se croyait en sûreté à bord des vaisseaux.

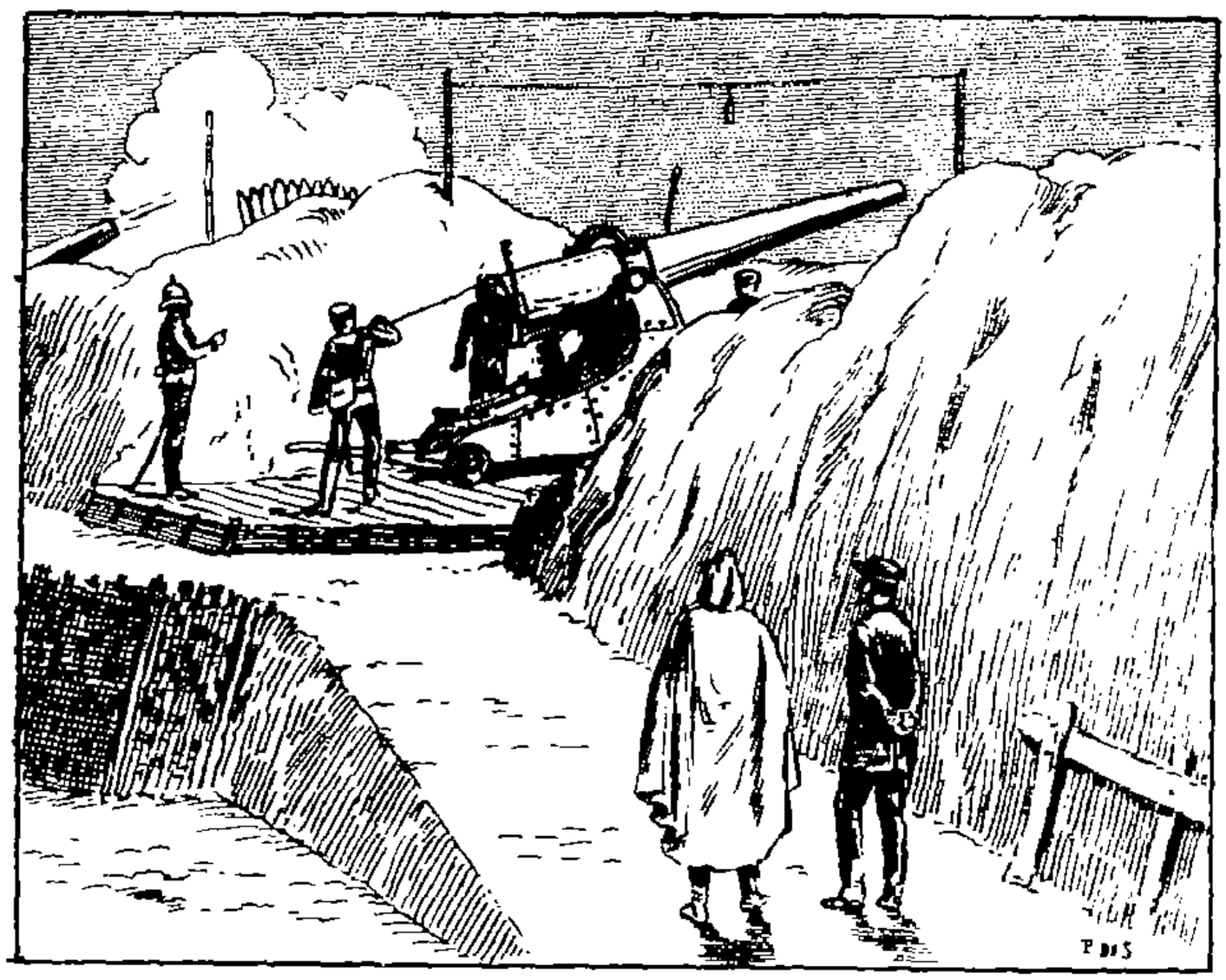
Qui pouvait supposer entre les mains de ces sauvages une matière produisant des effets aussi foudroyants que les picrates les plus actifs?

Tout au plus avait-on recommandé aux hommes de vigie de surveiller pendant la nuit les petites embarcations qui viendraient rôder dans les eaux des navires, et des canots à vapeur étaient toujours prêts à leur donner la chasse.

Cette nuit-là, rien d'anormal n'avait été signalé.

— Comment! et vous n'aviez aucune défiance vis-à-vis des vaisseaux turcs?

— Aucune. Nous les trouvions même très zélès pour la cause commune; mais ce zèle ne pouvait nous surprendre étant donnée la rivalité bien connue entre Turcs et Arabes.



Les deux officiers regardèrent un instant les artilleurs anglais manœuvrant comme à la parade. (Page 221.)

Et puis la Turquie est devenue si européenne pendant ces dernières années. Elle a demandé des instructeurs militaires à la France, des officiers de marine à l'Angleterre, des ingénieurs à l'Autriche. A l'Allemagne enfin elle a emprunté la musique de Wagner. Quant au sultan de Constantinople, il avait un intérêt si direct à nous suivre dans cette croisade, que, pas une minute, nous n'avons songé à une volonté supérieure à la sienne pouvant détourner de leurs devoirs officiers et marins.

Elle est donc bien puissante, poursuivit l'officier de marine, l'influence de ce nouveau Mahdi ?

— Un Mahdi ! fit de Melval. Laissez là ce terme suranné, bon tout au plus pour un de ses lieutenants, et bien que le fanatisme des Noirs donne encore quelquefois ce nom à Abd-ul-M'hamed. La vérité est que vous avez devant vous

J'observais des lumières nombreuses sur la côte d'Asie, on eût dit qu'un camp tout entier venait de s'installer là. (Page 224.)

une race entière qui se lève et à sa tête un homme de génie. Mais poursuivez l'histoire de cette nuit.

— Eh bien ! j'étais de quart vers trois heures. Rien, je vous le répète, rien n'avait signalé l'approche de l'ennemi, et je me demande encore comment ont été posées les torpilles qui nous ont coulés.

De Melval le lui expliqua en ajoutant quelques mots sur la tentative désespérée qu'ils avaient faite pour sauver les bateaux français.

Pol Kardec ne revenait pas de sa surprise en écoutant les détails relatifs aux plongeurs et aux outres noyées qu'ils poussaient devant eux.

— Rien à faire, dit-il, il n'y avait rien à faire contre ces ennemis invisibles. Et pourtant, si nous avions mis nos filets, ces filets si décriés : ils ralentissent la manœuvre, c'est vrai, aussi ne faut-il pas s'en embarrasser en marche; mais là, en station, à l'ancre, jamais nous n'aurions dû négliger cette précaution, même contre les Arabes.

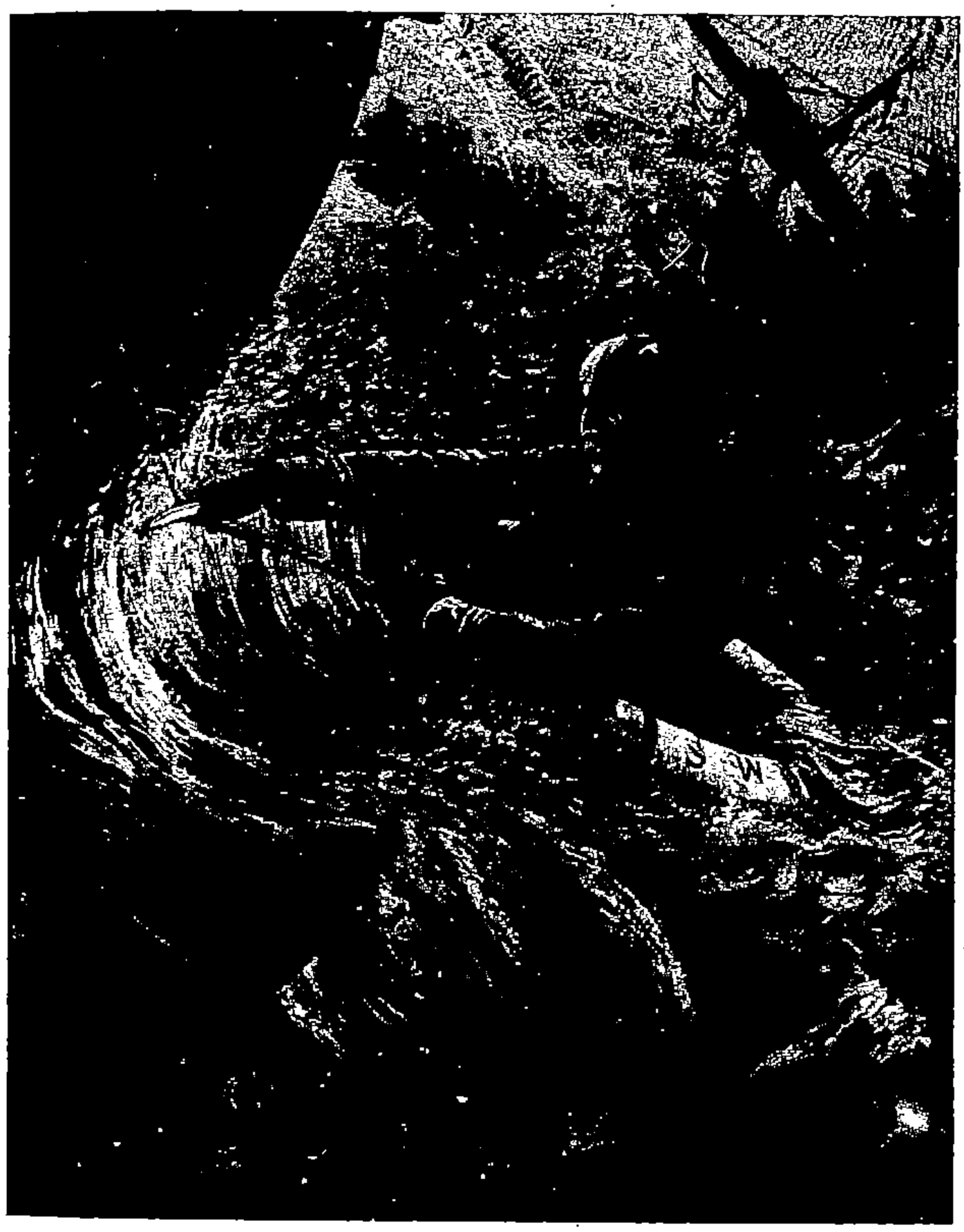
Enfin, rien ne sert de récriminer; mais quel terrible réveil! Je me souviens que j'observais des lumières nombreuses sur la côte d'Asie beaucoup plus rapprochée de nous; on eût dit qu'un camp tout entier venait de s'installer là.

— C'était une diversion pour attirer votre attention de ce côté.

— Sans doute; je me rappelle encore ma dernière réflexion : je me disais que le lendemain il serait divertissant de leur envoyer quelques coups de canon pour les faire déguerpir. A ce moment, des explosions subites, sourdes et très rapprochées se firent entendre sur notre droite, du côté des navires anglais. Et comme je me retournais très surpris, une espèce de cratère s'ouvrit autour du bâtiment, des trombes d'eau d'une violence incomparable s'abattirent sur le pont du *Surcouf* en même temps que des jets de flammes s'élevaient tout autour de nous. J'étais sur la passerelle... une seconde après je sentis la navire s'incliner à bâbord. L'affolement était grand parmi les hommes, car jamais on n'avait eu l'impression d'un pareil cataclysme. L'ordre fut donné de mettre les embarcations à la mer; mais elles y étaient à peine que l'eau envahit le pont. Le navire avait dû s'ouvrir sur tout son pourtour à la fois, et dès lors l'immersion ne demanda que quelques minutes.

Je distinguai confusément les embarcations au milieu du remous qui se produisait; j'en remarquai une, chargée d'hommes, tenant encore par une corde au palan qui la supportait, entraînée avec lui; les autres ont dû être englouties dans le cercle giratoire formé par les eaux.

— Et vous?



Je pus trancher le filin... (Page 226.)

— Moi, je sentis l'eau me monter à la ceinture. Le pont avait disparu, les cris diminuaient; je songeais à ma confession dernière, lorsqu'un jet de lumière, sans doute parti d'un vaisseau turc, vint illuminer la scène. Ce n'était pas beau; des têtes, des bras émergeant des vagues, puis la chaudière faisant explosion au contact de l'eau, car l'une d'elles était toujours sous pression.

Sur notre gauche les explosions continuaient comme un

feu de file, la mer paraissait embrasée; ce sont des sensations rapides comme une série d'éclairs, mais qu'on n'oublie pas. A deux pas de moi, je vis une bouée; je sautai sur elle, elle était attachée au bordage de cuivre. Trouver le nœud, le dénouer dans l'obscurité qui venait de retomber, c'était impossible, et puis je n'avais pas le temps, je sentais le pont se dérober sous mes pieds. Par bonheur, étant de service, j'avais mon sabre au côté, et mon ordonnance en avait aiguisé la lame quelques jours auparavant, en prévision d'un débarquement que j'avais conduit dans la baie d'Adulis.

Je pus trancher le filin.

Il était temps, l'eau m'atteignait la bouche. Je me sentis entraîner dans un tourbillon, mais j'avais emmagasiné une sérieuse provision d'air; je ne lâchai pas la bouée et, après un temps qui me parut bigrement long je revins à la surface.

Bien peu certainement ont pu en faire autant.

Je me soutins ainsi plusieurs heures et, toujours nageant, j'abordai ici au moment où les premiers obus turcs y rappliquaient, de sorte qu'après avoir échappé à l'eau, je faillis tomber sous le feu.

Enfin, me voilà : mais vous, fit l'officier de marine, par quelle suite de hasards extraordinaires avez-vous échoué ici?

Il fallut que de Melval recommençât le récit de ses aventures et de son séjour dans le camp du Sultan.

— Mais c'est un vrai roman, s'écria Pol Kardec.

— Un roman, vous dites vrai, répondit mélancoliquement de Melval, car la femme elle-même n'y manque pas.

Alors il parla de Nedjma, dont il voulait assurer le départ, puisque c'était le seul moyen de la sauver, et que, tôt ou tard, elle tomberait dans les griffes du monstre noir qui la guettait. Et sans périphrase, il demanda à son nouvel ami s'il voudrait bien assumer la charge de la conduire en lieu sûr.

— Mais certainement, reprit Pol Kardec, je l'accompagnerai jusqu'à Paris, si vous voulez; mais vous? Pourquoi pas vous?

— C'est vrai, fit tristement de Melval, je ne vous ai pas

dit... j'ai donné au Sultan ma parole d'honneur de ne pas quitter son camp.

— Ah! fit l'officier de marine.

Et il n'insista plus, du moment que le capitaine avait donné sa parole...

— Seulement, reprit-il au bout d'un instant, vous en parlez comme si vous saviez de quelle manière nous sortirons d'ici.

De Melval lui apprit alors que des navires anglais, envoyés d'Aden, allaient arriver la nuit pour recueillir toute la garnison.

— Alors, vous resterez là tout seul, demanda Pol Kardec.

— Oui.

— C'est dur... mais je vous comprends.

Et, très ému, le lieutenant de vaisseau prit dans ses mains la main du jeune officier et la garda étroitement serrée.

Un instant de Melval eut la pensée de lui parler de Christiane, de le prier d'aller la trouver à son retour en France, de lui dire qu'il l'avait rencontré, de lui apprendre qu'il était vivant et qu'il comptait bien revoir son pays.

A la pensée qu'il évoquerait en elle un remords, une terreur qui empoisonnerait son amour pour Saladin, il ressentit une amère jouissance.

Mais après ce qu'il venait de confier à son nouvel ami au sujet de Nedjma, il éprouva une certaine honte à parler d'une autre, et le souvenir de ses parents et des amis auxquels il pouvait, par cet intermédiaire inespéré, donner signe de vie, lui fit oublier son intention mauvaise.

D'ailleurs n'apprendrait-elle pas indirectement qu'il vivait encore. L'aventure était assez étrange pour que la presse en parlât. Christiane ne pouvait manquer de lire la nouvelle dans les journaux.

Cela valait mieux : Alors ce fut un déluge de missions de toutes sortes, auprès des siens, d'abord, puis auprès de celui-ci, de cet autre dont les noms et les adresses lui revenaient.

Comme ils seraient surpris!

Sans y songer, dans la chaleur de l'énumération, il nomma M. Fortier.

— L'ingénieur du Transsaharien! demanda Pol Kardec.

— Oui, vous le connaissez?

— Un peu. Précisément, en passant à Alger, j'ai fait sa connaissance. On m'a présenté à lui au bal dont vous parliez tout à l'heure. Son œuvre me transportait, il m'en a parlé pendant plus d'une heure.

De Meival eut sur les lèvres :

— Alors vous avez connu sa fille?

Mais il se retint. Non, mille fois non, rien pour elle, rien !

Mais de nouveau Christiane venait de faire irruption dans son souvenir avec une violence inattendue, et ce qu'il avait ressenti, en pensant à elle, lui prouva que, malgré tous ses efforts, il n'avait pu l'oublier.

Nedjma, il est vrai, s'était dressée entre elle et lui, s'était emparée de ses sens et de son cœur même, au point de lui tenir lieu de tout à cette heure; elle était la beauté dans tout son épanouissement, la douceur dans sa plus idéale expression, et à la seule pensée de la quitter il voyait tout en noir.

Mais au fond du tableau dont la jeune Mauresque occupait le premier plan, il vit s'estomper dans le lointain de ses souvenirs la blanche apparition de la fière jeune fille qu'il avait tant admirée, tant aimée jadis. Il revit sa tête virginale, ses yeux bleus sur lesquels il avait essuyé dans un baiser les larmes de l'adieu; il entendit son dernier serment... Quelle voix avait la douceur de la sienne?

Cette langue maternelle qu'il n'entendait plus autour de lui depuis une année, quel charme elle avait dans la bouche de Christiane?

Mais il eut un soubresaut : pourquoi s'attardait-il à ces retours vers un passé mort? Avait-il donc oublié Saladin et les preuves de l'irréparable oubli?

Ses poings se serrèrent; la jalousie hurlait en lui; l'amour ancien n'était donc pas mort!

Mais il se ressaisit, et puisque le nom de ce Saladin lui revenait à l'esprit, il parla du ballon qui était passé à Khartoum six semaines auparavant.

— Un ballon! dit l'officier de marine.

— Oui, un dirigeable, de forme originale dont on a beau-

coup parlé jadis : forme de lentille ; je ne le savais pas réalisé ; il est en métal.

— En aluminium ?

— Oui, je crois, car il est d'un blanc éclatant ; vous le connaissez ?

— Mais c'est du *Tzar* que vous parlez là !

— C'est possible ; j'ignore son nom, mais je sais qu'il doit être l'œuvre d'un ingénieur nommé Durville, dont j'avais entendu beaucoup parler au dernier congé que j'ai passé à Paris.

— Il n'y a pas d'erreur possible ; il n'existe encore qu'un modèle de ce genre fabriqué par l'ingénieur dont vous parlez, M. Durville ; c'est d'ailleurs lui qui est parti de Paris il y a environ trois mois et demi, à destination de Tambouctou ; on a beaucoup parlé de son voyage de Paris à Marseille, un événement scientifique, et plus encore de son arrivée à Alger, car c'était la première fois qu'un dirigeable faisait la traversée de la Méditerranée.

— Depuis, poursuivit l'officier de marine, je n'en ai plus entendu parler ; il est vrai que j'ai quitté la France quelques jours après pour partir en croisière dans le canal de Mozambique, d'où j'ai été rappelé il y a quinze jours à peine pour embarquer sur le *Surcouf* ; et, comme je n'ai lu ici que des journaux anglais tout remplis des nouvelles de ce soulèvement d'Afrique, je n'ai plus retrouvé l'occasion de m'en occuper. Alors, vous l'avez vu ?

De Melval réfléchissait.

— Vous êtes sûr, demanda-t-il encore, qu'il n'existe qu'un ballon de cette forme ?

— Oui, à moins qu'on en ait construit d'autres depuis, ce qui est fort possible ; mais il me paraît difficile que l'un d'eux puisse déjà voguer à cette heure au-dessus du Nil.

— J'en ferais le dessin les yeux fermés, dit de Melval, la nacelle est de forme conique, un soufflet réunit la calotte supérieure à...

— Il n'y a pas d'erreur possible, reprit l'officier de marine, sans l'avoir vu je le connais aussi bien que vous, car les journaux illustrés en ont donné des vues, coupes et profils ; c'est donc bien le *Tzar* qui se promenait à Khartoum : voilà qui est étrange.

— Et vous dites qu'au départ c'était son constructeur, M. Durville, qui était à bord? reprit de Melval intrigué au plus haut point.

— Lui-même, avec un équipage de sept à huit hommes, dont les journaux ont donné les noms et même les biographies; mais vous pensez bien que je n'ai plus de tous ces détails qu'un souvenir assez vague.

La surprise du capitaine était extrême.

Il était bien sûr de n'avoir vu sur la nacelle que Saladin et deux de ces figures de Berbères dont il ne connaissait que trop le type.

Qu'étaient donc devenus l'ingénieur et son équipage?

Alors il se rappela le récit de Saladin.

Il avait, disait-il, consacré sa fortune personnelle à l'achat d'un des ballons construits par M. Durville.

En existait-il réellement plusieurs?

— Ce ballon était parti pour Tambouctou? demanda encore le capitaine.

— Oui, j'ai lu le compte rendu de la séance du comité de l'Afrique française relatif au projet de cet ingénieur; il s'agissait de pousser jusqu'au Soudan, d'y recueillir des renseignements sur le soulèvement islamique, d'en connaître surtout l'origine et la direction.

— Vous m'avez dit qu'on avait publié les noms de ceux qui étaient partis avec M. Durville?

— Oui, mais je ne puis m'en souvenir... il y avait des mécaniciens, des électriciens...

— N'y avait-il pas un interprète?

— Oui, on avait même insisté sur l'importance de son rôle et sa parfaite connaissance des dialectes sahariens.

— Ne se nommait-il pas Saladin?

— Oui, répondit vivement le lieutenant de vaisseau, je me souviens maintenant de ce nom, il m'a alors frappé.

— Eh bien! dit de Melval, c'est ce Saladin que j'ai revu à bord, mais seul; l'équipage avait disparu, et comme le ballon a passé une nuit à terre, au milieu du camp, je suis bien certain qu'il n'avait pas à bord d'autres passagers.

— Au milieu du camp musulman?

— Oui.

— Mais qui venait-il faire?

— Offrir ses services au Sultan.

— Un traître alors! mais c'est incompréhensible!

— A moins que Saladin qui, pour jouer ce rôle, est le dernier des misérables, n'ait supprimé l'équipage.

— On ne supprime pas un équipage de huit hommes.

— On l'abandonne...

— Pour manœuvrer seul une pareille machine?

— C'est chose possible puisque je l'ai vu seul avec deux indigènes pour tout équipage.

— Ainsi, ce ballon est passé à l'ennemi? demanda le lieutenant de vaisseau.

— Oui.

— Et quel rôle y joue-t-il?

— Je l'ignore, il est reparti le lendemain dans la direction de l'Est, et depuis n'a fait que de rares et courtes apparitions; la dernière n'est pas vieille, par exemple, elle est d'hier.

— Hier, dites-vous? mais s'il venait de l'Est, il a dû passer au-dessus de nos bâtiments, nous l'aurions vu.

— C'était à la nuit tombante et, par précaution, il a dû passer à une très grande hauteur au-dessus du détroit.

— Tout cela est bien étrange.

Mille réflexions assaillaient maintenant de Melval.

Il lui semblait qu'il était environné d'un voile épais : où était la vérité?

Ce qui lui paraissait maintenant d'une évidence absolue, c'est que Saladin n'était pas le possesseur de l'aérostat comme il s'en était vanté, mais qu'il s'en était emparé d'une manière quelconque.

C'était un pirate de l'air, et s'étant mis de lui-même au ban des nations civilisées, il venait se réfugier dans l'armée barbare pour y être à l'abri du châtiment prévu.

Mais ce qui, chez de Melval, protestait plus haut que tout le reste, c'était la pensée que Christiane eût pu donner son amour à un pareil monstre.

— Elle m'approuve et elle m'attend, avait dit ce dernier.

C'était impossible : le misérable avait menti sur ce point comme sur les autres.

Le jeune officier la connaissait bien.

Qu'elle l'eût oublié, il le croyait; qu'elle en eût aimé un autre, cela ne paraissait que trop certain, car il y avait la lettre, cette lettre maudite qu'il ne pouvait relire sans que son cœur s'arrêtât, cette lettre qu'il gardait comme un témoignage irréfutable pour le jour où, peut-être, il se dresserait devant elle.

Comment eût-il pu supposer que cette lettre lui était adressée à lui-même et que Saladin l'avait volée?

Son esprit s'était égaré en mille suppositions : c'était la seule qu'il n'eût pas faite.

Car il y avait lu cette phrase qui lui avait fait verser des larmes de sang :

« J'avais cru aimer autrefois : c'est aujourd'hui seule-
« ment que je sens la puissance de mon amour pour
« vous ».

Cette phrase maudite ne disait-elle pas assez qu'elle avait reconnu le vide de son premier amour, de celui dont l'officier avait emporté les serments si vite oubliés; ne montrait-elle pas qu'une passion nouvelle s'était substituée à cet « amour de pensionnaire » comme l'avait appelé Saladin.

Il en était là de ses réflexions lorsqu'un sous-officier anglais s'arrêta à quelques pas de lui, le salua militairement et le nomma.

— Monsieur le capitaine de Melval?

— C'est moi.

— M. le gouverneur vous prie de venir pour le conseil.

Il n'y songeait plus à ce conseil; il ne songeait pas davantage au bombardement qui redoublait pourtant, car pendant cette conversation si passionnante pour lui, des débris de plaquage et des morceaux de pierre étaient tombés dans la casemate où les deux officiers s'étaient réfugiés.

De Melval serra la main de son nouvel ami.

— A ce soir, dit-il.

Puis il traversa la cour sans s'émouvoir des projectiles qui tombaient; dans l'état d'esprit où il se trouvait il eût peut-être béni l'obus qui l'eût coupé en deux.

Le conseil était rassemblé dans une grande salle où avait lieu les réunions d'officiers, local analogue aux salles d'honneur des régiments français.

Derrière la table du conseil, une vaste carte murale montait jusqu'au cintre, représentant la Méditerranée, la mer Rouge, le golfe d'Aden et l'océan Indien jusqu'à l'île de Ceylan.

Les côtes en étaient dessinées couleur d'ocre pâle, faisant mieux ressortir le bleu cru de la mer et, comme des taches de sang jetées sur tout le parcours de ces vastes étendues, l'artiste avait mis en relief les possessions anglaises qui jalonnent la route des Indes : Gibraltar, Malte, Chypre, Suez, Souakim, Périm, Zeila, Aden.

A l'extrémité de cette ligne, l'Inde apparaissait avec ses proportions de continent.

En face de cette carte, sur un socle de velours, trônait le buste du roi d'Angleterre; mais c'était le buste de commande dans lequel le statuaire avait voulu rendre avant tout la majesté royale, et personne n'eût reconnu dans cette figure, austère et grave, le facies tourmenté du viveur qu'avait été le prince de Galles.

Derrière une table recouverte d'un vaste tapis rouge à bordure jaune, le conseil était réuni; il se composait de cinq officiers anglais, capitaines ou lieutenants, sanglés dans leur tunique écarlate, le sabre au côté, les gants blancs à la main, aussi soignés, aussi corrects que s'ils eussent été à la parade sur la place principale de Gibraltar.

A leur gauche était assis un homme d'un certain âge, en uniforme sombre : c'était le docteur qui assistait le conseil. Sur la table, devant le président, le code de justice militaire anglais avait été ouvert d'avance à une page déterminée.

Seul le fauteuil de sir James Collington était encore vide; il attendait de Melval dans son bureau.

— Vous allez, lui dit-il, rester derrière cette porte pendant l'interrogatoire; je la laisse entr'ouverte pour que vous entendiez les réponses de l'accusé; au besoin vous pourrez le voir sans qu'il soupçonne votre présence. Vous ne vous montrerez que quand je vous appellerai; il est inutile de faire comparaître votre jeune compagne, à moins que son témoignage ne devienne nécessaire.

— Et vous, mon ami, dit-il à Hilarion qui, bizarrement vêtu d'une capote de guérite en drap gris, ne cessait de

se frotter les mains à la pensée que « ce gueux de Zérouk allait faire une sacrée tête », vous allez rester près de votre officier et vous ne répondrez qu'à l'appel de votre nom.

Quelques instants après, de Melval entendait sir James dire d'une voix grave :

— Le conseil est au complet, la séance est ouverte; que l'accusé soit introduit.

Le capitaine entre-bâilla la porte; il voulait voir; au moins, vis-à-vis de celui-là, il tenait sa vengeance, et il avait bien gagné de l'avoir entière, raffinée...

Et il pensa à l'autre, à ce Saladin traître aussi... Il se jura que de lui aussi, de lui surtout il se vengerait!

Zérouk entra, drapé dans son burnous encore humide; il avait les mains et les pieds libres; mais aussitôt qu'il fut entré dans la salle, quatre soldats armés, baïonnette au canon, l'entourèrent, lui faisant face.

Bien qu'il fût très maître de lui, il tressaillit; on l'avait mandé chez le gouverneur, ce qui n'avait rien d'anormal, et il tombait au milieu d'une réunion qui avait des allures de tribunal.

Son regard surpris alla successivement des juges aux soldats qui l'entouraient, cherchant une figure connue, craignant de la rencontrer.

Deux autres factionnaires étaient venus se placer contre la porte.

Que signifiait toute cette mise en scène?

Un profond silence, troublé seulement par le bruit des explosions qui redoublaient au dehors, avait accueilli le renégat.

Il sentit que tous les yeux étaient rivés sur lui : un danger était dans l'air; il se raidit et parvint à donner à sa physionomie une expression de parfaite indifférence.

D'un coup d'œil circulaire il embrassa la salle; il ne rencontra que des figures étrangères : aucun des officiers ou soldats qui étaient là ne pouvait le connaître; il pouvait donc être tranquille.

Sir James se leva.

— Quel est votre nom? demanda-t-il en anglais.

Zérouk ne répondit pas.

— Je vous demande votre nom, répéta d'une voix lente le commandant de Périm.

Pas de réponse : pour un homme aussi fort que Zérouk, c'était une première maladresse.

— Vous ne savez pas l'anglais ? réitéra le président.

Je laisse cette porte entr'ouverte pour que vous entendiez les réponses de l'accusé.
(Page 233.)

Zérouk fit un signe de tête qui voulait dire : « Je ne comprends pas ».

Sir James se tut, puis au bout d'un instant il esquissa un sourire et se retournant vers les membres du conseil :

— Après tout, dit-il à haute voix, je ne sais pourquoi monsieur le secrétaire a fait comparaître cet homme devant nous : sa participation à l'insurrection n'est prouvée que par le costume qu'il porte, et comme nous n'avons pas d'interprète arabe, il sera jugé à Aden.

Et se tournant vers Zérouk :

— Vous pouvez vous retirer, lui dit-il, toujours en

anglais, vous êtes libre, à la condition de ne pas quitter l'île.

Déjà le renégat avait fait un pas vers la porte; il se ravisa, se mordit les lèvres, sentant qu'il venait de se trahir : mais il était trop tard.

Le sourire de sir James s'était épanoui, satisfait.

— Vous savez l'anglais, dit-il, inutile de feindre plus longtemps.

— Ça prend toujours, murmura Hilarion derrière la porte : v'là un président qui la connaît dans les coins... ça me rappelle le docteur Huguet quand on voulait tirer une carotte : il nous faisait avaler une sacrée drogue qui...

— Veux-tu te taire? fit de Melval en envoyant une bourrade à l'incorrigible blagueur.

— Eh bien! oui, je sais l'anglais, et après? dit Zérouk qui sembla prendre résolument son parti du résultat de sa maladresse, bien décidé à n'en pas commettre une seconde.

— Après? répondit sir James, vous allez le savoir : veuillez lire l'acte d'accusation.

Le plus jeune des membres du conseil se leva : c'était un tout jeune lieutenant, à la raie irréprochable, au monocle solidement ajusté.

Et à sa profonde stupeur, le renégat entendit « qu'il « était, lui, Zérouk, chef du service des poudres de l'armée « révoltée, sujet anglais, de nom inconnu, accusé d'avoir « pris une part active et prépondérante à l'attaque noc- « turne qui avait abouti à la destruction de quatorze « navires de Sa Majesté le roi d'Angleterre, empereur « des Indes, crime de basse trahison puni de la peine « de mort ».

Un silence écrasant avait suivi cette lecture, et les soldats présents dans la salle avaient regardé avec stupeur l'homme sur qui pesait une charge aussi infamante qu'inattendue.

— Qu'avez-vous à dire pour votre défense? reprit le colonel redevenant grave.

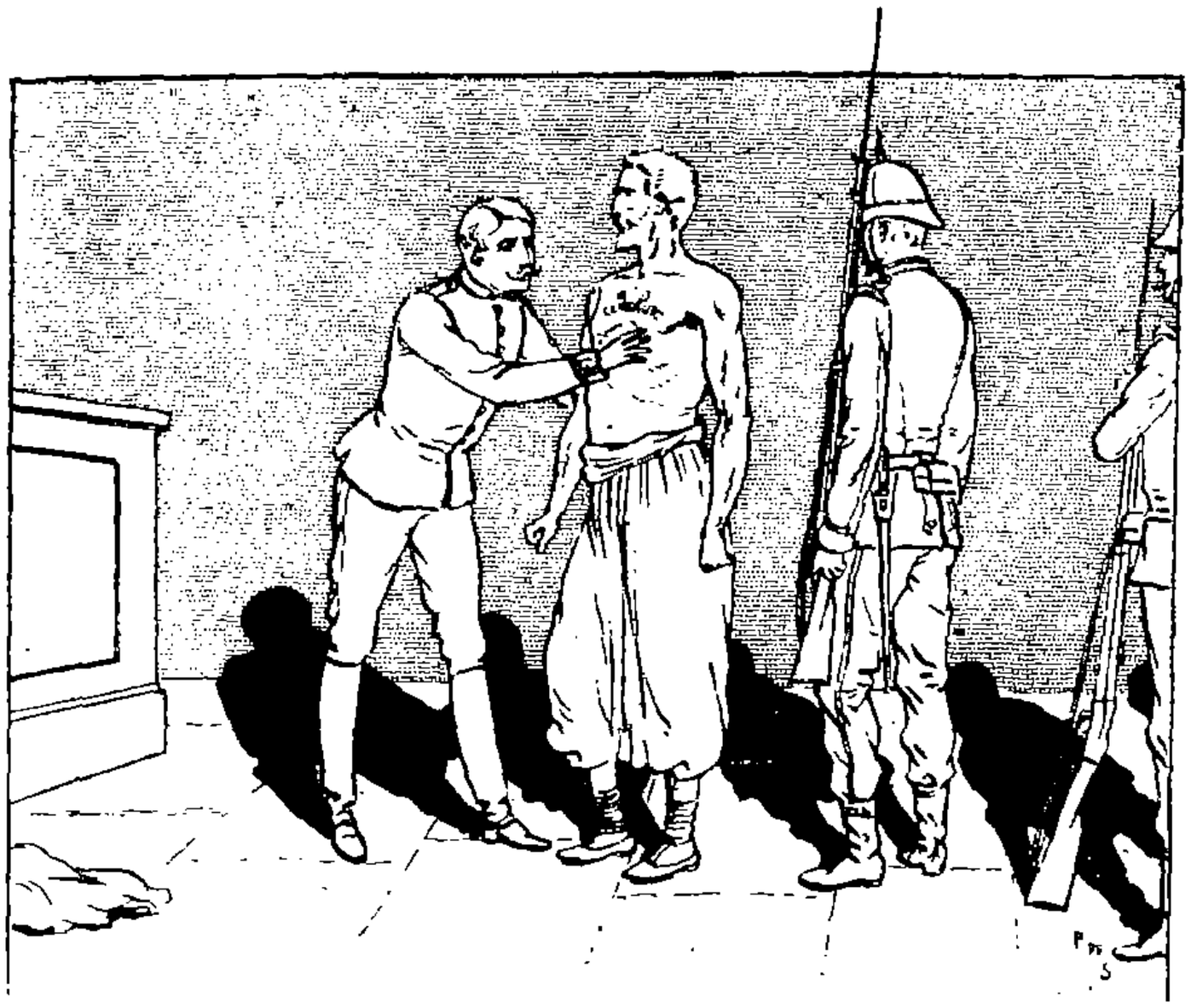
Le renégat avait pâli affreusement : qui donc avait pu le nommer, le désigner aussi clairement? et de nouveau son regard fit rapidement le tour de la salle comme celui d'un fauve pris au piège.

— Ça te la coupe, mon vieux, fit derrière la porte l'incorrigible Hilarion.

Et comme Zérouk ne répondait point :

— Docteur, dit le colonel Collington, voulez-vous examiner cet homme, et reconnaître s'il n'a pas quelque tatouage qui réponde de lui.

Zérouk devint blême : cette fois il se sentit perdu.



Sur sa poitrine apparut le mot *Centaur*, que coupaient deux sabres d'abordage placés en croix. (Page 237.)

Il se laissa faire machinalement, ne se sentant plus de force à lutter contre la destinée; il avait espéré échapper à la civilisation, et la civilisation le reprenait dans ses puissants engrenages.

Sa chemise fut écartée, et sur sa poitrine velue s'étala le mot *Centaur*, que coupaient deux sabres d'abordage placés en croix.

— Vous avez servi dans la marine royale, reprit le colonel; *Centaur* est le nom de votre bâtiment : ne niez pas;

c'est une habitude très répandue chez nos marins de conserver ainsi le souvenir de leur navire : donc vous avez servi, en quelle année?... en quelle qualité?... encore une fois, quel est votre vrai nom?

— Vous persistez à ne point répondre?

Cependant le médecin avait relevé la manche du bras droit et il allait passer au bras gauche, lorsqu'une contraction des muscles de Zérouk le mit en méfiance.

Il l'examina avec attention et ne vit rien sur le bras, mais il éprouva une résistance instinctive lorsqu'il voulut le soulever, et dirigé par ces contractions révélatrices, examina l'aisselle.

Sur cette partie du corps que les tatouages respectent généralement, un dessin à peine visible se détachait en bleu pâle sur la peau restée très blanche.

Le docteur assujettit ses lunettes pour mieux le déchiffrer et recula soudain.

— Qu'y a-t-il donc, docteur? demanda le colonel. Avez-vous découvert un autre indice?... le premier nous suffit à la rigueur.

Le médecin examina de nouveau l'empreinte qui venait de le frapper aussi vivement, regarda dans les yeux le pseudo-Arabe, puis raffermissant sa voix, il se tourna vers le tribunal :

— Monsieur le Président, dit-il, cet homme porte les lettres *W F.*, surmontées d'une couronne fermée : je connais la signification de ces initiales, ayant assisté comme expert au dernier procès des anarchistes de Londres. Elles signifient : *Without fatherland* (sans patrie).

Vous connaissez les sans-patrie, et leurs effroyables doctrines. Eh bien! cet homme est leur chef.

La couronne fermée tatouée là est un signe de royauté : lui-même ne le niera pas.

Il est ce malfaiteur extraordinaire auquel on a imputé les explosions de Trafalgar square et de Westminster, les assassinats de Chatam, les noyades de Glasgow.

— Leur chef!... fit sir James Collington en se levant, leur chef? Vous êtes Smith Elton!

A ce nom redouté qui avait rempli pendant plusieurs mois tant de colonnes dans la presse anglaise, une sorte de décharge électrique avait rempli la salle.

Ce malfaiteur qui avait échappé non seulement aux détectives anglais, mais à toutes les polices du continent, qui commandait à une véritable armée de criminels répartis sur toute la surface de l'Europe, cet audacieux qui avait fait graver la nuit au fronton du palais de Westminster : « Haine mortelle à la patrie anglaise ».

Cet être insaisissable qui avait rêvé un soulèvement général des peuples contre l'impôt du sang, et dont les « compagnons » avaient favorisé la fuite à travers la France et l'Espagne, il était là, devant un tribunal anglais.

Il était venu se faire prendre sur un territoire anglais, large comme la main, alors qu'autour de lui il avait l'espace, et que dans l'armée noire l'attendaient la gloire et les douceurs de la vengeance contre ces patries d'Europe qu'il haïssait toutes également.

Il y eut un nouveau silence.

Et Zérouk lui aussi se disait que c'était pour une femme qu'il avait risqué et perdu cette partie.

Une effroyable rage contre elle et contre celui qu'elle aimait jeta à son cerveau un afflux de sang : son visage s'empourpra ; ses yeux lancèrent des éclairs.

Puis une bouffée d'orgueil le grisa : il avait vu quel effet avait produit sur ces hommes le nom retentissant qu'il portait.

Il dédaigna de feindre plus longtemps, et se redressant il parla :

— Oui, dit-il les bras croisés, fièrement campé, la tête haute et le regard méprisant, oui, je suis Smith Elton...

Vous êtes les plus forts et vous allez me tuer : c'est la loi humaine.

Mais sachez que je ne vous crains pas, que je vous méprise, vous surtout soldats, séides exécrés d'une société maudite, représentants imbéciles de cette utopie séculaire, « la Patrie ».

La patrie, reprit-il, j'espérais bien en détruire jusqu'au nom parmi vous ; c'est au nom de la patrie que des barrières s'élèvent entre des peuples, que des tyrans ou des assemblées font massacrer des millions d'êtres humains ; c'est en son nom que les nations se ruinent en armements, au lieu d'alléger les misères et d'éteindre le paupérisme ; enfin, c'est

au nom de la patrie que vous avez asservi ces noirs qui aujourd'hui se vengent.

Faites de moi ce que vous voudrez: une partie de mon œuvre est accomplie : je leur ai ouvert la route et vous ne les arrêterez plus !

Je leur lègue ma vengeance.

Qu'elle retombe en pluie de sang sur vous tous ; que l'Angleterre, l'exécrable despote des mers et des continents, que l'Angleterre, où j'ai eu le malheur de naître, meure de ma malédiction dernière.

Ses vaisseaux ne la sauveront pas : j'ai légué à deux de mes fidèles le secret de l'explosif qui vient d'abîmer votre flotte.

Ah! vous ne riez plus, mes maîtres!... je n'ai qu'un regret : je ne verrai pas tout cela, mais vous le verrez, vous, et quand vous serez étouffés entre les sans-patrie de l'ancien monde et la barbarie que je vous amène, le fantôme de Smith Elton vous apparaîtra trépignant sur l'Angleterre agonisante.

Il s'était animé et sa voix tonitruait : il était à la fois superbe et hideux.

Nul ne songeait à l'interrompre, et Hilarion lui-même avait cessé de rire.

Quant à de Melval, il eut un frisson en pensant que sa Nedjma avait failli tomber entre les mains d'un pareil monstre.

Et il regretta de ne pas l'avoir abattu comme un chien enragé lorsqu'il l'avait tenu au bout de son revolver avant la destruction de la flotte, avant surtout qu'il eût confié à d'autres son redoutable secret.

Il venait d'entr'ouvrir la porte pour mieux voir, lorsque derrière lui un bruit sourd se produisit.

Il n'eut que le temps de se retourner : tout un pan de mur venait de s'effondrer à ses pieds sous les coups de bélier de plusieurs projectiles, et le bureau du colonel, éventré, s'emplit de fumée.

En même temps, de la pièce voisine, Nedjma affolée se précipitait vers l'officier et l'entourait de ses bras, plus charmante que jamais dans le costume semi-indien qu'elle avait drapé harmonieusement autour d'elle.

— Tu n'es pas blessé? dit-elle.

— Non, fit-il en lui rendant son étreinte.

Un officier entra dans la salle du conseil.

— Mon colonel, dit-il, les vaisseaux turcs viennent de se rapprocher et mettent à l'eau des chaloupes.

— Un débarquement? fit sir James.

— Oui, dans un quart d'heure ils seront ici... nous n'avons plus que deux pièces en état de répondre.

— Bien! que la réserve se porte aux parapets; qu'on mette devant les hommes des caisses pleines de cartouches et que le commandant Velings prenne toutes les dispositions convenues. Dites-lui que la séance du conseil va prendre fin et que je le rejoins.

Et il se leva calme et grave, les deux mains sur le tapis, se tourna vers les juges, recueillit leur avis qu'un seul mot exprima unanime :

— Death!... « la mort ».

— Smith Elton, dit le colonel, vous êtes sujet anglais, et comme tel vous avez été jugé régulièrement par la justice de votre pays.

Elle vous condamne à mort!

Un sourire méprisant passa sur les lèvres du bandit.

— L'exécution, reprit le colonel, va avoir lieu immédiatement sur le front sud; le condamné aura les yeux bandés et sera fusillé dans le dos... qu'on l'attache!

Mais Zérouk n'écoutait plus.

A sa droite une porte venait de s'ouvrir et dans son encadrement il avait aperçu de Melval et Nedjma serrés l'un contre l'autre.

Un nouvel éboulement venait de se produire dans la pièce où tous deux se trouvaient, et instinctivement la jeune fille avait poussé la porte qui donnait issue dans la salle du conseil.

A sa vue, Zérouk fit un bond de jaguar.

Son regard s'abattit sur elle avec une fixité effrayante, tous ses muscles frémirent.

— Comment! elle était là et il allait mourir la laissant entre les mains de ce rival heureux qu'il avait si souvent essayé de surprendre dans sa tente et guetté dans les bois.

Elle, cette adorable créature au souvenir de laquelle il

s'était tordu solitaire sur sa couche, elle pour qui il allait mourir.

Et il la laisserait heureuse entre les bras de ce Français, cause première de sa perte.

Car il le devinait maintenant, de ce dernier seul avait pu venir la divulgation de sa nationalité.

La fureur décupla ses forces : de deux coups de poing terribles en pleine figure il abattit les deux soldats qui s'interposaient entre lui et la porte au milieu de laquelle Nedjma, les yeux agrandis par l'épouvante, se serrait contre l'officier.

Hypnotisée par ce regard sauvage, elle entoura fiévreusement de Melval de ses deux bras, paralysant ses mouvements.

L'un des soldats, jetés à terre par cette soudaine et formidable attaque, avait laissé tomber son fusil qui rebondissait sur les dalles en faisant sauter la baïonnette.

Prompt comme la foudre, Zérouk se précipita, la saisit et muni de cette arme terrible il bondit en poussant un cri sauvage.

L'autre soldat se relevant essaya de l'arrêter; d'un coup en plein cœur Zérouk le cloua au sol et reprit son élan.

Mais il n'atteignit pas la porte; Hilarion exécutant un des exercices qui lui étaient familiers, s'était jeté au-devant de lui à quatre pattes, et rapide comme un chat avait saisi une de ses jambes.

Smith Elton trébucha et s'abattit.

Mais lorsque les officiers, sautant par-dessus la table, et les soldats de garde à la porte arrivèrent pour le saisir, il s'était déjà relevé, et envoyant dans la figure d'Hilarion un coup de pied qui le laissa sans mouvement, la mâchoire à demi-fracassée, il fit de son arme ensanglantée un moulinet effrayant.

Puis s'étant ouvert ainsi un passage vers le groupe qu'il visait, il bondit de nouveau.

Certes, il faisait bon marché de sa vie; mais les tuer, lui et elle, avant de partir dans le néant, elle surtout pour qu'elle le suivît morte, l'ayant dédaigné vivante... se donner cette suprême joie de percer d'outre en outre cette admirable poitrine qu'il avait à peine effleurée la nuit

précédente... cette pensée lui donna une force irrésistible.

R[illegible] ne s'interposait plus entre lui et ses victimes.

Mais l'intervention d'Hilarion avait donné à l'officier le temps de se débarrasser de Nedjma.

Brusquement, brutalement même, de Melval l'avait rejetée derrière lui, et de la main restée libre avait retrouvé à sa ceinture le revolver que tout à l'heure son ordonnance lui avait rendu.

— Cinq coups encore, avait dit le tirailleur.

Si le percuteur tombait par malheur sur la douille vide, il serait trop tard.

C'était une loterie dans laquelle il y avait un mauvais billet sur six.

En retrouvant dans sa main son arme favorite, de Melval sentit ses nerfs se détendre; il étendit le bras.

Et quand il lâcha le coup, risquant s'il le manquait d'atteindre un de ceux qui étaient derrière, le roi des « sans-patrie » n'était plus qu'à un mètre de lui, la baïonnette haute, les yeux fulgurants.

Nejdma poussa un cri, ferma les yeux.

Un autre cri rauque et terrifiant lui répondit.

Le front troué, Smith Elton venait de s'abattre aux pieds de l'officier français.

La scène tout entière n'avait pas duré dix secondes.

Le colonel s'avança vers de Melval, pendant que deux hommes emportaient Hilarion, toujours évanoui.

Et lui serrant la main, plus ému qu'il ne voulait le paraître.

— Splendide! fit-il, ah! les officiers français! quels hommes!... coup splendide en vérité!... merci, capitaine, sans vous les choses allaient mal.

Déjà de Melval avait repris son sourire.

— Mal, pour moi surtout, mon colonel; je n'ai fait que défendre ma peau et aussi celle de cette enfant, dit-il, en allant déposer sur une chaise Nedjma que l'émotion avait brisée.

— Vous avez débarrassé la civilisation et en particulier l'Angleterre d'un de ses plus terribles ennemis, reprit le colonel; vous avez frappé à la tête cet odieux parti, néga-

tion de l'honneur et du patriotisme; au nom de mon pays, je vous remercie.

Et de Melval dut subir les vigoureux « shake hands » de tous les témoins de cette scène, pendant que le soldat survivant, surpris le premier par l'attaque de Zérouk, regardait, hébété, le cadavre de son camarade étendu les bras en croix au milieu d'une mare de sang.

Le crépitement d'une fusillade nourrie rappela chacun au danger le plus menaçant.

Maintenant c'étaient les Turcs qui débarquaient sur l'île et allaient essayer d'emporter l'ouvrage de vive force.

— Tout le monde aux remparts! s'écria le colonel en se précipitant au dehors.

. . . . . .

Quand vint le soir, Périm tenait encore; son héroïque garnison avait repoussé l'assaut de la journée; mais à peine rembarqués les Turcs en avaient repris le bombardement acharné, et les remparts troués, les casemates effondrées, les batteries éteintes mettaient la forteresse à la merci d'un nouveau coup de main.

La salle du conseil où avait eu lieu la scène du matin n'était plus qu'un monceau de décombres, et la garnison, encore réduite et entassée dans un souterrain servant de poudrière, attendait avec anxiété l'arrivée des bateaux promis.

Le téléphonographe avait annoncé leur départ à trois heures, et la distance entre Périm et Aden étant de 90 milles anglais, ils devaient, d'après les calculs de sir James Collington, arriver vers 10 heures du soir.

Le feu des vaisseaux turcs avait cessé; mais ils s'étaient rapprochés de l'île, sentant que l'artillerie en était impuissante, et leurs feux apparaissaient à six cents mètres à peine au Sud, au Nord et à l'Ouest, formant un demi-cercle autour de la forteresse.

Seul, le petit bras de mer entre l'île et la côte d'Asie était libre, et sir James Collington avait eu soin de signaler cette particularité au gouverneur d'Aden.

Il était donc certain que les remorqueurs anglais pré-

venus raseraient la côte arabique et aborderaient par le front oriental.

Le restant du jour avait été employé à noyer les poudres, à jeter à la mer les culasses des pièces, à détruire enfin tout ce qu'on ne pouvait emporter.

Le colonel avait fait cadeau à de Melval d'un magnifique revolver et de deux cents cartouches.

— C'est le plus beau cadeau que vous puissiez me faire, dit l'officier, car ma provision de cartouches tirait à sa fin, et il m'était bien impossible de m'en procurer d'autres; dans fort peu de temps donc mon pauvre revolver, un prix de tir du camp de Châlons, fût devenu inutile.

— Et c'eût été dommage, reprit le colonel, car c'est une rude arme dans votre main.

Tous les feux avaient été éteints, et sur les débris du parapet les vigies veillaient, prêtes à signaler les bâtiments.

Dans l'ombre d'un bastion, trois ombres causaient à voix basse.

— Ma Nedjma, je t'en prie, disait de Melval, obéis-moi, écoute-moi, profite de cette occasion unique puisque tu seras accompagnée et protégée; mon ami, un Français comme moi, un officier comme moi, te conduira chez les miens où tu m'attendras.

— Non, non, mille fois non, répéta Nedjma; où tu iras, j'irai, où tu restes, je reste; pourquoi ne viens-tu pas, toi?

— Ma parole! Nedjma, tu le sais bien.

— Ta parole! toujours!

— Oui, à la pensée qu'en ce moment, Omar ne me voyant pas, se figure que je l'ai violée, que j'ai profité de cette traversée pour me dérober, à cette pensée qui me pèse lourdement, j'éprouve un malaise indéfinissable: je voudrais être déjà de retour à son camp et lui dire : me voilà.

— Eh bien! tu lui diras : nous voilà, car je ne te quitterai point.

Et tendrement elle entoura son cou de ses deux bras nus.

— Que ta volonté soit faite, ma petite étoile!

— Et d'ailleurs, reprit-elle joyeusement, voilà déjà un ennemi de moins, ce vilain Zérouk; Dieu! que ses yeux m'ont fait peur... où est-il maintenant?

— Il est sans doute resté à la place où il est tombé.

— Dans la grande pièce, là, tout près?

— Oui, il doit être enseveli sous les décombres; pourquoi toutes ces questions?

— Il est bien mort, n'est-ce pas?

— Pour cela, oui, sois sans crainte, j'ai eu la curiosité de m'en assurer; mais encore une fois pourquoi ces questions?

— Pour être bien sûre moi-même qu'il n'est plus à craindre.

Elle s'interrompit; un bourdonnement se faisait entendre dans les casemates où la garnison s'était réfugiée.

Les bateaux anglais venaient d'être signalés et une grande hâte d'embarquer avait pris tout le monde.

Il semblait qu'on quittât une maison en flammes.

— Nous reverrons-nous jamais? dit à de Melval le lieutenant de vaisseau, je veux l'espérer et vous vous rappellerez, n'est-ce pas, que vous avez en moi un ami, un ami vrai.

— Merci, merci, répondit de Melval, s'emparant de la main qui lui était tendue et la conservant dans la sienne, je vais vous accompagner jusqu'à bord.

Un combat violent se livrait dans l'âme du jeune officier.

Après l'assaut il avait rapidement écrit plusieurs lettres dont il voulait charger Pol Kardec et dans lesquelles il assurait aux siens qu'il reviendrait.

Puis il en avait écrit une dernière, celle-là adressée à Christiane.

Voici ce qu'elle disait :

« Mademoiselle,

« Que se passera-t-il dans votre cœur quand vous apprendrez que je vis, et qu'un hasard a fait tomber entre mes mains le secret de votre oubli pour moi et de votre nouvel amour pour un autre.

« Et quel autre? un misérable, un traître à son pays, un homme qu'autrefois vous estimiez peu et qu'aujourd'hui vous mépriseriez?

« Par quel philtre vous a-t-il donc ensorcelée?

« Malgré moi j'essaie encore de ne pas me rendre à l'évidence : je voudrais me dire que j'ai eu un cauchemar; mais votre lettre est là, sous mes yeux, et on n'imite pas votre écriture, cette écriture fine et très penchée, dans laquelle j'avais cru lire autrefois la suprême distinction et l'idéale douceur.

« Dix fois j'ai comparé cette lettre aux autres, à celles du beau temps où je croyais en vous, et il n'y a pas de doute possible; c'est bien vous qui avez écrit à ce misérable Saladin : « J'avais cru aimer autrefois... c'est aujour-« d'hui seulement que je sens la puissance de mon amour « pour vous. »

« Oh! Christiane! est-ce vous qui avez écrit cette phrase qui a brisé en moi tout bonheur et tout espoir? est-ce vous, en qui j'avais mis toute ma foi, vous qui avez si vite envoyé rouler dans les profondeurs de l'oubli le tendre passé et le triste absent?

« Je ne m'attarderai pas à vous rappeler à vos serments violés; tout est fini entre nous, et à l'heure où je vous écris, j'ai repris moi-même ma liberté.

« Mais je veux, vous entendez bien, je veux, j'exige que vous repoussiez le méprisable traître qui a osé aspirer jusqu'à vous.

« Il a prétendu que vous connaissiez ses desseins, que vous les approuviez!

« Cela, je ne l'ai pas cru.

« Et quand vous aurez appris de ma bouche, car je suis

sur le chemin du retour, entre quelles mains vous avez placé votre nouvelle affection, vous frémirez...

« Peut-être alors regretterez-vous d'avoir anéanti aussi vite un bonheur que la mort avait renoncé à briser.

« LÉON DE MELVAL,

« Prisonnier sur parole au camp du Sultan (île de Périm). »

. . . . . .

Cette lettre, il avait été tenté dix fois de l'arracher.

Pourquoi lui écrire? que lui importait cette femme, maintenant?

Pourquoi ce regret vers l'irréparable?

Ne valait-il pas mieux lui laisser croire qu'il n'avait pas eu une pensée pour elle?

Il essayait de se représenter la scène, le jour où elle apprendrait son miraculeux sauvetage et où elle rencontrerait quelque part Pol Kardec.

Il l'entendait, interrogeant d'une voix tremblante :

— Vous avez rencontré là-bas M. de Melval, je crois, prisonnier des musulmans?

— Oui, mademoiselle; il m'a même chargé de lettres pour ses parents, pour ses amis, et je me suis acquitté de toutes ses commissions.

— Je l'ai beaucoup connu, il ne vous a pas parlé de moi?

— Non, mademoiselle.

Que penserait-elle alors? elle souffrirait... oh! oui, elle souffrirait, il le sentait bien.

Comme il serait bon de la faire souffrir après ce qu'il avait enduré, lui!

Mais il se dit :

« Je veux qu'elle sache que je connais la vérité et que je lui défends de penser à ce misérable. »

Et cette pensée le décida.

L'embarquement des hommes de troupe était presque terminé; les officiers avaient quitté le fort les derniers, comme il est de règle à bord d'un navire qui coule.

— Tenez, mon ami, dit de Melval à l'officier de marine,

voici encore une lettre; j'ai beaucoup hésité à vous la remettre, mais je m'y suis décidé au dernier moment. Elle est pour la fille de M. Fortier, l'ingénieur du Transsaharien dont vous parliez ce matin.

— Mlle Fortier! une bien jolie jeune fille; elle éclipsait toutes les autres au bal d'Alger! Je m'en souviens à merveille... Faut-il que cette lettre passe par les mains paternelles d'abord?

— Non pas... elle est pour elle seule!

— J'ai compris; vous savez bien que le moindre de vos désirs est sacré pour moi.

L'embarquement s'achevait au milieu du plus profond silence.

Nedjma venait de revenir; elle avait pris le bras du jeune officier, comme si elle eût craint qu'au dernier moment on ne vînt le lui enlever.

Elle ne songea pas un instant à le prier de partir avec elle, non pas qu'elle connût la valeur de la parole d'honneur, mais il avait déclaré qu'il devait rester et elle n'en demandait pas davantage pourvu qu'il la gardât.

— J'ai le cœur serré, murmura Pol Kardec.

Il ouvrit les bras, de Melval s'y jeta avec effusion.

Deux grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

Non, il n'avait pas oublié Christiane; car à cette heure et sans qu'il osât se l'avouer, c'était à elle, à elle seule qu'allait sa pensée.

— Capitaine, dit à son tour le colonel Collington, à qui l'officier avait fait part dans la journée de sa décision, ce que vous faites là est beau et grand : respecter sa parole d'honneur dans une guerre entre peuples civilisés, c'est faire son devoir, rien de plus. La tenir vis-à-vis de barbares comme ceux-là, c'est être héroïque. Je vous admire, et si Dieu vous sauve, rappelez-vous que vous honorerez grandement ma maison en venant me voir en Irlande, à Limerick, où j'espère bientôt me retirer.

Après lui mistress Collington embrassa Nedjma, et plusieurs officiers, au courant de la situation, vinrent adresser aux deux jeunes gens un muet adieu.

On eût dit un défilé de parents devant une tombe ouverte.

L'embarquement n'avait pas duré plus d'une heure. Il s'était effectué dans une telle obscurité que les navires turcs n'avaient pu s'en douter.

Il était temps d'ailleurs qu'il se terminât, car il fallait que les embarcations fussent hors de vue avant la pointe du jour.

Debout sur un rocher à fleur d'eau, de Melval les vit s'éloigner, et quand elles eurent disparu dans la nuit, une larme jaillit de ses yeux.

Il ressemblait à ce prisonnier qui, après de longs mois de réclusion douloureuse, a obtenu par exception de regarder quelques heures par une fenêtre la vie bruyante et joyeuse de l'extérieur.

Il avait regardé, il s'était souvenu, et maintenant la fenêtre se refermait.

Il retombait dans sa morne solitude : pour combien de temps?

— Lioune, fit auprès de lui la voix douce de Nedjma... je suis là, moi!

On eût dit qu'elle lisait au fond de son âme. Toujours aux heures tristes il la retrouvait fidèle à ses côtés.

Comment ne l'aurait-il pas aimée?

Et pourtant il venait d'en faire l'épreuve, le souvenir de Christiane était toujours là impérieux, cuisant, ineffaçable.

Il emporta la jeune fille pour passer avec elle, à l'abri, les quelques heures qui le séparaient du jour. Il avait hâte, d'ailleurs, de retrouver le pauvre Hilarion qu'il avait laissé étendu dans une des rares casemates encore debout, très éprouvé par le violent coup de pied qu'il avait reçu.

Sa mâchoire inférieure disparaissait au milieu des bandages dont le docteur de Périm avait entouré sa tête; il avait craché six dents, et une abondante hémorragie l'avait sérieusement affaibli.

Mais en revoyant son capitaine, son esprit gouailleur reprit le dessus, et comme ce dernier le remerciait encore des deux preuves de dévouement qu'il venait de lui donner :

— Pas la peine, allez, mon capitaine, de me remercier, dit-il d'une voix mal articulée : seulement quand nous arriverons dans un pays ousqu'il y aura un bon dentiste, vous m'achèterez un râtelier.

Il n'y avait plus qu'à attendre l'arrivée des Turcs. De Melval et Hilarion avaient soigneusement dépouillé, dans leur costume, tout ce qui pouvait les faire prendre pour des soldats anglais.

Ils n'avaient rien à craindre des futurs maîtres de Périm ;

Ils passèrent, à l'abri, les quelques heures qui les séparaient du jour.
(Page 250.)

connaissant leur langue, ils leur demanderaient comme unique faveur d'être reconduits sur la côte d'Asie et de regagner le camp du Sultan.

Nedjma était redevenue aussi joyeuse que si elle n'eût pas éprouvé depuis vingt-quatre heures les émotions les plus extraordinaires.

— Tiens, dit-elle, regarde ce que j'ai trouvé.

Elle lui montrait un morceau de gris-gris suspendu à une lanière de cuir jaune.

— Qu'est-ce cela? fit de Melval.

— Quelque chose de précieux, de très précieux : un

fétiche que tous les gens de Mounza salueront bien bas, bien bas.

— Et où as-tu trouvé cela?

— A côté de ce Zérouk; je l'avais remarqué près de lui quand nous l'avons laissé là... alors, malgré ma peur, je suis retournée le chercher, parce que, vois-tu, je veux que tu le portes. Quand tu l'auras, jamais un Monbouttou n'osera te toucher, crois-moi.

— Tu connais donc cela?

— Oui, je sais que ce Mounza en a un semblable et qu'il n'y a que lui.

— Alors c'est lui qui a dû en faire cadeau à ce Zérouk pour lui donner tout pouvoir sur nous. Eh bien, ma petite Nedjma, tu vas le mettre à ton cou : moi je n'ai pas besoin d'être préservé, j'ai ce petit outil-là, et il montrait son revolver, tandis que toi tu peux en avoir besoin.

Et la jeune fille avait passé l'amulette à son cou.

. . . . . .

Cinq jours après, de Melval et Nedjma rentraient au camp de la Garde noire.

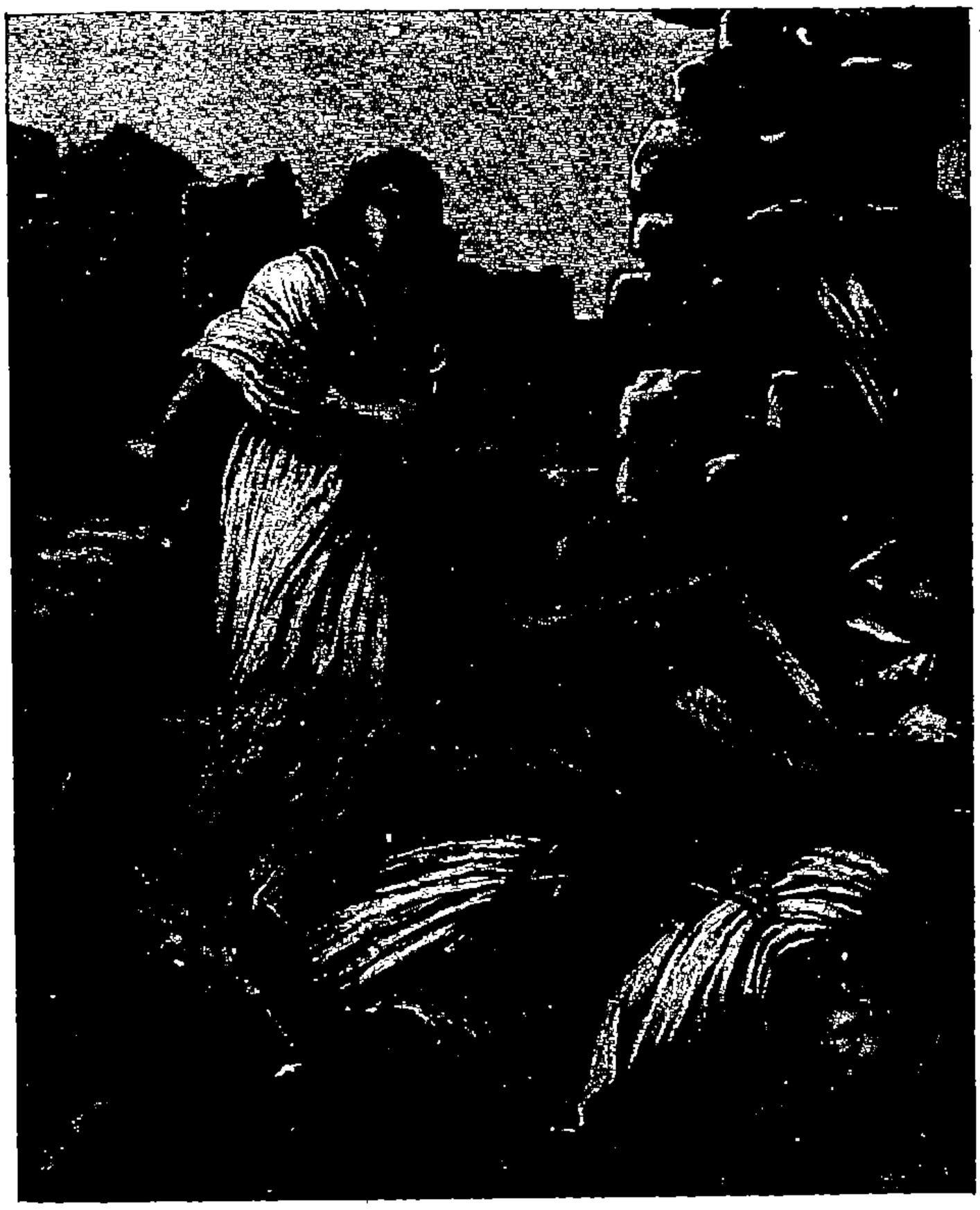
Le quartier général avait été transporté à Moka.

Rien ne pourrait rendre l'effusion avec laquelle Zahner se jeta dans les bras de son capitaine, qu'il avait cru perdu. La joie d'Omar ne fut pas moins vive et, après avoir serré vigoureusement la main de son camarade de promotion, il le conduisit aussitôt près du Sultan.

— Mon père, tu as fait un jugement téméraire, dit-il. Un officier français ne manque pas à sa parole : voilà de Melval!

— Je vous fais amende honorable, jeune homme, dit Abd-ul-M'hamed, dont la figure sévère s'éclaira d'une lueur bienveillante. J'avais craint, en effet, que cédant à la tentation... Notre chef du service des poudres m'a bien l'air, lui, d'avoir pris la clef des champs : depuis le passage, personne ne l'a revu.

— Il fabrique probablement de la poudre... d'escampette, fit le jeune prince, pour qui la langue française n'avait pas de secrets.



Alors, malgré ma peur, je suis retournée le chercher. (Page 252.)

— Nous essaierons de nous passer de lui. Aujourd'hui le plus fort est fait, dit le Sultan.

— Je ne te demande pas si tu t'en passeras avec plaisir, dit Omar au capitaine qui ne disait mot ; ce gaillard-là aurait fini par te jouer un mauvais tour. Maintenant laisse-moi t'annoncer une nouvelle qui te réjouira.

— Laquelle ?

— J'ai profité de ton absence pour obtenir de mon père

la promesse que, si tu revenais, il vous rendrait, à tous les quatre, la liberté à Constantinople. Comprends-tu?

— Est-ce possible? fit de Melval dont la figure s'illumina.

— Non seulement possible, mais certain. Te voilà revenu, et comme mon père...

— N'a qu'une parole, lui aussi, acheva le Sultan, vous serez libres le jour où je rentrerai dans ma capitale.

CHAPITRE VIII

Marche sur la Ville sainte. — Le ch éri de La Mecque. — Présents au Sultan. — Le chameau d'Arabie et le cheval du Néfond. — Les sept Européens qui ont visité Ea Mecque. — Nomination de Zahner à l'ancienneté. — Le Ramadan. — La prière de l'Aurore. — Les Senoussistes en Égypte. — Le khédive prisonnier. — Hourida l'ingénue.

Plus la terre est aride, plus l'homme regarde en lui-même, a écrit un poète oriental.

C'est à l'Arabie que s'appliquait ce mot profond et, en effet, nul pays au monde, sauf le Sahara dans certaines de ses parties, telles que le Djouf ou les dunes d'Iguidi, n'oblige l'homme, par le contraste de son immensité déserte, à une concentration plus profonde de son être.

Georges Ebers, dans son ouvrage *Ægypten*, a pu avec raison en inférer que la plupart des religions d'Orient avaient été révélées à leurs fondateurs dans le désert.

Et, en effet, c'était dans ce désert arabique, au milieu des solitudes de Médine, que Mahomet avait écrit sous la dictée, disait-il, de l'ange Gabriel, ce Coran devenu le guide de la vie de tout musulman, *le Livre* par excellence.

C'était là également qu'il avait conçu le Haditz, ce recueil

de préceptes, commentant, expliquant et complétant le texte sacré du *Livre*.

Aussi, profonde avait été l'impression de tous les musulmans d'Afrique en débarquant sur la côte d'Asie. Beaucoup d'entre eux s'étaient agenouillés et avaient pieusement baisé le sol.

Mais nul n'avait été plus impressionné que le Sultan, Abd-ul-M'hamed lui-même ; c'est qu'il se considérait maintenant comme le chef suprême de la religion musulmane, de cette religion qui comptait deux cents millions de prosélytes à la fin du siècle précédent et qui, à cette heure où les masses fétichistes avaient embrassé l'Islam, régnait sur plus de trois cent vingt millions d'âmes, c'est-à-dire sur le cinquième de la population du globe.

Jadis, comme sultan de Constantinople, il avait été le Maître de ce pays, berceau du mahométanisme ou, du moins, il avait possédé la souveraineté sur les parties qui restaient aux Turcs de l'ancienne Arabie : l'Yémen, l'Assir, l'Hedjaz, le pays de Madian, bordant la mer Rouge et le territoire d'El-Hasa sur le golfe Persique.

L'Arabie intérieure était toujours restée indépendante de la Turquie.

Le Nedjed, noyau intérieur de la péninsule, et l'Hadramout avaient conservé leur autonomie vis-à-vis de Constantinople et du Caire, et le Sultan de Mascate avait abandonné aux Anglais le protectorat du territoire Omanite, envahi d'ailleurs de plus en plus par l'émigration hindoue.

Maintenant Abd-ul-M'hamed était sur cette terre beaucoup plus puissant qu'il ne l'avait jamais été à l'époque la mieux assise de son règne ; car, oubliant toutes leurs divisions, les populations de la péninsule accouraient à lui comme le fer à l'aimant.

Depuis deux ans, d'ailleurs, l'action incessante du khalife de La Mecque, Si-Ebnou-ben-Aoun, s'était exercée en faveur du nouveau Prophète dont il annonçait la venue.

C'était le petit-fils de ce Mohamed-Ebnou-Aoun, si renommé pour ses vertus et sa haute intelligence qui, en 1842, recevant à Taïf, sa résidence fortifiée, l'interprète français, Léon Roche, qui lui était envoyé par le maréchal Bugeaud, s'écriait :

— Les padischahs de Constantinople, ces commandeurs des croyants, ombres de Dieu sur la terre, ont donné de l'éclat au drapeau de l'Islamisme tant qu'ils ont pris le Coran pour guide et tenu en main le glaive de la guerre sainte; mais dès qu'ils ont cessé de s'appuyer sur le sentiment religieux, et qu'ils ont introduit dans les hautes fonctions des renégats de tous les peuples, dès qu'ils ont subi le protectorat des chrétiens, les bases de l'empire des Osmanlis ont été sapées, et le jour est prochain peut-être où il s'écroulera, car les mauvais exemples donnés par les princes ont perverti les sujets, et tout peuple qui perd sa foi marche à la décadence.

« Un gouvernement d'infidèles, disait encore ce sage, peut durer s'il est juste; un gouvernement de vrais croyants, s'il est injuste, doit périr. »

Le moment était venu où cette prédiction allait s'accomplir.

Une des premières, Sana, capitale du vilayet turc de l'Yémen, la jolie ville aux cinquante mosquées, se révolta, aidée par les Arabes indépendants du Mareb.

Mareb était l'ancienne Saba, et l'on y montre encore le palais de Balkis, jadis habité par la reine de Saba, ancienne alliée de Salomon.

Sana est une des villes les plus élevées du globe. Elle est bâtie à 2.130 mètres au-dessus du niveau de la mer, altitude qu'atteignent bien peu de villages dans les Alpes.

Le pacha turc, qui y commandait, avait essayé de tenir tête à la révolte; mais il avait eté massacré par ses propres soldats qui, descendus sur Moka et Hodeidah, s'étaient emparés de ces deux villes et, grossis de contingents enthousiastes, étaient venus bloquer Aden.

Onze cents kilomètres en ligne droite séparaient le point où le Sultan avait pris terre de la Ville sainte de La Mecque; mais aucune route n'existant entre ces deux points, le Sultan avait décidé de suivre parallèlement au rivage les premières crêtes des hauteurs qui montent en gradins jusqu'au plateau arabique, ce qui portait à quinze cents kilomètres environ la marche entreprise.

Ce fut une véritable marche triomphale.

Les Bédouins des contrées les plus lointaines de l'Hadra-

mout, du Djof, du Soleyel et de l'Assir accoururent sur son passage; ils avaient tout quitté pour apporter, à celui qui leur apparaissait comme un second Mahomet, le concours de leurs bras, et dans le camp du Sultan les cadeaux s'accumulaient, témoignages naïfs de l'enthousiasme de ces peuples.

C'étaient les dattes et le cafier, les produits les plus précieux de l'Arabie Heureuse. Les dattes, fruit nourricier de l'Arabe, dont on compte plus de cent trente variétés dans l'Hedjaz, le cafier, fève aromatique du pays de Kaffa, dont elle a gardé le nom et qui a rendu célèbre le petit port de Moka.

Les chameaux affluèrent dans le camp de la Garde noire, et le Sultan en profita pour former un corps de vingt mille volontaires montés sur des dromadaires de race, à l'instar de ce qu'avaient fait Bonaparte en Egypte et les Français en Algérie. La province du Nedjed, appelée fréquemment la « Mère des chameaux », en avait fourni le plus grand nombre.

L'Arabie est d'ailleurs la première patrie de ce précieux animal, et les envoyés chargés de présenter au Maître les animaux dont les tribus lui faisaient hommage, ne manquaient pas de vanter leurs qualités particulières. Le pays d'Oman fournissait les plus rapides et les montagnes d'Hadramout les plus intelligents.

Et comme un jour de Melval n'avait pu réprimer un sourire, en entendant un Arabe faire de longs récits à son chameau, comme si ce dernier pouvait le comprendre :

— Si tu n'étais pas aussi ignorant des mœurs de ces populations, lui dit Omar, populations dont la force d'expansion était merveilleuse à l'époque de Mahomet, tu saurais que, d'après la légende, le chameau et le dattier furent créés par Allah de la même terre qu'Adam; ils étaient avec lui dans le paradis terrestre, car la légende arabe de l'origine du monde, ce que vous appelez l'histoire sainte, est la même dans votre religion et dans la nôtre.

Avec l'homme le chameau revivra dans la vie future. Aussi, jadis, c'était une coutume de laisser un chameau mourir de faim près de la tombe de son maître.

Le chameau! mais c'est l'animal sacré : c'est monté sur

un dromadaire que Mahomet proclamait ses lois; c'est du haut d'un chameau que tu verras donner la bénédiction à La Mecque... ou plutôt non, reprit le jeune prince, tu ne verras pas cela, car tu ne peux y aller.

Et comme de Melval faisait un mouvement.

— Laisse-moi finir : c'est sur un chameau que Mahomet est monté au ciel ; sais-tu que six cents noms et épithètes glorifient ce noble animal, et que l'Arabe l'admet à ses fêtes comme un être humain. N'est-ce pas à lui, d'ailleurs, qu'il doit son indépendance, et les Touaregs ne lui rendent-ils pas le même culte pour la même raison ?

— J'entends, répondit l'officier, et je ne rirai plus quand je verrai ce brave animal traité en enfant gâté; mais explique-moi donc pourquoi je ne pourrai t'accompagner à La Mecque? Ne suis-je pas accepté maintenant dans ton camp au même titre qu'un musulman?

— Oui, parce que tu es mon ami, qu'on le sait et qu'Allah ne nous interdit pas le commerce avec les infidèles; mais si tu tentais de pénétrer dans La Mecque, la Ville sainte par excellence, ni mon autorité, ni celle de mon père ne pourraient te préserver d'un assassinat. Tu n'en verrais même pas le temple; à peine aurais-tu mis le pied sur le Houdoud-el-Haram, territoire sacré, qui s'étend à deux jours de marche autour de la ville, que tu serais mis en pièces.

— C'est beau le fanatisme! fit de Melval, un peu amer, encore faudrait-il en être un peu le maître.

— Le fanatisme religieux, dit Omar, est de ceux qu'on provoque, qu'on dirige même en leur donnant un but bien déterminé comme le nôtre, mais qu'on n'arrête plus. Nous avons mis en branle une machine extraordinaire, et la voilà partie ; elle nous mettrait en miettes si nous voulions l'arrêter. C'est, d'ailleurs, ce qui fait sa puissance et amènera son triomphe.

— Eh! que diable! pourtant jamais les chrétiens n'ont songé à interdire à tes musulmans leurs cathédrales, ni les protestants leurs oratoires. Personne ne s'étonnerait de te voir faire le pèlerinage de Lourdes, et moi je ne peux aller à La Mecque!

— Tout cela dérive de la différence même qui existe

entre la manière dont vous observez votre religion et celle dont nous pratiquons la nôtre ; veux-tu un exemple? Vous avez le carême et nous avons le Ramadan. Combien de chrétiens chez vous observent sérieusement le carême qui, pourtant, n'est pas une pénitence sérieuse? Eh bien, chez nous, un musulman, qui romprait le jeûne du Ramadan, serait lapidé.

Et pourtant Dieu sait si ce jeûne est dur, quand il tombe en été. La privation de boire par les chaleurs torrides de juillet devient une véritable souffrance; tu vas, d'ailleurs, être témoin du zèle avec lequel nos soldats l'observent malgré leur fatigue puisqu'il commence dans quinze jours.

— C'est vrai, dit de Melval, j'ai déjà fait toutes ces réflexions; seulement comme plusieurs Européens ont déjà visité La Mecque et fait son pèlerinage.

— On les compte, le sais-tu? Les uns ont pu y pénétrer au moment de la guerre soutenue par les Égyptiens contre les Wahabites, en se glissant dans le cortège de Méhémet-Ali, les autres sous le déguisement du hadji (pèlerin); on les cite : ce sont l'espagnol Badia ou Ali-bey en 1818, l'anglais Burckhardt en 1814, Burton en 1853, Maltzan et Keane en 1860, le docteur hollandais Snouck en 1886, enfin en 1894 un jeune Français, Courtellemont, dont j'ai admiré vraiment l'audacieuse tentative, car il y a risqué dix fois sa peau : au total six.

— Sept, car tu oublies Léon Roches, le seul que je connaisse, et dont la relation si complète et si intéressante dans le livre : *Trente ans à travers l'Islam* (1), me donne tant envie de pénétrer dans la « Kaaba ».

— Oui, il y a encore celui-là; mais réfléchis aussi que tous ceux que nous venons de nommer n'ont pu pénétrer dans la Ville sainte qu'à cette époque de tiédeur musulmane que j'ai si souvent entendu déplorer à mon père...

(1) C'est de ce livre extrêmement intéressant, et dont la lecture ouvre sur le monde musulman et sur Abd-el-Kader des horizons nouveaux, qu'ont été tirés nombre de détails du pèlerinage si curieux et si peu connu de La Mecque. L'auteur de l'*Invasion noire* profite de ces emprunts pour adresser à M. Léon Roches, ancien ministre plénipotentiaire et secrétaire intime d'Abd-el-Kader, l'hommage de sa sincère admiration.

ignores-tu donc ce qu'était autrefois le pèlerinage de La Mecque? C'était le rendez-vous annuel de deux et trois cent mille croyants; six caravanes y arrivaient régulièrement chaque année de tous les points cardinaux; nos ancêtres ont vu des princes souverains s'y rendre suivis de populations entières, et le dernier des Abasides, Mostassem-Billah, y campa avec cent trente mille chameaux. Le pèlerinage était autrefois considéré comme un acte commandé par Dieu lui-même.

Aujourd'hui cinquante mille pèlerins à peine visitent chaque année Bit-Allah (la maison de Dieu); il n'arrive plus que trois caravanes, de Syrie, d'Égypte et de l'Yémen; la plupart des pèlerins prennent la voie de mer et débarquent à Djedda. Encore ont-ils à subir dans ce port le contrôle de l'Europe.

— Tu ne peux cependant nier le salutaire effet de ce contrôle. Si la commission sanitaire internationale n'était pas là pour imposer des quarantaines aux caravanes empoisonnées par le choléra, l'Europe serait infestée chaque année.

— Le beau malheur! fit Omar, que décidément l'approche de La Mecque exaltait lui aussi.

— Tu tournes au barbare, mon cher camarade, reprit de Melval; tu t'assois déjà fort convenablement sur les lois de la guerre. Tu admets le carnage sans prisonniers et sans merci, et tu ne serais pas éloigné, je vois cela, de désirer l'empoisonnement par le typhus, le choléra et la peste, de tous les peuples d'Europe. Ta besogne de conducteur d'invasion en serait singulièrement facilitée.

Et je me répète pour la centième fois : qui m'eût dit cela autrefois à Saint-Cyr, quand tu ne pensais qu'au « cornard » du gérant, aux « galettes » du dimanche et...

Il allait ajouter et à la jolie Suzanne : il se retint; mais il sentit le regard d'Omar sur les siens. Il avait été deviné, et il en fut tout à fait certain, lorsque Omar, rompant cette conversation qu'il évitait à tout prix, prétexta qu'il avait à recevoir un lot de chevaux du Nefoud, envoyés au Sultan par l'émir du Chammar.

— Des chevaux du Nefoud, s'écria de Melval, la plus belle race du monde! je vais voir ça aussi.

L'officier n'avait rien exagéré. Le coursier du Nefoud, c'est-à-dire celui qui vit dans les steppes arabes voisines de la Syrie et de l'Euphrate, réalise l'idéal du cheval.

Il joint à l'élégance des formes et à la fierté d'aspect, la vivacité, la douceur de caractère, l'extraordinaire souplesse et l'ardeur à la marche.

Ceux que l'émir envoyait au Sultan étaient du modèle et

Un des signes caractéristiques de la race était le port de la queue toujours horizontale pendant la course.

du sang le plus pur, indemnes de tout croisement avec les chevaux de la Perse et du Turkestan; plus petit que le cheval anglais, ils avaient la tête plus grosse, la bouche plus fine, l'œil plus grand et plus doux, le dos plus court, les jambes plus minces. Un des signes caractéristiques de la race était le port de la queue toujours horizontale pendant la course.

Et ce qui les complétait était leur sobriété et leur endurance.

« Ils vivent d'air », a dit d'eux un poète arabe.

L'envoyé du souverain de Chammar affirma que les

douze chevaux qu'il amenait appartenaient à la « Khamsa », c'est-à-dire à l'une des cinq races « kéhilan » que la tradition fait descendre des cinq juments favorites montées par le Prophète. Ils portaient à leur cou dans un sachet de cuir les preuves écrites de leur généalogie.

Et de Melval ne fut pas peu surpris lorsque le Sultan, qui le voyait examiner les merveilleuses bêtes en connaisseur, lui en désigna une l'autorisant à la monter.

— Tu es l'ami d'Omar, lui dit-il, et après ce que tu m'as montré de la noblesse de ton caractère, je ne te considère plus comme un infidèle; tu n'es qu'un égaré et Dieu t'ouvrira les yeux à la dernière heure. Prends ce cheval, il s'appelle Mordjan, à cause de sa robe bai doré; Dieu veuille qu'il te porte dans la vraie voie.

Et comme de Melval s'étonnait auprès du jeune prince que le Sultan, si froid jusqu'alors, lui manifestât semblable sympathie :

— N'en sois pas surpris, répondit Omar : mon père met la fidélité à la parole donnée au-dessus de tout le reste; il dit qu'elle est le signe distinctif de l'Arabe de race. Les fétichistes, eux, ignorent la valeur du serment, et sans aller aussi loin, le roi du Choa, ce tyranneau que nous venons de supprimer, avait l'habitude, quand il avait prononcé un serment avec l'intention de le violer, de cracher autour de lui en prenant ses courtisans à témoin qu'il se nettoyait la bouche.

— Mon capitaine, dit Zahner, lorsqu'il connut la générosité du Sultan, si ça continue, je vous vois nommer ici à la tête d'un corps d'armée. Pour un avancement, ce serait un bel avancement et vos camarades de la promotion de Siam seraient joliment épatés; il est vrai que l'*Annuaire Berger-Levrault* aurait sûrement la délicatesse de vous omettre sur la liste des divisionnaires en activité.

— Taisez-vous, mauvais plaisant, fit de Melval, pour qui Zahner était devenu un ami intime, bien que l'excellent garçon n'oubliât jamais, même dans ce milieu si nouveau, la différence de grade qui les séparait... et à propos d'annuaire, poursuivit-il, quel numéro y aviez-vous donc?

— Je restais avec le n° 125 à l'ancienneté quand nous avons été portés disparus, répondit Zahner en riant, le

« choix » n'était pas fait pour moi; on ne m'en avait pas trouvé digne et je comprends ça, car je n'ai jamais pu mordre à l'administration; figurez-vous qu'à l'examen écrit, j'ai piqué un « mini » sur la loi des réquisitions, parce que j'ignorais que l'article 194 du Code militaire a prévu cinq ans de prison pour les charretiers qui abandonnent leurs attelages réquisitionnés par l'autorité militaire.

— Pauvre Zahner! fit de Melval en riant, moi aussi je l'ignore l'article 194, et pourtant je suis passé au choix.

— Attendez, fit le lieutenant qui semblait prendre un plaisir particulier à se plonger dans tous ces souvenirs; j'ai encore été nul sur une autre question administrative : toujours dans cette loi des réquisitions, j'ai omis de spécifier que les veuves et les filles vivant seules étaient dispensées de fournir le logement chez elles... Et pourtant, un jour en manœuvres, j'ai logé chez une jeune veuve qui...

Il allait entamer une de ces histoires avec lesquelles il excitait l'hilarité générale à la pension.

— Je crois que vous me rasez, fit de Melval en riant, et je reviens à votre ancienneté, car il me vient à votre sujet une idée qui ne manque pas de piquant. Suivez mon raisonnement : Si le ministre ne vous avait pas rayé du nombre des vivants, il eût été obligé de vous nommer capitaine.

— Parfaitement, je serais passé il y a un mois.

— Or, c'est indûment qu'il vous a rayé, puisque vous n'êtes pas mort.

— Rien de plus juste.

— Et s'il était là, il vous nommerait tout de suite.

— J'en suis certain.

— Mais qui peut représenter le ministre dans notre détachement? car nous formons un vrai détachement en subsistance dans l'armée du Sultan.

— Vous, évidemment, mon capitaine.

— Alors la conclusion s'impose et, après tous ces considérants, je vous nomme capitaine à la date du premier Ramadan qui commence demain : à dater de ce jour, vous aurez droit...

— A un poisson séché de plus par jour, interrompit Zahner en riant; mais ne nous plaignons pas, on n'est pas trop mal nourri ici : quant à la solde, nous allons avoir droit à un rude arriéré quand nous rentrerons au corps; je ne veux pas penser dès maintenant à toutes les bonnes choses que je m'offrirai quand j'aurai touché la forte somme; mais il y a beaucoup de chances pour que je ne la consacre pas à l'achat d'un éclimètre.

— Mais, mon brave Zahner, rien ne vous empêche d'y penser dès maintenant; vous n'avez pas l'air de vous douter que dans six mois nous serons à Paris.

— A moins que quelque chose ne craque d'ici Constantinople.

— Allons donc! l'Arabie, la Syrie, l'Asie Mineure, tout cela est turc, et d'après ce que nous voyons ici du lâchage de la Sublime Porte par ses infidèles sujets, nous pouvons bien nous attendre au même spectacle tout le long du chemin jusqu'à la mer de Marmara.

— Et même au delà, vers la Turquie d'Europe, car les Turcs d'Europe doivent être dans les mêmes dispositions que ceux d'ici.

— Oui, mais là-bas, nous rencontrerons l'Angleterre, la Russie, et peut-être d'autres; toutes les puissances intéressées à la conservation de Constantinople auront mis la main dessus et ce sera dur de la leur reprendre.

— D'autant plus que les flottes européennes seront payées pour se méfier et que le Sultan n'aura plus les mêmes moyens d'action contre elles, puisque vous avez supprimé clandestinement le chef de la fabrication des poudres.

— C'est vrai, mais le Bosphore n'a pas la largeur du détroit de Bab-el-Mandeb, et, si la population de Constantinople en tient pour notre Sultan, je ne vois pas que les navires anglais ou russes puissent nous empêcher d'y arriver.

— Ma foi, comme notre liberté en dépend, j'avoue à ma honte que je fais des vœux pour tous ces moricauds, reprit Zahner; qu'ils entrent donc à Constantinople, et sans trop tarder; après quoi, s'ils avaient le mauvais goût de pousser jusqu'aux frontières de France, nous pourrions nous rattra-

per de notre inaction d'aujourd'hui. Ainsi donc, me voilà capitaine! Je vous ai sottement interrompu au moment où vous alliez me faire connaître mes nouveaux droits dans le détachement : quels sont-ils?

— Vous avez droit, mon cher :

1° Au titre de capitaine donné par notre unique soldat Hilarion, que je vais en aviser officiellement;

2° Au tutoiement de ton ancien capitaine et ami.

Sous la phrase rieuse et plaisante de son ancien chef, Zahner sentit l'intention affectueuse et tendit les mains.

— Mieux que ça, fit de Melval, tu as droit à l'accolade.

Et, émus tous deux malgré eux, les deux officiers s'embrassèrent.

— Une rude histoire qui nous sera arrivée là, fit Zahner les yeux humides; quand nous raconterons ça au retour, ce qu'on nous traitera de blagueurs.

— Et quand tu raconteras que toi, un mangeur de premier ordre, tu as observé rigoureusement le Ramadan, ce sera bien pis, dit de Melval, on ne te croira plus du tout.

— Moi, observer le Ramadan! ah! pour ça non! en voilà une de coutume idiote qui empêche les gens de manger le jour et leur permet de se bourrer la nuit; et ils appellent ça une pénitence, une privation! comme si tout le monde ne savait pas qu'ils font des noces de cordonniers quand le soleil se couche!

— Il paraît pourtant que c'est une privation, dit en riant de Melval, puisqu'elle t'embête.

— Assurément que ça m'embêterait, surtout de ne plus boire par les chaleurs qu'il fait; et puis, plus la moindre bouffée de tabac, dit Zahner qui, depuis sa « mise en subsistance », avait toujours trouvé moyen de fumer son chibouk matin et soir.

— Ce n'est pas tout, poursuivit de Melval, riant plus fort, il y a des privations plus sensibles que celles-là : ce terrible Mahomet a interdit, pendant le Ramadan, certains plaisirs profanes que tu devines, et ta jeune Hourida devra s'en apercevoir.

— Hourida! fit Zahner, dont le sourire commencé se termina en grimace.

— Oui, ta naïve, ton ingénue.,.

— Peuh! fit Zahner d'un ton dégagé, s'il n'y avait que cette prohibition-là, le Ramadan me laisserait froid... mais, fit-il, rompant la conversation, vous dites qu'il nous faut l'observer? Est-ce sérieux? Est-ce que vraiment Galette-Pacha nous jouerait ce mauvais tour?

De Melval sentit qu'une brouille était dans l'air entre Zahner et sa vertueuse conquête : avec une discrétion parfaite, il n'insista pas, se disant qu'un jour ou l'autre il en connaîtrait la raison.

— Je parle à demi-sérieusement, répondit-il, en ce sens qu'Omar nous prie de ne pas affecter de manger le jour pendant qu'autour de nous des centaines de mille braves croyants se serreraient le ventre; tu comprends pourquoi?

— Oui, ça les exciterait contre nous inutilement : il a raison. Je me contenterai donc de manger silencieusement dans ma tente, et je me garderai bien de demander du feu à l'un de ces mécréants, en plein jour.

La Garde noire arriva à El-Ouidan, petit port de la province d'Assir, un des pays où s'étaient conservées le plus longtemps certaines traditions bizarres de l'Afghanistan, par exemple celle de vendre à l'encan, sur un marché public, les filles en âge d'être mariées.

Chez aucun autre peuple, on ne poussait aussi loin les obligations de l'hospitalité, puisque les hôtes y cédaient leurs femmes à l'étranger pendant la durée de son séjour.

Lorsqu'eut lieu, dans le sein de l'Islamisme, le fameux schisme Wahabite, à la fin du XVIIIe siècle, les habitants de l'Assir se convertirent au nouveau culte et les pratiques païennes par lesquelles ils se singularisaient disparurent.

Ce fut le jour de l'arrivée à El-Ouidan que s'ouvrit, pour les armées musulmanes, le mois du Ramadan, et, à partir de ce jour, le Sultan, que 480 kilomètres séparaient encore de La Mecque, ne fit plus exécuter à la Garde noire que de courtes étapes; non point qu'il redoutât pour ses soldats la fatigue du jeûne, car ils étaient dans une situation morale qui permettait de tout leur demander; mais le pèlerinage de La Mecque devait, d'après les ordres du Prophète, s'effectuer dans les trois mois qui suivent le Ramadan.

Il fallait donc retarder d'un mois l'arrivée dans la Ville sainte.

D'ailleurs, si la Garde marchait à petites journées, toutes les armées qui la suivaient auraient le temps de se concentrer derrière elle, et le Sultan tenait à n'arriver sur le territoire sacré que suivi de masses formidables.

Le premier jour du Ramadan fut annoncé au loin par des salves d'artillerie; le Sultan avait emmené avec lui six éléphants de l'armée du Mahdi, dressés au port des pièces; ces merveilleux animaux constituaient à eux seuls une batterie complète, car chacun d'eux portait, outre la pièce elle-même, son affût et ses munitions.

Les canons que le Sultan traînait ainsi derrière lui ne provenaient pas de l'achat direct aux Anglais, comme tous ceux qui armaient l'artillerie du Mahdi; ils avaient été pris sur l'armée anglo-égyptienne du général Hicks, exterminée à Kasghil par les derviches, en 1883, avec 11.000 hommes.

Seulement, au moment de s'en servir pour faire les salves de la prière de l'aurore, on s'aperçut que leurs servants n'étaient pas très ferrés sur leur service et leur fonctionnement; et il fallut qu'Omar, rassemblant ses souvenirs de Saint-Cyr concernant ce vieux matériel Witworth, vint en aide au commandant inexpérimenté de cette batterie d'occasion.

De Melval lui-même, trouvant très plaisants les tâtonnements et les hésitations dont il était témoin, vint à la rescousse, et les cent coups furent tirés, non sans que deux des artilleurs mahdistes improvisés n'eussent reçu en pleine figure la décharge de l'une de leurs pièces.

On les emporta, la tête fracassée, sans que la moindre émotion se manifestât autour d'eux; et le Sultan déclara qu'ils étaient entrés sans hésitation dans le paradis de Mahomet, affirmation qu'il fut sur le point de regretter, car tel était le fanatisme de ses soldats que d'autres furent sur le point de suivre l'exemple des deux imprudents béatifiés.

— Mes compliments, dit Zahner à de Melval, voilà que tu leur apprends maintenant à tirer le canon.

— Il fallait bien les sortir de leur embarras, et je l'ai fait sans remords, car je ne vois pas ces malheureux artilleurs essayant d'utiliser leurs pièces contre nos artilleries euro-

péennes : ne vois-tu pas d'ailleurs que, même avec mon aide, ils sont encore arrivés en retard, et qu'au moment où était parti le premier coup, il y avait beau temps que l'heure était passée.

— Je l'ai constaté : le jeûne doit commencer au moment où l'on peut à peine distinguer un fil noir d'un fil blanc; or, je les distinguais parfaitement l'un de l'autre quand la première étoupille s'est décidée à s'enflammer... Alors en voilà jusqu'au coucher du soleil?

— Oui, abstinence complète et prières nombreuses en guise d'apéritif, prière de l'aurore (El Fedjr), prière d'une heure après-midi (El D'hour), prière à égale distance du D'hour et du Moghrëb (Elaàsser), prière du coucher du soleil (El Moghrëb), enfin prière El Acha, deux heures après.

— Et, tiens, dit Zahner, voici que le Sultan va dire lui-même la prière de l'Aurore.

En effet, Abd-ul-M'hamed venait de monter sur le chameau sacré que lui avait envoyé le khalife de La Mecque, et sur lequel il devait faire son entrée dans la Ville sainte.

C'était un des grands modèles du Nedjed; il était blanc, son corps disparaissait presque en entier sous les ornements qui descendaient de sa selle : peaux rouges et jaunes filigranées d'argent, longues bandes de soie brodée d'or et fines lanières ornées de rangées de corail.

Les deux conducteurs portaient un costume semi-hindou, semi-persan, longue chemise blanche serrée à la taille par une ceinture multicolore, caftan jaune, long poignard à gaine d'argent suspendu à un baudrier de cuir.

La nature de leurs fonctions leur valait le respect de tous, et ils touchaient sur les revenus sacrés de la mosquée de La Mecque un traitement considérable.

L'un d'eux, muni d'une baguette en bois noir, en donna un coup léger sur les genoux de l'animal qui s'accroupit aussitôt; l'autre apporta un escabeau doré à l'aide duquel le Sultan s'installa sur la peau de mouton qui garnissait le sommet de la selle, entre deux montants argentés.

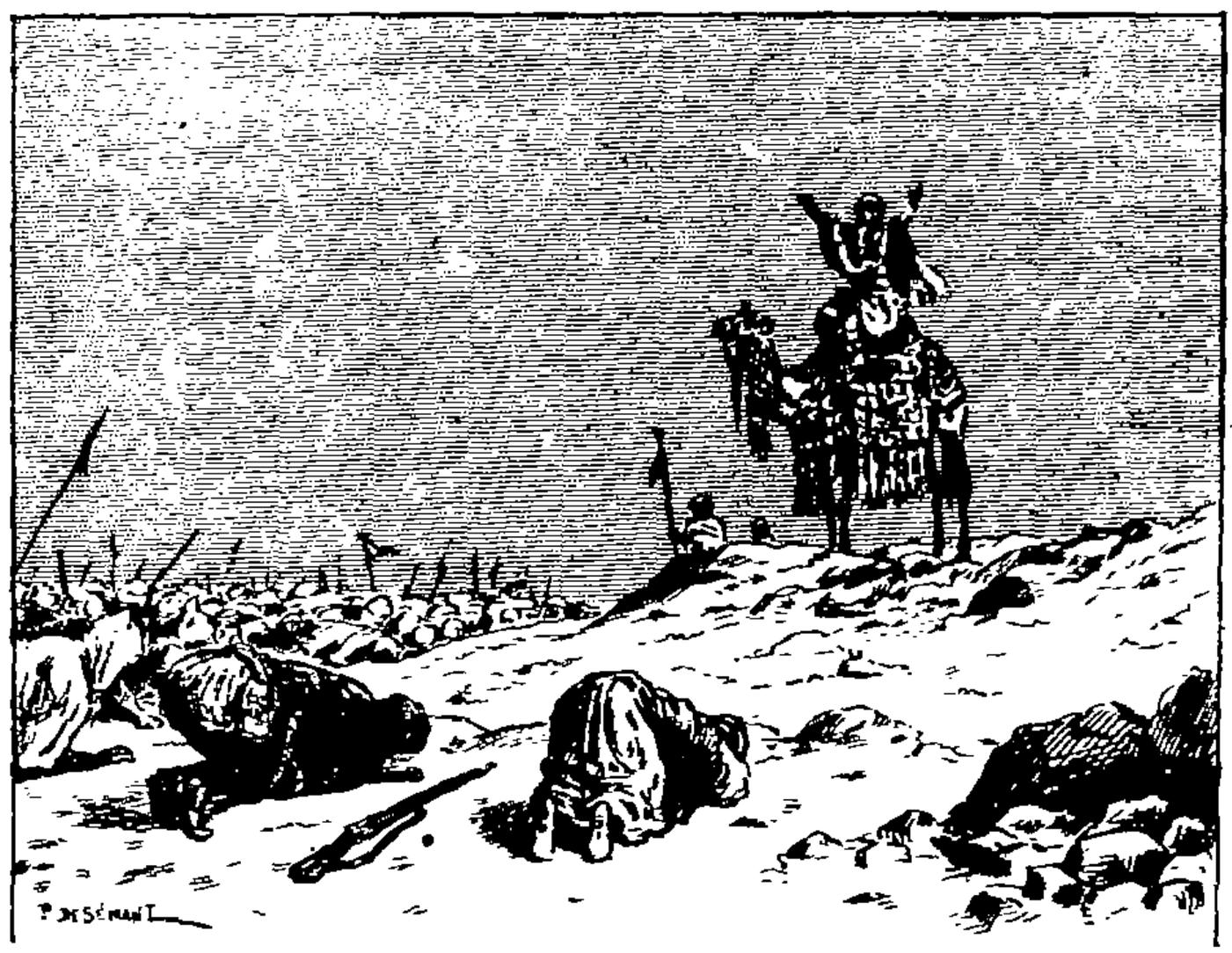
Puis le chameau se releva et le Sultan, dominant la multitude, étendit les mains et s'écria d'une voix forte :

« Que soit loué le Dieu puissant et miséricordieux! qu'il

répande sur vous tous, au premier jour de ce mois de purification, la santé qui vous inspirera le courage, et la foi qui vous donnera la victoire!

« Tout est en Dieu! Dieu seul est grand! »

Sous ses bras étendus, des milliers d'hommes s'inclinè-



Le Sultan, dominant la multitude, étendit les mains... (Page 269.)

rent et levèrent leurs mains ouvertes à la hauteur de leur front, frappèrent le sol de leur tête et répétèrent :

— Dieu est grand!

Et, sur cette mer de têtes penchées vers la terre, passa comme un souffle d'orage le murmure des voix :

— Dieu est le plus grand!

A perte de vue apparaissaient les tentes : d'un côté, l'horizon bleuâtre de la mer Rouge, de l'autre les crêtes dentelées des montagnes servaient de cadre à ce spectacle, le plus émouvant que pût concevoir une imagination humaine.

Sur une colline dénudée, aux flancs arrondis, se développait le camp de la légion du Prophète.

Ce n'était plus le ramassis de tentes des nationalités groupées au hasard dans la clairière d'Atougha.

Omar avait établi un ordre parfait dans l'installation et chacun connaissait sa place.

Les différentes armes étaient séparées par de larges rues; les tentes des soldats étaient du modèle de la « Kheima » des tribus sahariennes; chacune d'elles donnait place à vingt hommes; en avant de leurs lignes étaient celles des Outaks, des Khalifas et des Raiss; en avant de ces dernières, les tentes des Aghas, généraux commandant dix bataillons.

La tente du Sultan dominait toutes les autres, et, détachée du reste du camp par un intervalle de cinq cents pas, formait avec celles de son escorte et de son entourage un camp à part.

C'est dans cet intervalle que venaient se grouper les soldats au moment de la prière, tous tournés vers La Mecque comme le Sultan lui-même.

Ce n'était pas sans surprise que les musulmans du Soudan, habitués pour leurs prières quotidiennes à s'orienter vers le soleil levant, se trouvaient maintenant tournés vers le Nord; à ce seul indice, ils sentaient qu'ils se rapprochaient de la « Maison de Dieu », et leur ferveur allait croissant.

L'armée du Mahdi rejoignit la Garde à Doka : la zone qui s'étendait à droite de la légion lui fut dévolue comme direction de marche.

Les autres armées devaient suivre, mais en restant à six jours de marche en arrière des deux premières, pour permettre aux intendants du Sultan de faire disposer au point voulu les nombreux approvisionnements accumulés sur la côte.

Cet intervalle était également nécessaire pour permettre le curage des puits par des tribus spécialement désignées.

Jour et nuit, le passage du détroit avait continué.

A l'exception des peuples du Zambèze, de l'Angola, du Mozambique et du Sud-Africain, séparés de la mer Rouge par d'énormes distances, on pouvait maintenant regarder comme transportés en Asie, sinon la masse principale des combattants, du moins leurs armées les mieux organisées.

D'ailleurs, il était temps : de toutes parts affluaient les

vaisseaux européens; l'escadre anglaise de Chine, que ne retenait pas comme celle des Indes un soulèvement islamique, la flotte française d'Extrême-Orient et la division navale de Madagascar accouraient pour venger l'inoubliable défaite.

Le plus longtemps possible, les vaisseaux turcs avaient résisté, luttant victorieusement contre les bâtiments qui se présentaient isolément; mais incapables eux-mêmes de renouveler leurs approvisionnements de charbon et de projectiles, puisqu'ils ne pouvaient se risquer dans la Méditerranée, ils cédèrent la place et remontèrent la mer Rouge.

Fort heureusement pour eux, le canal de Suez était au pouvoir de l'Invasion noire, du moins dans sa section méridionale, de Suez aux lacs Amers.

Pendant qu'un lieutenant du Mahdi s'emparait par surprise de la ville même de Suez, le cheik Snoussi, après son audacieuse traversée du désert libyque par l'oasis fameuse de Jupiter Ammon, atteinte jadis par Alexandre, s'était dirigé sur le Caire, puis, sans s'attarder à l'attaque de cette ville, mise hâtivement en état de défense par les Anglais, il avait atteint Ismaïlia et jeté dans Suez un renfort important pour mettre cette ville à l'abri d'un retour offensif.

Il avait d'abord eu l'idée de couper le canal à son extrémité même, au port de Tewfik; mais il apprit bientôt qu'il n'avait devant lui que des forces insuffisantes.

En effet, les Anglais, suivant en cela leurs errements habituels, avaient tenu à assumer seuls la défense du canal.

Alors, le cheik Snoussi se jeta sur Serapeum, au débouché nord des lacs Amers, et s'en empara.

Le résultat de cette habile manœuvre ne se fit pas longtemps attendre.

Deux cuirassés et plusieurs garde-côtes anglais qui stationnaient dans le réservoir des lacs Amers, voyant refluer vers le Nord ces essaims nombreux de Noirs défilant prudemment hors de la portée de leurs canons, craignirent, et avec raison, d'être coupés de la Méditerranée, et se hâtèrent de remonter sur Ismaïlia.

Puis, sans s'arrêter au lac Timsah, ils poussèrent plus loin encore et ne se crurent en sûreté qu'à l'abri des jetées de Port-Saïd.

Deux nuits après, le canal de Suez était obstrué à la sortie nord des lacs Amers par un enchevêtrement de bateaux coulés, et des redoutes élevées rapidement sur la route occidentale défiaient toute attaque des Anglais du Caire.

Cette heureuse opération venait à peine d'être terminée, que les navires turcs arrivèrent de la mer Rouge, refoulés par les vaisseaux anglais et français. En toute hâte, ils

Les coureurs noirs arrivèrent juste à temps pour voir partir le dernier train.
(Page 274.)

entrèrent dans le canal, et garantis de toute attaque et de toute surprise du côté du Nord, ils trouvèrent un abri dans ce vaste estuaire des lacs Amers, long de 40 kilomètres et large de 10 kilomètres; ils en barrèrent aussitôt l'entrée par plusieurs lignes de torpilles, bouchant ainsi toute issue aux navires européens et les obligeant, pour retourner dans la Méditerranée, à doubler le cap de Bonne-Espérance.

Alors, l'armée du cheik Snoussi se retourna vers le Caire, défendu par 12.000 Anglais doublés d'un nombre égal de

soldats égyptiens, secrètement acquis déjà à la cause musulmane.

Mais renonçant aux assauts qui font perdre inutilement des milliers d'hommes sous le feu des armes perfectionnées, le cheik Ahmed, se révélant en cette occasion stratégiste remarquable, masqua la ville par un corps de 60.000 Arabes et descendit le Nil jusqu'au barrage d'El-Menachek; il s'en empara, coupa le chemin de fer d'Alexandrie, puis, se rabattant vers l'Est, se disposa à isoler complètement le Caire du reste du Delta,

Les Anglais n'attendirent pas que l'investissement fût complet. Les coureurs noirs arrivèrent à Kalimb juste à temps pour voir le dernier train anglais filer sur Tantah pour rejoindre, par Telbaroud, la ligne d'Alexandrie.

L'évacuation du Caire était donc obtenue sans combat; le gros des forces snoussistes survint sur ces entrefaites, bientôt suivi de l'armée du Tibbou et des gens de Nubie.

En quelques semaines, toute la vallée du Nil fut couverte de Noirs, arrivant comme des sauterelles, de tous les points de l'horizon.

Les Egyptiens, délivrés d'une oppression qu'ils n'avaient jamais pu secouer et que l'Europe avait été impuissante à faire cesser, les fellahs surtout, ces misérables agriculteurs des bords du Nil, réduits par les exactions à la dernière des misères sur le sol qu'ils fécondaient, arrivèrent en foule au camp d'Ahmed-ben-Snoussi.

L'Angleterre, qui avait fait de l'Egypte son fief et sa chose malgré les protestations de l'Europe, qui à l'aide des procédés les plus dilatoires et des réponses les plus évasives, avait résisté à toutes les sommations des puissances, l'Angleterre venait d'être bousculée par une poussée à laquelle elle ne s'attendait guère, lorsqu'elle protestait de ses intentions d'évacuer l'ancienne terre des Pharaons et se jouait de la Turquie, de la Russie et de la France.

Au moment où le Sultan arrivait en vue de La Mecque, les Anglais ne possédaient plus en Egypte qu'Alexandrie et Aboukir, protégées par leur position même sur une presqu'île que le lac Maréotis sépare du continent. Ahmed-ben-Snoussi fit occuper par des troupes solides l'isthme étroit qui, entre Damanhour et Alexandrie, relie les terres du

Delta au cordon du littoral. Ce passage, déjà défendu par Arabi-Pacha sur la ligne Kafr-Douar en 1880, est la porte de l'Egypte, et il n'était pas à craindre que les Anglais pussent arriver par une autre porte, celle de Ouadi-Toumilat, fameuse par le combat de Tell-el-Kebir; car cette dernière trouée, par où passe le canal d'Ismaïlia, était tout entière au pouvoir des Noirs depuis la prise du canal de Suez.

Par la promptitude de sa marche et l'audacieuse habileté de ses manœuvres, Ahmed-ben-Snoussi venait de se révéler comme le lieutenant le plus habile du Sultan dans le nord de l'Afrique.

Les chefs des deux armées, qui le suivaient, armées d'ailleurs moins nombreuses et moins bien organisées que la sienne, se rangèrent d'eux-mêmes sous ses ordres à la suite de ses succès rapides.

En quelques semaines, il assura l'occupation entière de l'Egypte, prit des dispositions pour la libre navigation du Nil et l'ensemencement de sa vallée, donna des ordres pour le ravitaillement de ses troupes, et avant de se diriger vers la Syrie, expédia au Sultan par la presqu'île du Sinaï et le pays de Madian ses meilleurs courriers méharistes. A raison de 100 kilomètres par jour, ceux-ci arrivèrent à La Mecque en même temps que le Sultan pour lui offrir, à son entrée dans la Ville sainte, les clefs du Caire et les hommages des armées du Nord.

Mais une nouvelle allait inonder le cœur d'Abd-ul-M'hamed d'une joie plus intense encore que les autres : c'était celle de la capture de Tewfik, le khédive égyptien qui, se joignant aux Anglais, l'avait poursuivi dans ses Etats dix ans auparavant, lui son ancien suzerain, son ancien chef politique et religieux.

De tous les ressentiments qu'avait amassés le Sultan dans sa longue retraite, celui-là était bien un des plus vivaces.

Surpris par les événements, le khédive n'avait pas eu le temps de fuir à bord d'un navire anglais; il avait succédé en 1898 au jeune prince Abbas-Pacha, en qui le sentiment national avait vu le futur libérateur de l'Egypte, mais que l'Angleterre inquiète avait dépossédé avec cette brutalité dont lord Cromer, son représentant, avait le monopole.

Dès lors le souverain nominal de l'Egypte avait été le ser-

vile instrument de l'oppression britannique; mais l'abandon de son peuple et même de son entourage immédiat lui prouva, aux jours des revers, combien il était méprisé; ses propres janissaires le livrèrent aux snoussistes au moment où, sous un déguisement de fellah, il cherchait à gagner Damiette.

Quand Abd-ul-M'hamed connut cette prise, il envoya courriers sur courriers pour que le prisonnier lui fût envoyé à La Mecque sur le dos du dromadaire le plus rapide.

Il voulait le montrer aux populations musulmanes, comme autrefois les généraux romains traînaient les rois vaincus derrière leur char de triomphe.

Maintenant toute la côte arabique, de l'Yémen à l'Hedjaz, était couverte de colonnes en marche; en tête du gigantesque mouvement le Sultan marchait d'autant plus lentement qu'il s'approchait de la Ville sainte, et derrière lui les peuples se hâtaient pour arriver à temps au pèlerinage.

Dans ce long couloir de 12.000 kilomètres de long sur 100 de large, une partie de l'Afrique se déversait comme une coulée de lave entre deux fissures de rochers.

La proximité des lieux saints enflammait tous les cœurs. La foi devenait chaque jour plus ardente, le fanatisme s'exaltait.

Souffrances, privations, fatigues, ne comptaient plus pour ces hommes, que la vue de leur nombre, le sentiment de leur force et l'ivresse de leurs premiers succès préparaient à la conquête du monde.

Les fêtes du Ramadan Aïd-el-Sghaïr et Aïd-el-Kebir (en turc le petit et le grand Beïram) avaient été célébrées avec un éclat extraordinaire dans toutes les armées.

Le jeûne sacré avait pris fin depuis six jours, lorsque mandés par le Sultan, les principaux chefs musulmans le rejoignirent à l'entrée de la vallée de l'Oued Fathma, où commence le territoire sacré de La Mecque.

Ce fut là que de Melval et Zahner quittèrent le Sultan.

Omar avait fait préparer à leur intention une caravane commandée par un de ses officiers les plus sûrs, et qui allait les conduire à Djedda, à quatre jours de marche sur la mer Rouge.

A leur grand regret, les deux officiers durent se borner à

Ses propres janissaires l'avaient arrêté au moment où, sous un déguisement, il cherchait à gagner Damiette. (Page 276.)

voir, du haut d'une montagne assez escarpée, le pays mystérieux où il leur était interdit de porter un pied sacrilège.

A leurs pieds des rochers abrupts semblaient les marches d'un escalier géant, descendant dans l'immense plaine inculte et brûlée qui conduisait à la Ville sainte; de toutes parts les pèlerins guerriers garnissaient les crêtes des hauteurs et le flanc des collines, attendant pour franchir l'enceinte sacrée que le Sultan, son fils et les chefs, eussent

revêtu le *ihram*, c'est-à-dire le vêtement prescrit par Mahomet pour effectuer saintement le pèlerinage,

A perte de vue, chevaux, chameaux, tentes, êtres humains couvraient vallées et montagnes. Jamais le soleil n'avait éclairé pareil spectacle, même à l'époque des grands pèlerinages abassides, et de Melval, de plus en plus troublé par la constatation de cette puissance effrayante du nombre, le considérait sans rien dire.

A côté de lui Zahner, se promenant de long en large, les mains derrière le dos, attendait le départ.

— Eh bien! fit de Melval en se retournant et en remarquant l'agitation de son ami, tu n'as pas l'air d'être dans ton assiette; qu'y a-t-il donc?

— Moi! fit Zahner en cherchant à éluder la question, mais rien du tout!

— Rien! avec cette figure-là! Allons donc; regretterais-tu tant que cela de ne pas voir La Mecque?

— La Mecque! je m'en soucie comme de mes premiers jours d'arrêts, fit-il. Qu'est-ce que ça peut me faire de voir une ville où la vermine, paraît-il, est respectée à l'égal d'un hôte sacro-saint!

— C'est vrai, fit de Melval en riant. Pendant toute la durée du pèlerinage il est interdit de molester aucun être vivant.

— Aussi ce que la puce doit s'en donner à cœur joie dans cette multitude!

— Franchement elle aurait tort de s'en priver; mais tout cela ne me dit pas, reprit de Melval, quelle mouche te pique... aurais-tu oublié de prévenir ton Hourida de se joindre à notre caravane?

— Hourida! fit Zahner dans un grognement.

— Oui, c'est une compagne précieuse pour Djedda; car je pense bien que tu ne vas pas passer ton temps à la pêche à la ligne.

Et comme Zahner ne répondait pas :

— Allons, fit de Melval, vas-y donc de ton secret; il y a trop longtemps que tu le gardes pour toi.

— Un secret! fit le brave garçon.

— Oui, un secret et à propos de cette petite Pahouine encore!

— Pahouine! pourquoi la crois-tu Pahouine!

— Est-ce que je sais, moi? Tu ne m'as jamais présenté à elle, tu ne m'as jamais dit à quelle tribu elle appartenait, et je la baptise Pahouine comme la Niarinze de Crampel, à moins que ce ne soit une Bédouine, une Dahoméenne, une Haoussa, que sais-je?

— Ecoute, fit Zahner, qui sembla prendre son courage à

Une caravane allait les conduire à Djedda. (Page 276.)

deux mains, tu veux savoir ça? Eh bien! je te le donne en mille!

— Diable! ça n'est pourtant pas une Parisienne fraîchement peinte, je pense? Où veux-tu donc en venir? La Parisienne, d'ailleurs, n'a pas l'air ingénu et la naïveté de ton Hourida, et je crois...

— Ah! l'air ingénu! nous y voilà, fit Zahner qui ne se décidait qu'avec peine à finir l'explication... Ah! oui, l'air ingénu! Eh bien, mon cher, quand je me fierai aux femmes de ce pays-ci et à leur mine plus ou moins virginale, il tombera ici un mètre de neige au mois d'août.

— T'aurait-elle trompé? Dieu d'Abraham!

— Trompé! ce n'est même pas trompé, fit-il d'un air rageur, mais elle s'est fichue de moi dans les plus grandes largeurs... Je l'aurais proclamée la plus naïve des femmes noires et blanches; je lui aurais donné le diable sans confession, j'aurais juré... Eh bien, sais-tu ce que j'ai découvert, il y a quinze jours?

— Tu me mets sur le gril, dépêche-toi donc!

— Voilà : tu ne seras pas long à comprendre; tu sais, la vieille duègne...

— Oui, celle qui la préservait des contacts impurs.

— Parfaitement : un soir je la trouvai en train de compter des pièces de 20 francs enfilées toutes ensemble et formant plusieurs colliers; elle ne me croyait pas là, elle étalait ainsi avec complaisance toute une fortune sortie d'un vieux morceau de tapis.

— Eh bien?

— Attends... pressée de questions, elle finit par m'avouer que tout cela appartenait à Hourida.

— A Hourida! fit le capitaine de plus en plus surpris, mais comment?

— Tu n'y es pas? Ah! mon pauvre capitaine, tes souvenirs de Laghouat sont donc bigrement loin, et les Ouled-Naïl?

Il eut un silence.

— Hourida, une Ouled-Naïl! s'écria de Melval qui faillit s'étrangler dans un accès de rire subit.

— Oui, reprit Zahner, dont l'air pensif était comique à voir, et une Ouled-Naïl riche, c'est-à-dire exerçant depuis trois ans au moins.

— Trois ans! ah, bon Dieu! et tu l'as crue..,

— Peut-être quatre, mon cher; elle connaît Tlemcen, Boufarik, Cherchell, Médéah; elle a fait les trois provinces. Je l'ai confessée aussitôt, comme bien tu penses, et elle m'a avoué, toujours naïvement, avoir connu là-bas le petit Baills, et Linarès, de ma promotion, et Bichat, de mes recrues, elle a même dû pousser jusqu'en Tunisie, car elle m'a cité d'autres noms, Gousseau, Trousson, du Pasquet, Renouard... mais ils sont des centaines, te dis-je, car sa dot est ronde... le voilà, mon trésor d'innocence! Ça te paraît plaisant, hein!

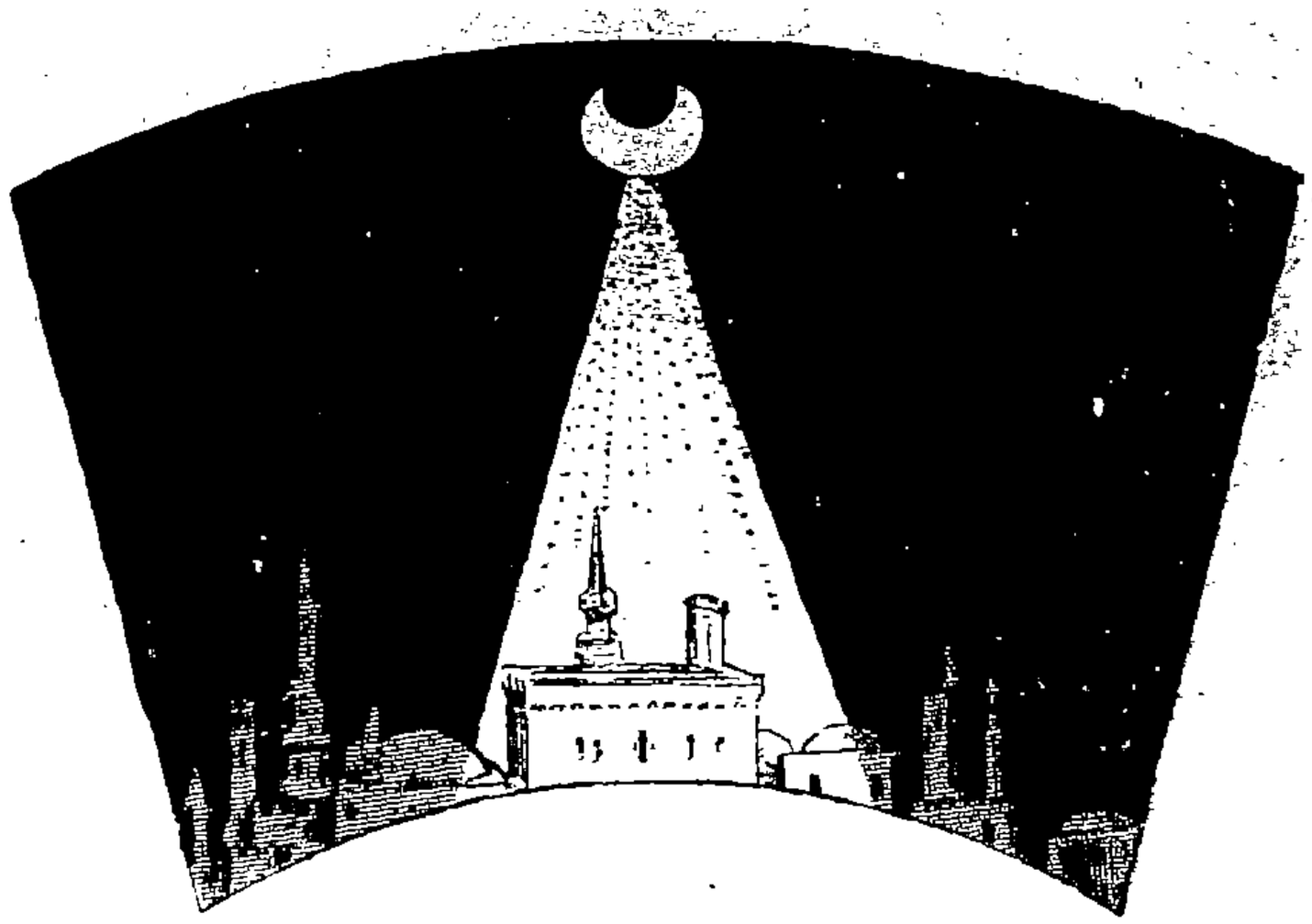
De Melval ne se contenait plus; secoué par un rire inextinguible, il était dans l'impossibilité de répondre.

Et Zahner, ayant lâché son secret, s'en allait en grommelant, lorsque soudain il se retourna :

— Le plus fort, dit-il, les bras croisés, le plus fort, je ne te l'ai pas dit!

— Qu'est-ce donc?

— Eh bien!... c'est que je la garde!...



CHAPITRE IX

Le « ihram ». — Sinistres projets : le typhus et la peste noire auxiliaires du Sultan. — Miracles en préparation. — Devant La Mecque. — La Kaaba et la pierre noire. — La source du Zem-Zem. — Enterré vivant. — Sur le mont Aarafat. — Le supplice d'un traître. — Le *Tzar* à Médine. — Au tombeau de Mahomet. — Le cercueil de Jésus-Christ. — Une ascension miraculeuse. — Fin de Jérusalem.

Le Sultan, son fils et les chefs qu'il avait mandés auprès de lui et qui, au nombre de plus de cinq cents, représentaient l'élite de l'Invasion africaine, avaient revêtu le costume obligatoire du pèlerin musulman : le *ihram*.

Le ihram se compose de deux pièces de calicot, de lin ou de laine, de couleur grise ou blanche; avec l'une on s'entoure les reins, avec l'autre le cou et les épaules, en laissant le bras droit découvert.

Ces étoffes ne comportent aucun ornement, et rien ne distinguait plus le Sultan de ses lieutenants que son port majestueux, sa barbe de neige, sa haute taille et la vénération qui écartait de lui la masse pressée des pèlerins de haute marque.

Le Commandeur des Croyants, c'était le titre qu'il repre-

nait officiellement à son entrée sur le territoire sacré, avait, au nom du Prophète, dispensé les soldats de revêtir le ihram; et en effet, l'Arabie, la Syrie et l'Asie Mineure réunies n'eussent pu fournir l'étoffe nécessaire à une pareille quantité d'hommes.

Mais il avait été rappelé, par des hérauts envoyés dans toutes les directions, à plusieurs jours de marche, qu'il était interdit de se faire raser la tête pendant toute la durée des prières, de s'oublier dans des querelles, et de tuer des êtres vivants.

Tout autre vêtement est abandonné par le musulman pendant l'entière durée du pèlerinage : or, le ihram, s'il est très supportable en été, est absolument insuffisant en hiver où le froid ne descend guère au-dessous de zéro, mais s'en approche d'assez près.

Du temps des Arabes idolâtres, le pèlerinage avait lieu à l'automne; mais Mahomet ayant établi l'année lunaire, le fixa au mois de Dhi-el-Hadja; or, l'année lunaire ayant onze jours de moins que l'année solaire, le pèlerinage arrive successivement à toutes les époques de l'année, dans un cycle de trente-trois ans.

Ce fut un spectacle d'une grandeur incomparable que celui de ce flot humain, roulant silencieux et obéissant derrière celui qui avait ouvert toutes grandes aux revendications musulmanes, les écluses fermées depuis tant de siècles.

Maintenant onze armées se suivaient à quelques semaines de distance.

Omar n'en connaissait qu'approximativement l'effectif, mais il l'appréciait à un peu plus de quatre millions d'hommes, suivis de six cent mille animaux de toutes espèces.

Si de pareilles masses eussent adopté les ordres de marche européens, en colonnes par quatre, elles eussent occupé des longueurs interminables.

Mais dans ce pays désolé, sans cultures et sans arbres, dont les ravins et les monts constituaient les seuls obstacles, les routes étaient partout et nulle part, et les colonnes s'entassaient sur des fronts de cent à cent trente kilomètres; les noirs marchaient sans autre souci que de rester agglomérés et de se retrouver chaque soir au campement par tribus distinctes.

Ils ramassaient ceux qui tombaient en route, les portaient en chantant, et les ensevelissaient à la mode musulmane, au lever du jour, avant de reprendre la marche.

A la tombée de la nuit, des signaux répétés de montagne en montagne, faisaient connaître le campement du Chef; des détachements veillaient auprès des approvisionnements d'eau et de vivres préparés pour les armées en marche. Les tribus, conduites par des envoyés d'Omar, s'arrêtaient aux points où les attendaient les intendants du Sultan, mangeaient, dormaient, puis le lendemain, à l'aube, le torrent humain ondulait de nouveau à la surface brûlée de la côte arabique, dense, pressé, formidable.

De tous les points de la péninsule un autre million d'hommes accourait, auxquels le grand Chérif avait donné rendez-vous au nord et à l'est de la Ville sainte.

— Nous sommes encore loin du chiffre primitivement prévu, dit le Sultan, à qui Omar avait récapitulé ces fabuleux effectifs, donnant un total de cinq millions de combattants convergeant vers La Mecque.

— A parler franchement, mon père, dit le jeune prince, je n'avais jamais espéré que nous réunirions là un pareil noyau, et nous devons nous estimer heureux que onze armées aient pu passer.

— Et les autres?

— Il ne faut pas compter sur les Fans, les gens du Yamvo, de Batotsé, de Damara, de Namaoua et de Mozambique avant cinq mois. Songez que la plupart d'entre eux ont eu à se débarrasser des Portugais de Loanda et de Mozambique, des Allemands d'Angra-Péquana et surtout des Anglais du Cap; je n'en ai aucune nouvelle, sinon qu'ils ont commencé énergiquement la lutte : il est probable que nos frères de l'Orange, du Transvaal et du Cap ne nous rejoindront jamais; ils ont affaire à des gouvernements organisés, et leur tâche sera remplie lorsqu'ils auront reconquis leur propre sol.

— Alors nous pourrons compter, dans cinq mois, sur un renfort de... ?

— Trois millions environ.

— Quelles forces amène avec lui le cheik Snoussi?

— Lorsque nous le rejoindrons en Syrie, il sera certai-

nement à la tête de plus d'un million de combattants.

— Au total, alors, neuf millions?

— Oui, et si tu ajoutes à ce chiffre les sept armées du Nord, celles de Ben-Amema, de Mauritanie, de Tambouctou, de Sokoto, du Dahomey, de Libéria et du Sénégal, soit trois autres millions, nous arrivons au total de douze, sur lequel nous avions primitivement compté.

— Mais tu oublies la Perse, l'Asie Mineure et l'Inde!

— Certes non, je ne les oublie pas, nos frères d'occident surtout, car ils formeront deux des plus belles armées.

— Il faut qu'avec leur contingent la Garde arrive à l'effectif de trois cent mille hommes; ne perds pas de vue qu'elle sera la réserve suprême dans plus d'une bataille.

— J'y ai songé: l'armée persane, que les dernières évaluations reçues à Sana, grâce à Saladin, portent à huit cent mille hommes, te fournira à elle seule cinquante mille cavaliers de noble origine; quant aux Hindous, ils arriveront à temps pour combler les premiers vides. Je n'ai qu'une inquiétude, mais elle est sérieuse.

— Laquelle?

— C'est que ces vides deviennent d'ici peu très sensibles; comment éviter en effet que les maladies contagieuses ne se répandent dans de pareilles agglomérations? à commencer par le typhus, cette plaie des armées fatiguées et mal nourries.

— Cette crainte m'est venue comme à toi, dit le Sultan; nos plus cruels ennemis d'ici à Constantinople vont être le typhus, le choléra et la peste; il faut à tout prix nous en préserver jusque-là : après Constantinople, peu m'importe.

— Je ne comprends pas, fit Omar, nous avons autant d'intérêt à éviter ces fléaux en Europe qu'en Asie.

— Erreur, mon enfant; s'ils nous frappaient en ce moment, ils nous décimeraient sans profit pour notre cause; en Europe, au contraire, je compte bien, s'ils sévissent parmi nous, les retourner contre nos ennemis.

— Les retourner!

— Oui, tu sembles ne pas comprendre, toi si prompt à deviner mes desseins, si ingénieux pour les réaliser; ne sera-t-il pas de bonne guerre de répandre parmi les armées européennes la contagion dont nous souffrirons nous-mêmes,

d'ajouter ce terrible élément de démoralisation à ceux qu'auront déjà suscités notre marche et notre réputation de cruauté ?

— Et tu comptes, mon père, te servir pour cela de nos propres malades ?

— Quoi de plus naturel et de plus efficace ? Ne sais-tu pas que le moindre contact, le port de linges souillés, le dépôt d'immondices suspects et à plus forte raison le séjour de cadavres en putréfaction, suffisent à créer des foyers de contagion !

— Je le sais : assez d'exemples l'ont prouvé, à Damas, à Alep, à Bassorah ; mais j'avoue que j'ai songé au parti à en tirer sans m'y arrêter sérieusement.

— C'est que ton esprit a été faussé par l'éducation que tu as reçue en France, mon pauvre enfant ; les peuples d'Europe consentent bien à tenter de temps à autre le sort des armes ; mais c'est avec un ensemble d'atténuations et de précautions qui font de leurs luttes ce qu'on a appelé la « guerre à l'eau de rose » : respect des prisonniers, interdiction d'achever les blessés, suppression des balles explosibles, défense d'utiliser les poisons, que sais-je encore ! Toutes ces dispositions restrictives, conventions de Genève ou autres, n'ont rien à voir avec la lutte sans merci que nous entreprenons ; je vais leur faire voir, moi ! s'écria le Sultan en scandant ses mots, ce que sont vraiment les « horreurs de la guerre », dont ils parlent sans cesse et qu'ils ne connaissent pas !

Et comme le jeune prince restait silencieux :

— Je vois que tu ne pèches pas par excès d'imagination, reprit le Sultan ; mais ne te préoccupe pas de ces procédés dont je viens de te donner une légère esquisse ; je me charge, le moment venu, de leur mise en pratique. Parlons plutôt du projet que nous avons combiné ces jours-ci et dont nous allons juger les effets à La Mecque ; tout est-il prêt, au moins ?

— Je le crois, car le Chérif a répondu ce seul mot : « J'ai compris ».

— Voilà un homme intelligent : il sait bien, lui, que les conquérants ont toujours eu recours à des moyens de ce genre pour agir sur les masses. Notre grand ancêtre, Maho-

met (que Dieu nous fasse partager sa sainteté !), simulait souvent des extases et des communications divines, alors qu'elles ne s'étaient pas produites. César faisait parler les entrailles des victimes au mieux de ses intérêts. Alexandre faisait dire à l'oracle de Delphes ce qui convenait à ses desseins.

— Nous sommes en bonne compagnie, fit en riant le jeune prince.

Le Sultan alla jeter un coup d'œil à la porte de la tente pour s'assurer qu'aucune oreille indiscrète n'avait pu recueillir sa singulière déclaration de principes; puis, baissant la voix :

— Le levier du fanatisme religieux, reprit-il, est le plus puissant de tous : quel autre eût pu ébranler de pareilles masses?

— C'est vrai.

— Dès lors, il faut mettre à la portée de l'intelligence des hommes, à portée de leurs défaillances et de leur faiblesse surtout, les procédés d'entraînement et de direction... Dieu nous a donné la supériorité du jugement et de volonté; il nous permet de voir de loin et de haut; il nous a livré l'occasion, l'occasion qui n'apparaît à de rares élus qu'à des siècles d'intervalle; il nous ordonne donc implicitement de trouver dans nos ressources humaines les moyens d'action secondaires dans le détail desquels il serait indigne de lui d'entrer.

— Par exemple, dit Omar, cette émotion... qui va se répandre ce soir dans la ville.

— Et surtout, ajouta le Sultan, ce... miracle que je suis en train d'organiser et que je crois fort possible, grâce à ce ballon qui nous est tombé du ciel.

— Un miracle! lequel?

— Je ne t'en parlerai, répondit le Sultan, que quand je serai assuré de sa possibilité, c'est-à-dire quand j'en aurai fait une... répétition.

Un sourire passa sur les lèvres d'Abd-ul-M'hamed.

Le sourire du sphinx!

Certes, il croyait en ce Dieu dont il se disait le premier ministre sur la terre : il était convaincu de l'excellence de la religion musulmane; mais il croyait au génie de Mahomet

plutôt qu'à sa mission, et quoique fataliste, il ne voulait pas s'en remettre à Dieu seul du soin de conduire les événements.

Celui qui eût pu lire au fond de cette âme y eût trouvé surtout la haine de l'injustice et de l'oppression.

Le souvenir de ce qu'il avait souffert lui-même et de ce qu'il avait vu autour de lui chez les peuples asservis du

Le second jour de marche, au coucher du soleil, la Ville sainte apparut.
(Page 290.)

continent africain, avait plus fait pour l'œuvre qu'il tentait que toutes les convictions religieuses.

Le monde tel qu'il le voyait, lieu de jouissance pour quelques-uns, séjour de misère et de souffrance pour l'immense majorité des autres, lui semblait mal fait.

Que les peuples en Europe fussent travaillés eux-mêmes par le désir de connaître un état de choses où la fortune fût mieux partagée, la justice égale pour tous, les jouissances et les peines réparties plus équitablement, il ne s'en inquiéta pas.

Il voyait le spectacle humain de plus haut.

Et ce qu'il ne pouvait admettre, c'était ce dédain, cette main-mise d'une race sur une autre.

Ce qui lui paraissait odieux et souverainement injuste, c'était cette exploitation des Noirs par les Blancs depuis le commencement du monde.

Avec beaucoup de musulmans instruits, il ne croyait pas aux récits du Rauzat-us-Safa (jardin de pureté), qui est la bible de l'Islam et qui offre tant de points communs avec la Genèse des chrétiens.

Il regardait comme une puérilité l'histoire de Cham, maudit par son père Noé, parce qu'il s'était, pendant son sommeil, moqué de sa nudité et il n'avait jamais pu croire qu'après cette malédiction, ses descendants, devenus noirs, fussent asservis à jamais à ceux de Sem et de Japhet.

Est-ce parce qu'il avait subi l'injustice des événements, comme il appelait les intrigues anglaises qui l'avaient détrôné? mais ses croyances avant tout monothéistes considéraient la *justice* comme l'attribut capital et l'essence même de la divinité, et il lui paraissait impossible qu'un dieu juste eût créé une race privilégiée et une race sacrifiée.

Il allait donc essayer de changer tout cela.

L'état de choses qui en résulterait laisserait encore d'un côté des malheureux, de l'autre des jouisseurs; mais les rôles seraient renversés et la justice telle que la comprenait ce terrible juge humain y trouverait son compte.

Le second jour de marche, au coucher du soleil, la Ville sainte se découvrit soudain à la vue des innombrables pèlerins qui couvraient les collines et convergeaient vers elle. Elle se déroula à leurs pieds avec ses terrasses blanches, ses maisons étagées parsemées de koubas, ses hauts minarets aux innombrables arabesques, ses coupoles gracieuses et son temple aux mille colonnes, centre religieux de l'Islam.

Et tous, comme s'ils eussent obéi à une impulsion mystérieuse, courbèrent le front dans la poussière.

La Mecque (*Mekka* en arabe) est appelée par les auteurs musulmans la « Mère des villes ».

Un livre entier a été composé des appellations qui lui ont été données par les fidèles, et parmi lesquelles les plus

connues sont : Bled-el-Eimen, *la Ville de la foi* et *la Cité du beau langage*.

Elle est située sur le sol désséché d'un ouadi, le plus souvent à sec, mais dont les inondations subites ont maintes fois détruit des quartiers entiers.

Une citadelle la domine.

Ses rues sont plus larges que dans toute autre cité arabe pour donner passage à la foule des pèlerins qui, chaque année, convergent vers la place centrale occupée par la masse carrée de la sainte mosquée *Mesdjid-el-Haram*.

C'est le seul monument de La Mecque.

Et un monument sans beauté. On n'y trouve aucun vestige de cette architecture arabe qu'on admire au Caire et en Espagne; il date de l'an 1074 de l'hégire, c'est-à-dire du XVIIe siècle seulement, ayant été maintes fois incendié par les Wahabites ou détruit par les inondations.

Il se compose d'une grande place dallée, en forme de parallélogramme, de 180 mètres de long sur 130 mètres de large.

Tout autour de cette cour règne une colonnade de trois à quatre rangs de colonnes en marbre, porphyre et granit d'une hauteur de 6 mètres; elles supportent des arceaux en ogive surmontés de petites coupoles enduites au dedans de plâtre fouillé et sculpté, et blanchies à la chaux au dehors.

Ces coupoles, au nombre de cent cinquante, donnent à l'ensemble de l'édifice un aspect tout particulier.

Dix-neuf portes dont une, Bab-el-Salem, d'aspect grandiose, donnent accès dans le temple; sept minarets ronds ou quadrangulaires le dominent; c'est du haut de leurs terrasses que les muezzins appellent les fidèles à la prière.

Aucune autre ville ne possède des muezzins aussi célèbres par la puissance et la netteté de leur voix.

C'est au milieu de la cour au dallage de marbre que se trouve la « Kaâba » ou « maison d'Abraham ».

Elle est le but du pèlerinage, et les rares étrangers qui l'ont vue avouent n'avoir pu regarder, sans un religieux respect, ce cube de maçonnerie que chaque année des milliers de fanatiques viennent visiter des quatre coins du monde.

C'est une construction massive ayant 12 mètres de long sur 8 mètres de large et 9 mètres d'élévation, dans laquelle on accède par une porte doublée de lames d'argent et d'or.

A l'angle nord-est de cette construction, près de la porte, est enchâssée, dans un cercle d'argent massif, la fameuse pierre noire, *Hadjer-el-Essoued*, que tout musulman doit avoir baisée pour avoir droit au titre de Hadj (pèlerin).

C'est un ovale irrégulier, formé de plusieurs morceaux de même nature qui ont dû être disjoints par l'action du feu et qu'on a réunis dans une espèce de moule en ciment qu'entoure le cercle de métal.

L'attouchement des mains ou des lèvres des croyants depuis plusieurs siècles a creusé cette pierre qui était primitivement en saillie.

Quand Adam et Eve eurent mangé du fruit défendu. dit la tradition musulmane, Dieu les précipita hors du paradis : il condamna la femme aux douleurs de l'enfantement et à la soumission conjugale, l'homme au travail pour gagner sa vie et aux remords de sa conscience.

Adam tomba près de La Mecque, sur le mont Sehandib, appelé, d'ailleurs, pic d'Adam, et on y montre encore aujourd'hui aux pèlerins la trace de son pied ; Eve tomba à Djeddah, le serpent à Ispahan, le paon à Caboul.

Adam emportait du Paradis un sac rempli de froment et de trente sortes de graines, une poignée de feuilles des arbres et la fameuse « pierre noire ».

Cette pierre lui servit d'échafaudage pour bâtir la Kaâba. Elle s'élevait d'elle-même à mesure que l'édifice s'avançait.

« Au jour du jugement, elle prendra une voix pour témoigner en faveur de ceux qui l'ont baisée de leurs lèvres pures. »

Telle est la légende de la pierre noire, légende dont la puissance est telle que l'on a vu des mourants, arrivés à La Mecque à grand'peine, se faire porter jusqu'à elle, la baiser et rendre en extase leur dernier soupir.

Au-dessus de la Kaâba, assimilée poétiquement à une fiancée, flotte en longs replis un voile de soie noire brodée d'argent offert par le vice-roi d'Egypte et renouvelé par lui en grande pompe chaque année.

Le frémissement de l'étoffe, disent les pèlerins, est dû

aux mouvements d'ailes des anges qui volent sans cesse autour de la Sainte-Maison et l'emporteront un jour devant le trône d'Allah.

Dans une des chapelles de la colonnade jaillit la fameuse source de Zem-Zem qui, extrêmement abondante, constitue la seule ressource en eau de toute la ville.

D'après la tradition, elle aurait jailli miraculeusement à la prière d'Agar, au moment où son fils Ismaël allait mourir de soif.

Nulle part en Arabie, on ne trouve l'eau douce en pareille abondance, et les musulmans lui attribuent des vertus curatives telles, qu'elle est vendue très cher aux musulmans qui ne peuvent faire le pèlerinage, et auxquels elle est envoyée dans de minuscules bouteilles.

Les employés de la mosquée font également un grand commerce de linceuls trempés dans l'eau du Zem-Zem; ils préserveront du feu de l'Enfer ceux qui en auront été enveloppés.

Sur le côté ouest de la Kaâba est le Mizab, gargouille en or massif, par laquelle s'écoule la pluie qui tombe sur la terrasse, et que des employés spéciaux recueillent précieusement.

Au-dessus du Mizab est une plaque de marbre entourée de mosaïques : c'est là qu'ont été enterrés Ismaël et sa mère Agar.

Les chrétiens qui ont subi l'impression profonde que cause la vue de Jérusalem et des lieux saints comprendront mieux que d'autres combien toutes ces légendes, offrant à des êtres aussi primitifs que les Noirs, le souvenir visible et palpable de leur authenticité, avaient accumulé sur La Mecque de saintetés mystérieuses et de fanatiques adorations.

Du haut des collines, comme autrefois les mercenaires de Carthage, admirant les toits dorés des temples, les croyants se montraient les coupoles des pavillons qui, semblables à des pagodes indoues, abritaient les représentants des quatre sectes orthodoxes : les Malékites, presque tous Africains, les Hanéfites, recrutés parmi les Boukares, les Turcs et les Afghans, les Chafites, qui vivent en Syrie, et les Hanbalites d'origine arabe.

Ceux qui avaient déjà fait le pèlerinage montraient aux autres la Porte du Salut que doivent franchir les fidèles, le Makan-Sidna, pavillon qui recouvre l'endroit où se tenait Abraham pendant la construction de la Kaâba.

Puis, dans la ville, ils reconnaissaient les emplacements sacrés qu'ils avaient visités.

La maison où naquit Mahomet, le tombeau de sa mère Oumna et de sa femme Khadidja.

Dans les environs, la montagne d'El-Kamar, d'où Mahomet fit jadis descendre la lune du ciel.

« La Montagne de Lumière », où le Prophète s'isolait pour prier et où l'ange Gabriel lui apportait les versets du Coran.

Mais les regards se portaient surtout sur le mont Aarafat ou de la « Reconnaissance », car c'est là que devait avoir lieu une des cérémonies les plus importantes du pèlerinage.

Sur son plateau, Adam et Eve se retrouvèrent après avoir erré cent ans sur la terre à la recherche l'un de l'autre. « Eve tellement vieillie et brûlée par le soleil, dit la Bible islamique, qu'il fallut l'intervention de l'ange Gabriel pour qu'Adam la reconnût ».

Or, ils étaient les deux seuls êtres humains vivants à la surface de la terre; Adam y mettait donc vraiment de la mauvaise volonté!

Le Sultan s'arrêta au sud de la ville à l'emplacement qu'occupent habituellement les pèlerins de l'Yémen.

Derrière lui la foule innombrable s'arrêta, elle aussi.

Le schérif de La Mecque, Si-Ebnou-ben-Aoun, sortit de la ville à cheval à sa rencontre. A sa droite marchait Neib-el-Haram, délégué auprès du lieu saint, chef du temple et détenteur des clefs de la Kaâba, à sa gauche l'Agha des Eunuques, gardien de la maison d'Abraham.

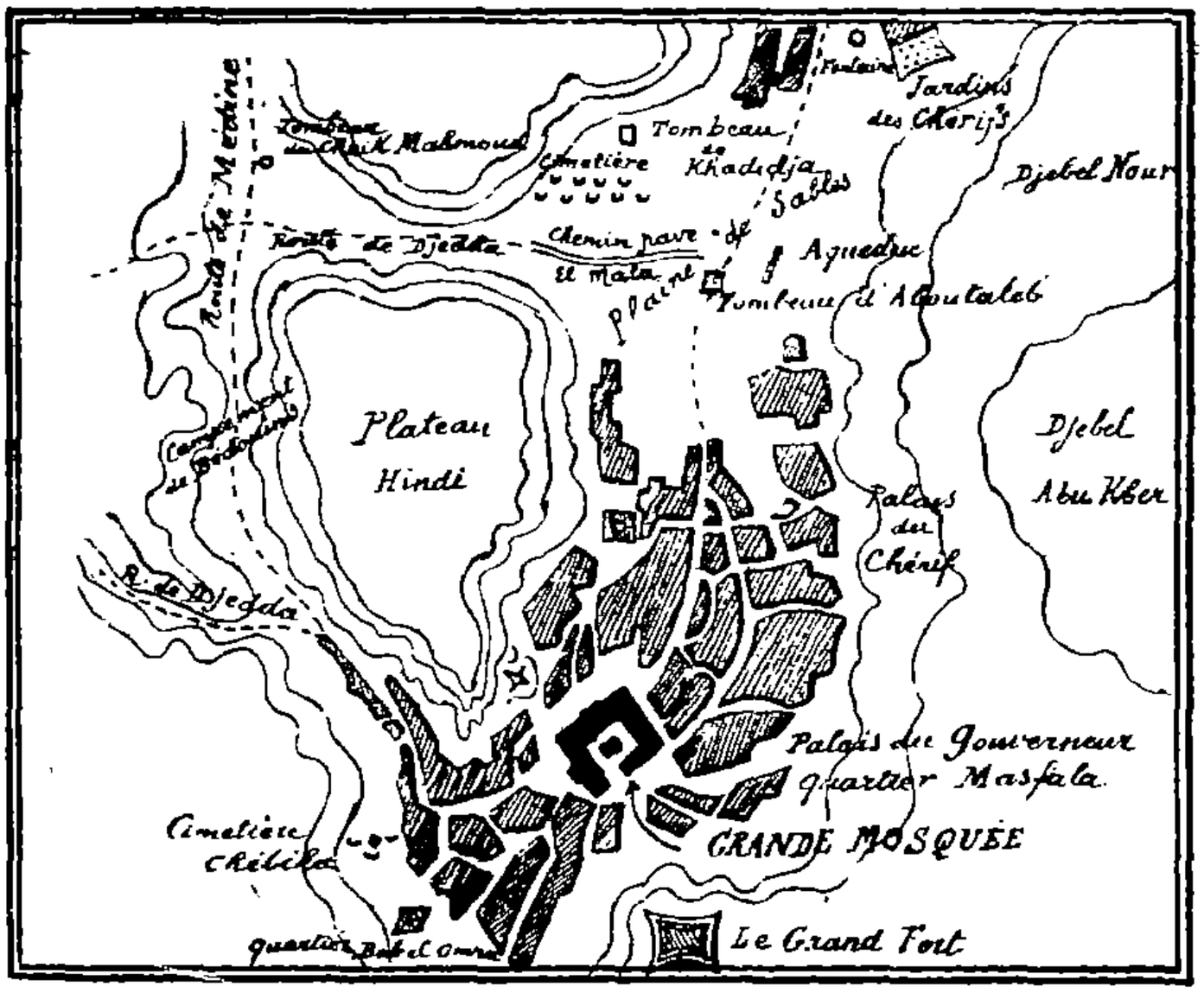
Une magnifique escorte, composée des ulémas, des cadis et de toutes les autorités politiques et religieuses de la ville, les suivait; et en arrière de cette aristocratie en turban vert et en gandourah jaune, se dressaient, dans un fouillis pittoresque et coloré, des centaines d'étendards de soie.

Chose étrange, un silence de mort planait sur cette procession et lui donnait l'aspect d'un convoi funèbre.

Le schérif arriva près du Sultan et s'inclina profondément.

Abd-ul-M'hamed le releva, et après les salutations d'usage, le schérif, l'air consterné, apprit à haute voix au Commandeur des Croyants que la source sainte de *Zem-Zem* était tarie depuis la veille.

— Tarie ! s'écria le Sultan en levant les bras vers le ciel.



Plan de La Mecque, d'après le Dr Snouck-Hurgronge et Léon Roches.

— Oui, la colère de Dieu est sur nous, dit le schérif, car cette punition du ciel s'est déjà manifestée, lorsque l'invasion Wahabite, il y a cent ans, profana les lieux saints. La source disparut alors pendant quatre mois, réduisant les habitants à la nécessité d'aller au loin chercher l'eau à la source de la Mouna,

— Tarie ! répéta le Sultan ; mais, alors, c'est la mort pour tous !

Omar observait sur les visages des grands chefs qui entouraient son père l'effet de cette révélation.

Elle fut terrifiante.

Le bruit s'en répandit comme un coup de foudre parmi la multitude.

Avec la rapidité que savent mettre les Noirs à propager un renseignement, on pouvait être certain qu'il atteindrait dans la nuit les armées en arrière, et qu'il aurait dans ces milieux fanatiques une répercussion extraordinaire : car parmi tous ces fidèles réduits depuis des semaines à l'eau saumâtre des puits ou des redirs que le Sultan avait fait creuser sur tout le parcours, il n'en était pas un qui ne comptât se désaltérer et se purifier à la source abondante et intarissable de Zem-Zem.

Le Sultan avait levé les yeux vers le ciel, il s'agenouilla et baisa la terre trois fois en récitant des versets du Coran.

Autour de lui le silence s'était fait profond et imposant.

Quand il se releva, son regard était dur, ses yeux étincelaient et son corps semblait agité d'un tremblement prophétique.

— Enfants de l'Islam! s'écria-t-il, vous ne vous êtes pas approchés de la cité sainte avec le cœur pur du véritable croyant, et Dieu le sait parce qu'il lit au fond de tous les cœurs. Que personne ne pénètre dans la ville, que la nuit soit employée dans les prières et les austérités, je prierai mon grand Ancêtre de fléchir Allah et de nous éviter le tourment de la soif. Sanctifiez vos âmes et priez!

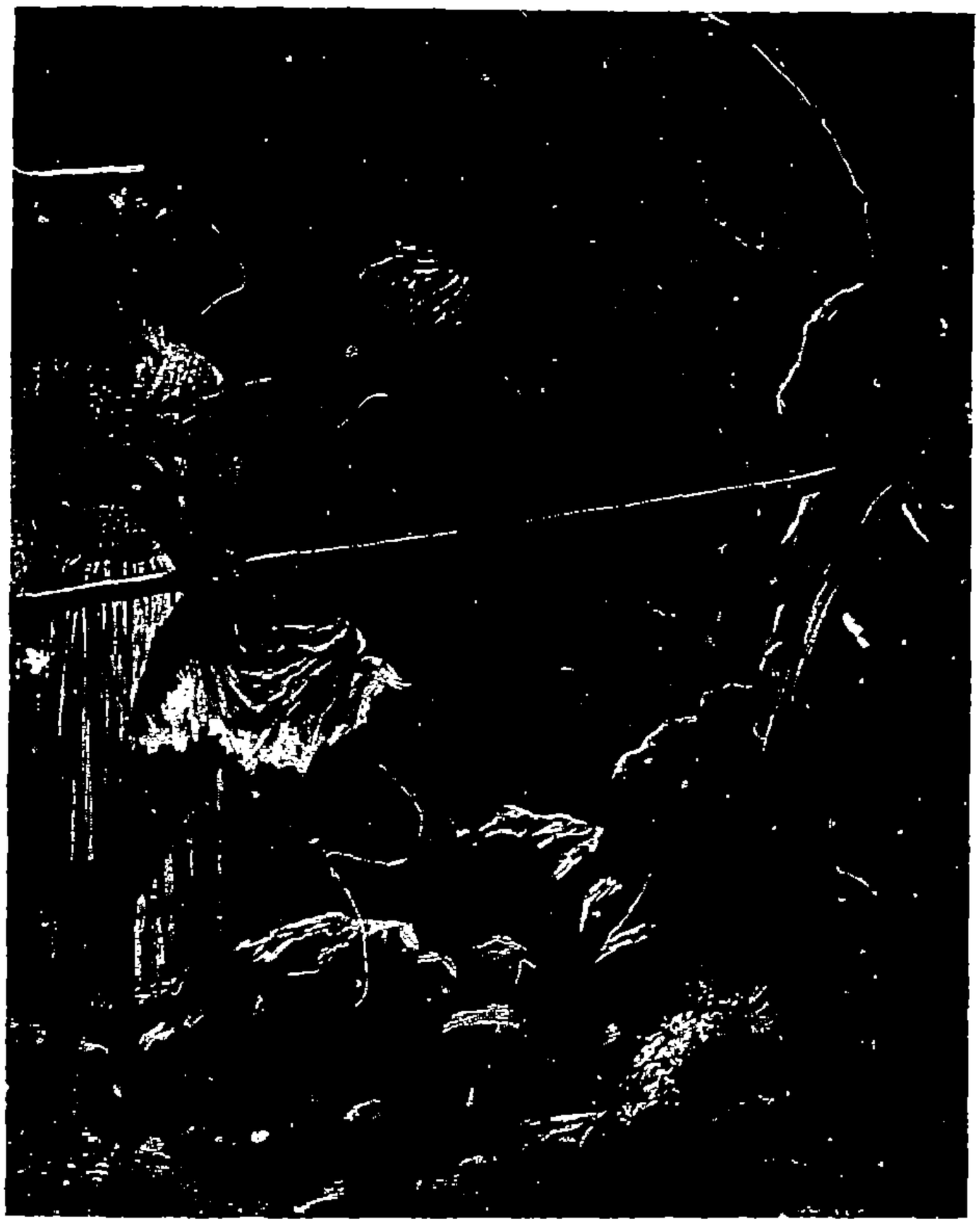
Et ce fut une nuit extraordinaire que celle qui suivit.

Des cavaliers étaient partis dans toutes les directions, fendant la foule pressée des soldats et y jetant la parole du Maître :

— Priez afin que le Zem-Zem jaillisse de nouveau!

Qui pourrait raconter ce qui se passa dans ces multitudes composées de cent peuples divers, manifestant leur dévotion par des gestes, des actes, des mots différents?

Qui pourrait raconter les pratiques auxquelles se livrèrent certaines sectes, comme celle des Aïssaoua pour conjurer la colère divine, les flagellations, les tortures que s'infligèrent des milliers de fanatiques?



D'une poussée vigoureuse, l'Hindou abattit l'obstacle. (Page 300.)

Qui peindra ces collines couvertes de mille feux au milieu desquelles les pèlerins s'agitaient comme des fantômes et le bourdonnement de cette ruche humaine où les invocations religieuses, les chants pieux, les cris d'angoisse et les appels désespérés se fondaient dans une houle d'une effrayante intensité?

Lorsque l'aurore se leva, les prières n'avaient pas cessé; mais leur écho avait gagné les masses profondes en arrière

et l'émotion s'était encore accrue, car La Mecque, sans le Zem-Zem, redevenait le désert.

Après la prière du Fedjer, annoncée par une décharge d'artillerie, le Sultan quitta sa tente et à pied, suivi des chefs, se dirigea vers la ville pour y procéder aux cérémonies du pèlerinage.

La première consistait à parcourir une rue d'environ 400 mètres, nommée le Saï en priant à haute voix; sept fois le Sultan et son escorte en firent le parcours d'un pas rapide, en commémoration de l'agitation d'Agar; puis, par la porte de Bab-el-Salam, précédé du corps des Metouafs (guides) habillés de blanc et des eunuques portant de longues robes et portant des cannes blanches, Abd-ul-M'hamed entra dans le temple.

A la vue de la Kaâba, il se prosterna, resta plusieurs minutes en prière, s'approcha de la « pierre noire », et après de nouvelles génuflexions la baisa longuement.

Après quoi il fit rapidement sept fois le tour de la Sainte-Maison en souvenir de la fuite de Mahomet à Médine, et appuyant sa poitrine contre la muraille de la Kaâba, il demanda hautement, les bras levés au ciel, le pardon de ses péchés.

Puis, tous les chefs l'ayant imité, il entra avec eux dans la chambre où se trouve le puits de Zem-Zem et de là dans la vaste salle où l'eau de la source sainte remplit, à un niveau toujours constant, un superbe bassin de marbre.

Depuis la veille il était vide.

On en voyait le fond couvert d'un limon noirâtre qui ne témoignait guère de la pureté des eaux de la source, et en effet, mélangée maintenant aux eaux d'égout, elle est, d'après le chimiste Frankland qui l'a analysée, la plus souillée des eaux connues en matières organiques.

Le conduit qui l'amenait montrait, dans un angle du bassin, son orifice béant et déjà asséché.

Seul, Omar remarqua à ce moment la disparition du grand schérif de La Mecque.

. . . . . .

Profitant de l'émotion générale, Si-Ebnou-ben-Aoun s'était glissé dans le pavillon Malékite, situé à quelques mètres de là.

Il en ferma soigneusement la porte derrière lui, puis, quand il se fut assuré qu'il était seul, il entra dans une pièce retirée, ignorée des profanes.

Il prêta l'oreille un instant, personne ne l'avait suivi.

Alors il souleva le tapis qui recouvrait le sol et une large dalle apparut.

Il semblait qu'il fallût plusieurs hommes pour la soulever, mais le schérif posa le pied sur une des lames de bronze qui ornaient les quatre angles, et la dalle basculant découvrit l'orifice d'un large puits.

Des marches de fer étaient scellées dans ses parois; le schérif quitta sa gandourah de soie et descendit rapidement.

Au fond du puits, une lampe, semblable aux modèles antiques, jetait une lumière vacillante, et un homme enchaîné à la muraille attendait silencieux.

C'était un Hindou, presque nu, reconnaissable à son haut turban, à son profil anguleux, à sa moustache tombante.

Le schérif avait choisi à dessein, pour la besogne secrète qu'il avait en vue, un sectateur de Bouddha.

A côté de ce malheureux, une outre et des vivres prouvaient qu'il était enfermé là depuis plusieurs jours.

Au fond de ce puits passait la conduite d'eau du Zem-Zem, jadis construite par la sultane Zobeid, et qui répartissait la précieuse denrée par un double branchement dont l'un desservait le temple et l'autre la ville.

C'était un caniveau demi-circulaire : à l'aide de dalles et de ciment il avait été bouché par l'Hindou, et le travail avait été bien fait, car l'eau suintait à peine au travers de ce barrage improvisé.

— Es-tu prêt? demanda le schérif à voix basse.

L'esclave fit un signe affirmatif.

Ebnou-ben-Aoun se pencha vers l'ouverture du caniveau; le mouvement de la foule, qui emplissait la salle du bassin sacré, lui parvenait distinctement.

Soudain ce murmure s'apaisa.

Un profond silence lui succéda, puis une voix, celle du Sultan, fit entendre une invocation, et quand pour la troisième fois le schérif entendit la Fathya jetée d'une voix forte :

— Ouvre! dit-il.

L'Hindou avait introduit à l'avance un puissant levier au sommet de la muraille provisoire qui arrêtait l'eau; d'une poussée vigoureuse il abattit cet obstacle, et la source trop longtemps contenue bouillonna, reprenant son ancien cours.

Quelques secondes après, elle se déversait dans le réservoir de marbre aux yeux des croyants extasiés.

Alors une immense acclamation monta vers le ciel... Dieu venait de manifester clairement sa puissance et de désigner du doigt le cinquième de ses prophètes (1).

Aucun miracle ne pouvait frapper davantage l'imagination de ces peuples que leur destinée a fixés surtout dans les pays de la soif.

Les habitants de La Mecque, consternés depuis la veille, et sur le point de regarder comme une calamité la venue dans leur ville de ce nouveau Messie, sortirent en criant de leurs maisons où le précieux liquide circulait de nouveau et se répandirent partout en bénissant Dieu et le Sultan.

Du temple et de la ville l'exaltation gagna l'armée, puis la campagne.

Abd-ul-M'hamed ne s'était pas trompé en espérant de ce miracle, adroitement machiné, un très grand résultat.

Il était prodigieux.

Il ne coûta qu'une existence humaine, celle du malheureux Hindou enterré vivant.

Car le grand schérif, répugnant à répandre le sang, mais ne voulant pas que ce témoin d'une imposture semblable survécut, lui enchaîna de nouveau les mains et lui enleva les outils à l'aide desquels il eût pu se frayer un chemin vers la lumière.

Puis, sans voir le geste suppliant du misérable condamné à une mort affreuse, il remonta et scella lui-même la pierre de son tombeau.

Ce que furent les cérémonies qui suivirent, nulle description ne pourrait en donner une idée.

(1) La théologie musulmane reconnaît 4.330 prophètes inspirés et 13.000 non inspirés.

Mais dans cette foule de prédestinés, elle n'en admet que quatre excellents et marqués du sceau divin : Musa (Moïse), auteur du Pentateuque; Daud (David), auteur des Psaumes; Isa (Jésus), auteur de l'Évangile, et Mahomet, auteur du Coran.

Le Sultan planait maintenant au-dessus de cette multitude de toute la puissance de sa mission prophétique et de son pouvoir surnaturel.

Ce fut au milieu d'une foule prosternée qu'il fit le trajet de 10 kilomètres qui sépare la Ville sainte du mont Aarafat, appelé encore par les Arabes « Mont de la Miséricorde »,

L'un des méharis était couvert d'un palanquin multicolore. (Page 302.)

parce qu'à son sommet l'ange Gabriel enseigna la prière au premier homme.

Arrivé sur son plateau, il gagna la « Place de Notre-Seigneur Adam », d'où Mahomet haranguait jadis les premiers fidèles, et, monté sur le chameau sacré, il embrassa d'un long regard le spectacle qui se déroulait à ses pieds.

Le sol avait disparu ; jusqu'au mont Tsebir, qui dressait son plateau granitique à 11 kilomètres au Nord, et au sommet duquel Abraham sacrifia son fils Isaac, les croyants se pressaient innombrables attendant, dans l'extase, la bénédiction du nouveau prophète.

Quand il étendit les bras, un long mugissement s'éleva qui, peu à peu grandit, formé de millions de voix humaines.

— Labbeika ! Allahoum, labbeika !

« Nous sommes à toi ! Seigneur, nous sommes à toi ! »

Oui, il les sentait à lui, bien à lui : instruments aveugles dans sa main puissante, ils allaient se ruer à la mort sur un signe, et, en écoutant le bruit d'ouragan qui se répercutait au loin, portant la dernière prière du pèlerinage jusqu'aux rangs extrêmes des combattants de la sainte cause, Abd-ul-M'hamed ne douta plus de la victoire de l'Islam.

Restait à mettre au cœur des chefs le fanatisme qu'il venait d'insuffler à la foule, et, pour eux, le Sultan avait ménagé une scène d'une grandeur incomparable.

Mais il importait que le pèlerinage à La Mecque même prît fin le plus tôt possible et que les armées continuassent leur marche vers le Nord, car déjà les immenses approvisionnements, réunis depuis plusieurs mois autour des puits et de l'aqueduc de la Mouna, tiraient à leur fin.

De plus, une des cérémonies du pèlerinage avait exigé l'égorgement de milliers de moutons en souvenir du sacrifice d'Abraham, et les exhalaisons qui s'élevaient du champ de carnage où il avait eu lieu ne manqueraient pas de provoquer de redoutables épidémies dans cette multitude, si son séjour se prolongeait.

Mais, au moment où le Sultan allait quitter La Mecque, après une dernière prière à l'intérieur de la Kaâba, une caravane arrivait d'Egypte, composée uniquement de méharis coureurs au nombre d'une vingtaine.

Il étaient montés par des Tibbous, les indigènes les plus sobres du Sahara, car ils vivent d'une farine formée de coloquintes et de dattes séchées mélangée avec de la fiente de chameau ; poudreux, brûlés, d'une maigreur extrême, ils avaient fait en quatorze jours le trajet de onze cents kilomètres qui sépare Suez de La Mecque.

L'un des méharis était recouvert d'un de ces palanquins multicolores sous lesquels les fiancées et les femmes riches sont transportées en pays nomades, et déjà la multitude, dont les envoyés du cheik Snoussi fendaient les flots

pressés, devinait sous ces voiles une captive de sang noble envoyée au Sultan par quelque chef éloigné.

Mais l'un des Tibbous desserra la sangle qui maintenait l'échafaudage d'étoffe, et celui-ci s'abattit, découvrant un être humain à l'aspect bizarre, étendu sur le dos de l'animal.

C'était un homme à la figure émaciée, à la moustache noire, tombante, et dont les yeux clignotaient sous le soleil brûlant; son costume semblait venir en ligne droite d'un bazar de Stamboul.

Il portait une tunique couverte de broderies du haut en bas, comme celle des ambassadeurs : un large ruban écarlate la coupait en écharpe, et les décorations nombreuses qui s'étalaient sur sa poitrine, s'entre-choquaient à chaque mouvement du chameau.

Sur cet uniforme fripé, déchiré, la boue avait été jetée comme à plaisir; elle montait jusqu'à la face du misérable, recouverte elle-même d'une épaisse couche de poussière ramassée pendant la route; un pantalon rouge à bandes d'or remontait, découvrant ses pieds nus ensanglantés, et la corde, qui serrait les jambes et les fixait sur les flancs du méhari, avait déchiré l'étoffe et entrait dans les chairs.

Un katib s'approcha, qui suspendit au collier de cuivre de l'animal une large pancarte où on lisait :

Tewfik, khédive et traître.

Alors une huée formidable éclata sur la place de la mosquée où la caravane venait d'arriver, et les Tibbous durent, du bois de leurs lances, écarter la foule dont la pesée menaçait d'écraser le prisonnier.

Deux noirs gigantesques tranchèrent les liens qui l'attachaient à l'animal, et il roula à terre comme une masse inerte, dans un hurlement de souffrance qui résumait toutes les tortures subies pendant la route.

Il essaya de se relever, jeta autour de lui un regard atone, la bouche ouverte, la langue pendante, et, soudain, son front retomba balayant le sol.

Il venait d'apercevoir son ancien suzerain, le Sultan, debout, sous la haute porte de Bab-el-Selam.

Il se sentit poussé, jeté, roulé jusqu'à ses pieds, et quand il osa relever la tête, le regard du Sultan, froid comme de l'acier, l'acheva.

Et ce fut comme dans un cauchemar qu'il entendit sa condamnation :

— Tu as été le vil esclave de l'Anglais ; tu as usurpé la place d'Abbas-Hilmi, l'espoir de l'Égypte, et tu as replongé ton pays dans l'oppression : Dieu t'a maudit !

— Tu as trahi ton maître ; tu l'as chassé comme un esclave d'un domaine qui était le sien : tu as été félon et lâche : Dieu te condamne !

Et se tournant vers le chef des eunuques :

— Allah défend pendant le pèlerinage de verser le sang ; nous devons obéir à sa loi. Que ce maudit soit crucifié à la porte du temple, la tête nue tournée vers le soleil du midi. Il y restera jusqu'à sa mort par la faim et chaque fidèle, en entrant dans le lieu saint, devra le souffleter d'un crachat !

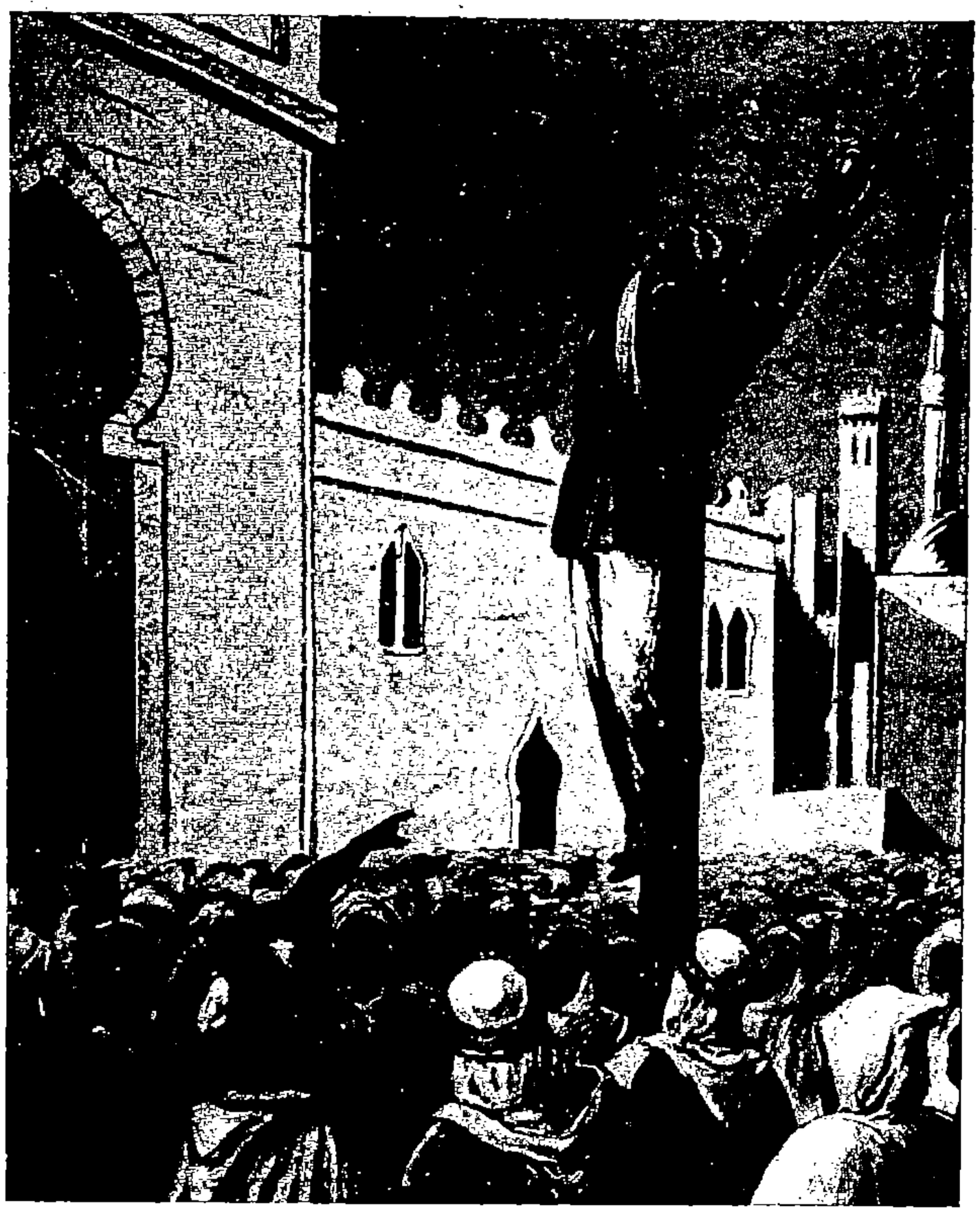
Deux jours après, le misérable respirait encore. Les gypaètes rôdeurs de nuit avaient sournoisement, de leur bec recourbé, vidé ses yeux, et son corps n'était plus qu'une immondice que guettaient les corbeaux.

Le lendemain de cette exécution, des cavaliers partaient dans toutes les directions portant les ordres du maître, et, de nouveau, le flot humain roula vers le Nord, d'une marche lente mais sûre, comme celle des sables dont le siroco pousse devant lui les nappes brûlantes.

Le Sultan avait donné rendez-vous à tous les chefs à Médine.

Située à 150 kilomètres de la côte sur laquelle Yambo lui sert de port, la deuxième ville sainte de l'Arabie était en dehors de la zone de parcours des armées en marche, et ce fut à méhari que la troupe de ces conducteurs de peuples, formant à eux seuls une petite armée, parcourut la distance de 380 kilomètres, qui sépare Médine de La Mecque.

Ils allaient s'y prosterner devant le tombeau du Prophète, et ce ne fut pas un des moindres étonnements des



Tewfik fut crucifié à la porte du temple. (Page 304.)

habitants de la ville, lorsqu'ils virent entrer dans leur cité cette aristocratie guerrière du continent noir, de constater quel petit nombre de serviteurs les suivaient.

Et, pourtant, plus d'un parmi ces noirs portant pour tout ornement une peau de lion ou un bonnet de plumes, commandait à plus de cent mille hommes.

C'est que déjà l'influence du Sultan s'était exercée; c'est que son exemple avait agi dans ce milieu primitif. Quelques serviteurs seulement le suivaient et parmi eux

Mata qui, après quelques jours de prostration, avait repris silencieusement son service auprès du Maître. Il n'avait rien dit et, trop préoccupé pour le remarquer au milieu de la foule, le Sultan ne lui avait rien demandé.

En voyant ce maître de tant de rois que suivait un convoi d'or digne des *Mille et une Nuits* vivre avec la sobriété de l'Arabe nomade, en ne constatant chez lui d'autre luxe que celui des armes et des chevaux, tous ces potentats africains avaient renoncé insensiblement à leurs habitudes de faste, et déjà renaissait autour du nouveau prophète l'austérité des premiers âges de l'Islamisme.

Les Wahabites de la péninsule, que les armes turques avaient pu refouler au centre du Nedjed, dans leurs villes de Riad, de Houtab et de Manfoulah, mais dont les sentiments religieux n'avaient pas varié depuis cent ans, avaient été rapidement enthousiasmés par ces manifestations habiles renouvelées d'Abd-el-Kader.

Ennemis du luxe, prêchant à leurs adhérents la simplicité de la nourriture et des vêtements, ils virent dans le Sultan le continuateur d'Abd-el-Ouhab, fondateur de leur secte au commencement du XVIIIe siècle, et quand le Sultan arriva près de Médine, il y trouva un corps de quarante mille de ces intrépides sectaires prêts à le suivre.

Leur émir Saoud était le plus beau type qui pût se rencontrer de la race d'Ismaël.

De haute taille et de carrure puissante, âgé de quarante ans à peine, il apparaissait à cheval comme un de ces Maures d'Andalousie poétisés par Chateaubriand. La couleur bistre de sa peau donnait à son regard un éclat extraordinaire et mettait en relief la blancheur de ses dents. Sa barbe, très noire, avait des reflets d'aile de corbeau.

Il avait étudié dans les universités de Bagdad et de Damas et sa réputation de science lui avait donné dans le Nedjed le titre d'« Inspiré de Dieu ».

Il arriva au galop, le cimeterre nu, au-devant du Sultan, sauta à bas de son cheval, et après les salutations d'usage :

— Mes frères et moi sommes ta chose ! dit-il d'une voix forte : conduis-nous contre les infidèles. Dans deux lunes, je t'amènerai encore autant de guerriers que tu envois là !

Et il montrait la colline couverte de tentes de peau sem-

blables à celle des Touaregs. En avant du camp, formés par groupes d'environ mille hommes, les Wahabites étaient rangés immobiles et silencieux.

C'était une armée organisée qui venait grossir le flot de l'Invasion islamique : elle devait bientôt devenir une des plus célèbres par ses habitudes de froide cruauté.

Mais quand le Sultan offrit à Saoud, quelques jours après, d'entrer dans sa Garde avec ce corps d'élite, il se heurta à un refus respectueux.

— Je ne veux pas d'autre maître que toi ou ton fils, répondit le Wahabite.

Abd-ul-M'hamed n'insista pas : il comprit que le fier Arabe ne voulait pas se ranger sous les ordres du roi des Monbouttous qui, depuis l'expédition d'Abyssinie, avait conservé le titre de « Commandant de la Légion du Prophète ».

C'est qu'en effet, du premier coup, l'antipathie avait jailli entre ces deux hommes si différents et que réunissait seul le lien d'une commune religion.

Saoud, instruit, affiné, comprenant le but du Sultan et venant travailler avec lui à la rénovation de sa race, et Mounza, brute sanguinaire, tuant pour le plaisir de tuer, obéissant à sa religion comme il obéissait à ses instincts.

Le jour baissait lorsque la troupe des chefs musulmans, escortée de l'armée wahabite, arriva en vue de Médine, et une longue clameur d'étonnement s'éleva de leurs rangs au spectacle inattendu qui frappa soudain leurs yeux.

Au-dessus de la merveilleuse coupole de la mosquée du Prophète, célèbre dans tout l'islamisme par sa prodigieuse hauteur, son revêtement de plomb et surtout par la boule et le croissant en or pur qui la surmontent, un météore extraordinaire planait immobile et imposant :

C'était le *Tzar*, arrêté à cent mètres au-dessus de la mosquée et se détachant comme un énorme clou d'argent sur l'azur foncé du ciel.

Dans l'entourage du Sultan, quelques chefs seulement avaient entrevu l'aérostat dans les rares apparitions qu'il avait faites au camp de la Garde noire, et connaissaient son origine et sa mission.

Pour les autres, sa présence ne fit qu'augmenter l'invin-

cible confiance dans le chef auquel l'Europe condamnée fournissait de pareilles armes.

Ce que nul ne pouvait voir, c'est que le *Tzar* était non pas libre, mais captif.

En effet, deux solides fils d'acier le rattachaient au sommet de la grande coupole à l'intérieur de laquelle ils pénétraient par deux fenêtres ovales, invisibles de l'extérieur comme les fils eux-mêmes.

Le difficile travail nécessité par cette installation secrète avait été exécuté par Saladin lui-même, de concert avec l'iman de la mosquée auprès duquel une lettre très explicite d'Abd-el-M'hamed l'avait accrédité, et c'était cette besogne nocturne qui avait si mystérieusement intrigué le pauvre Mata, lorsqu'il avait cru entendre le prophète Mahomet répondre à l'interprète de l'intérieur du temple.

Les rois pèlerins traversèrent le torrent d'El-Saïk, qui coupe le faubourg d'Amberïa et l'inonde fréquemment, laissèrent leur monture et leurs serviteurs sur la vaste place d'El-Monakh qui s'étend au sud-est de la ville, passèrent sous la Porte d'Egypte, splendide spécimen de l'architecture arabe, et arrivèrent devant Messdjed-el-Nebi, la mosquée du Prophète.

Là, le Sultan déclara qu'il ne voulait pas remettre au lendemain la visite au tombeau de son ancêtre : une voix intérieure le poussait, et l'air inspiré, la tête haute, il entra.

La troupe imposante des chefs, et derrière eux les guerriers wahabites, pénétrèrent sous la colonnade qui conduit au tombeau.

La nuit était venue; les lampes suspendues aux voûtes ogivales répandaient une clarté mystérieuse sur les colonnes de porphyre et les magnifiques tapis qui recouvraient le sol.

Plus haut, perdues au milieu des fines dentelures de la kouba, elles mettaient en relief les plaques de marbre sur lesquelles étaient gravés en lettres d'or d'une admirable écriture les versets du Coran.

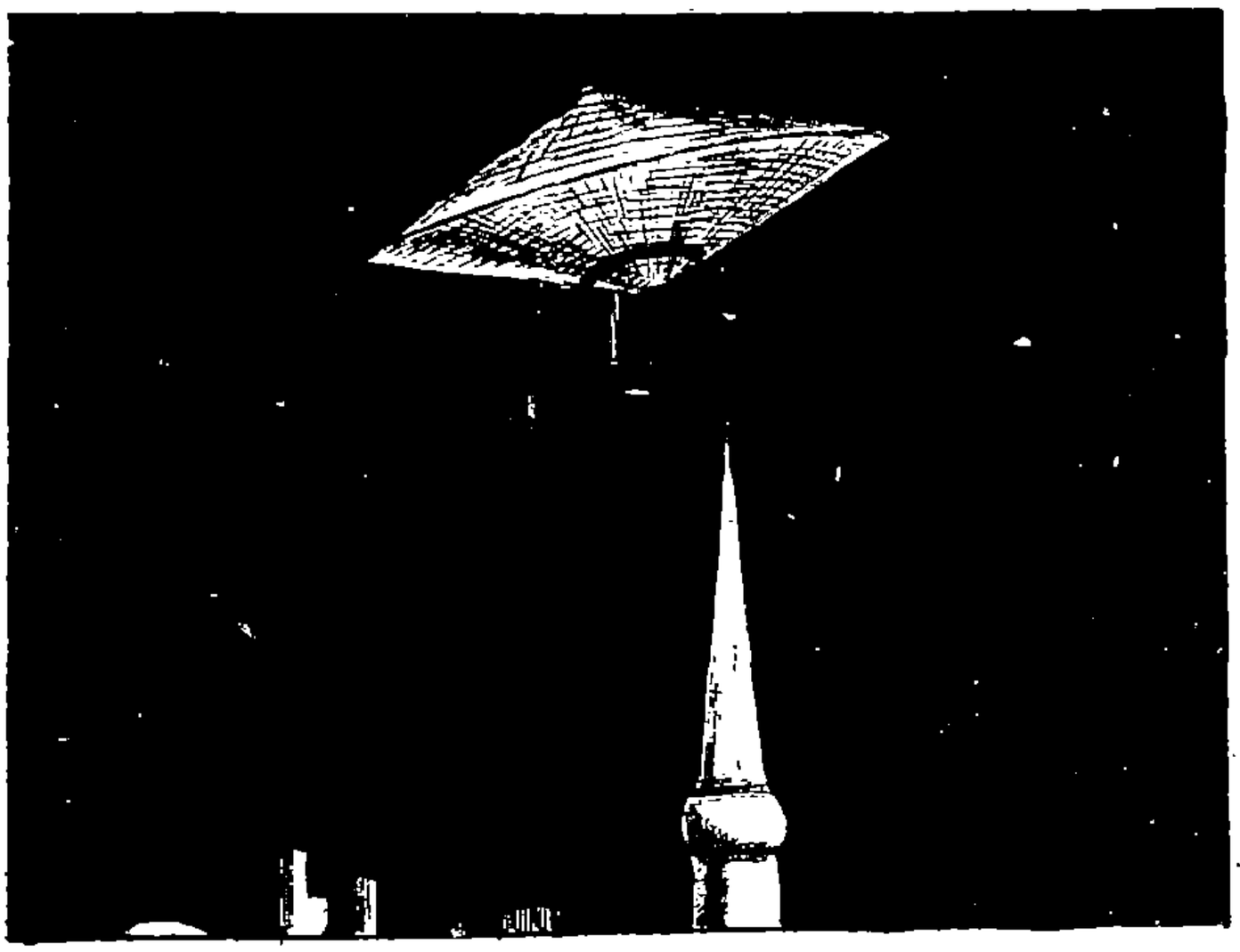
Bientôt le temple fut plein; et, dans la cour sablée de la Rhoudah qu'entouraient des colonnes revêtues de fleurs peintes, le peuple de Médine se pressa derrière les pèlerins.

Sous la coupole centrale, dans une demi-obscurité pleine

d'un religieux mystère, apparaissait la grille de fer finement ouvragée qui entoure le tombeau du Prophète.

Haute de plus de quinze mètres et portant des inscriptions en bronze doré, qui couraient en capricieuses arabesques des dalles au sommet, elle était percée d'une seule porte que les plus hauts dignitaires de l'Islam n'avaient le droit de franchir qu'une fois par an.

Le nom de cette grille, célèbre dans le monde musulman,



Le *Tzar* était retenu par deux fils d'acier. (Page 308.)

est El-Hedjera (habitus), en souvenir de la fuite du Prophète; de là vint le mot « hégire », l'ère musulmane datant du jour de cette fuite.

A l'intérieur de cette grille, les Africains pouvaient distinguer l'immense tenture de soie brodée de fleurs d'or qui recouvrait le tombeau lui-même.

La porte s'ouvrit, et le Sultan pénétra dans l'enceinte sacrée.

Il allait soulever la portière de brocart qui donne accès

dans le mausolée, quand, des quatre baies ouvertes dans le sommet du dôme, quatre faisceaux d'une lumière comparable à celle du soleil, convergèrent sur lui, le séparant de la foule comme un être surnaturel.

Un silence profond suivit cette manifestation divine : pour la seconde fois, Allah marquait d'un signe, aux yeux des fidèles, son nouveau prophète, et la multitude silencieuse tomba à genoux saisie de crainte.

Un instant le Sultan resta immobile dans le cercle lumineux, superbe dans ce rôle que lui créaient si facilement quatre lampes à incandescence disposées par Saladin aux vitraux de la grande kouba.

Il avait à ses pieds l'élite de l'invasion noire. Cette première manifestation, qui déjà frappait si profondément ces fidèles, n'était que le prélude du spectacle par lequel il allait les fanatiser et leur donner le courage aveugle des prédestinés et des martyrs.

On eût entendu bruire une mouche dans l'immense sanctuaire.

Au dehors même, la multitude se taisait, frappée par l'apparition subite de ces étoiles brillantes qui formaient comme une auréole autour du vaste dôme.

Lentement, le Sultan souleva la tenture que seul, dans le monde islamique, en dehors de l'iman et de l'eunuque chargé de l'entretien des lampes, il avait le droit de toucher.

Il descendit quelques marches, laissa retomber la lourde étoffe et disparut.

La lumière s'éteignit, et, au milieu du silence, la voix de l'iman, debout dans la chaire sculptée qui émergeait au-dessus des têtes, rompit le religieux silence.

C'était un grand vieillard aux traits ascétiques, au geste nerveux, à la parole brève.

— L'heure est solennelle ! s'écria-t-il ; en ce moment, les deux prophètes sont face à face ; notre glorieux Mohammed, qui fonda l'Islam sur des bases indestructibles, et Abd-ul-M'hameď, le Sultan souverain qui va conquérir le monde à notre foi !

— Dieu va permettre que de leur entrevue sorte le triomphe de notre religion et sa domination sur la terre !

— Frères de tous pays, rois, princes, soldats de la guerre

sainte, priez pendant que s'accomplit ce mystère dont on parlera à travers les siècles : tous ceux qui auront vu de leurs yeux cet incomparable miracle seront invincibles dans les combats, et leur place est marquée dans le Paradis!

Alors des milliers de voix répondirent à l'officiant; les prières s'échappèrent pressées, ardentes, de toutes ces âmes fanatisées, et une clameur s'éleva qui remplit les colonnades, la coupole et s'épandit au-dessus de la Ville sainte.

Le Sultan venait de pénétrer dans l'enceinte sacrée; c'était une chambre carrée dont le plafond, soutenu par des colonnes de marbre rouge, avait été ouvert par un travail récent sur un espace de plusieurs mètres.

Trois catafalques couverts de riches étoffes en occupaient le centre.

Le prophète Mahomet était enterré sous celui du milieu; sa tombe avait été creusée profondément dans le sol, et cette disposition prise par ses fidèles, dans la crainte d'une profanation possible, l'avait préservée cent ans auparavant de l'outrage des Wahabites.

Son cercueil en bois de cèdre, complètement revêtu de lames d'argent, s'était, dit la légende, élevé au ciel après la sépulture, puis après un court séjour à la droite d'Allah, était revenu prendre sa place dans le mausolée de Médine.

A côté de son sarcophage étaient ceux d'Abou-Beker, son beau-père, et d'El-Khattab, son deuxième khalife.

Sa fille Fathma reposait entre la grille et le mausolée.

A côté de la tombe de Mahomet était réservé un espace où se trouvait un cercueil ouvert et vide; ce cercueil était destiné à recevoir le corps de Jésus, fils de Mériem, que Dieu avait enlevé au ciel en corps et en âme.

Car les musulmans, ne voulant pas admettre le dogme chrétien de la Rédemption, regardent comme article de foi que les Juifs ont crucifié un de leurs coreligionnaires auquel Dieu avait donné une exacte ressemblance avec Sidna Aïssa (Notre-Seigneur Jésus).

Ce dernier, vivant au ciel, en descendra au jour du Jugement pour convertir tous les habitants de la terre à l'islamisme; puis il mourra et sera enterré auprès du prophète Mohammed.

Ce jour-là, le cénotaphe de Sidna-Aïssa était toujours

vide, mais n'était plus couvert: son couvercle, lamé d'argent comme celui du Prophète, avait été recloué, et, près du cercueil, un Noir portant la longue robe des gardiens du tombeau veillait accroupi.

Debout contre une colonne, un Arabe revêtu du ihram, la figure voilée, attendait immobile. C'était Omar qui, ayant pris de l'avance, s'était, à l'insu de tous et avec la complicité de l'iman, introduit dans le mausolée.

Aussitôt que le Sultan l'aperçut, sa figure extatique et illuminée changea soudain; il abandonna sa rigidité de commande, jeta un rapide regard autour de lui, et d'une voix brève montrant le nègre :

— Quel est cet homme?

— Un eunuque tout dévoué à l'iman.

— Il pourrait parler?

— Il est muet.

— Nous comprendre peut-être?

— Il est sourd.

— Tout est-il prêt?

— Tout : Saladin n'attend plus que toi.

— Tu es en communication avec lui?

— Oui.

Et le jeune prince montra dans le creux de ses mains deux téléphones minuscules dont les fils s'enroulaient à l'une des colonnes de marbre.

Le téléphone dans le tombeau de Mahomet!

— Le mode de suspension est-il solide? reprit le Sultan.

— Oui, d'ailleurs le cercueil est vide.

Et il montrait le cénotaphe de Sidna-Aïssa que quatre fils d'acier, fixés aux quatre angles, tenaient suspendu à un mètre de terre; les fils disparaissaient ensuite dans l'ouverture de la voûte.

— Et la lumière?

— Deux arcs puissants s'allumeront sous le cénotaphe même au moment voulu.

— Pourquoi dessous?

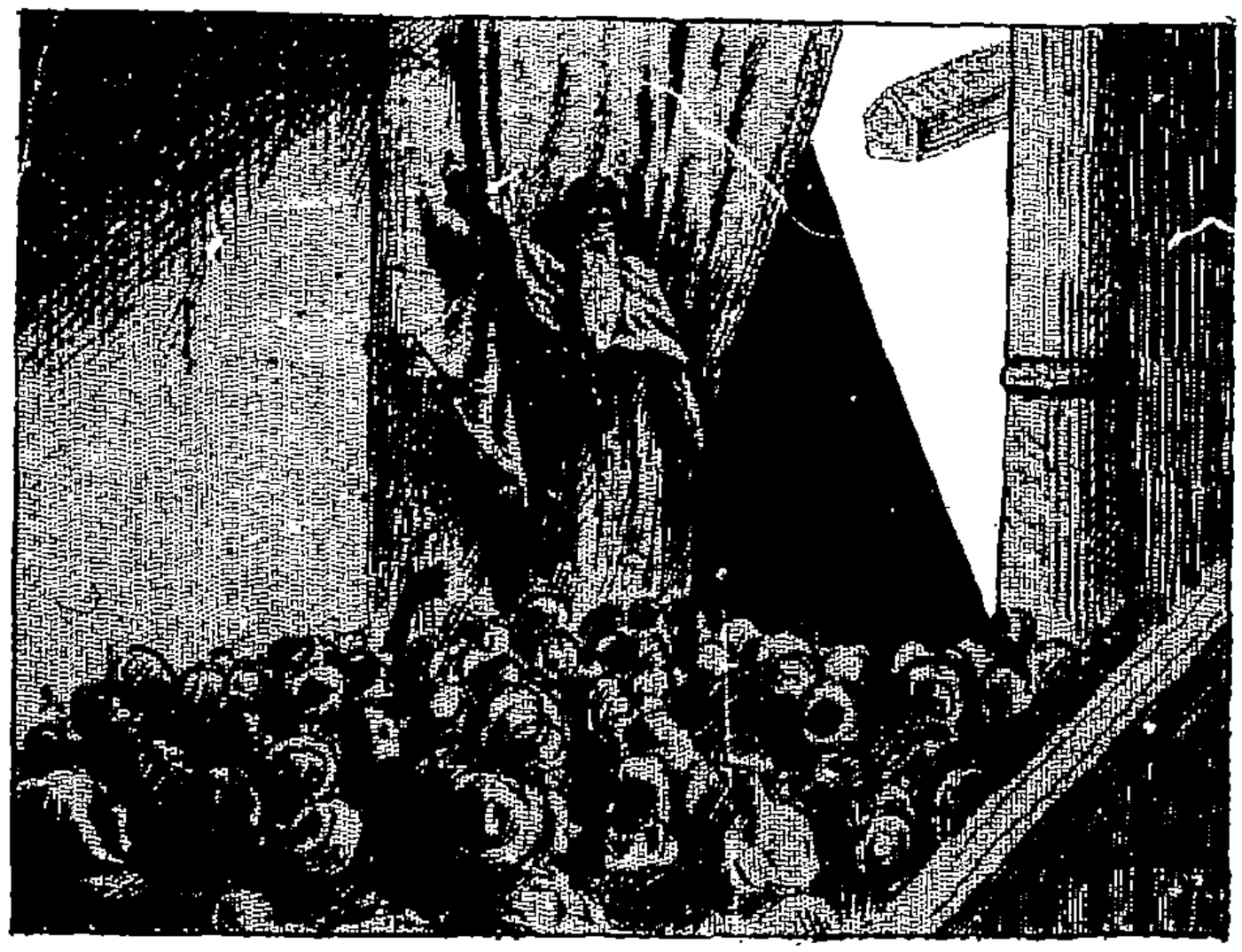
— Parce qu'ils laisseront dans l'ombre les quatre fils d'acier; il ne faut pas que ceux-ci soient visibles.

— Bien pensé; alors, tout ira bien, la machine est prête?

— Pour plus de sûreté, je puis la mettre moi-même en mouvement à l'aide de ce bouton.

— Parfait; tu as essayé, au moins?

— Oui, il y a une heure : le cercueil a été soulevé à la



Debout! cria-t-il d'une voix tonnante. (Page 314.)

hauteur où tu le vois, et l'ascension s'est faite avec la lenteur voulue.

— Alors, c'est le moment; tu te rappelles le signal convenu?

— Oui : « Lève-toi, Mohammed! lève-toi! »

L'âme du prophète Mohammed, si elle eût été présente à cette conversation, n'eût pas été autrement étonnée de la supercherie dans laquelle elle jouait un rôle.

Le fondateur de la religion musulmane n'avait-il pas lui-même, sans avoir besoin de recourir à la science rudimentaire de son temps, abusé de la crédulité des premiers fidèles?

Ses conférences suivies avec l'ange Gabriel, ses miracles

à huis clos, venant contre-balancer heureusement la nouvelle d'une défaite de l'un de ses partisans, la descente de la lune sur la terre, étaient des prodiges plus audacieux encore que celui qui se préparait.

Abd-ul-M'hamed jeta un dernier coup d'œil sur le cercueil de cèdre, se dirigea vers l'ouverture, et, avant d'écarter la portière derrière laquelle il sentait le halètement de milliers d'hommes, s'arrêta un instant pour se composer de nouveau une physionomie.

Il fallait, en effet, que chacun pût lire sur ses traits quelque chose des mystérieux transports provoqués par l'évocation miraculeuse dont il allait donner à tous une preuve irrécusable.

Quand il reparut, tous les fronts s'abattirent à la fois, et de nouveau le silence plana sur la foule.

— Debout! cria-t-il d'une voix tonnante qui se répercuta dans les profondeurs du lieu saint et monta jusqu'aux voûtes en éclats vibrants; debout, frères, pour la guerre sainte! le prophète Mohammed vient de m'apparaître en corps et en âme.

« Il m'a dit : Dieu est avec vous!

« Il m'a dit : Vous vaincrez!

« Il m'a dit : J'attends au Paradis les élus qui tomberont en combattant.

« Il m'a dit : Je vais, pendant toute la durée de cette lutte, remonter à la droite d'Allah et intercéder auprès de lui pour les Croyants!

« Il m'a dit encore : C'est une ère nouvelle qui s'ouvre pour le monde; la fin du Christianisme est proche!

« Il m'a dit enfin : Marche sans crainte, et que ces paroles, prononcées à la veille d'aussi grands événements, soient ajoutées au Coran trois fois saint par les docteurs de ma loi! »

Le silence s'était fait plus profond pour la multitude qui écoutait, écrasée par cette révélation divine; pour ces Orientaux à l'imagination ardente, le spectacle était vraiment d'une grandeur incomparable.

Le Sultan s'agenouilla, le front touchant les dalles, les mains jointes dans l'attitude d'un suppliant; puis, se relevant, il s'avança jusqu'à la grille qui le séparait du premier

rang des chefs, et, faisant face au mausolée, les bras étendus :

« Mohammed! s'écria-t-il, ancêtre sacré, donne à tes enfants une preuve de ta puissance et de ta volonté d'intervenir pour nous; tous, nous allons nous ruer à la mort qui nous rassemblera dans ton sein : montre-nous la route!

« Mohammed, lève-toi!... Mohammed, lève-toi! »

Il se tut, et une légère lueur pointa au sommet du tombeau; peu à peu, elle grandit et s'étala sur les arabesques fouillées de la coupole, sur les plaques de marbre aux incrustations d'or, sur le granit rouge des colonnes, sur les mosaïques aux vives couleurs.

Puis, au moment où les respirations étaient suspendues, une masse noire, opaque, surgit à la partie supérieure du mausolée et monta lentement vers la voûte.

Soudain, deux points lumineux, d'une extraordinaire intensité, jaillirent au-dessus d'elle, noyant dans leur blanche atmosphère les lames d'or et les candélabres jaunis, illuminant toute l'assistance, et jetant des lueurs fauves sur la soie des tentures et les ciselures dorées de la grille.

Lentement, le riche cercueil lamé d'argent, maintenant visible de tous, s'éleva vers le sommet de la haute coupole, sans que rien pût trahir ni les fils qui se réunissaient par deux pour rejoindre l'aérostat, ni la dynamo qui les enroulait sans hâte autour de son volant.

Il arriva à la voûte et, soudain, les arcs à incandescence s'éteignirent tous deux à la fois.

Subitement plongée dans l'ombre, il sembla à la foule hypnotisée que le cercueil venait de percer la coupole et de disparaître dans le ciel.

Une machination de théâtre n'eût pas mieux réussi.

Au jour, on eût pu s'apercevoir de la supercherie en revoyant au sommet de la voûte le tombeau toujours suspendu.

Mais le Sultan avait prévu le cas.

— Et maintenant, fit-il, allez; Dieu m'ordonne de reprendre sans tarder la marche vers l'Europe; il ne veut plus d'arrêt jusqu'à Stamboul. Que chacun de vous regagne son armée et lui porte la parole de Dieu!

Le temple se vida lentement, pendant que l'iman, dans une dernière prière, appelait sur le chef de tant de rois la bénédiction céleste, et la multitude en délire se répandit dans la ville en jetant dans la nuit le cri de : « En avant ! » renouvelé des Croisades.

Sous les voûtes de nouveau solitaires de la mosquée du Prophète, les trois machinistes de ce théâtre religieux remirent tout en ordre, descendirent avec précaution le cénotaphe de Sidna-Aïssa et masquèrent par des tentures l'ouverture supérieure du mausolée.

Le lendemain, les croyants qui, pénétrés du miracle de la veille, vinrent prier dans le lieu saint, y cherchèrent en vain une trace du passage du prophète Mohammed.

Comme une traînée de poudre, le second miracle par lequel Dieu désignait comme son envoyé le Sultan Abd-ul-M'hamed se répandit dans l'Arabie entière.

L'enthousiasme devint indescriptible.

De toutes les mosquées, les étendards longtemps conservés et qui ne sortaient qu'aux fêtes solennelles, furent tirés en grande pompe et partirent à la suite des armées en marche, leur donnant comme points de ralliement les croissants d'or surmontant les crinières flottantes.

Puis les chefs, ayant rejoint leurs peuples, racontèrent ce que leurs yeux avaient vu, embellirent les miracles de Zem-Zem et de Médine de toutes les couleurs de leur imagination exaltée, et insufflèrent aux masses qui les suivaient leur propre foi.

L'élan s'accrut, la marche s'accéléra.

Des milliers d'hommes allèrent des journées entières sans vivres et sans eau ; la mort ne comptait pas plus que la fatigue ; il en tomba des centaines, épuisés, le long des « ouadis » et dans les plaines de sable.

Mais rien ne retarda le torrent d'invasion.

En moins de trente-cinq jours, il parcourut 1.200 kilomètres et atteignit les premières villes de la Syrie.

Là, les armées musulmanes trouvaient pour se refaire les approvisionnements considérables fournis par l'Egypte et accumulés à Jaffa, Naplouse, Damas et Beyrouth, par les soins du cheik Snoussi.

Celui-ci, formant avant-garde, avait laissé l'Egypte à la

Mohammed, lève-toi!... dit le Sultan. (Page 315.)

garde des fellahs, organisés sous les ordres d'un de ses lieutenants, et déjà pénétrait en Asie Mineure.

Partout, devant cette avalanche, les populations chrétiennes avaient fui : Grecs, Arméniens, Maronites, Druses, avaient reflué vers Smyrne, Aïvali et Adalia pour y trouver un refuge à bord des bâtiments européens.

Quant aux Turcs, ils avaient livré toutes leurs forteresses à celui qui se présentait au nom de leur ancien sultan.

La traversée de l'Asie Mineure fut, pour la Garde noire et

les puissantes armées qui la suivaient, une marche triomphale.

Dans ce milieu musulman, elles réparèrent leurs pertes et se grossirent de tous les mécontents, de tous les misérables qu'avait ruinés le régime d'exactions de la Porte.

Ce fut entre Sivas et Kaïsarieh que le Sultan rencontra la tête de l'armée persane, en avance de trois mois sur l'armée hindoue d'All-ed-Din.

C'était une curieuse agglomération encore que celle-là !

Elle n'avait rien des éléments noirs que traînait derrière lui le Sultan et se composait, au contraire, des plus beaux spécimens de la race humaine, guerriers élégants et souples, à la poitrine large, au teint pâle, aux traits réguliers et dont l'ovale très pur se détachait sur une chevelure noire et bouclée.

Son noyau était constitué par l'armée régulière ou « nizam », jadis formée par le schah Nasser-Eddin, dont le fils venait de disparaître sous la poussée populaire : instruite à l'européenne par des officiers français, anglais, autrichiens et russes, cette armée, composée principalement de Turcs et de Turkmènes, atteignait en temps de paix les chiffres de 60.000 fantassins, 20.000 cavaliers et 20 régiments d'artillerie disposant de 200 canons.

Elle s'était rapidement grossie de tous les adeptes de la secte Chiite, qui fut à l'origine une branche protestataire de la religion musulmane, mais qui, en présence du soulèvement général de l'Islam, renonça aux vieilles querelles religieuses sur la divine essence d'Ali, opposée à celle de Mahomet, son oncle, et fit aussitôt cause commune avec la secte rivale des Turcs et Arabes Sunnites.

A la voix du descendant du célèbre conquérant Iranien « le fils de l'Epée », les Talich, vigoureux et braves, réputés les meilleurs marcheurs du monde; les Chiraki, à l'intelligence éveillée, aux yeux noirs, dont les sourcils se rejoignent au-dessus du nez; les Ghilani, dont les campements bordent la mer Caspienne; les Tadjik qui occupent le centre du plateau d'Iran, point de passage des grandes invasions asiatiques; les Baloutches, brigands et pillards; les Louris, dont les tribus portent des noms de Peaux-Rouges (corbeaux, pieds jaunes et jambes de loup), tous

« En Europe. »

ces descendants des « Compagnons de Cyrus », se rappelant leur antique origine, étaient venus décupler l'armée du « nizam », ou s'étaient enrôlés sous les ordres des « hakims » ou gouverneurs, descendants des anciens satrapes d'Artaxerxès.

Ce n'était pas seulement l'idée religieuse qui avait provoqué ce formidable soulèvement de la Perse. C'étaient encore et surtout la soif de l'indépendance et le désir d'échapper

aux nouveaux maîtres qui se disputaient ses villes et qui, chaque année, emportaient un lambeau de son territoire.

Au Nord, la Russie pouvait, de la Caspienne devenue un lac russe, atteindre Téhéran en quelques jours de marche : déjà elle avait gagné le Schah à sa politique et lui avait imposé la construction d'un réseau ferré rattaché à la grande ligne de Samarkande.

Au Sud, les Anglais dans le golfe Persique, devenu mer anglaise, tenaient les principaux revenus douaniers du royaume et exerçaient une pression constante sur l'autocrate persan.

C'était même à la rivalité de ses deux redoutables voisins que la Perse devait de vivre encore; mais il était évident que le temps était proche où le Tzar blanc allait poser sa griffe puissante sur l'ancien royaume de Zoroastre, et fiers de leur long passé de gloire, se rappelant que leurs traditions les faisaient remonter aux premiers âges de l'humanité, les Iraniens se levèrent en foule derrière le croissant pour éviter de disparaître comme nation libre.

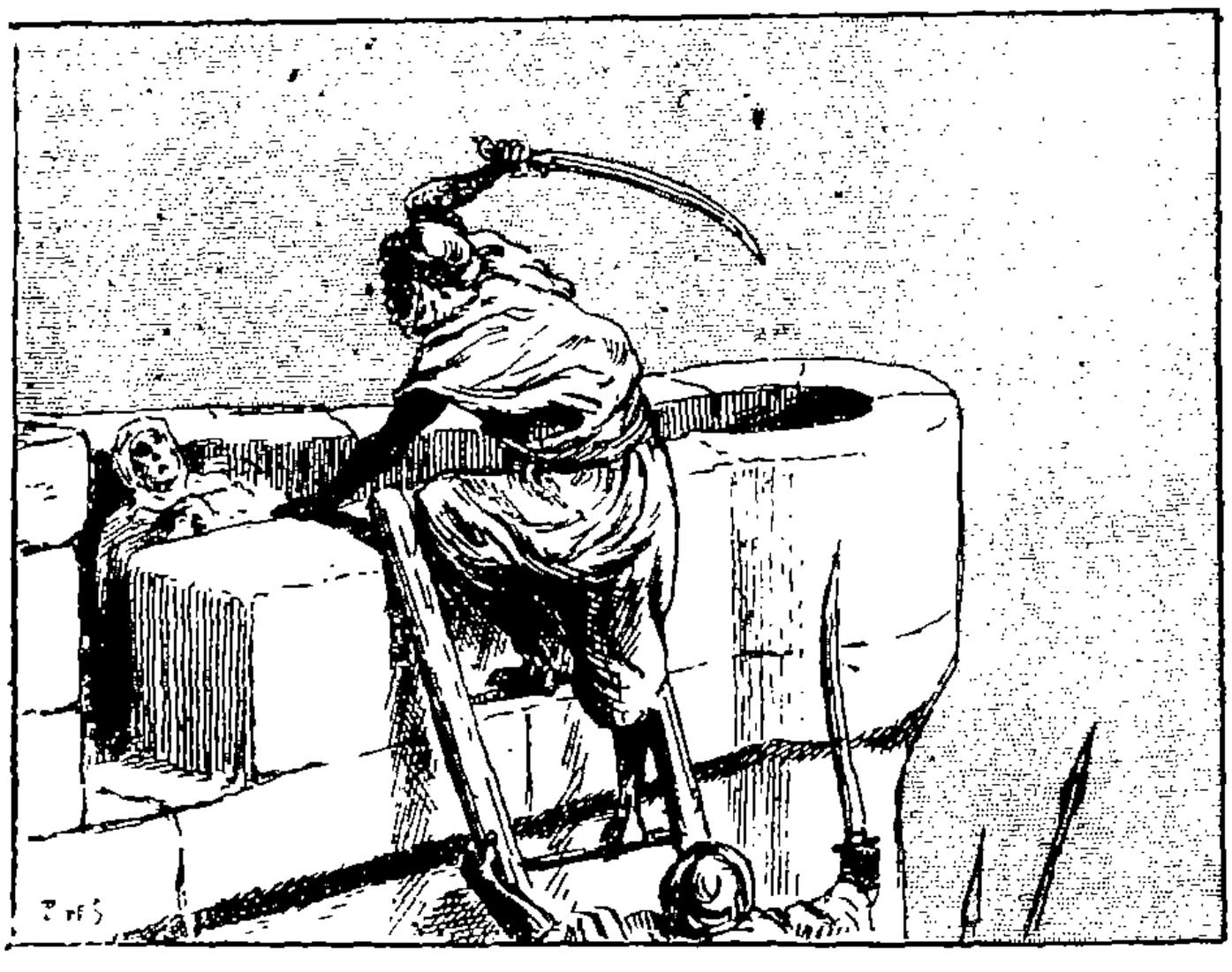
Bien que formés de populations hétérogènes et ayant mêlé leur sang à celui de tous les envahisseurs de leur pays, ils formaient un bloc compact, grâce à l'unité religieuse, et sentant frémir non loin d'eux leurs frères de l'Inde, se rappelant les paroles enflammées de leurs poètes Hafiz et Sadi, ils accoururent à la curée de l'Europe.

Les uns s'étaient retrempés au passage de Meched, la Ville sainte, aux coupoles dorées, dont la bibliothèque est célèbre dans le monde islamique; d'autres avaient traversé le désert de Lout « semblable à une masse de métal incandescent », ou les marécages salins et boueux de Kachan : ils étaient 900.000 et derrière eux 150.000 Afghans, Ghilzaï et Dourani, au teint olivâtre, s'organisaient pour la même lutte.

Mais ceux qui brillaient le plus au milieu de cette nouvelle coulée humaine, arrivant d'Orient, étaient les merveilleux cavaliers kourdes; un dicton musulman dit : « que le plus misérable d'entre eux possède une monture digne des haras royaux », et en effet leurs chevaux offrant une grande similitude avec le cheval de course anglais, étaient d'une beauté et d'une vigueur incomparables.

Au nombre de plus de 40.000, ils furent incorporés dans la Garde du Sultan, où ils jetèrent une note éclatante avec les étoffes bariolées dont ils étaient vêtus, leurs hauts bonnets enroulés de châles multicolores, l'arsenal de leur ceinture, pistolets, couteaux et yatagans, et leur bouclier rond en peau de rhinocéros.

De longs étonnements et de profondes acclamations accueillirent ces nouveaux alliés, que ne soupçonnaient pas



L'assaut de Jérusalem. (Page 322.)

ces pauvres nègres d'Afrique, et la confiance de ces derniers pour le chef dont la voix inspirée faisait apparaître des guerriers de tous les horizons devint irrésistible.

Maintenant, les musulmans éprouvaient la griserie du nombre; ce n'était plus l'exode d'un peuple, comme à l'époque des Vandales, des Huns et des Visigoths, c'était l'exode d'une des races primitives de l'humanité.

Seule, au milieu de cette inondation, une ville avait résisté.

C'était Jérusalem, dont les hauts remparts, rebâtis en

toute hâte à la première nouvelle de ces graves événements, dominaient à nouveau le cours du Cédron et la vallée de Josaphat.

Les Juifs avaient accumulé, dans leur capitale, les armes les plus perfectionnées et les canons les plus puissants; mais ils avaient cru que l'or allait leur donner aussi des soldats, et comme Carthage, autrefois, ils avaient payé, pour défendre leurs richesses, des mercenaires recrutés aux quatre coins du globe.

Le Mahdi arriva.

Craignant de trouver déjà prise la ville, dont le pillage lui avait été réservé par le Sultan, il avait mis une hâte sauvage à pousser ses hordes vers l'antique cité : il avait brûlé en courant Hébron, où la tradition place les couches de terre rouge dont fut formé le premier homme, Bethléem, où naquit le Christ, et Nazareth, la petite ville aux nombreux couvents.

Le lendemain même de son arrivée, il s'emparait de la mosquée de l'Ascension qui domine le mont des Oliviers et le couvent russe, d'où il plongeait sur le Saint-Sépulcre et dominait la plate-forme du temple en construction.

Puis, lorsqu'il eut réuni le nombre d'échelles nécessaires pour l'escalade, il ordonna l'assaut sur le front nord, par où déjà, en 1099, les Croisés avaient pénétré dans la ville.

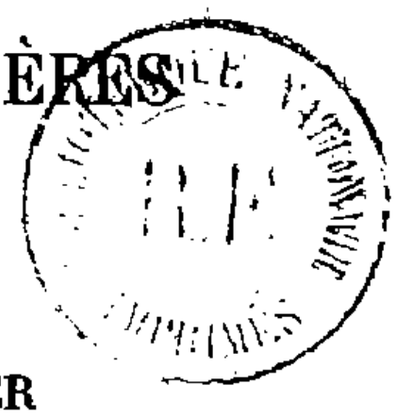
Les mercenaires n'attendirent pas ce moment pour abandonner la partie; à part quelques aventuriers européens qui se firent tuer bravement en servant les pièces, les défenseurs abandonnèrent le rempart, laissant leurs maîtres livrés à eux-mêmes.

Jadis les Juifs de Sebbeh, pour ne pas tomber vivants au pouvoir des Romains, s'étaient entr'égorgés; assiégés par Titus, ils s'étaient défendus dans la Ville sainte avec la dernière énergie pour éviter de servir aux plaisirs du « peuple-roi »; mais au commencement de ce xxe siècle, tout rempli du bruit de l'or, les Juifs avaient oublié les vertus guerrières de leurs ancêtres et les exemples de vitalité de leur race; dès lors, ce ne fut plus un combat, mais un massacre; pendant trois jours le sang coula à torrents dans les rues.

Quand le fils du Mahdi reprit sa marche vers le Nord, chargé de dépouilles, le plateau sur lequel s'élevait jadis la ville aux coupoles, Jérusalem, dont le nom signifie « héritage de paix », n'était plus qu'un amas de ruines calcinées; le fameux rocher de Sakhra d'où jaillissaient, d'après la légende, les quatre sources du Paradis, et que les Hébreux regardaient comme la pierre de fondation du monde, marquait seul l'emplacement du temple détruit et on ne devait plus entendre, avant dix ans, retentir aux environs de la « Place des Pleurs » les lamentations de Jérémie.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES



CHAPITRE PREMIER

Pages

Saladin triomphe. — Un coup d'œil sur le champ de bataille. — Lest humain. — Bédouaram et Ilmiden. — Cadavres gênants. — Souvenirs de la mission Flatters. — Une fortune dans le sable. — Au-dessus du Tchad — Son partage entre les puissances. — Le massacre des Ouled-Slimans. — Une pêche miraculeuse. — A la recherche d'Atougha. — Au-dessus du Dahomey. — L'agonie d'un poste français. — Une dépêche. 1

CHAPITRE II

Sur le Nil. — Le sac de l'Abyssinie. — La Mission de Zérouk. — Une conquête de Zahner. — Khartoum et Gordon. — L'arrivée du ballon. — Souvenir d'un créancier. — Entrevue de Saladin et du Sultan. — Les aménités de Zahner. — Une lettre à double sens. — Désespoir. 41

CHAPITRE III

Comment aime la femme arabe. — Un départ précipité. — La flotte internationale. — La politique coloniale de l'Angleterre en Afrique. — Révolte dans l'Inde. — Préparatifs de passage. — Fabrication des explosifs. — Rassemblement des barques. — Les plongeurs Danakils. — Alliés inattendus. — Le vieux Nubar. — Solde inespérée. — Prisonnière au harem 83

CHAPITRE IV

Pages

A l'usine de Zérouk. — Une idée de Zahner. — La tête de Ménélik. — Les abus en Abyssinie. — La revanche de l'Afrique. — Un volcan prêt à éclater. — Transport dangereux. — Fatalisme! — Rôle des vaisseaux turcs. — Le placement des torpilles. — Pour sauver les cuirassés français. — Colons et missionnaires. — Un cas de conscience. — Une causerie nocturne 117

CHAPITRE V

Le retour du tigre royal. — Concentration et services administratifs. — La Rouïna ou ration de campagne. — Le projet de Zahner. — Dernier vœu. — Enfermés! — Explosion des torpilles. — Le retour du *Tzar*. — Meurtre inutile. — Un ennemi de plus. 151

CHAPITRE VI

Désastre anglais dans l'Inde. — La race jaune. — Prise de Suez par les Mahdistes. — Passage de la Garde noire. — Singulière coutume des Dionis. — Embarquement manqué. — A la merci de Zérouk. — Jetés à la mer. — Les dents de Nedjma. — Un fameux nageur. — Torpille égarée. — Dans l'île de Périm . . . 181

CHAPITRE VII

Sir James Collington. — Le téléphonographe et le miroir télescopique. — La situation à Aden. — Hilarion reparaît. — Artilleries ancienne et nouvelle. — Pol Kardec. — Le récit d'un torpillé. — Souvenir de Christiane. — Un conseil de guerre sous les obus. — Le roi des sans-patrie. — La balle vengeresse. — Une lettre pour l'Europe. — Seuls dans l'île. — L'amulette. — Heureuse nouvelle. 207

CHAPITRE VIII

Pages

Marche sur la Ville sainte. — Le Chérif de La Mecque. — Présents au Sultan. — Le chameau d'Arabie et le cheval du Néfoud. — Les sept Européens qui ont visité La Mecque. — Nomination de Zahner à l'ancienneté. — Le Ramadan. — La prière de l'Aurore. — Les Senoussistes en Égypte. — Le khédive prisonnier. — Hourida l'ingénue 255

CHAPITRE IX

Le « ihram ». — Sinistres projets : le typhus et la peste noire auxiliaires du Sultan. — Miracle en préparation. — Devant La Mecque. — La Kaâba et la pierre noire. — La source du Zem-Zem. — Enterré vivant. — Sur le mont Aarafat. — Le supplice d'un traître. — Le *Tzar* à Médine. — Au tombeau de Mahomet. — Le cercueil de Jésus-Christ. — Une ascension miraculeuse. — Fin de Jérusalem 283

5945 — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. (3-13).